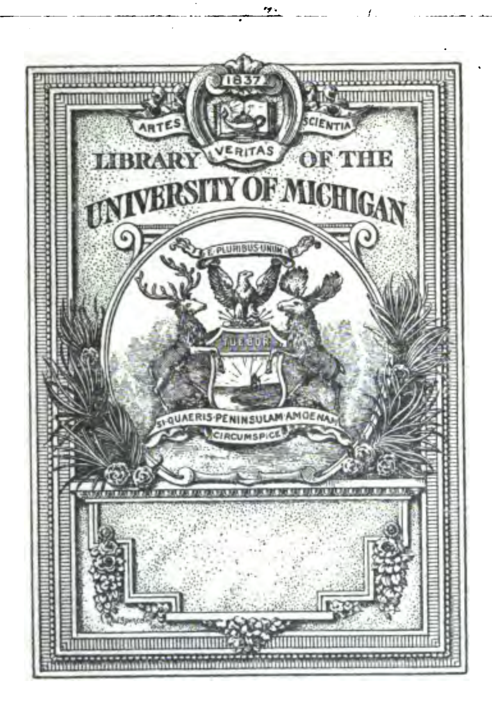

1837
ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
E PLURIBUS UNUM
TUEBOR
SI QUAERIS PENINSULAM AMOENAM
CIRCUMSPICE

HISTOIRE
DU
THEATRE FRANÇOIS,

DEPUIS SON ORIGINE
jusqu'à présent,

AVEC LA VIE DES PLUS CÉLÉBRES
Poëtes Dramatiques, un Catalogue exact de leurs Piéces, & des Notes Historiques & Critiques.

TOME ONZIÉME.



A PARIS,

Chez { P. G. LE MERCIER, Imprimeur-Libraire, rue Saint Jacques, au Livre d'or.
ET
SAILLANT, Libraire, rue Saint Jean de Beauvais, vis-à-vis le Collége. }

M. DCC. XLVII.

AVEC APPROBATION ET PRIVILEGE DU ROY.



PRÉFACE.

LES Poëmes Dramatiques de Racine & de Moliere, dont on continue de parler dans ce Onziéme Volume, nous montrent le dégré de perfection où le Théatre François est enfin parvenu, soit dans le genre Tragique, soit dans le Comique.

Après la mort de Moliere, la Sale du Palais Royal fut accordée au célébre Lully. La Troupe qui y représentoit alors, ayant été augmentée de ce qu'il y avoit de mieux parmi les Acteurs du Marais, on fit un nouvel établissement dans une maison de la Ruë

Mazarine, où quelques années auparavant on avoit construit un Théatre.

Personne jusqu'à présent n'avoit donné ni dans un certain détail, ni avec fidélité, l'Histoire de cet établissement de la Troupe du Palais Royal dans la Ruë Mazarine. Des Manuscrits originaux & éxacts nous ont mis en état de donner cette Histoire avec toutes ses circonstances.

On ne trouvera pas moins de plaisir dans la lecture de l'article suivant, où nous parlons des Acteurs & des Actrices du Marais & du Palais Royal.

A l'égard des Piéces Tragiques & Comiques, dont nous rendons compte dans ce Volume, chacune présentera au Lecteur des anecdotes instructives, & amusantes, ainsi que les Critiques, & les éloges de ces mê-

mes Piéces (*a*). Mais ſans nous étendre davantage ſur ce ſujet, venons à quelques réfléxions que nous croyons néceſſaires ſur les Ouvrages qui parurent au Théatre François, juſqu'à la fin du ſiécle paſſé.

Le genre Comique & Moral, dont Moliere étoit l'inventeur, & qu'il avoit porté à ſa plus grande perfection, fût peu ſuivi par les Auteurs qui travaillerent pour la Scene Comique, après la mort de ce grand homme. Les raiſons qu'en donne M. Riccoboni, nous paroiſſent ſi ſenſées, que nous avons cru devoir les rapporter.

(*a*) M. Mouſſinot, amateur de Piéces de Théatre, nous a prêté beaucoup de ces Critiques, dont il a une très-ample collection. Nous profitons de cette occaſion, pour parler auſſi d'un Cabinet curieux, ſur-tout en Tragédies, & en Comédies, appartenant à M. le Comte de Boulbon, qui nous en a offert la communication d'une maniere extrêmement obligeante, nous ferons uſage de cette offre dans les Volumes ſuivans.

Observation sur la Comédie, & sur le génie de Moliere, pages 65-68.

« La nature qui sembloit avoir » épuisé ses dons en faveur de » Moliere, parut en être avare » pour les Poëtes qui vinrent » après lui : on négligea la perfec- » tion des plans, & de l'intrigue ; » on dédaigna les caracteres, on » abandonna la noble simplicité » de sa diction ; & soit incapa- » cité, soit indolence dans les » Auteurs qui suivirent ce grand » homme, ses Ouvrages occupe- » rent longtemps seuls le Théatre » François, avec la supériorité, & » la justice qui leur étoient duës ; » enfin les Spectateurs, lassés d'at- » tendre un génie capable d'ima- » giner avec l'art de Moliere, des » Fables nouvelles, & d'imiter » aussi heureusement celles des » anciens, refuserent leurs applau- » dissemens à des Comédies qu'on » leur présenta, parce qu'elles » étoient dénuées d'intrigue, ou » qu'elles en étoient trop char- » gées.

» Alors les Auteurs, incertains
» sur le parti qu'ils devoient pren-
» dre, chercherent à éblouir
» le Spectateur par des saillies
» d'esprit, & des pensées bril-
» lantes. La Nation Françoise,
» naturellement portée à ce gen-
» re d'esprit, s'y prêta, le goû-
» ta, & lui donna par son appro-
» bation, le moyen de s'empa-
» rer en peu de temps de la
» Scene. C'est ce même genre
» d'écrire qui a passé jusques à
» nous, mais qui révolte ceux qui
» ont sçû se préserver de la con-
» tagion. Ces esprits justes, ces
» esprits vrais ne souffrent qu'a-
» vec peine que l'on préfere au-
» jourd'hui des Comédies com-
» posées simplement de saillies,
» & d'épigrammes, aux Comé-
» dies qui n'ont qu'une intrigue
» soutenue d'une diction simple
» & naturelle. Il y a même des
» Piéces d'une grande réputa-

» tion, dont l'action, & le mou-
» vement, quoiqu'elles soient en
» cinq Actes, suffiroient à peine
» pour soutenir un Acte seul :
» c'est moins une action vérita-
» ble, qu'une apparence d'action;
» ou plûtôt, c'est un simple as-
» semblage d'autant de Scenes
» qu'il en faut pour donner à une
» Piéce la durée ordinaire des
» représentations : c'est un rem-
» plissage de dialogues semés de
» bons mots, de traits satyri-
» ques, qui séduisent le Specta-
» teur par leur brillant, & l'em-
» pêchent de remarquer le vuide
» & le défaut d'action. On ne
» sçauroit cependant disconvenir
» que ces sortes de dialogues ne
» soient ce qu'on appelle com-
» munément de *l'esprit*, mais on
» devroit, ce me semble, dis-
» tinguer l'esprit qui convient au
» Théatre, d'avec celui, dont
» on peut faire parade dans un

» discours Académique : or, pour
» sçavoir quelle sorte d'esprit a la
» Comédie, il ne faut qu'étudier
» Moliere ; alors on verra que la
» nature vraie, ou simple, quel-
» que variée qu'elle soit, n'admet
» point dans ses expressions, ces
» gentillesses qui ne vont qu'à la
» travestir. »

Les Comédies qui suivirent immédiatement celles de Moliere, étoient purement comiques ; telles furent les Comédies de Montfleury, de Corneille de l'Isle, de Hauteroche, &c. On trouve dans ces Piéces des intrigues passables, & des Scenes comiquement renduës, mais nuls portraits convenables à la correction des mœurs, & aucuns caracteres : en un mot, rien de ce qui caractérise la vraie Comédie, l'utile mêlé à l'agréable.

Dans la suite ce genre de Comique prit encore une nouvelle

face. Le fonds des Piéces n'étoit en aucune ſorte intéreſſant, mais la fineſſe du dialogue y ſuppléoit : enchaſſée avec art, une Scene ſuccédoit à l'autre, & ces Scenes offroient toujours de quoi plaire, ou du moins de quoi amuſer.

Champmeſlé avoit ouvert cette carriere par deux Comédies, l'une intitulée : *Les Griſettes*, & l'autre *Criſpin Chevalier*. Mais ceux qui le ſuivirent le ſurpaſſerent de beaucoup. Baron, Dancourt, Palaprat, Dufreſny, Regnard, &c. obtinrent les ſuffrages du Public, qui rendit juſtice à l'ingénieuſe imagination de ces Auteurs, dans les riens ſpirituels qu'ils compoſerent.

Il faut cependant ajouter; que parmi le nombre des Piéces Comiques, dont nous venons de parler, il en parut qui mériterent le nom de Comédie.

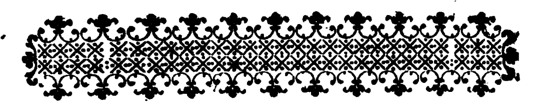
L'homme

L'homme à bonne fortune, le Chevalier à la mode, les Fables d'Esope, le Grondeur, le Négligent, les Bourgeoises à la mode, le Muet, l'Important, le Joueur, &c.

Après la Phédre de Monsieur Racine, qui fut le dernier Ouvrage que cet illustre Auteur donna au Théatre François, le genre Tragique éprouva un changement encore plus marqué, que le genre Comique. En général, les Tragédies n'eurent plus au-dessus de celles de Rotrou, de Du Ryer, de Guérin de Bouscal, que la nouveauté du langage, & l'éxactitude des plans. Nous passons ces foibles productions, pour parler de quelques autres qui soutinrent en partie la Scene Tragique; les plus considérables sont, le Comte d'Essex, de Corneille de l'Isle; Cléopatre, de la Cha-

pelle; Pénélope, de l'Abbé Geneſt; Andronic, Alcibiade, Tiridate, de Campiſtron; Régulus, de Pradon; Géta, de Péchantré; Polixene, Manlius, de la Foſſe, Oreſte, & Pylade, Amaſis, de la Grange Chancel, &c.





HISTOIRE DU THEATRE FRANÇOIS, DEPUIS SON ORIGINE jusqu'à présent.

POLICRATE, 1670.

Comédie-Héroïque de M. l'Abbé BOYER,

Représentée sur le Théatre du Marais, le Dimanche 19. Janvier. (*a*)

Lettre en vers de Robinet, du 25. Janvier 1670.



Arle de l'HEUREUX POLICRATE, (*b*)
Muse, pour n'être point ingrate,
Du plaisir qu'à le voir tu pris,
Avecque tant de beaux esprits,

(*a*) L'éloge de cette Comédie se trouve jusques dans le Privilége, qui est du 27. Février suivant. Il y est marqué que Barbin, Libraire, a recouvert une Piéce de Théatre intitulée, POLICRATE, de la composition du Sieur Boyer, de l'Académie Françoise, qui a été représentée plusieurs fois, & luë par le Sieur Mézerai, aussi de l'Académie Françoise, Conseiller & Historiographe du Roy, &c.

(*b*) Dans l'Epître dédicatoire à M. le Duc, M. l'Abbé

1670.

Lesquels Dimanche (1) l'admirerent,
Et tout hautement le loüerent.
Que ce beau sujet est heureux !
Et que ce Héros amoureux, (2)
Et Tiridate aussi son frere, (3)
Ont bien tous deux le don de plaire,
Dedans leur dissertation,
Pleine de tendre passion,
Où l'un désire une maîtresse,
Qui résistant à sa tendresse,
Le rende plus digne vainqueur,
De ses appas, & de son cœur;
Contre le sort, murmurant même,
Qui fait qu'on l'aime dès qu'il aime:
Et l'autre, d'avis opposé,
Veut trouver un objet aisé,
Qui brûle d'abord de la flâme,
Qu'il a fait naître dans son ame.
Soutenant que toute beauté,
Par trop retranchée en fierté,
Et dans sa hauteur de courage,
Cause moins d'amour que de rage.
Cent brillans, & cent nouveautés,
De leurs discours font les beautés,
Et plusieurs mignons antitheses,
Ornent leurs amoureuses theses,
Qui, vrai comme ici je dis,
Rendent les gens tous ébaudis.

(1) Dix-neuf Janvier.

(2) *Champmeslé.*

(3) *Des Urlis.*

Boyer se félicite du succès de sa Piéce, & ajoute que Policrate a conservé sur le Théatre le nom d'*Heureux*.

1670.

Les caracteres des Princesses,
Qui sont leurs aimables maîtresses,
Mais dont ce Policrate heureux,
Attire seul à soi les vœux,
Sont si pleins de choses touchantes,
Et de telle sorte attachantes,
Que l'on aime, & plaint l'embarras,
Où se rencontrent leurs appas :
Si, qu'on a l'ame mi-partie,
Pour *Elise*, & pour *Olympie*, (1)
J'aime le caractere encor,
(Où tout est juste, & tout est fort,)
De *Doronte*, ce politique, (2)
Lequel, plus ferme qu'un stoïque,
Refuse au Roy jusqu'à la fin,
De souffrir qu'il donne la main,
A ladite Elise sa fille,
Et qu'il entre dans sa famille.
Cléonte ne me plaît pas moins, (3)
Appliquant comme il fait ses soins,
A persuader le beau Sire,
D'exécuter ce qu'il désire :
Et le merveilleux dénouement
Me charme enfin extrêmement,
Qui rend de cette Piéce exacte,
Sans pareil le cinquiéme Acte,
Tant il est d'incidens rempli,
Et de tous les points accompli.
D'ailleurs (sans que l'Auteur se flatte,
Les beaux vers de son Policrate,

(1) *Mesdemoiselles Champmeslé & Marote.*

(2) *Verneuil.*

(3) *La Roque.*

1670.

Sont tous heureux, tous fortunés,
Et magnifiquement tournés.
Cette Piéce Héroïque au reste,
Est jouée, & je vous l'atteste,
D'un air si noble, & si pompeux,
Qu'il n'est rien plus beau, ni de mieux.
J'en ai pour garant les éloges,
Dont Théatre, Parterre, & Loges,
Retentissoient incessamment;
D'où je confirme sûrement,
Sans, dis-je, que l'Auteur se flatte,
Le nom d'*Heureux à Policrate.*

Et dans la Lettre du premier Février suivant, il ajoute :

Parlant de l'*Heureux Policrate*,
Dont le renom par-tout éclate,
Il m'est arrivé d'oublier,
De vous remarquer que *Boyer*
Est l'Auteur de ce beau Poëme,
Digne d'une louange extrême.
Ainsi, par un juste souci,
Je vous en avertis ici,
Et que c'est au Marais aussi que l'on le joue,
Où la brillante foule & l'admire, & le loue.

Si cet éloge étoit plus fidéle, il pourroit suppléer à un extrait; mais comme on y seroit trompé, nous croyons devoir joindre les réfléxions que la lecture de cet ouvrage nous a fait faire.

La conduite en eſt très-embrouillée, le ſujet plein de contradictions, péchant contre la vraiſemblance, & n'étant au reſte qu'un tiſſu de ſentimens imaginaires, & de penſées fauſſes. Policrate qu'on repréſente à l'âge de vingt ans, élevé ſur le trône de Samos par ſon bonheur, & les ſoins de Doronte, va s'imaginer qu'il ne lui convient pas d'épouſer Eliſe, fille de ce Doronte, qu'il aime, & dont il eſt aimé. L'Auteur auroit dû mieux établir la raiſon qu'il ſuppoſe capable d'empêcher l'union de ces deux amans. Policrate eſt Roy, mais il peut ſe ſouvenir que n'étant pas né ſur le trône, & ayant paſſé une partie de ſa vie ſujet, ainſi que Doronte, à qui il eſt redevable d'une partie de ſa grandeur, aucun ſcrupule ne doit s'oppoſer à une alliance que l'amour qu'il reſſent pour la fille, & la reconnoiſſance de ce qu'il doit au pere, ſemblent même éxiger de lui. C'eſt cependant un entêtement auſſi ridicule, qui forme le nœud de la Piéce. D'ailleurs, Policrate, deſtiné à penſer de travers, va ſe mettre en cervelle qu'Eliſe n'aime en lui que la ſeule grandeur : cette bonne fille lui paroît trop tendre, il voudroit une Maîtreſſe un peu plus cruelle, & croit qu'Olympie, Princeſſe de Thrace lui convient mieux. La facilité avec laquelle celle-ci reçoit ſon 1670.

1670. hommage, sert à l'en dégouter. Il ne sçait plus ce qu'il veut, tant de bonheur l'ennuye; il croit s'y soustraire en laissant l'Etat maître du choix d'une Reine. La Princesse de Thrace obtient cette préférence par le moyen des brigues de Doronte qui conserve jusqu'à la derniere Scene son caractere désintéressé, au préjudice de sa fille même. C'est en cette occasion que Policrate gémit, se désespere: il est tenté de se dédire, lorsque l'on apprend que le tyran, usurpateur des Etats d'Olympie, est mort subitement. Cette heureuse nouvelle tranche toutes les difficultés. Olympie, qui n'avoit donné les mains à l'Hymen de Policrate, que pour porter une couronne, y renonce aisément, & consent à partager celle qui lui appartient, avec Tiridate, frere de Policrate, qui soupire depuis longtemps sans espérance, & à qui elle a obligation de la liberté; mais Policrate est obligé de se servir de l'autorité souveraine pour obtenir que Doronte donne son approbation à son mariage avec Elise. Voilà quelle est cette catastrophe, qui forme, dit-on, un cinquiéme Acte *sans pareil*, que l'on s'imagineroit devoit égaler celui de Rodogune.

Nous n'avons aucune remarque particuliére à faire sur Doronte: on sent bien

que si le préjugé de Policrate est absurde, l'obstination du favori ne l'est pas moins. L'Episode d'Olympie & de Tiridate est si foible, qu'il vaut mieux n'en point parler. Ce dernier personnage est pour faire un contraste avec Policrate, autant heureux en amour, que son frere y trouve de peines. 1670.

Tout ce qu'on vient de dire, bien loin d'affoiblir l'épithete *d'heureux* que l'on donna au Héros de la Piéce, sert encore à le justifier; & Policrate avoit sans doute un bonheur bien grand, pour l'avoir pû conserver entre les mains de M. l'Abbé Boyer.

LES AMOURS DE VÉNUS ET D'ADONIS,

Tragédie, précédée d'un Prologue, en vers libres, de M. de VISÉ,

Représentée sur le Théatre du Marais, le Dimanche 2. Mars.

NOus avons remarqué à l'article des amours de Jupiter & de Sémélé, l'avantage que les Piéces accompagnées de machines avoient sur les autres. Combien ces agrémens faisoient disparoître de

1670. défauts, & prêtoient à l'ouvrage de beautés qu'il n'avoit point. *Adonis* dont nous parlons avoit besoin de ces secours pour tenir la Scene plus de trois mois consécutifs, aussi suivie, que l'Auteur l'assure. (*a*) On peut croire aussi que Mademoiselle Champmeslé, qui avoit sçu soutenir les deux précédentes Piéces de M. Boyer, étoit très-capable de faire valoir dans celle-ci le rôle de Vénus, on trouvera dans le passage de Robinet que nous rapportons à la note (*b*) les noms des Acteurs

---

* M. de Visé parle d'une reprise de cette Piéce, que les Comédiens donnerent le 3. Septembre 1685. & dont nous parlerons dans la suite.

(*a*) « Quant aux AMOURS DE VÉNUS & d'ADONIS, » qu'on a représentés à Paris, * je vous avouë, puisque » vous le sçavez, que j'ai fait cette Tragédie avant que » d'avoir commencé à travailler aux Lettres que je vous » écris tous les mois. C'étoit dans un temps où le lan- » gage du cœur doit être naturel à tous les hommes : » ainsi l'on ne doit pas s'étonner si cette Piéce a été » trouvée si tendre. Elle eut alors un fort grand succès, » quoique ses machines ne fussent accompagnées ni de » danses, ni de voix. » *Mercure Galant*, Octobre 1685. page 353.

(*b*) *Lettre en vers du huit Mars* 1670.

ADON pourvû de tant d'appas,
Qui reçût jadis le trépas,
Dedans l'Idalien boccage,
Par un sanglier plein de rage,
Et qui fut changé dans la fleur,
Qui de son sang a la couleur,
A sçavoir, ainsi qu'on le prône,
En la belle fleur d'Anémone,
Revit, & puis meurt de nouveau,
Fort loin de son premier tombeau,
Près les rivages de la Seine,
Sur une magnifique Scene :
C'est sur la Scene du Marais,
Où Dimanche * je fus exprès,

* Dimanche 2. Mars.

qui remplissoient les principaux personnages. 1670.

Le Prologue est une contestation en-

Pour voir cette pompe funébre,
Fort solemnelle, & fort célébre.
Dame Vénus, qui le charma,
Et qui, si tendrement l'aima,
S'y fond, quoiqu'elle soit Déesse,
En larmes pleines de tendresse.
Une Nymphe qui l'adoroit,
Sans que sur sa flâme il fit droit,
Et qui, pour tirer la vengeance
D'une si vergogneuse offense,
Avoit excité le Dieu Mars
A faire périr ce beau gars,
S'y transperçe après la poitrine,
Avec la propre javeline
De ce trop aimable chasseur,
Tant par amour, que par fureur.
Enfin le Démon des batailles,
Qui n'aime que les funérailles,
Fait paroître sa joie ici,
D'avoir pû causer celle-ci,
Par le Sanglier, dont la rage
Avoit animé le courage,
Pour perdre ledit bel Adon,
Qui de la mere à Cupidon,
Lui ravissoit les bonnes graces.
Par un Prologue, les trois Graces,
Avec l'Amour, enfant si beau,
Qu'il vole-là, comme un oiseau,
On donne au sujet ouverture,
Où certes jusqu'à la clôture,
On dit, & voit des nouveautés;
Par qui les sens sont enchantés.
Les deux belles sœurs *Des Urlies*,
L'une & l'autre assez accomplies,
Et Mad'moiselle l'*Oisillon*,
Ayant fort la gorge selon
Qu'une gorge belle me semble,
Y font ces trois Graces ensemble.
La pouponne de *Champmeslé*,
Par qui l'on est tout stimulé,

1670. tre l'amour & les graces : on sera peut-être surpris que ces derniers osent blâmer la conduite de Venus, qui s'abaisse

C'est-à-dire émû, représente
D'une maniere très-galante,
Et qui charme tant que rien plus,
La belle Déesse Vénus.
Et dans ce rôle, cette Actrice,
Est une parfaite enchantrice.
Mad'moiselle *Marotte* aussi
Y fait, non pas couci, couci,
Mais d'une force sans égale,
La Nymphe de Vénus Rivale, (1)
Le Sieur *Des Urlis* est Adon,
Et tant de geste que de ton,
S'acquitte dessus ma parole,
Pareillement bien de ce rôle.
De Champmeslé, quoiqu'il n'ait pas
L'air affreux du Dieu des Combats,
Et qu'il pût avec avantage,
Jouer un plus doux personnage,
Y soûtient toutefois des mieux,
Son caractere furieux.
Rosimont y dépeint Mercure,
Qui sert Mars en cette avanture.
De Verneüil, sur un triste ton, (2)
Raconte le trépas d'Adon.
Et la *Roque* Jupin désigne,
Lequel étant d'humeur bénigne,
De Vénus flatte les douleurs,
Mettant Adon au rang des fleurs.
Au reste, on peut illec entendre,
Les vers du style le plus tendre :
Et pour de tout vous informer,
Quiconque ne veut point aimer,
Ne doit point voir ce beau spectacle,
Car ce seroit presqu'un miracle,
D'en oüir les charmans dictions,
Sans de douces convulsions,
Il faudroit fermer les oreilles,
Pour voir seulement les merveilles,
Et des machines, & des vols,
Où les Dieux font des caracols,

(1) Chryseïs.

(2) Hillus.

à un mortel. L'amour défend la cause de sa mere, & se retire pour blesser les cœurs rébelles. 1670.

Rien de plus foible au reste que cette Tragédie : elle est sans art, & sans intérêt. La versification passable, en quelques endroits, est pour la plus grande partie remplie de platitudes, de discours bas, & indignes des personnages introduits sur la Scene. M. de Vise, qui comptoit sur le mérite de son Poëme, ajoute qu'il y a un en endroit, que faute de bien entendre, quelques gens ont trouvé moins beau. C'est le récit que Criséis fait à Mars, Scene III. du troisiéme Acte, lorsqu'elle dit qu'elle vient de rencontrer Adonis & Vénus. « Le caractere de jalouse (dit-il) de l'Actrice*, & l'ardeur » avec laquelle elle est entrée dans la passion, ont fait que l'on s'est imaginé » toute autre chose que ce qu'elle disoit ; » que l'on a pris garde davantage à l'agitation de son cœur qu'à ses paroles,

* Mademoiselle Marotte.

Et dans lesquels le Machiniste
Paroît vraiment un grand Artiste.
L'Auteur de l'*Amour échappé*, (1)
Qui n'a pas l'esprit constipé,
Ni le cœur aussi sans tendresse,
L'est aussi de ladite Piéce.
Mais, contre l'instinct des Auteurs,
De leurs noms grands déclamateurs,
Il ne veut point par modestie,
Que le sien ici se publie.

(1) Livre qui se vend au Palais.

1670. » & que l'on n'a pas éxaminé que ce » qu'elle raconte s'est fait en pleine Cam- » pagne aux yeux de tout le monde, & » qu'Adonis n'a fait que baiser les mains » de Vénus. On doit prendre garde aussi » que ce récit est fait par une jalouse, » qui ne sçauroit souffrir que ce qu'elle » aime, soit avec une autre, & qui croit » en ce moment tout ce quelle appréhen- » de; & quand j'ai fait cette Scene, mon » dessein étoit plutôt de faire voir sa rage, » que de représenter ce qu'on s'est ima- » giné. Je voudrois (continue M. de » Visé) être souvent obligé de me justi- » fier sur de pareils endroits, & être as- » suré de faire toujours des choses qui » plussent autant à tout le monde que » cette Scene. » (a)

L'Auteur qui justifie ce lmorceau n'a pas fait attention que son ouvrage est semé de traits de cette espéce. Tout y respire la volupté la plus molle, & la plus efféminée. Vénus y est représentée telle qu'une Messaline. Adonis est un fat, & Mars un Capitan-Matamore, qui se laisse

Epître dédicatoire. (a) « Adonis est fait pour être aimé; pendant trois » mois entiers qu'il a paru sur la Scene, sa mort a fait » pitié aux Dames, & il a été souvent pleuré par de » beaux yeux...... Je crois que ma Piéce a plu,

Préface. » puisqu'elle a été jouée plus de trois mois, & que pen- » dant tout ce temps-là, elle a reçû beaucoup d'ap- » plaudissemens. »

nazarder par un foible rival, & n'a pas honte d'avouer qu'il a besoin que la jalouse Chriséïs l'anime à se venger. (a) Les conversations de ce Dieu & de Vénus, sont dignes d'un Soldat qui fait des reproches à sa Maîtresse. Il faut finir cet article par un morceau de la Poësie. Adonis veut peindre à Vénus l'excès de son amour : voyons comment il s'exprime par l'organe de M. de Visé. 1670.

ADONIS. ACTE I. SCENE VI.

Je brûlerai pour vous d'une ardeur éternelle.
Quand je pense à Vénus, j'ai des ravissemens,
Que ne peuvent avoir tous les autres amans :
Vous seule incessamment occupez mon idée,
Toujours de vos attraits mon ame est possédée.
Quand je ne vous vois point, je suis au désespoir :
Je compte les momens que je suis sans vous voir ;
Et ne pensant qu'à vous, je ne songe en moi-même,
Qu'aux plaisirs de revoir la Déesse que j'aime.

(a) ACTE III. SCENE III.

MARS *seul*.

Tout ce qu'elle * ressent, je le ressens de même,
Tandis qu'elle parloit, je m'animois moi-même.
Je sentois en secret mes douleurs s'alléger,
En songeant aux plaisirs qu'on goûte à se venger :
Et pour m'exciter mieux, j'ai bien voulu l'entendre, &c.

* *Chriséïs*.

1670. Souvent en cet état je pousse des soupirs :
Et comme ils sont pour vous, ils font tous mes plaisirs.
Toutes mes actions ne tendent qu'à vous plaire,
Mon amour bien souvent me paroît téméraire,
Et quoique votre cœur brûle du même amour,
Je tremble en vous voyant, comme le premier jour.
Je sens des mouvemens que je ne puis bien dire :
Je sens tout ce qu'on sent alors que l'on soupire :
Et par de doux transports jusqu'alors inconnus,
Je sens ce qu'on ne peut sentir que pour Vénus :
Et tout brûlant enfin d'une ardeur si visible,
Je sens que je voudrois être encor plus sensible ;
Et sans cesse formant des desirs superflus,
Je sens que je voudrois vous aimer encor plus.
Et ne suis pas content de mon amour extrême :
Dites-moi si c'est-là comme il faut qu'on vous aime.

1670.

L'AVOCAT SANS ÉTUDE (a)

Comédie en un Acte, & en vers, de M. ROSIMONT,

Représentée sur le Théatre du Marais.

L'Auteur a sacrifié ici la vrai-semblance, & le bon sens, à l'envie de faire rire. Ergaste, Gentilhomme, amant de Florice, fille d'Alcidor, sçachant que le père ne veut point accepter de gendre, à moins qu'il ne soit Avocat, imagine un stratagême, qui est de faire paroître un manant, qui doit se dire tel, & offrir

(a) On trouve une petite Comédie intitulée, l'AVOCAT SAVETIER, *par le Sieur* SCIPION, *Comédien du Roy*, qui se joue encore aujourd'hui sur les Théatres de Province. Cette Comédie, tant pour le fond du sujet, les situations, les plaisanteries, & même la meilleure partie des vers, est presque semblable à celle dont nous parlons : les principales différences sont au titre, & aux noms des Acteurs. Rosandre, Amant de Lisimene, fille de Pancrace, sert lui-même d'introducteur à Bagolin, *honnête Savetier*, qu'il annonce pour un très-habile Avocat. C'est un Docteur en Droit, amené par le cousin de Pancrace, qui interroge Bagolin. Ce Docteur, bavard, insupportable, qui ne laisse pas seulement au Savetier le temps de lui répondre, ennuie tellement l'assemblée, que tout le monde se retire, à la réserve de Bagolin, avec qui il prend querelle, &c.

1670. d'épouser Mademoiselle Florice. Cet Avocat prétendu est Carrille, Savetier du coin de la ruë, qui est présenté par Lise, Servante de Florice, & veût bien joüer ce personnage pour dix louis.

Scene IX. CARRILLE *à Alcidor.*

Je suis un Avocat à quarante carats,
Issus de pere en fils de deux cent Avocats,
En ligne paternelle, ainsi que maternelle.

. . . .

Aussi suis-je Avocat écrivant, écoutant,
Balayant le Palais, plaidant & consultant.

ALCIDOR, *bas à Lise*

L'habile homme, morbleu!

CARRILLE.

Quant au fait des Procès,
Nul n'est plus en crédit que moi dans le Palais.
Je suis, sans me vanter, un diable en procédures,
Et je mets en latin jusqu'à mes écritures.

ALCIDOR.

Quel grand sçavoir?

CARILLE.

Ah! j'ai bien d'autres connoissances,
Et l'on peut m'appeller le trésor des sciences:
Je connois tire-pied, aleine, machinoir,
Dent de loup, quarrelet, écoffrais, embouchoir.....

Lise

1670.

Lise le tirant par le bras, il se reprend.

Contredits, inventaire, appointement, requête,
Moyens de nullité, rescision, enquête,
Promesses, testamens, contrats, procès verbaux,
Forclusions, répits, griefs, Lettres Royaux,
Maroquin de Lubec, de Levant & de Flandres,
Et d'autres cuirs encor, si vous voulez m'entendre,
Comme cuir de Pérou, de Sénégal, Cabron,
Bazane, veau tanné, vache, roussi, mouton.....

Lise le tire encore par le bras.

Productions, extraits, écritures, sentences,
Placets bien raisonnés, controlles, ordonnances,
En un mot, je sçais tous les termes du Palais,
Savatte, arrêt, rivet, & vieux souliers refaits.

LISE.

Que fais-tu ?

CARRILLE.

Mon talent n'a rien qui soit difforme.
Je coupe, rogne, taille, & je mets tout en forme.

ALCIDOR.

Je ne puis faire moins pour qui mérite tant.
Qui pourroit refuser un Avocat sçavant,
Bienfait, riche, galant, noble ?.....

1670. Venez, ma fille, dit-il à Florice, donner la main à Monsieur, qui veut bien vous épouser.

Scene X. FLORICE.

Mais, mon pere: ....

ALCIDOR.

Allons donc,

FLORICE *présentant la main, & voyant la manicle à celle de Carrille.*

Ah !

CARILLE.

Cela vous fait peur ?

FLORICE.

Fy, fy.

CARRILLE.

Quoi, pour du cuir vous avez mal au cœur.
Je sçais bien qu'on pouvoit nommer cela manicle,
Mais je veux m'expliquer enfin sur cet article :
C'est un reste de playe, & si je veux guérir,
De ce morceau de cuir il me le faut couvrir.

Alcidor dit à Carrille qu'il peut faire apporter ses meubles. Celui-ci revient chargé sur son dos d'un vieux coffre, d'où il tire de méchans haillons, & une tête de cerf qu'il présente à sa future.

Scene XII. CARRILLE.

C'est un joli panache,

Dont la plûpart des gens sont aujourd'hui fournis. 1670.

LISE.

Cela vous vient-il donc ainsi de pere en fils ?

CARRILLE.

Je l'ai trouvé parmi les meubles de mon pere,
Et c'étoit, m'a t'on dit, un présent de ma mere :
Je vous en fais un don.

FLORICE.

Vous moquez-vous de moi ?

LISE.

Des cornes ? Vous raillez, Monsieur.

CARRILLE.

Non, sur ma foi.
Sans façon donc.

FLORICE.

Non, non, je ne veux point des vôtres.

CARRILLE.

Hé ! prenez celles-ci, vous m'en donnerez d'autres.

Clitandre Avocat, frere d'Alcidor, apprenant que sa niéce s'allie à un homme de sa profession, interroge ce prétendu neveu sur les matieres de Droit, & rapporte les noms des plus fameux Jurisconsultes. Carrille voulant paroître sçavant, cite Pierre de Provence, Richard

1670. sans peur, la belle Maguelonne. (a) L'Avocat replique, & fait de nouvelles questions, ausquelles l'autre ne répond que par des quolibets. La dispute s'échauffe, & continue par des gourmades. Pour éviter de fâcheux accidens, Carrille s'échappe subtilement, & laisse sa robe entre les mains de Clitandre, qui demeure très-surpris, & se persuade que son adversaire est Sorcier. Alcidor le croit de même, & envoye chercher des Archers. Carrille revient, & disparoît avec tant d'adresse, que les Archers ne peuvent l'attraper. Ce jeu de Théatre qui a fait peut-être le succès de la Piéce, continue jusqu'à l'arrivée de Clitandre & d'Ergaste. Ce dernier s'étant fait connoître, obtient le consentement d'Alcidor. Il pardonne le tour qu'on lui a joué, & donne encore dix pistoles au Savetier pour le remercier de ses peines.

(a) Cet endroit est naïf : un Savetier ne doit connoître que des ouvrages à sa portée, & dont les Colporteurs des rues ont soin de lui rafraîchir la mémoire.



1670.

LE GENTIL-HOMME DE BEAUCE,

Comédie en vers, en cinq Actes, de M. DE MONTFLEURY,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au commencement du mois d'Août.

Lettre en vers de Robinet du 16 Août. 1670.

AYant accoutumé de mettre,
Quelque petit mot dans ma lettre,
De tout ce qu'au Théatre on fait,
Ou bonnement on me permet
D'aller, quand j'y veux prendre place,
Dont aux trois Troupes je rends grace:
J'aurois, sans le deüil d'apréſent, (1)
Fait un chapitre bien diſant,
Sur le *Gentil-Homme de Beauce*,
Qui de beaucoup encore rehauſſe,
Le mérite de ſon Auteur, (2)
Et dont j'aime de tout mon cœur,
La Scene admirable & ſi fine,
De Néron avec Agrippine, (*a*)

(1) Pour la mort de *Madame*.

(2) Montfleury.

(*a*) La Scene V. du cinquiéme Acte du Gentilhomme de Beauce eſt une eſpéce de Parodie de celle de Britannicus, entre Néron & Agrippine. Acte IV. Scene II. Robinet parle de ce morceau avec éloge, mais aujourd'hui il n'auroit pas grand ſel.

1670.

Et celle aussi des Faux Abbés,
Que j'y trouve des mieux daubés.
Ah! j'en connois d'un caractere,
Qui pourroient encore mieux plaire. *

* Voyez la suite de ces vers à l'article suivant.

Montfleury en faisant imprimer la Comédie du Gentilhomme de Beauce, la dédia aux Princes de Brunswik & de Lunebourg. Voici le commencement de cette Epître : « Messeigneurs, ne vous étonnez pas de l'hommage que le gentilhomme de Beauce va rendre à vos Altesses Sérénissimes, ce Campagnard est tellement fier du bonheur qu'il a eu de paroître aux yeux de notre grand Monarque, (a) qu'il ne peut s'imaginer qu'il soit tout à fait indigne de paroître aux vôtres, &c. » Cette Epître est terminée par un passage qui peut servir d'anecdote sur la parenté de Montfleuri : « Je sçai bien que je me pouvois empêcher d'avoir part à la témérité du Provincial que je vous offre, que je lui pouvois refuser mon aveu, & que si son bonheur le conduisoit en Allemagne, je le pouvois laisser aller vagabond en une Cour où

(a) La Comédie du Gentilhomme de Beauce fut représentée à Versailles devant le Roy le Samedi 6. Septembre suivant. *Lettre en vers de Robinet du 13 Septembre 1670.*

1670.

» ses défauts ne peuvent avoir que vos » bontés pour azile; mais si la raison me le » conseilloit, ma reconnoissance n'a pû » s'y résoudre, *& les bienfaits que vous » avez tous si généreusement répandus » sur une partie de notre famille*, vous » ont tellement acquis l'autre, &c.

La Comédie du Gentilhomme de Beauce est une des plus foibles de celles que Montfleury ait données au Théatre. Le personnage qui donne le titre à la Piéce est du dernier bas, & une lourde bête. Les stratagêmes que l'on employe pour le tromper n'ont aucunes finesses, & ne sont point comiques.

LE DÉSESPOIR, EXTRAVAGANT,

Comédie, d'un Auteur Anonyme,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au mois d'Août.

NOus ne connoissons cette Piéce que par le passage suivant.

Suite de la Lettre en vers de Robinet, du 16. Août 1670.

J'Eusse pareillement fait voir,
Comme il étoit de mon devoir,
Quelques vers sur une autre Piéce,
Ecrite avec délicatesse,

1670.

Et d'un stille très-élégant :
Le Désespoir extravagant,
Mais quoi ! pour la raison susdite, *
Qui ne peut être contredite,
Je n'ai pû, ni je n'ose encor
Sur ces sujets prendre l'essor.

* Voyez le commencement de cette Lettre à l'article du *Gentilhomme de Beauce*.

Comme Robinet ne marque point si la Comédie du *Désespoir extravagant* étoit en prose ou en vers, ni si elle étoit en cinq, en trois ou en un Acte, nous sommes obligés de nous en tenir à ce qu'il en dit ; mais nous pouvons assurer qu'elle n'est point de *Subligny* ainsi qu'on l'annonce dans *les recherches des Théatres de France*.

LE GENTIL-HOMME GUESPIN, (*a*)

Comédie en un Acte, & en vers, de M. de VISÉ,

Représentée sur le Théatre du Marais. *

* C'est par le Privilége qu'on apprend qu'elle y fut représentée.

CEtte Comédie est sans beaucoup d'art, les personnages y sont tous épisodiques, & les caracteres extrême-

(*a*) L'Auteur des Recherches sur les Théatres de France, ajoute un second titre, qui est LE CAMPAGNARD. Cette addition nous paroît suspecte : l'édition qu'il cite, & qui est la même dont nous nous servons, n'a d'autre titre que celui que nous rapportons.

ment

ment chargés : cependant il faut convenir qu'elle a dû avoir du succès, & que le sujet est plaisant.« Peut-être (dit M. de Visé) qu'il ne paroîtra pas tel sur le papier, ce qu'il a de plus comique consistant plus dans les actions que dans les mots. Il y a un perpétuel jeu muet dans cette Piéce, qui étant tiré du fond du sujet, donne un plaisir extrême à l'Auditeur, & l'on ne dit presque pas un vers qui ne fasse rire dans la représentation, par le chagrin qu'il donne au Vicomte. Le papier ne peut représenter son inquiétude, ni ses postures, non plus que le grand benêt de fils de Monsieur de Boisdoüillet, dont on ne trouvera point le rôle dans l'impression, encore qu'on n'ait guéres vû de personnages sur la Scene qui ayent plus fait rire. » 1670.

Le dessein de l'Auteur étoit de peindre, (à la vérité, avec des couleurs un peu trop fortes,) le ridicule de certains Gentilshommes Campagnards. Le Vicomte de la Sablonniere, jaloux à l'excès, s'est retiré dans sa Province pour éviter les compagnies. On peut juger quel est son chagrin, lorsqu'il voit fondre chez lui la noblesse des environs : M. de Cornanville, M. de Boisdoüillet, & son fils, & Mes-

1670. sieurs de Chante-Pie, & de Cochon-Vilain. Ces deux derniers,

Scene IX. Qui ne parlent jamais que d'amour & de flâmes,
Qui cajolent sans cesse, & tourmentent les femmes,
Qu'on estime par-tout d'impertinens jaseurs,
Et de tout le pays sont les plus grands baiseurs.

Sont par conséquent ceux qu'il redoute davantage. Tout ceci n'est qu'un stratagéme employé par Clarice, sœur du Vicomte, pour faire venir M. de Bois-le-Roux, qu'elle aime. Le Vicomte en est averti, & craignant qu'une sœur si rusée ne soit en état de donner des conseils à sa femme, pour s'en débarrasser au plutôt, consent à son mariage avec Bois-le-Roux, & prie l'assemblée de se trouver à ces nôces.

Quelque éloge que l'Auteur donne au personnage du grand Benêt de fils de M. de Boisdoüillet, comme toute la plaisanterie consiste dans l'action, ne pouvant l'exprimer aux Lecteurs, nous avons choisi le morceau suivant. C'est l'entrée de M. de Cornanville.

M. DE CORNANVILLE.

Au Vicomte, appercevant Lucrece.

Monsieur..... mais que d'appas! ô Dieu! la belle femme!
Ah! permettez, Monsieur, que j'embrasse Madame. *

* *Il baise Lucrece, femme du Vicomte.*

1670.

LE VICOMTE.

Il appuye un peu fort.

LISETTE, *suivante de Lucrece.*

Je plains peu le jaloux.

LE VICOMTE *à part.*

Il n'est que pour baiser, je crois, venu chez nous.

A M. de Cornanville.

Les femmes de Paris craignent d'être baisées,
Et pour cette vertu sont dessus tous prisées.

M. DE CORNANVILLE.

Pour la premiere fois, je sçai ce que je doi;
Et vous auriez sujet de vous plaindre de moi.

LE VICOMTE.

Point.

M. DE CORNANVILLE *se retournant & baisant Clarice.*

Mais....

LE VICOMTE.

Il s'accommode ici tout à son aise.

LISETTE, *comme Cornanville vient à elle pour la baiser.*

Je ne suis pas, Monsieur, de celles que l'on baise.

M. DE CORNANVILLE *l'embrassant.*

Ah! Madame.

1670.

LISETTE.

Ma foi je suis d'un rang plus bas.
Foin, il m'a fait baiser aussi ses cheveux gras.

LE VICOMTE *à part.*

Puisque pour la Servante il a de la tendresse,
Il s'accommoderoit aussi de la Maîtresse.

LUCRECE *à Cornanville.*

Vous êtes trop civil.

LE VICOMTE *à Lucrece.*

Vous voulez trop pour vous.

LISETTE.

Ah! quel plaisir de voir rechigner un jaloux?

M. DE CORNANVILLE.

J'ai quitté mes amis pour venir voit Madame.

LE VICOMTE.

Hé, Monsieur.

LUCRECE *à Cornanville.*

Tout de bon?

LE VICOMTE *la regardant en colere.*

Ah!

M. DE CORNANVILLE.

Oui, dessus mon ame.
Je pense que de loin, je viens de voir aussi
Monsieur de Boisdoüillet, qui tire droit ici.

LE VICOMTE.

Comment, ici?

1670.

M. DE CORNANVILLE.

Du moins, il en tenoit la route.

LE VICOMTE *regardant sa sœur.*

Ah ! j'enrage, ... &c.

Finissons par un fait rapporté par l'Auteur des recherches sur les Théatres de France. « A la premiere représentation » de cette Piéce, il y avoit sur le Théatre » beaucoup de gens de condition, amis » de Visé, qui rioient à chaque endroit : » le Parterre ne fut pas de leur avis, & » siffla de toute sa force. Un des rieurs » s'avança sur le bord du Théatre, & dit, » *Si vous n'êtes pas contens, on vous* » *rendra votre argent à la porte ; mais* » *ne nous empêchez pas d'entendre des* » *choses qui nous font plaisir.* Un plai» sant du parterre lui répondit,

Prince, n'avez vous rien à nous dire de plus ?

» Un autre ajouta.

Non, d'en avoir tant dit, il est même confus.

Cet Auteur, qui joint très-rarement des faits anecdotes aux titres des Piéces insérées dans son Catalogue, a d'autant plus de tort d'avoir employé celui-ci, que par l'ordre chronologique de son Ouvrage, il devoit en sentir la fausseté. Voici la preuve de notre remarque. Les deux vers qu'on met dans la bouche des

deux plaisants du parterre, sont pris de
1670. la Scene IX. Acte IV. d'*Andronic*, Tragédie de M. de Campistron ; le *Gentilhomme Guespin* parut dès l'année 1670. & la premiere représentation d'*Andronic* est du Jeudy 8. Février 1685.

LES TROMPEURS TROMPÉS, OU LES FEMMES VERTUEUSES,

Comédie en un Acte, & en vers, de M. ROSIMONT,

Représentée sur le Théatre Royal du Marais.

CEtte Comédie est meilleure que la précédente du même Auteur. Cependant, malgré le titre, nous croyons que la raillerie y est un peu trop forte, & que des esprits malins pourroient interprêter peu favorablement cette intelligence des Maîtresses avec leurs Valets.

Damon, riche Bourgeois, est amoureux d'Angélique, épouse d'Ariste, Gentilhomme, qui est épris des charmes de Julie, femme de Damon. Ces deux femmes

intimes amies, se communiquent mutuellement les Lettres galantes de leurs amans, & complottent de leur jouer un tour. Pour les faire aisément donner dans le piége, elles leur font dire de se trouver le soir à un rendez-vous, & de se déguiser. Damon ne sçachant où prendre un habit, prie Ariste de lui prêter le sien, sous prétexte d'une partie de bal. Ariste qui est dans le même cas, est charmé de cette demande, qui l'autorise à en faire une pareille à Damon. Cet arrangement fait, les deux maîtres conviennent de s'envoyer leurs habits, & pendant cet échange, ils sont obligés d'endosser ceux de leurs Valets. Gusman & Fabrice revêtus des habits d'Ariste & de Damon, rencontrent un Cabaretier à qui ils doivent de l'argent, & qu'ils ont menacé de coups de bâton. Bernard, c'est le nom du Créancier, croyant parler à leurs Maîtres, se plaint de l'insolence des Domestiques. Gusman & Fabrice profitans de son erreur, entrent chez Angélique & Julie : va, mon ami, lui disent-ils, nos Valets sont des faquins, nous te les abandonnons, assommes-les si tu peux. Pendant ce temps-là, Ariste & Damon ne voyant point revenir leurs gens, s'impatientent, & rencontrent en leur chemin ce même Cabaretier, qui trompé par l'apparence s'imagine voir ses 1670.

1670. débiteurs, & use amplement de la permission qu'on lui a donné.

Scene XX. BERNARD (*avec une petite lanterne*) *frape Damon, qui est sous les habits de Fabrice.*

DAMON *se retirant dans un coin.*

Ah! juste Ciel!

BERNARD.

J'agis par ordre de ton Maître.
Va t'en, je suis content. Je vois l'autre paroître;
Il n'en aura pas moins, puisque je suis en train:
Il va sentir aussi ce que pése ma main.

ARISTE *sous les habits de Gusman.*

Scene XXI. Où peut être Gusman? je meurs d'impatience.

BERNARD *frappant Ariste.*

Ah! bon payeur, voici....

ARISTE.

Quelle est cette insolence?
A la force: au secours!

DAMON.

Au voleur, au voleur.

BERNARD *frapant.*

Ah! vos coups de bâton me tiennent trop au cœur,
Pour ne pas....

Scene derniere. ANGELIQUE.

à Julie.

Ce sont eux. Quel vacarme à ma porte?

BERNARD.

Mesdames, pardonnez si j'agis de la sorte,

Mais ce sont vos Valets qui m'ont donné cent coups,
Qui me doivent.

ANGELIQUE.

Frottez.

JULIE.

Frottez.

DAMON.

Quoi, révez-vous?

GUSMAN.

Battez-les comme il faut.

ARISTE.

Quelle est cette folie?
Ma femme.

GUSMAN.

Impertinent.

DAMON.

Ma femme, je vous prie....

JULIE.

Ah! c'est vous!

ANGELIQUE.

Ah! c'est vous.

JULIE.

Eh! quel habillement?

BERNARD.

Qu'ai-je fait?

ANGELIQUE.

Et d'où vient un tel déguisement?
Vous ne répondez point.

1670.

FABRICE.

Que peuvent-ils répondre ?
Leur infidélité suffit pour les confondre.

GUSMAN.

Vous voilà tous les deux plaisamment attrapés :
Vous vouliez nous tromper, & vous voilà trompés.
Bienheureux d'avoir eu des femmes vertueuses,
Sans cela vous auriez des cornes plantureuses,
Si foibles comme vous elles vous avoient cru.

ANGELIQUE.

Et puis, dites qu'en nous il n'est point de vertu :
Mais suffit qu'à présent vous connoissez vos femmes,
Conservez leur de même & vos cœurs, & vos ames;
Toutes deux de concert, pour berner votre amour,
Nous les avons contraints * à vous jouer ce tour :
Et nous voulons enfin, pour punir votre crime,
Que vous les honoriez toujours de votre estime.

* En montrant Fabrice & Gusman.

ARISTE.

Ah! ce sont des coquins, qui....

ANGELIQUE.

Sans émotion,
Subissez, s'il vous plaît, cette punition;

Un tel emportement n'est pas fort nécessaire ; 1670.
Tout ce qu'ils vous ont fait, nous leur avons fait faire.
Nous vous pardonnons tout, mais qu'ils restent chez vous.

DAMON.

D'accord, mais cependant on m'a roué de coups.

ARISTE.

Et moi ?

BERNARD.

Pardon, Messieurs, l'habit en est la cause.

ANGELIQUE.

Il n'y faut plus songer, Messieurs, c'est peu de chose.

BERNARD.

Cependant payez-moi ce qu'ils peuvent devoir.

ANGELIQUE.

On vous satisfera.

DAMON *à Ariste.*

Bon soir, voisin.

GUSMAN.

Bon soir.



1670.

LES INTRIGUES DE LA LOTERIE,

Comédie en trois Actes, & en vers, de M. de Visé,

Représentée sur le Théatre du Marais. *

* C'est ce qu'on apprend par le Privilége, qui est du 21. Septembre 1670.

LEs Comédies de M. de Visé ont ordinairement pour sujet une historiette, ou un Vaudeville du temps. Jamais les Loteries n'avoient été plus à la mode.

ACTE I. SCENE IX.

On en trouve aujourd'hui dedans chaque maison,
On en parle à la Cour, on en parle à la Ville;
L'ignorant en raisonne, aussi-bien que l'habile:
On entend rétentir ce mot de tous côtés,
Dans tous les lieux publics, dans les sociétés.

. . . .

ACTE II. SCENE I.

On n'entend à présent parler que Loterie:
J'en ai trouvé d'argent, de lits, d'argenterie,
De meubles, de bijoux, de toile, de tableaux,
De vieux livres de prix, & de livres nouveaux,
D'écharpes, de liqueurs, de vins, de friandises,
De vieux colifichets, de vieilles marchandises,
D'étoffes, de beaux points, de jambons, de pâtés.
Un curieux en fait de belles raretés,

1670.

De coquilles de prix, cailloux, criſtaux, grains
d'ambre.
Si vous avez beſoin d'une robe de chambre,
J'en ſçais une qui n'eſt du tout que de cela.
Et tous les gens de Cour ont mis à celle-là.

« Quoique les nouveautés (dit l'Au- » teur dans ſa Préface) ſoient ſouvent » bien reçues en France, j'avois lieu d'ap- » préhender que celle-ci ne fût pas du » nombre, & je devois craindre qu'on » ne s'ennuyât d'entendre parler d'une » même choſe pendant trois Actes, qui » ne ſont pas remplis de beaucoup d'in- » cidens. J'ai néanmoins été trompé, & » quoiqu'on ne parlât preſque plus de » Loterie, cette Piéce n'a pas laiſſé » d'avoir un ſuccès raiſonnable; mais, » à dire vrai, elle ne doit pas tout ſon » bonheur à la Loterie. Ce n'eſt pas que » ce ſujet ne fournit beaucoup de choſes; » mais comme elles ſe reſſembloient trop, » & qu'elles n'étoient pas aſſez brillantes, » j'ai cru que, pour rendre cet ouvrage » plus agréable, j'y devois mêler quel- » ques caracteres nouveaux, & j'ai été » aſſez heureux pour en trouver deux ou » trois, qui n'avoient jamais paru ſur la » Scene. Je ne vous en dirai rien, vous » jugerez en liſant cette Piéce, s'ils ſont » bien touchés ou non. »

Nous avouons que nous ſommes en-

core plus surpris que l'Auteur du succès
1670. de cette Comédie : on n'y parle que de Loterie, c'est le sujet de toutes les conversations ; & malgré cela, la Loterie ne sert en aucune façon à l'intrigue. Celiane en a fait une qui doit être tirée le soir même. Cela attire un grand nombre de personnes, qui entrent, sortent, & reviennent, sans qu'on comprenne bien leur dessein. Valere, amant de Clarice & de Mélisse, la premiere fille, & l'autre niéce de Céliane, & Cléronte, amant de Mélisse & de Clarice, profitent de cette occasion pour voir leurs Maîtresses, & se déterminer sur le choix. Clidamis, plus heureux qu'eux, se fait introduire hardiment par une intrigante, & gagne le cœur de Clarice, dont il est amoureux. Les deux autres amans se consolent sur l'espérance que la fortune les favorisera dans la nouvelle Loterie qu'on leur vient d'annoncer.

Nous n'ajoutons qu'un mot sur Céliane, & ses deux filles. La premiére est une franche imbécille. Clarice, l'objet de ses complaisances, une insolente, & une mal apprise, & Mélisse est digne d'occuper une place aux Petites-Maisons, par sa superstition ridicule, qu'elle pousse jusqu'à la folie. Voilà quels sont ces trois caracteres que de M. de Visé se

vante d'avoir inventé, & que, tels qu'ils sont, il n'a fait encore qu'ébaucher très-imparfaitement. 1670.

LA DUPE AMOUREUSE,

Comédie en un Acte & en vers, par M. ROSIMONT,

Représentée sur le Théatre du Marais.

ISabelle & Lidamant s'aiment avec tendresse, rien ne manque à leur bonheur qu'un peu de finance. Marine, suivante d'Isabelle, & Carrille, Valet de Lidamant promettent d'en tirer suffisamment de Polidore, oncle de ce dernier, qui est amoureux d'Isabelle, pourvu qu'on veuille les aider à le fourber. Ce vieillard est si transporté de joye à la vuë de sa Maîtresse, qu'il ne fait pas attention que Marine fouille dans sa poche, & en tire une bourse de cent louis, qu'elle présente à Isabelle de la part de Polidore. Isabelle fait la modeste, & la refuse: Marine la garde toujours, en disant qu'elle prendra son temps pour la lui faire accepter. Cette badinerie, trop forte pour un avare, n'effarouche pourtant point celui-ci: il est tellement épris, que ni les tours qu'on lui joue, ni les conseils de Gusman

1670. son Valet, qui ne manque pas de les lui faire remarquer, ne sçauroient le désabuser : il suffit qu'Isabelle paroisse un instant, & laisse parler Marine. Cette fine soubrette lui donne un rendez-vous : à peine est-il arrivé, que Carrille, sous le personnage d'un Capitan Gascon, amant d'Isabelle, entre affectant être de mauvaise humeur, & feignant de prendre Polidore, & son Valet, pour des Emissaires qui veulent corrompre sa belle ; il les maltraite, les fouille, & trouve un écrin de diamans, qu'il met dans sa poche, pour faire, dit-il, un présent à sa Maîtresse. Le Vieillard amoureux est consolé de cet accident, par la nouvelle que Marine lui apporte qu'Isabelle a enfin accepté le souper : quelque chose que Gusman puisse dire, Polidore passe chez le Traiteur, commande un magnifique souper, & ordonne qu'on le porte dans la maison d'Isabelle. Lorsqu'il est à table avec elle, Marine annonce le cousin de sa Maîtresse, qui revient de l'armée avec un Officier de ses amis. C'est Carrille, & Lidamant qui se sont travestis pour jouer ces deux rôles : Carrille, qui fait celui du cousin, en cette qualité prend un air d'autorité, & demande à la cousine, qui sont ces gens ? Ce sont mes Domestiques, reprend Isabelle ; bon, reprend Carrille, ils

ils sont là fort à propos. Approche, ajoute-t'il, à Polidore, & viens tirer mes bottes.* La peur d'être reconnu, oblige Polidore à obéïr, sans répliquer; mais comme il est mal adroit, Carrille lui donne un coup de pied, & appelle Gusman. Ensuite Isabelle, Lidamant & lui se mettent à table, & font bonne chere aux dépens du pauvre imbécille, qui n'a pas l'esprit d'appercevoir qu'on le berne, & qui donne dans un nouveau piége de Marine. Cette suivante lui dit en confidence que sa Maîtresse excédée par les mauvaises façons de son cousin, s'est déterminée à se laisser enlever, & va paroître dans le moment sous un masque, & un habit déguisé. Polidore, croyant parler à Isabelle, met entre les mains de Carrille, qu'il prend pour elle, une donation de tous ses biens. Carrille n'en est pas plutôt maître, qu'il se découvre, Polidore surpris, veut en vain se retracter: il faut malgré lui qu'il cede la belle à Lidamant, & qu'il se soumette à la discrétion de son neveu. Lidamant en use très-généreusement; il se contente de mille écus de rente, en attendant la mort de son oncle, & se charge de payer les bons services de Marine & de Carrille.

1670.

* Le Grand a employé l'idée de cette Scene dans sa Comédie de l'*Aveugle Clairvoyant.*

Le fonds de cette Piéce est comique, la conduite en est très-passable, & bien

1670. soutenue ; c'est dommage que le sujet & les personnages soient si peu convenables aux bonnes mœurs.

LES AMANS MAGNIFIQUES,

Comédie-Ballet en cinq Actes, en Prose, de M. MOLIERE,

Représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Février, sous le titre de

DIVERTISSEMENT ROYAL,

Et à Paris, sur le Théatre de Guénégaud le Vendredi 15. Octobre 1688. (*a*)

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« LE Roy donna le sujet des *Amans* » *magnifiques*. Deux Princes rivaux » s'y disputent par des fêtes galantes, le » cœur d'une Princesse. Suivant cette idée

(*a*) La Comédie-Ballet des Amans Magnifiques ne fut point représentée à Paris, après l'avoir été à la Cour, Moliere ne jugea pas même à propos de la faire imprimer. Après sa mort, sa veuve vendit cette Piéce & quelques autres à Thierry, Libraire, qui l'imprima en 1682. avec les autres Piéces du même Auteur. Les Comédiens François firent de la dépense pour la mettre au Théatre, où elle parut le 15. Octobre 1688, mais elle ne fut pas goutée du Public, & elle n'eut que neuf représentations : la neuviéme le 31. du même mois d'Octobre. *Registre de Guénégaud, année* 1688.

» générale, Moliere réunit à la hâte dans 1670.
» differens intermédes tout ce que le
» Théatre lui pût fournir de divertisse-
» mens propres à flatter le goût de la
» Cour. (a) Le personnage de Sostrate,
» est un caractere d'amant, qu'il n'avoit
» pas encore exposé sur la Scene; Cliti-
» das, plaisant de Cour, est plus fin que
» n'est Moron, dans *la Princesse d'Elide*.
» Un Astrologue, dont l'artifice démas-
» qué sert à détromper les grands d'une
» foiblesse, qui fait peu d'honneur à leurs
» lumieres, dédommage en partie de la
» singularité peu vrai-semblable d'un dé-
» nouement machinal. L'Auteur, qui, par
» de solides reflexions, & par sa propre
» expérience, avoit appris à distinguer ce
» qui convenoit aux differens Théatres
» pour lesquels il travailloit, ne crut pas
» devoir hazarder cette Comédie sur le
» Théatre de Paris, il ne la fit pas même
» imprimer, quoiqu'elle ne soit pas sans

(a) « Le Roy qui ne veut que des choses extraordi-
» naires dans tout ce qu'il entreprend, s'est proposé
» de donner à sa Cour un divertissement qui fut com-
» posé de tous ceux que le Théatre peut fournir; &
» pour embrasser cette vaste idée, & enchaîner
» ensemble tant de choses diverses, SA MAJESTÉ, a
» choisi pour sujet deux Princes, qui dans le champê-
» tre séjour de la Vallée de Tempé, où l'on doit cé-
» lébrer la Fête des Jeux Pythiens, régalent à l'envi une
» jeune Princesse & sa mere, de toutes les galanteries
» dont ils se peuvent aviser.

Avant-propos de la Comédie des Amans magnifiques.

1670. » beautés pour ceux qui sçavent se trans-
» porter aux lieux, aux temps, & aux
» circonstances dont ces sortes de diver-
» tissemens tirent leur plus grand prix.

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

» Louis XIV. lui-même donna le su-
» jet de cette Piéce à Moliere. Il voulut
» qu'on représentât deux Princes qui se
» disputeroient une Maîtresse en lui don-
» nant des fêtes magnifiques & galantes.
» Moliere servoit le Roy avec précipita-
» tion. Il mit dans cet ouvrage deux per-
» sonnages qu'il n'avoit point encore fait
» paroître sur son Théatre; un Astrolo-
» gue & un fou de Cour. Le monde n'é-
» toit point alors désabusé de l'Astrolo-
» gie judiciaire, on y croyoit d'autant
» plus, qu'on connoissoit moins la vérita-
» ble Astronomie. Il est rapporté dans
» *Vittorio Siri*, qu'on n'avoit pas man-
» qué à la naissance de Louis XIV. de
» faire tenir un Astrologue dans un ca-
» binet voisin de celui où la Reine ac-
» couchoit; c'est dans les Cours que cette
» superstition regne davantage, parce
» que c'est-là qu'on a le plus d'inquiétu-
» de sur l'avenir.

» Les foux y étoient aussi à la mode,
» chaque Prince & chaque grand Sei-
» gneur même, avoit son fou, & les hom-
» mes n'ont quitté ce reste de barba-
» rie, qu'à mesure qu'ils ont plus connu

» les plaisirs de la société, & ceux que » donnent les beaux arts. Le fou qui est » représenté dans Moliere, n'est point un » fou ridicule, tel que le Moron de la » Princesse d'Elide ; mais un homme » adroit, & qui ayant la liberté de » tout dire, s'en sert avec habileté & » avec finesse. La Musique est de *Lully*. » Cette Piéce ne fut jouée qu'à la Cour, » & ne pouvoit guéres réussir que par le » mérite du divertissement, & par celui » de l'à propos. 1670.

Noms des personnes qui ont chanté & dansé dans les intermédes des *Amans magnifiques*, Comédie Ballet.

DANS LE PREMIER INTERMEDE.

Eole, *le sieur Estival*, douze Tritons chantans. *Les sieurs le Gros, Hédoüin, Dom, Gingan l'aîné, Gingan le cadet, Fernon le cadet, Rebel, Langeais, Deschamps, Morel, & deux pages de la Musique de la Chapelle*. Huit Fleuves chantans, *les sieurs Beaumont, Fernon l'aîné, Noblet, Serignan, David, Aurat, Devellois, & Gillet*. Amours chantans, *quatre Pages de la Musique de la Chambre*. Huit Pêcheurs de Corail, dansans, *les sieurs Joüan, Chicanneau, Pesan l'aîné, Magny, Joubert, Mayeu, la Montagne & Lestang*. Neptune, le

1670. ROY. Six Dieux Marins, danſans, *M. le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Raſſent, les Sieurs Beauchamp, Favier, & la Pierre.*

DEUXIÉME INTERMEDE.

Trois Pantomimes danſans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André & Favier.*

TROISIÉME INTERMEDE.

Perſonnages de la Paſtorale en Muſique.

La Nimphe de la Vallée de Tempé. *Mademoiſelle des Fronteaux.*

Tircis, *M. Gaye*; Licaſte, *M. Langeais*; Menandre; *M. Fernon le cadet*, Caliſte, *Mademoiſelle Hylaire.* Deux Satyres, *Meſſieurs Eſtival & Morel*; Philinte, Berger, *le Sieur Blondel.* Climene, *Mademoiſelle de Saint Chriſtolphe.* Six Driades danſantes, *les Sieurs Arnald, Noblet, Leſtang, Favier le cadet, Foignard l'aîné, & Iſaac.* Six Faunes, danſans, *les Sieurs Beauchamp, Saint André, Magny, Joubert, Favier l'aîné, & Mayeu.* Trois petites Driades, danſantes, *les Sieurs Bouilland, Vaignard & Thibauld.* Trois petites Faunes, danſans, *les Sieurs la Montagne, Daluſeau & Foignard.*

QUATRIÉME INTERMEDE.

Huit Statuts, danſantes, *les Sieurs*

Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Lestang, Foignard l'aîné, Dolivet fils, & Foignard le cadet. 1670.

CINQUIÉME INTERMEDE.

Quatre Pantomimes, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Magny, & Saint André.*

SIXIÉME ET DERNIER INTERMEDE.

Fêtes des jeux Pythiens.

La Prêtresse, *Mademoiselle Hylaire.* Deux Sacrificateurs chantans, *Messieurs Gaye & Langeais.* Six Ministres du sacrifice, portant des haches, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Saint André, Magny, Foignard l'aîné & Foignard cadet.* Six Voltigeurs, *les Sieurs Joli, Doyal, de Launoy, Beaumont, Dugard l'aîné, & Dugard le cadet.* Quatre Conducteurs d'Esclaves, dansans, *les Sieurs le Prêtre & Jouan, les Sieurs Pesan l'aîné & Joubert.* Huit Esclaves dansans, *les Sieurs Paysan, la Vallée, Pesan le cadet, Favre, Vaignard, Dolivet fils, Girard, & Charpentier.* Quatre hommes armés à la Grecque, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Mayeu & des Granges.* Quatre femmes armées à la Grecque, *les Sieurs la Montagne, Lestang, Favier le cadet, & Arnald.* Un Heraut, *le Sieur*

1670. *Rebel.* Six trompettes, *les Sieurs de la Plaine, Lorange, du Clos, Beaupré, Carbonnet, & Ferier.* Un Timballier, le *Sieur Daïere.* Apollon, LE ROY. Suivans d'Apollon, *M. le Grand, le Marquis de Villeroy, le Marquis de Rassent, les Sieurs Beauchamp, Raynal & Favier.* Chœur de Peuples, chantans, *Messieurs Legros, Hedouin, Estival, Dom, Beaumont, Bony, Gingan l'aîné, Fernon l'aîné, Fernon le cadet, Rebel, Gingan le cadet, Deschamps, Morel, Aurat, David, Devellois, Serignan, & quatre Pages de la Musique de la Chapelle, & deux de la Chambre.*

On a été très-éxact à marquer les noms des personnes qui ont chanté & dansé dans la Comédie des Amans magnifiques, & on a oublié totalement les noms des Acteurs qui ont représenté cette Comédie. Ce même oubli s'est repeté dans le Livre du Ballet du Bourgeois Gentilhomme.



LES

1670.

LES FEMMES COQUETTES,

Comédie en cinq Actes, en vers; de M. POISSON,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte Comédie porteroit à plus juste titre celui du *Mari patient*, que des femmes coquettes avec d'autant plus de raison, que les coquettes ne paroissent que dans une Scene de cette Piéce, & qu'elles ne tiennent point à l'intrigue. Flavie, qui est le personnage dominant, est coquette, imperieuse, dissipatrice & joueuse, son mari, quoiqu'Italien, est le plus patient des hommes, & lui donne tout l'argent qu'elle lui demande. D'un autre côté cette même Flavie fait la dévote, & tire d'un oncle qu'elle a de grosses sommes, sur le prétexte d'en assister les pauvres; mais enfin cet oncle se cache dans la maison, & découvre la mauvaise conduite de sa niéce, qui est obligée de suivre son mari en Italie. Cette Comédie, dont le sujet est assez maigre, est remplie par des Scenes d'un bas comique, & souvent déplacé : cependant l'Auteur en parle comme d'un ouvrage

qui a eu du succès, dans son Epître à M.
1670. le Duc de Longueville: *Monseigneur*, lui
dit-il, « Jamais coquettes n'eurent sujet
» d'être plus glorieuses que celles-ci. Elles
» ont reçu en foule les visites de tout Pa-
» ris & de toute la Cour.

Elles ont eû le sort des belles;
Elles ont fait dans les ruelles
Des Jalouses, & des Jaloux:
Mais ce qui fait leur plaisir le plus doux;
C'est qu'un Prince tel que vous,
Se soit déclaré pour elles.

LA COMTESSE D'ORGUEIL,

Comédie en vers, en cinq Actes; de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte Comédie est encore plus comique que celle du baron d'Albikrac, mais il s'en faut beaucoup qu'elle ait le même mérite. Le Marquis de Lorgnac est trop dans le genre burlesque, & le personnage de la prétendue Comtesse d'Orgueil, n'est qu'une copie de celui de la Montagne travesti en Baron. Ajoutons

que des mots & des phrases peu mesurés sur la pudeur y sont souvent employés : cependant, malgré ces défauts, cette Piéce est restée au Théatre, & elle y paroît de temps en temps, mais avec peu de succès ; car ce genre de comique est absolument tombé depuis dix à douze ans. 1670.

BELLEROPHON, (a)

Tragédie de M. QUINAULT,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CE dernier Ouvrage de M. Quinault pour la Scene Françoise, est fort au-dessus de Pausanias, la marche du Théatre en est plus raisonnablement conduite,

(a) Nous avons dit, à l'article de la Tragédie de Pausanias, que l'Auteur de la vie de M. Quinault, imprimée à la tête de son Théatre en 1715. s'étoit trompé en mettant Bellerophon avant Pausanias, & nous croyons en avoir la preuve par la date du Privilége de Bellerophon, qui est du mois de Février 1671. de plus, l'Epître Dédicatoire à M. le Duc de Chevreuse semble insinuer que cette Piéce parut peu de temps après sa représentation. Voici les termes de Quinault : « Il » ne me reste plus rien à souhaiter pour cet Ouvrage, après » la grace que vous me faites de l'honorer de votre » protection. J'ai desiré avec ardeur qu'il pût avoir le » bonheur de vous plaire, & s'il eut manqué d'obtenir » cet avantage, l'applaudissement qu'il a reçu du Pu- » blic n'auroit pas été capable de m'en consoler. »

1670. & les caractères des personnages mieux rendus. Celui de Sténobée seroit à remarquer s'il se soutenoit jusqu'à la fin ; mais cette Princesse si haute & si dissimulée cesse d'être l'un & l'autre au faux bruit de la mort de Bellerophon, & avoue à sa rivale les moyens qu'elle a employé pour le perdre dans son esprit & dans celui du Roy d'Argos. Le rôle de Bellerophon est à la Quinault, c'est-à-dire, du plus fade doucereux.

Nous suspendons la suite de nos articles de Piéces dramatiques pour parler d'une célébre Comédienne.

Mademoiselle DES ŒILLETS.

(N.) DES ŒILLETS, Comédienne de l'Hôtel de Bourgogne, se rendit illustre dans sa profession, par le talent supérieur qu'elle possédoit pour les premiers rôles tragiques. On ignore le temps qu'elle entra dans la Troupe; elle étoit petite, & peu jolie, mais elle réparoit ces deux désavantages par le goût & l'art de son ajustement, qui en faisoient une autre personne au Théatre. Elle mourut après une assez longue maladie, le Samedi 25. Octobre 1670. Comme sa mort fut célébrée par deux Auteurs, nous allons placer ici ce qu'ils ont dit de cette fameuse Actrice.

Lettre de Raimond Poisson, à M. de Mérille, premier Valet de Chambre de MONSIEUR. 1670.

« Monsieur, j'ai, sur la foi des Méde-
» cins, été prêt de vous régaler à Cham-
» bort de la convalescence de Mademoi-
» selle Des Œillets ; & puisque vous en
» êtes de retour, je vous dirai seulement
» qu'elle eut été bien aise de satisfaire à
» la passion qu'elle avoit de vous voir
» encore.

Mais malheureusement elle vient de mourir.
Baralis & Brayer alloient la secourir,
Ils tenoient le coup sûr, leurs remedes, leurs veilles,
Et ce qu'ils en disoient, promettoient des merveilles ;
Ce que depuis trois jours ils avoient projetté,
Nous assuroit de sa santé :
Tous deux en la trouvant sans fiévre,
Dirent qu'elle prendroit huit jours le lait de Chévre,
Et que celui de Vache après l'alloit guérir ;
Sur-tout qu'il ne falloit lui donner que mi-tiéde ;
Je pense que c'étoit un excellent reméde,
Mais malheureusement elle vient de mourir.

» Voilà, Monsieur, comme la mort
» trompe les gens, & comme elle se rit

1670. » des ordonnances & des pronostics de » ces fameux Médecins. Cette perte est » grande, la Des Œillets étoit une mer- » veille du Théatre, quoiqu'elle ne fut » ni belle ni jeune, elle en étoit un des » principaux ornemens.

Et justement on dira d'elle,
Qu'elle n'étoit pas belle au jour,
Comme elle étoit à la chandelle,
Mais sans avoir donné d'amour,
Ni sans être jeune ni belle,
Elle charmoit toute la Cour.

» Je m'étendrois, Monsieur, un peu » plus sérieusement sur toutes les belles » qualités qu'elle possédoit, mais il n'ap- » partient qu'à l'illustre Floridor de faire » le panégirique funébre de cette grande » Actrice; & son épitaphe aux Auteurs » qui lui sont obligés d'une partie de leur » gloire.

D'Octobre le vingt-cinq d'un assez grand matin,
L'illustre Des Œillets termina son destin.

Lettre en vers de Robinet, du premier Novembre 1670.

Mais quoi, la Scene de l'Hôtel,
Se voit par un destin cruel,
Dont elle est toute désolée,
De la *Des Oeillets* dépouillée;

1679.

Cette Actrice, qui constamment,
Jouoit si naturellement,
Et d'une façon si divine,
Dans ses grands rôles d'Héroïne,
Que tout chacun qu'elle y charmoit,
Sans pareille l'en estimoit.
La passion étoit poussée,
Par cette Actrice bien sensée,
Avecque tánt de jugement,
Et l'art, d'ailleurs, si finement
Secondoit la nature en elle,
Qu'encore un coup sans paralléle,
On la croyoit avec raison.
Néanmoins même, hors de saison,
N'ayant pas *quarante-neuf années*,
Bien complettes & terminées,
Samedi dernier, dans son lit,
Sa derniere Scene elle fit,
Mais de maniere si Chrétienne,
Que l'illustre Comédienne,
N'avoit point encor joué mieux,
Pour gagner la gloire des Cieux.
La Royale Troupe épleurée,
Et de sa perte très-outrée,
Dimanche * accompagna son corps,
Jusqu'en son gîte, chez les morts,
Où la douleur tira des larmes,
Qui sembloient de liquides charmes,
De plusieurs, & plusieurs beaux yeux,
Entre lesquels je compte ceux,

* 26. Octobre.

1670.

De cette autre charmante Actrice;
Par ses appas si tentatrice,
Mademoiselle d'Ennebaut,
Que son papa fit comme il faut;
Pour sur la Scene beaucoup plaire;
Ce qu'elle sçait vraiment bien faire,
Ainsi que son aimable *Sœur*, *
Qu'estime fort le Spectateur,
Parmi la Troupe entretenue,
Dans le *Marais* si bien connue,
Qui travaille à des grands apprêts;
Pour cet Hyver faire florès.

* Mademoiselle Du Pin.

LE BOURGEOIS GENTILHOMME,

Comédie-Ballet, en cinq Actes, en prose, de M. MOLIERE,

Représentée à Chambord le Mardi 14. Octobre, * & à Paris le 29. Novembre (*a*) de la même année.

* Voyez ci-dessous la lettre de Robinet du 18. Octobre.

« LA Cour fut moins favorable au
» Bourgeois Gentilhomme (qu'elle
» ne l'avoit été aux Amans magnifiques.)

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(*a*) Robinet dans sa Lettre du 22. Novembre, annonce la premiere représentation du Bourgeois Gentilhomme, sur le Théatre du Palais Royal, pour le 25. du même mois.

» Elle confondit cette Piéce avec celles » qui n'ont d'autre mérite que de faire » rire. Louis XIV. en jugea mieux, & » rassura l'Auteur, allarmé du peu de » succès de la premiere représentation. (*a*) » Paris fut frappé de la vérité du tableau 1670.

(*a*) « Le Bourgeois Gntilhomme fut joué pour la pre» miere fois à Chambord au mois d'Octobre 1670. Ja» mais Piéce n'a été plus malheureusement reçue que » celle-là ; & aucune de celles de Moliere ne lui a » donné tant de déplaisir. Le Roy ne lui en dit pas un » mot à son souper : tous les Courtisans la mettoient » en morceaux. Moliere nous prend assurément pour des » grues, de croire nous divertir avec de telles pauvretés, » disoit M. le Duc de *** qu'est-ce qu'il veut dire » avec son *halaba, balachou ?* ajoûtoit M. le Duc » de *** le pauvre homme extravague : il est épuisé, » si quelque autre Auteur ne prend le Théatre, il va » tomber : cet homme-là donne dans la Farce Ita» lienne. Il se passa cinq ou six jours avant que l'on » représentât cette Piéce pour la seconde fois, & pen» dant ces cinq jours, Moliere tout mortifié se tint ca» ché dans sa chambre : il appréhendoit le mauvais » compliment du Courtisan prévenu : il envoyoit seule» ment Baron à la découverte, qui lui rapportoit tou» jours de mauvaises nouvelles. Toute la Cour étoit » révoltée. Vie de Moliere, par Grimarest.

» Cependant on joua cette Piéce pour la seconde fois. » Après la représentation, le Roy, qui n'avoit point » encore porté son jugement, eut la bonté de dire à » Moliere ; je ne vous ai point parlé de votre Piéce à » la premiere représentation, parce que j'ai appréhendé » d'être séduit par la maniere dont elle avoit été repré» sentée : mais en vérité, Moliere, vous n'avez encore » rien fait qui m'ait plus diverti, & votre Piéce est » excellente. Moliere reprit haleine au jugement de Sa » Majesté ; & aussitôt il fut accablé de louanges par » les Courtisans, qui tous d'une voix répettoient, tant » bien que mal, ce que le Roy venoit de dire à l'a» vantage de cette Piéce. Cet homme-là est inimitable, » disoit le même M. le Duc de *** ; il y a un *vis co-* » *mica* dans tout ce qu'il fait, que les anciens n'ont

1670. » qu'on lui présentoit ; (a) la foule imposa silence aux critiques. (b) On reconnut dans M. Jourdain un ridicule commun à tous les hommes dans tous les états ; c'est la vanité de vouloir paroître plus qu'ils ne sont. Ce ridicule n'eut pas été sensible dans un rang trop bas ; pour faire effet sur la Scene comique,

---

» pas aussi heureusement rencontré que lui. Quel malheur pour ces Messieurs, que Sa Majesté n'eut pas dit son sentiment la premiere fois ! ils n'auroient pas été à la peine de se rétracter, & de s'avouer foibles connoisseurs en Ouvrages. »

Vie de Moliere, par Grimarest.

(a) « En effet, y a-t-il rien de plus beau, que le premier Acte du Bourgeois Gentilhomme ? Il devoit du moins fraper ceux qui jugent avec équité, par les connoissances les plus communes. Et Moliere avoit bien raison d'être mortifié de l'avoir travaillé avec tant de soin, pour être payé de sa peine par un mépris assommant. Et si j'ose me prévaloir d'une occasion si peu considérable par rapport au Roy, on ne peut trop admirer son heureux discernement, qui n'a jamais manqué la justesse dans les petites occasions, comme dans les grands événemens. »

(b) « Au mois de Novembre de la même année 1670. que l'on représenta le Bourgeois Gentilhomme à Paris, le nombre prit le parti de cette Piéce ; chaque Bourgeois y croyoit trouver son voisin peint au naturel ; & il ne se lassoit point d'aller voir ce portrait. Le Spectacle d'ailleurs, quoiqu'outré, & hors du vraisemblable, mais parfaitement bien éxécuté, attiroit les Spectateurs ; & on laissoit gronder les Critiques, sans faire attention à ce qu'ils disoient contre cette Piéce. »

On prétend que Moliere a peint le caractere du Bourgeois Gentilhomme, d'après une personne qui avoit à peu près le même ridicule : mais lorsque l'on veut vérifier cette prétendue anecdote, on nomme vingt personnes différentes ; ce qui engage à croire que Moliere n'a eû que des vûes générales en composant ce personnage.

1670.

» il falloit que sur le choix du personna-
» ge, il y eut assez de distance entre l'état
» dont il veut sortir, & celui auquel
» il aspire, pour que le seul contraste
» des manieres propres à ces deux états,
« peignit sensiblement, dans un seul
» point & dans un même sujet, l'ex-
» cès du ridicule général qu'on vouloit
» corriger. *Le Bourgeois Gentilhomme*
» remplit cet objet. On voit en même-
» temps l'homme & le personnage, le
» masque & le visage, tellement mis en
» opposition d'ombres & de lumieres,
» qu'on démêle toujours ce qu'il est, &
» ce qu'il veut paroître. Le sens droit de
» Madame Jourdain, la complaisance in-
» téressée de Dorante, la gayeté ingénue
» de Nicole, le bon esprit de Lucile, la
» noble franchise de Cléonte, la subtilité
» feconde de Covielle ; & la burlesque
» vanité des différens maîtres d'arts & de
» sciences, jettent encore un nouveau
» jour sur le caractere de M. Jourdain ;
» il reçoit de tout ce qui l'environne, une
» nouvelle espece de ridicule qui rejaillit
» sur lui, & de lui sur tous les états de la
» vie. La cérémonie Turque, à laquelle
» Cléonte ne devroit pas se prêter, a pû
» passer à la faveur de la beauté de la
» Musique, * & de la singularité du spec-
» tacle.

* Elle est de Lully.

1670.

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

» Le Bourgeois Gentilhomme est un » des plus heureux sujets de Comédie, » que le ridicule des hommes ait jamais » pû fournir : la vanité, attribut de l'es- » péce humaine, fait que des Princes » prennent le titre de Rois, que les grands » Seigneurs veulent être Princes, & com- » me dit la Fontaine :

Tout Prince a des Ambassadeurs,
Tout Marquis veût avoir des Pages.

» Cette foiblesse est précisément la même » que celle d'un Bourgeois qui veut être » homme de qualité ; mais la folie du » Bourgeois est la seule qui soit comique, » & qui puisse faire rire au Théatre : ce » sont les extrêmes disproportions des » manieres & du langage d'un homme, » avec les airs & les discours qu'il veut « affecter, qui font un ridicule plaisant. » Cette espéce de ridicule ne se trouve » point dans des Princes, ou dans des » hommes élevés à la Cour, qui cou- » vrent toutes leurs sottises du même air, » & du même langage ; mais ce ridicule » se montre tout entier dans un Bour- » geois élevé grossiérement, & dont le » naturel fait à tout moment un contraste » avec l'art dont il veut se parer. C'est » ce naturel grossier qui fait le plaisant » de la Comédie ; & voilà pourquoi ce

» n'eſt jamais que dans la vie commune
» qu'on prend les perſonnages comiques. 1670.
» Le Miſantrope eſt admirable, le Bour-
» geois gentilhomme eſt plaiſant.
» Voici le compte que Robinet ren-
» dit de la repréſentation du Bourgeois
» Gentilhomme à Chambord.

Lettre en vers, du 18. Octobre 1670.

Les deux Majeſtés, à Chambord,
Ont reçu tout de plein abord,
Harangues mauvaiſes ou bonnes,
Des plus Magiſtrales perſonnes.
Et depuis ce jour, profitans
Tant qu'elles peuvent du beau temps,
S'y ſont comme il faut diverties,
Notamment en pluſieurs parties
De chaſſe; illec en bonne foi,
Plus qu'ailleurs, un plaiſir de Roy.
Mardi, (a) Ballet & Comédie, *
Avec très-bonne mélodie,
Aux autres ébats ſuccéda,
Où tout, dit-on, du mieux alla,
Par les ſoins des deux grands Baptiſtes, (b)
Originaux, & non copiſtes,
Comme on ſçait, dans leur noble emploi,
Pour divertir notre grand Roi.

* Le Bourgeois Gentilhomme.

(a) Par la date de la lettre de Robinet, on voit que le Mardi étoit le 14. Octobre : ce qui nous indique clairement celle de la premiere repréſentation du Bourgeois Gentilhomme à Chambord.

(b) Lully s'appelloit Jean-Baptiſte, & Moliere pareillement.

1670.

Lettre en vers de Robinet, du 15 Novembre 1670.

J'ajoute encore, pour la fin
Qu'à Verſailles, & qu'à Saint Germain,
La Cour s'eſt des mieux divertie :
Ma Muſe étant bien avertie
Par un Officieux mortel,
Que les grands Acteurs de l'Hôtel, *
Audit Verſailles ont fait merveilles,
Charmant les yeux & les oreilles.
Et que ceux du *Palais Royal*,
Chez qui *Moliere* eſt ſans égal,
Ont fait à Saint Germain de mêmes,
Au gré des Portes-Diadêmes,
Dans le régale de Chambord,
Qui plût alors beaucoup encor,
Et qu'ici nous aurons en ſomme,
Sçavoir le *Bourgeois Gentilhomme*,
Lequel eſt un ſujet folet,
De Comédie & de Ballet.

* De Bourgogne.

Dans la Lettre ſuivante du 22 Novembre, Robinet après avoir annoncé la premiere repréſentation de la Tragédie de *Berenice*, de M. Corneille l'aîné, (1) ajoute :

Sur le Théatre de *Moliere* ;
Et que par grace ſinguliere,
Mardi, (2) *l'on y donne au Public*,
De bout en bout, & ric à ric,

(1) Voyez ci-deſſous l'article de cette Piéce.

(2) 25. Novembre.

1670.

Son charmant *Bourgeois Gentilhomme*,
C'est-à-dire, presque tout comme,
A Chambord, & dans Saint Germain,
L'a vû notre grand Souverain :
Et même avec des Entrées
De Ballet, des mieux préparées,
D'harmonieux & grands concerts,
Et tous les ornemens divers,
Qui firent de ce gay régale,
La petite oye à la Royale.
J'ajoute encor briévement,
Qu'on doit alternativement,
Jouer la grande *Bérénice*,
Qu'on loue avec tant de justice,
Et *le Gentilhomme Bourgeois.*
L'on pourra donc comme je crois,
Beaucoup ainsi se satisfaire.

Noms des personnes qui ont chanté & dansé dans le Bourgeois Gentilhomme, Comédie Ballet, aux représentations de Chambord & de Saint Germain en Laye.

DANS LE PREMIER ACTE.

Une Musicienne, *Mademoiselle Hylaire.* Un Musicien, *le sieur Langeais.* Second Musicien, *le sieur Gaye.* Danseurs, *les Sieurs la Pierre, Saint André & Magny.*

1670.

DANS LE SECOND ACTE.

Garçons Tailleurs, dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Isaac, Magny & Saint-André.*

DANS LE TROISIÉME ACTE.

Six Cuisiniers, dansans, (*les mêmes Danseurs du second Acte.*)

DANS LE QUATRIÉME ACTE.

Un Musicien, *le Sieur de la Grille.* Second Musicien, *le Sieur Morel.* Troisiéme Musicien, *le Sieur Blondel.*

Cérémonie Turque.

Le Muphti, chantant, *le Sieur Chiacheron.* (*a*). Dervis, chantans, *les Sieurs Morel, Gingan le cadet, Noblet & Philbert.* Turcs assistans du Muphti, *les Sieurs Le Gros, Estival, Blondel, Gingan l'aîné, Hédouin, Rebel, Gillet, Fernon le cadet, Bernard, Deschamp, Langeais & Gaye.* Turcs assistans du Muphti, dansans, *les Sieurs Dolivet, la Pierre, Favier, Mayeu, Beauchamp, Chicanneau.*

(*a*) Il y a tout lieu de croire que *le Sieur Chiacheron* n'est qu'un nom emprunté, sous lequel le fameux *Lully* représenta plusieurs fois devant le Roy, le rôle du Muphti, & même peu de jours devant sa réception à la Charge de Sécretaire du Roy. Voyez la vie de Quinault, à la tête du Théatre de cet Auteur.

DANS

1670.

DANS LE CINQUIÉME ACTE.
Ballet des Nations.

Premiere entrée, un donneur de Livres, dansant, *le Sieur Dolivet.* Importuns dansans, *les Sieurs Saint André, la Pierre & Favier.* L'homme du bel air, *le Sieur le Gros.* Second homme du bel air, *le Sieur Rebel.* Une femme du bel air........ Seconde femme du bel air........ Un Gascon, *le Sieur Gaye.* Second Gascon, *le Sieur Gingan le cadet.* Un Suisse, *le Sieur Philbert.* Un vieux Bourgeois babillard, *le Sieur Blondel.* Une vieille Bourgeoise babillarde, *le Sieur Langeais.* Troupe de Spectateurs chantans, *les Sieurs Estival, Hédouin, Morel, Gingan l'aîné, Fernon, Deschamps, Gillet, Bernard, Noblet, quatre Pages de la Musique.* Filles coquettes, *les Sieurs Jannot, Pierrot, Renier, un Page de la Chapelle.*

Seconde entrée. Un Espagnol chantant, *le Sieur Morel.* Second Espagnol chantant, *le Sieur Gillet.* Troisiéme Espagnol chantant, *le Sieur Martin.* Espagnols dansans, *les Sieurs Dolivet, le Chantre, Bonnard, Lestang, Isaac & Joubert.* Deux autres Espagnols dansans, *les Sieurs Beauchamp & Chicanneau.*

Troisiéme entrée. Une Italienne chantante, *Mademoiselle Hylaire.* Un Italien

1670. chantant, *le Sieur Gaye*. Scaramouches dansans, *les Sieurs Beauchamp & Mayeu*. Trivelins, dansans, *les Sieurs Magny & Foignard le cadet*. Arlequin, *le Seigneur Dominique*.

Quatriéme entrée. Poitevins, chantans & dansans, *les Sieurs la Grille & Noblet*. Poitevins, dansans, *les Sieurs la Pierre, Favier & Saint André*. Poitevines dansantes, *les Sieurs Fors, Foignard & Favier le jeune*. Les huit Flutes, *les Sieurs Descoûteaux, Piéche le fils, Philidor, Boutet, du Clos, Plumet, Fossart & Nicolas Hottere*.

BÉRÉNICE,

Tragédie de M. RACINE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le 21. Novembre.

CE fut MADAME, (Henriette d'Angleterre) qui engagea M. Racine à traiter le sujet de Bérénice. * Lorsque cette Tragédie parut, elle excita l'envie & les critiques de beaucoup de personnes, malgré tous les applaudissemens de la Cour & de la Ville, qui rendirent justice au mérite de cette Piéce. Nous allons rendre compte de la critique de Bérénice

* Voyez ci-dessous, l'article de *Tite & Bérénice*, de M. Corneille l'aîné.

par l'Abbé de Villars qui eſt la plus vive de toutes celles que ce Poëme dramatique eſſuya. Voici de quelle façon cet Abbé s'exprime. 1670.

Critique de Bérénice, de M. Racine, par l'Abbé de Villars.

« Nous avons été juſqu'ici les dupes » de Corneille, & Corneille lui-même » eſt la dupe des anciens prétendus Maî- » tres du Théatre. Il lui ſera permis de » ſe rompre la tête à nous compoſer des » Piéces dans toutes les regles, & de s'ac- » querir notre admiration par les formes; » mais ni lui, ni ſes partiſans, (car il me » ſemble qu'il en a beaucoup,) ne trou- » veront pas mauvais, s'il leur plaît, que » j'aye été enchanté à la ſeconde repré- » ſentation que j'ai vuë de Bérénice de » l'Hôtel de Bourgogne, que j'y aye pleu- » ré copieuſement à l'exemple d'une fem- » me de qualité, & enfin que je n'aye » pas été d'avis que cette Piéce n'eſt pas » bonne, parce que les regles du Théatre » y ſont mal obſervées. Je veux grand » mal à ces regles, & je ſçai fort mau- » vais gré à Corneille de me les avoir » appriſes dans ce que j'ai vû de Piéces » de ſa façon; j'ai été privé, à la premiere » fois que j'ai vû Bérénice à l'Hôtel de » Bourgogne, du plaiſir que je voyois que » prenoient ceux qui ne les ſçavoient pas; » mais je me ſuis raviſé le ſecond jour, » j'ai attrapé M. Corneille, j'ai laiſſé *meſ-*

1670. » *demoiselles les regles* à la porte, j'ai vû la
» Comédie, je l'ai trouvée fort affligean-
» te, & j'y ai pleuré comme un ignorant.

» Le premier jour j'avois été choqué
» de voir d'abord ouvrir le Théatre par
» le Prince de Comagéne, qui nous ve-
» noit avertir qu'il s'en alloit, parce que
» Titus épousoit ce jour-là Bérénice. Je
» trouvois mauvais que la Scene ne s'ou-
» vrit pas plus près de la catastrophe.....
» Si cet Antiochus eut ouvert le Théatre,
» en disant qu'il a sçû que Titus veut ren-
» voyer Bérénice, ce qu'il dit n'eût pas
» été si éloigné de la catastrophe. Le con-
» fident eût pû lui inspirer de demander
» la Reine à l'Empereur, & là-dessus
» s'étendre sur les hauts faits d'Antiochus
» à Jérusalem, qui pouvoient le mettre
» en droit de prétendre à cette récom-
» pense. Il n'en eût pas moins fait sa dé-
» claration à Bérénice, & tout ce qu'ils
» disent de tendre eût pû subsister. Il eût
» pû ensuite faire pressentir à la Reine
» l'inconstance de Titus, & ainsi cet
» Acte n'eut pas été hors d'œuvre, com-
» me il est, & le contraste y eut pû
» contribuer au nœud & au dénoue-
» ment; & l'on ne l'eût pas regardé dès-
» lors comme un Acteur inutile, qui
» n'est introduit que pour faire perdre du
» temps, & pour donner un rôle ennuyeux

» & vuide au *mari de la Champmeslé*. 1670.

» Cet Empereur, dont l'Histoire éleve
» la gloire jusqu'au ciel, ce Titus de qui
» le grand cœur & les vertus étoient les
» délices de l'univers, ce Titus en qui
» l'on voit sur le Théatre tant de com-
» mencemens de sentimens héroïques,
» quoiqu'il soit déja avancé en âge,
» puisqu'il a l'humilité de nous faire sa
» confession (de peur que nous ayons
» trop bonne opinion de lui;) qu'il a lais-
» sé corrompre sa jeunesse à la Cour de
» Neron, où il nous fait souvenir en effet
» qu'il jouoit honnêtement son rôle; ce
» grand homme se laisse néanmoins si fort
» maîtriser à l'amour, qu'il veut bien
» qu'on sçache que du vivant de son pere,
» il desiroit d'être à sa place: quand il
» perd ce pere, il s'enferme huit jours,
» sous prétexte de douleur solemnelle; il
» fait tout pour l'amour, & rien pour son
» honneur; il oublie les loix de l'amitié,
» sa passion le ramene à l'enfance, & il
» a besoin d'un Pédagogue qui l'encou-
» rage, & qui le redresse; l'amour le rend
» sourd, & l'empêche d'entendre ce que
» Paulin dit qu'il va appeller le Sénat à
» son secours; ce que les Spectateurs en-
» tendent pourtant, quoiqu'ils en soient
» bien plus éloignés que lui. Il n'ose par-
» ler à ce qu'il aime, & quand il ose lui

1670. » parler, il n'a point de bonnes raiſons à » lui dire; il allégue des éxemples odieux » à l'amante, peu agréables aux Spećta- » teurs, & mal propres à excuſer ſon in- » conſtance, & ſes parjures.

» La Reine Bérénice eſt auſſi le mo- » déle accompli du déréglement d'une » paſſion emportée. L'amour qu'elle a » pour Titus eſt ſi extraordinaire, qu'elle » a voulu durant cinq années donner à » l'amoureux Antiochus le déplaiſir de lui » en faire confidence, ſous ombre d'ami- » tié; elle eſt ſi inſenſée, qu'elle ne voit » pas combien ce procédé eſt bizarre, » peu honnête & peu néceſſaire: le jour » qu'elle doit épouſer Titus, elle cher- » che ce Roy pour lui ouvrir ſon cœur, » & l'amour lui ôtant la mémoire, elle » s'étonne qu'il l'aime, s'irrite qu'il le lui » diſe avant que de partir, & le laiſſe » aller ſans lui faire aucune honnêteté. » Cet amour, après lui avoir fait oublier » ce qu'elle doit aux hommes, ne la laiſſe » pas ſouvenir de ſa Religion; elle devient » Payenne, & la Juive ne parle que des » Dieux & des immortels: ayant ou- » blié Dieu, elle en oublie la Loi, ſe ré- » ſout à mourir déſeſpérée, & l'annonce » à ſon ingrat par un poulet funébre. » Pitoyable dénouement d'une pitoyable » avanture! Elle fait à Titus un legs pieux

» de ses cendres, & pourvû qu'elles soyent
» avec les cendres de son amant, elle est 1670.
» consolée de tout ce qui peut lui arriver
» du côté de Dieu. Cela s'appelle expri-
« mer les effets d'une passion emportée,
» & on ne peut assurément y rien ajouter.

» Il n'y a rien tel quand on va à la
» Comédie, que de se dépouiller de l'es-
» prit de critique, rien n'y trouble le plai-
» sir que l'on y prend...... Le premier
» jour mon humeur critique me rendit
» un très-méchant office, je m'allai met-
» tre en tête que le Roy de Comagéne
» étoit plus honnête homme que Titus,
» & j'en eus plus de pitié que de cet Em-
» pereur. La discrétion & la généro-
» sité de son amour me faisoient préférer
» ce Prince à l'amant timide qui n'osoit
» éxécuter ce qu'il avoit promis à une
» Reine, & juré durant cinq années en-
» tieres; & qui n'en étoit empêché que
» par la crainte du Sénat, en un temps
» où les Empereurs étoient hors de Page.

» Il est vrai que le Poëte habile, qui
» n'ignoroit pas la foiblesse du Sénat, a
» voulu l'accompagner des Consuls, & a
» fort judicieusement falcifié l'Histoire en
» ce point, en supposant que Vespasien,
» l'année de sa mort, n'étoit pas Consul
» avec son fils Titus, & que par consé-
» quent le jour que Bérénice est renvoyée,

1670. » il y avoit à Rome d'autres Consuls ;
» mais comme j'étois persuadé que cela
» choquoit l'Histoire, je ne goutois pas
» l'artifice de cette invention, je n'en
» estimois pas l'Empereur moins absolu,
» & je n'en eusse pas moins eu de pitié
» de Bérénice, si elle ne s'en fut pas ren-
» due indigne par son peu de religion,
» par sa fureur immodérée, & par le peu
» de pudeur que sa passion lui laissoit, ce
» qui me paroissoit mériter de plus gran-
» des peines que celle dont elle se plai-
» gnoit. J'étois bien aise que Bérénice
» fut châtiée, du moins par le trouble de
» son ame, je méprisois le foible Titus,
» & je ne plaignois qu'Antiochus. J'en-
» rageois donc qu'Antiochus sortit après
» la catastrophe plus malheureux qu'il
» n'étoit venu, & que Titus terminât
» l'affaire par une extravagance, & que
» Bérénice, au lieu de se percer le sein,
» s'amusât à composer un Madrigal. Je
» trouvois bien que tout cela étoit im-
» prévû, & qu'aucun des Spectateurs ne
» s'y attendoit. Qui eut pensé, lorsqu'An-
» tiochus vint prier l'Empereur d'aller
» empêcher la Reine de se tuer, jurant
» qu'il y avoit fait ses efforts, & qu'il n'y
» avoit que Titus au monde qui la pût
» sauver ? Qui eût cru que Titus, ayant
» refusé d'y aller sur ce qu'il avoit à par-
» ler

» ler aux Consuls imaginaires ; & ayant
» laissé la commission à Antiochus ? & ce 1670.
» Roy, par des raisons inconnues, ayant
» trouvé plus à propos de demeurer sur le
» Théatre, & de s'évaporer en exclama-
» tions pour donner tout loisir à sa Maî-
» tresse de s'abandonner au désespoir ?
» Qui se fût attendu que tout cela dût
» aboutir à un billet doux !

» Les Comédiens ont été d'avis de
» supprimer ce billet funébre, à la se-
» conde représentation, (a) je crois qu'ils
» ont eu tort, du moins le Spectateur
» voyoit-il par-là quel étoit le texte de
» la froide & longue harangue que Ti-
» tus fait à Bérénice, & le sujet de la
» chaude & prompte résolution qu'il
» prend de se tuer. On ne sçauroit assez
» faire connoître la cause d'un dessein si

(a) Ce passage nous apprend un fait anecdote sur la Tragédie de Bérénice. M. Racine supprima la lecture du Billet dont on parle ici, & dans la Piéce telle qu'on la représente, Titus lit tout bas une lettre, que Bérénice tenoit, & qu'il lui a arrachée.

BÉRÉNICE. ACTE V. SCENE V.

Vous m'avez arraché ce que je viens d'écrire ;
Voilà de votre amour tout ce que je désire.
Lisez, ingrat, lisez, & me laissez sortir.

TITUS.

Vous ne sortirez point, je n'y puis consentir.
Quoi ? ce départ n'est donc qu'un cruel stratagême ?
Vous cherchez à mourir ? & de tout ce que j'aime,
Il ne restera plus qu'un triste souvenir ? &c.

1670.

» imprévu, & si peu vrai-semblable. C'est
» par cet endroit seulement que la secon-
» de représentation m'en a moins plû que
» la premiere. ... Ainsi, sauf meilleur avis,
» les Comédiens feront bien de rétablir le
» Madrigal.

S'ils s'avisent de retrancher à leur gré
» les Madrigaux de cette Piéce, ils la ré-
» duiront à peu de vers. L'Auteur a trouvé
» à propos, pour s'éloigner du genre
» d'écrire de Corneille, de faire une Piéce
» de Théatre, qui depuis le commence-
» ment jusqu'à la fin, n'est qu'un tissu ga-
» lant de Madrigaux & d'Elégies; & cela
» pour la commodité des Dames, de la
» jeunesse, de la Cour, & des Faiseurs
» de Recueil de Piéces galantes.

» Il ne faut donc pas s'étonner s'il
» ne s'est pas mis en peine de la liaison
» des Scenes, s'il a laissé plusieurs fois
» le Théatre vuide, & si la plupart des
» Scenes sont peu nécessaires. Le moyen
» d'ajuster tant d'Elégies & de Madrigaux
» ensemble, avec la même suite que si
» l'on eut voulu faire une Comédie dans
» les regles. On se soucie bien dans le
» monde, si une Scene est nécessaire,
» pourvu qu'elle exprime tendrement &
» naturellement quelque sentiment dé-
» licat. Qu'importe aux Dames, qu'un
» Auteur porte le Cothurne ou le Brode-

1670.

» quin, pourvu qu'elles pleurent, & que
» de temps en temps elles puissent s'écrier,
» *Cela est joli*! Toute cette Piéce, si l'on
» y prend bien garde, n'est que la ma-
» tiére d'une Scene, où Titus voudroit
» quitter Bérénice; l'amante en seroit
» marrie, & se voudroit tuer; l'Empe-
» reur la ménaceroit de se tuer lui-même,
» si elle se tuoit; & Bérénice, afin de
» n'avoir pas le déplaisir de voir en l'au-
» tre monde l'ombre de son ingrat, ai-
» meroit mieux vivre, & prendre congé
» pour la Palestine. N'est-il pas plus
» adroit sans s'aller embarrasser d'inci-
» dens d'avoir ménagé cette Scene, &
» d'en avoir fait cinq Actes...... sans le
» Prince de Comagéne, qui est naturel-
» lement prolixe en lamentations & en
» irrésolutions, & qui a toujours un *tou-*
» *tefois* & un *hélas de poche*, pour amu-
» ser le Théatre; il est certain que cette
» affaire s'expédieroit en un quart d'heu-
» re, & que jamais action n'a si peu du-
» ré......ce 17 Novembre 1670.

Cette Critique de l'Abbé de Villars, est assez judicieuse en quelques endroits, mais l'envie & la prévention y dominent beaucoup. Madame de Sévigné en fit l'éloge, mais l'esprit supérieur de cette Dame ne l'empêchoit pas d'être souvent d'un goût singulier. Nous allons rappor-

1670.

* Lettre de Madame de Sévigné, Tome premier page 381.

ter ses termes : « * Je voulus hier prendre une petite dose de morale, je m'en trouvai assez bien, mais je me trouve encore mieux d'une petite critique contre la Bérénice de Racine, qui me parut fort plaisante & fort spirituelle. C'est l'Auteur des Silphides, des Gnomes & des Salamandres. Il y a cinq ou six petits mots qui ne valent rien du tout, & même qui sont d'un homme qui ne sçait pas le monde. Cela fait de la peine; mais comme ce ne sont que des mots en passant, il ne faut point s'en offenser: je regarde tout le reste, & le tour qu'il donne à sa critique, & je vous assure que cela est très-joli.

Recueil de Critiques pour & contre les Tragédies de Corneille & de Racine.

» Subligny, après avoir si vivement attaqué Racine dans sa critique d'Andromaque, voulut être le défenseur de Bérénice. Sa réponse à l'Abbé de Villars se laisse lire avec plaisir. Cet Abbé a daté sa Critique du 17 Novembre 1670. quoique la Tragédie n'eût été jouée pour la premiere fois que le 21 du même mois. Subligny profita de cette méprise pour badiner agréablement, » il faut l'écouter parler, il s'adresse à l'Abbé de Villars.

Réponse à la Critique de Bérénice, par Subligny.

» J'ai vû votre Critique de Bérénice; je l'ai luë d'un bout à l'autre, tout en est miraculeux; il n'est pas jusqu'à la

» date qui ne tire une ex lamation de » ceux qui la lisent ; il est vrai qu'elle a » quelque chose de surprenant, *on ne » commença à joüer Bérenice que le 21 » Novembre de l'an passé*, * & vous » avez daté votre Critique du 17 du mê- » me mois. Vous ne sçauriez croire les » effets merveilleux que cela produit dans » l'esprit de vos Lecteurs ; les uns vous » regardent comme un Prophete qui voit » les choses à venir comme des choses » présentes..... d'autres croyent que vous » êtes Sorcier...... pour moi qui juge mieux » de votre génie, je n'ai garde de croire » que vous soyez un Magicien, & j'au- » rois plutôt de vous toute autre pensée.

1670.

* Subligny ne fit paroître sa Réponse qu'en 1671.

» Vous avez fait un Livre * qui m'a » trop bien appris à ne point attribuer à » la Magie tout ce qui n'est pas ordinaire, » & depuis que je sçai que dans les élé- » mens il y a de certains Messieurs & de » certaines Dames qui font de petits » tours très-commodes pour leurs amis ; » je n'accuse plus les Démons des choses » que vos Sylphes & vos Sylphides peu- » vent faire facilement. Je sçai la com- » modité que vous avez de voir les Piéces » avant qu'on les représente. Les Comé- » diens qui ont joué Bérénice, n'ont sans » doute pas prétendu se rendre respon- » sables des apparitions qui peuvent arri-

* Le Comte de Gabalis.

» ver à une imagination *exaltée* comme
1670. » la vôtre, lorsqu'ils nous ont dit que » cette Tragédie paroissoit pour la pre» miere fois sur leur Théatre, peuvent» ils empêcher une troupe de Sylphes, » que nous ne voyons point, de faire » une mascarade invisible pour une par» tie de divertissement, & de prendre » chacun tel visage que bon lui semblera, » avec des habits convenables pour ve» nir dans la chambre d'un homme de » leur connoissance, jouer une Tragédie » dont ils auront appris chacun leur rôle, » à mesure que M. Racine en faisoit les » vers.

Après ce début, Subligny entre en matiere, il répond & combat la Critique de l'Abbé de Villars; nous allons rapporter les endroits les plus marqués de cette réponse: « Je trouve, comme vous, » (dit toujours Subligny à l'Abbé de Vil» lars,) que si le Roy de Comagéne eut » ouvert le Théatre, en disant qu'il a sçû » que Titus veut renvoyer Bérénice, ou » si on eut commencé par le second Acte » (comme vous dites encore,) la ca» tastrophe n'eut pas été si éloignée; il » est certain que si on eut voulu l'appro» cher encore davantage, on n'avoit » qu'à commencer par le dernier Acte. » On sçait bien qu'Aristote est contraire

1670.

» à cela, & que ses Partisans y eussent
» trouvé à redire..... mais vous vous
» souciez bien d'Aristote; il ne sçavoit
» pas faire des vers, comme a fort bien
» dit un des plus habiles connoisseurs que
» vous ayez de votre parti: Qu'il se con-
» tente que les anciens Poëtes ayent suivi
» ses regles, & qu'il laisse en repos ceux
» de notre siécle.

» Ce n'est pas que vous ne sçachiez
» fort bien les regles. Il y en a une preu-
» ve incontestable dans votre Critique,
» en cet endroit où vous dites *que vous
» les avez laissées à la porte* : car tout le
» monde raisonne de la sorte en votre fa-
» veur : puisqu'il les a laissées, il falloit
» qu'il les eut. Voyez à quoi sert un mot?
» Si vous n'aviez mis cela, il ne falloit
» qu'un incrédule pour nier que vous en
» eussiez jamais eu la connoissance; &
» vous pouvez même avoir présentement
» tel ennemi qui dira que vous n'avez
» jamais été fort familier avec ces regles,
» fondé sur les circonspections que vous
» gardez avec elles, & sur le traitement
» respectueux que vous leur faites en les
» appellant *Mesdemoiselles*.

» J'admire cependant votre honnêteté
» & votre courage à blâmer les défauts
» jusques dans un Empereur. Il faut que
» je vous imite, & que je me scandalise,

1670. » comme vous, que Titus ne veuille pas
» sçavoir pour quel sujet Antiochus quitte
» sa Cour. Cela n'est point de la civilité.
» Ce n'est pas assez de lui demander
» plusieurs fois, ce n'est pas assez de le
» presser la-dessus, comme il fait au com-
» mencement du troisiéme Acte, il fal-
» loit le mettre à la torture pour le faire
» parler....Au lieu de tout cela, il s'amuse
» à songer à son amour, dont vous l'ac-
» cusez fort judicieusement quand vous
» dites, *qu'il fait tout pour sa passion,*
» *& rien pour son honneur.* Les petits
» esprits......s'imaginent que quand il se
» sépare de Bérénice, quand il est insen-
» sible à ses larmes, quand il a des dure-
» tés pour elle, qui lui font dire à lui-
» même que c'est un Barbare, ils croyent
» que c'est *pour son honneur*; mais vous
» êtes trop fin pour vous laisser tromper
» à cela....... il est bien certain que ces
» deux vers que vous attribuez à *l'humi-*
» *lité* de Titus, cette *confession* (pour
» parler en vos termes,) de n'avoir pas
» été si honnête homme qu'il est, est un
» effet de son amour; il dit qu'avant
» d'avoir vû Bérénice, il passoit sa jeu-
» nesse dans la Cour de Neron, comme
» il voyoit les autres la passer; mais
» qu'ayant vû cette Reine, il tâcha de se
» rendre honnête homme; pour lui plaire,

» il entreprit le bonheur de mille malheu- 1670.
» reux, il se fit aimer de tout le monde,
» pour se faire aimer de sa Maîtresse.
» J'eusse cru qu'il ne disoit cela que pour
» nous faire voir l'obligation qu'il avoit
» à Bérénice, & pour nous toucher de
» pitié, en nous représentant qu'il étoit
» obligé de se séparer d'une amante à qui
» il étoit redevable de sa gloire, si vous
» ne m'appreniez qu'il le dit pour nous
» empêcher d'avoir trop bonne opinion
» de lui.

Subligny releve ensuite l'Abbé de Villars au sujet du personnage de Bérénice. Passons à un autre article où ce dernier se formalise des pleurs que Titus répand en se séparant de Bérénice. Voici comment son Antagoniste lui répond.

» Je porte envie à cette grandeur d'ame
» héroïque, qui vous met au-dessus de
» l'humanité, & qui fait que vous vous
» choquez des pleurs d'un Empereur......
» M. Racine vous auroit bien plû davan-
» tage s'il avoit fait comme M. Corneille,
» & qu'au lieu de faire pleurer Tite, il
» nous l'eut représenté comme l'effroi du
» genre humain, comme un mangeur de
» petits enfans, qui n'avoit qu'à mettre
» un pied devant l'autre, & dire un mot
» un peu plus haut qu'à l'ordinaire, pour
» faire trembler tout le monde de bout

1670. » en bout. Il eſt vrai qu'on eût dit de lui » ce qu'on a dit de M. Corneille, qu'il » a voulu copier ſon Tite ſur notre in- » vincible Monarque, & qu'il y a très- » mal reuſſi, comme on voit par la com- » paraiſon qui en a été faite en ces vers : »

Tite, par de grands mots, nous vante ſon mérite ;
Louis, fait parler cent exploits inoüis :
Et ce que Tite, dit de Tite,
C'eſt l'Univers entier qui le dit de Louis.

Subligny paſſe au jugement que l'Abbé de Villars a porté des vers de la Tragédie de Bérénice qu'il appelle *un tiſſu galant de Madrigaux & d'Elégies, depuis le commencement juſqu'à la fin*. Il approuve ironiquement cette déciſion, & cite à l'Abbé des vers où l'amour eſt ſubordonné à des ſentimens vraiment héroïques, & termine ainſi ſa réponſe.

» Il n'y a qu'une ſeule choſe qui me » chagrine, & qui doit auſſi vous cha- » griner. C'eſt que le Roy a été content » de Bérénice, lui dont l'approbation eſt » trop glorieuſe pour un Auteur, & dont » le ſeul plaiſir eſt l'unique but de l'am- » bition des Poëtes les plus ambitieux qui » ſoient en France. Tout ce qu'on peut » faire là, c'eſt de dire qu'il n'a trouvé » cette Piéce à ſon goût, que pour reſ-

» sembler en tout à Alexandre avec qui il » a déja de commun le courage, la va » leur, la prudence, & toutes les ver» tus d'un Héros. 1670.

» Il faut croire aussi que Bérénice a » tort *d'être surprise qu'Antiochus l'ai» me.* Je vous avertis, par parenthese, » que si vous montrez cette Lettre à quel» qu'un qui ait vû cette Tragédie, il faut » bien vous garder de lire cet endroit : » car il vous répondroit que Bérénice n'est » pas surprise qu'Antiochus l'aime ; mais » qu'il le lui dise, en un jour où elle va » épouser l'Empereur ; qu'elle s'étonne » que le Roy de Comagéne lui montre » de l'amour, dans un temps où elle » croyoit qu'il avoit appellé sa raison à » son secours, & à n'avoir plus que de » l'amitié pour elle. Cela soit dit en » passant.

M. Racine répondit aussi à la Critique de l'Abbé de Villars, mais ce fut d'un ton si méprisant pour l'Auteur & pour l'ouvrage, que ce Critique dût en ressentir une extrême mortification. Voici le passage de M. Racine, il termine la Préface de sa Tragédie de Bérénice.

» Pour le libelle que l'on a fait con» tre moi, je croi que les Lecteurs me » dispenseront volontiers d'y répondre ; » & que répondrois-je à un homme qui

1670. » ne pense rien, & qui ne sçait pas mê-
» me construire ce qu'il pense ? Il parle
» de Protase, comme s'il entendoit ce
» mot, & veut que cette premiere des
» quatre parties de la Tragédie soit tou-
» jours la plus proche de la derniere, qui
» est la catastrophe. Il se plaint que la
» trop grande connoissance des regles
» l'empêche de se divertir à la Comé-
» die. Certainement, si l'on en juge par
» sa dissertation, il n'y eut jamais de
» plainte plus mal fondée. Il paroît bien
» qu'il n'a jamais lû Sophocle, qu'il loue
» très-injustement *d'une grande multi-*
» *plicité d'incidens*, & qu'il n'a même
» jamais rien lû de la poëtique, que
» dans quelques Préfaces de Tragédies ;
» mais je lui pardonne de ne pas sçavoir
» les regles du Théatre, puisqu'heureuse-
» ment, pour le Public, il ne s'applique pas
» à ce genre d'écrire : ce que je ne lui
» pardonne pas, c'est de sçavoir si peu
» les regles de la bonne plaisanterie, lui
» qui ne veut pas dire un mot sans plai-
» santer. Croit-il réjouir beaucoup les
» honnêtes gens par ces *hélas de poche*,
» ces *Mesdemoiselles mes regles*, & quan-
» tité d'autres basses affectations qu'il
» trouvera condamnées dans tous les bons
» Auteurs, s'il se mêle jamais de les lire ?
» Toutes ces critiques sont le partage de

» quatre ou cinq petits Auteurs infortu- 1670.
» nés, qui n'ont jamais pû par eux-mê-
» mes exciter la curiosité du public. Ils
» attendent toujours l'occasion de quel-
» que ouvrage qui réussisse pour l'atta-
» quer. Non par jalousie: car sur quel
» fondement seroit-il jaloux? Mais dans
» l'espérance qu'on se donnera la peine
» de leur répondre, & qu'on les tirera
» de l'obscurité où leurs propres ouvrages
» les auroient laissés toute leur vie.

Le caractere de Titus si peu ménagé par l'Abbé de Villars, n'a pas été traité plus favorablement par M. de Saint-Evremont. « Un grand défaut des Auteurs » dans les Tragédies, dit ce dernier,* c'est » d'employer une passion pour une autre; » de mettre de la douleur où il ne faut » que de la tendresse; de mettre au con- » traire du désespoir où il ne faut que » de la douleur Dans les Tragédies de » Quinault, vous désireriez souvent de » la douleur, où vous ne voyez souvent » que de la tendresse. Dans le Titus de » Racine vous voyez du désespoir où il » ne faudroit qu'à peine de la douleur. » L'Histoire nous apprend que Titus, » plein d'égards & de circonspection, ren- » voya Bérénice en Judée, pour ne pas » donner le moindre scandale au Peuple » Romain, & le Poëte en fait un dé-

* Sur les caracteres des Tragédies, Œuvres de M. de S. Evremont, Tome III. pages 168 & 169, édition de 1740.

1670. » sesperé qui veut se tuer lui-même plu» tôt que de consentir à cette séparation.

» Corneille n'a pas eu des sentimens » plus justes sur le sujet de son Tite. Il » nous le représente prêt à quitter Ro» me, & à laisser le gouvernement de » l'Empire pour aller faire l'amour en » Judée. Certes il va contre la vérité & » la vrai-semblance, ruinant le naturel » de Tite, & le caractere de l'Empereur, » pour donner tout à une passion éteinte: » c'est vouloir que ce Prince s'abandonne » à Bérénice, comme un fou, lorsqu'il » s'en défait comme un homme sage & » dégouté.

M. l'Abbé du Bos, dans ses *Réfléxions critiques sur la Poësie & sur la Peinture*, * attaque encore plus vivement le choix du sujet de Bérénice de M. Racine, & le personnage de Titus de la même Piéce, que les deux Auteurs que nous venons de citer. » Non-seulement, dit cet Abbé, » il faut que le caractere des principaux » personnages soit intéressant, mais il est » encore nécessaire que les accidens qui » lui arrivent soient tels qu'ils puissent » affliger tragiquement des personnes rai» sonnables, & jetter dans une crainte » terrible un homme courageux. Un Prin» ce de quarante ans qu'on nous repré» sente au désespoir, & dans la disposi-

* Tome I. pages 119-122. édition de Paris de 1740.

» tion d'attenter sur lui-même, parce
» que sa gloire & ses intérêts l'obligent 1670.
» à se séparer d'une femme dont il est
» amoureux & aimé depuis douze ans,
» ne nous rend guéres compatissant à son
» malheur. Nous ne sçaurions le plaindre
» durant cinq Actes. Les excès de pas-
» sions où le Poëte fait tomber son Hé-
» ros, tout ce qu'il lui fait dire afin de
» bien persuader les Spectateurs que l'in-
» térieur de ce personnage est dans l'agi-
» tation la plus affreuse, ne sert qu'à le
» dégrader davantage. On nous rend le
» Héros indifférent en voulant rendre
» l'action intéressante. L'usage de ce qui
» se passe dans le monde, & l'expérience
» de nos amis, au défaut de la nôtre,
» nous apprennent qu'une passion con-
» tente s'use tellement en douze années,
» qu'elle devient une simple habitude.
» Un Héros, obligé par la gloire & par
» l'intérêt de son autorité à rompre cette
» habitude, n'en doit pas être assez affligé
» pour devenir un personnage tragique; il
» cesse d'avoir la dignité requise aux per-
» sonnages de la Tragédie, si son affliction
» va jusqu'au désespoir. Un tel malheur
» ne sçauroit l'abbattre, s'il a un peu de
» cette fermeté, sans laquelle on ne sçau-
» roit être, je ne dis pas un Héros, mais
» un homme vertueux. La gloire, di. a-

1670. » t'on, l'emporte à la fin, & Titus, de » qui l'on voit bien que vous voulez par- » ler, renvoye Bérénice chez elle.

» Je répondrai donc que ces combats » que livre Titus ne sont pas dignes de » lui, ni dignes d'occuper la Scene tra- » gique durant cinq Actes. Alléguer qu'à » la fin la vertu triomphe de la passion, » ce n'est pas justifier le caractere de Ti- » tus. Une pareille raison pourroit tout » au plus justifier celui d'une jeune Prin- » cesse qui, durant quatre Actes, auroit » fait voir la foiblesse que montre cet Em- » pereur. C'est faire tort à la réputation » qu'il a laissée, c'est aller contre les loix » de la vrai-semblance, & du pathétique » véritable, que de lui donner un carac- » tere si mol & si efféminé. L'Historien » (Suétone) dont M. Racine a tiré le su- » jet de sa Piéce, raconte seulement *que* » *Titus renvoya Bérénice, & qu'ils se* » *séparerent à regret. Berenicem statim* » *ab urbe dimisit invitus invitam.* Cet » Auteur ne dit point que Titus se soit » abandonné à la douleur excessive où » il est toujours plongé dans la Piéce dont » je parle. Quand même l'aventure se- » roit narrée par Suétone avec les cir- » constances dont M. Racine a trouvé » bon de la revétir, il n'auroit pas dû la » choisir comme un sujet propre à la

Scene

» Scene tragique. La gloire du succès ne » répare pas toujours la honte d'un com» bat où nous devions remporter l'avan» tage d'abord. Un ennemi bien inégal » nous surmonte en quelque façon, s'il » dispute trop long-temps la victoire con» tre nous......Aussi quoique Bérénice soit » une Piéce très-méthodique, & parfai» tement bien écrite, le Public ne la re» voit pas avec le même goût qu'il lit » Phédre ou Andromaque. M. Racine » avoit mal choisi son sujet ; &, pour » dire plus éxactement la vérité, il avoit » eu la foiblesse à s'engager à le traiter » sur les instances d'une grande Princesse. » Quand il se chargea de cette tâche, » l'ami dont les conseils lui furent tant de » fois utiles, étoit absent. Despreaux a » dit plusieurs fois qu'il eut bien empê» ché son ami de se consommer sur un » sujet aussi peu propre à la Tragédie » que Bérénice, s'il avoit été à portée de » le dissuader de promettre qu'il le trai» teroit.

1670.

Il nous paroît que les Auteurs, dont nous venons de rapporter les critiques sur la Tragédie de Bérénice, n'étoient pas des Juges compétans de cette Piéce. Elle n'est point faite pour les personnes, qui, comme ces Messieurs, n'envisagent la Tragédie que du côté des passions qui

1670. ſortent au dehors de l'ame, telles que l'ambition, la vengeance, &c. mais les combats d'un cœur obligé de renoncer à ce qu'il aime, & d'y renoncer dans le moment qu'il eſt le maître de ſe rendre heureux, leur paroiſſent des petiteſſes qui vont juſqu'au ridicule. Qu'il nous ſoit permis de placer ici une partie de la Scene que les Critiques attaquent avec ſi peu de connoiſſance des ſentimens qu'un véritable amour inſpire.

ACTE II. SCENE II. TITUS, PAULIN.

TITUS.

Hélas! à quel amour on veut que je renonce!

PAULIN.

Cet amour eſt ardent, il le faut confeſſer.

TITUS.

Plus ardent mille fois que tu ne peux penſer
Paulin. Je me ſuis fait un plaiſir néceſſaire
De la voir chaque jour, de l'aimer, de lui plaire,
J'ai fait plus. Je n'ai rien de ſecret à tes yeux,
J'ai pour elle, cent fois, rendu graces aux Dieux,
D'avoir choiſi mon pere au fond de l'Idumée;
D'avoir rangé ſous lui l'Orient & l'Armée;
Et ſoulevant encor le reſte des Humains,
Remis Rome ſanglante en ſes paiſibles mains;
J'ai même ſouhaité la place de mon pere,
Moi, Paulin, qui, ſans fois, ſi le ſort moins ſévere,

Eût voulu de sa vie étendre les liens, 1670.
Aurois donné mes jours pour prolonger les siens.
Tout cela, qu'un amant sçait mal ce qu'il désire !
Dans l'espoir d'élever Bérénice à l'Empire,
De reconnoître un jour son amour & sa foi;
Et de voir à ses piés tout le monde avec moi.
Mais malgré mon amour, Paulin, & tous ses charmes,
Après mille sermens appuyés de mes larmes,
Maintenant que je puis couronner tant d'attraits,
Maintenant que je l'aime encor plus que jamais,
Lorsqu'un heureux hymen joignant nos destinées,
Peut payer en un jour, les vœux de cinq années,
Je vais, Paulin.... ô Ciel ! puis-je le déclarer?

PAULIN.

Quoi, Seigneur ?

TITUS.

Pour jamais je vais m'en séparer.
Mon cœur, en ce moment, ne vient pas de se rendre.
Si je t'ai fait parler, si j'ai voulu t'entendre;
Je voulois que ton zéle achevât en sécret
De confondre un amour qui se tait à regret;

Bérénice a long-temps balancé la victoire ;
1670. Et si je panche enfin du côté de ma gloire,
Croi qu'il m'en a coûté pour vaincre tant d'amour,
Des combats, dont mon cœur saignera plus d'un jour.
J'aimois, je soupirois dans une paix profonde,
Un autre étoit chargé de l'Empire du monde,
Maître de mon destin, libre dans mes soupirs,
Je ne rendois qu'à moi compte de mes désirs.
Mais à peine le Ciel eut rappellé mon pere,
Dès que ma triste main eut fermé sa paupiere,
De mon aimable erreur je fus désabusé,
Je sentis le fardeau qui m'étoit imposé.
Je connus que bientôt, loin d'être à ce que j'aime,
Il falloit, cher Paulin, renoncer à moi-même ;
Et que le choix des Dieux, contraire à mes amours,
Livroit à l'univers le reste de mes jours.
Rome observe aujourd'hui ma conduite nouvelle.
Quelle honte pour moi ! quel présage pour elle,
Si, dès le premier pas, renversant tous ses droits,
Je fondois mon bonheur sur le débris des loix !
Résolu d'accomplir ce cruel sacrifice,
J'ai voulu préparer la triste Bérénice.

Mais par où commencer ? Vingt fois, depuis huit jours, 1670.
J'ai voulu devant elle en ouvrir le discours;
Et, dès le premier mot, ma langue embarrassée,
Dans ma bouche, vingt fois a demeuré glacée.
J'espérois que, du moins, mon trouble & ma douleur
Lui feroient pressentir notre commun malheur.
Mais, sans me soupçonner, sensible à mes allarmes,
Elle m'offre sa main pour essuyer mes larmes;
Et ne prévoit rien moins, dans cette obscurité,
Que la fin d'un amour qu'elle a trop mérité.
Enfin, j'ai ce matin rappellé ma constance.
Il faut la voir, Paulin, & rompre le silence.
J'attens Antiochus, pour lui recommander
Ce dépot précieux que je ne puis garder.
Jusques dans l'Orient je veux qu'il la remene.
Demain Rome avec lui, verra partir la Reine.
Elle en sera bientôt instruite par ma voix;
Et je vais lui parler pour la derniere fois.

PAULIN.

Je n'attendois pas moins de cet amour de gloire,
Qui par-tout, après vous, attacha la victoire.
La Judée asservie, & ses remparts fumans,
De cette noble ardeur éternels monumens,

1670. Me répondoient assez que votre grand courage
Ne voudroit pas, Seigneur, détruire son ouvrage ;
Et qu'un Héros, vainqueur de tant de nations,
Sçauroit bien, tôt ou tard, vaincre ses passions.

TITUS.

Ah ! que sous de beaux noms cette gloire est cruelle !
Combien mes tristes yeux la trouveroient plus belle,
S'il ne falloit encor qu'affronter le trépas ?
Que dis-je ? cette ardeur que j'ai pour ses appas,
Bérénice en mon sein l'a jadis allumée.
Tu ne l'ignore pas, toujours sa renommée
Avec le même éclat n'a pas semé mon nom.
Ma jeunesse, nourrie à la Cour de Néron,
S'égaroit, cher Paulin, par l'éxemple abusée,
Et suivoit du plaisir la pente trop aisée.
Bérénice me plût. Que ne fait point un cœur
Pour plaire à ce qu'il aime, & gagner son vainqueur ?
Je prodiguai mon sang, tout fit place à mes armes.
Je revins triomphant, mais le sang & les larmes
Ne me suffisoient pas pour mériter ses vœux.
J'entrepris le bonheur de mille malheureux.

1670.

On vit de toutes parts mes bontés se répandre ;
Heureux ! & plus heureux que tu ne peux comprendre,
Quand je pouvois paroître à ses yeux satisfaits,
Chargé de mille cœurs conquis par mes bienfaits.
Je lui dois tout, Paulin. Récompense cruelle !
Tout ce que je lui dois va retomber sur elle :
Pour prix de tant de gloire, & de tant de vertus,
Je lui dirai, partez, & ne me voyez plus.

PAULIN.

Hé quoi, Seigneur ? hé quoi ? cette magnificence
Qui va jusqu'à l'Euphrate étendre sa puissance,
Tant d'honneurs, dont l'excès a surpris le Sénat,
Vous laissent-ils encor craindre le nom d'ingrat ?
Sur cent peuples nouveaux Bérénice commande.

TITUS.

Foibles amusemens d'une douleur si grande !
Je connois Bérénice, & ne sçais que trop bien
Que son cœur n'a jamais demandé que le mien.
Je l'aimai, je lui plûs. Depuis cette journée,
Dois-je dire funeste, hélas ! ou fortunée ?
Sans avoir, en aimant, d'objet que son amour,
Etrangere dans Rome, inconnue à la Cour,

1670.

Elle passe ses jours, Paulin, sans rien prétendre
Que quelque heure à me voir, & le reste à m'attendre.
Encor si, quelquefois, un peu moins assidu,
Je passe le moment, où je suis attendu,
Je la revois bientôt de pleurs toute trempée;
Ma main à les sécher est longtemps occupée.
Enfin, tout ce qu'amour a de nœuds plus puissans,
Doux reproches, transports sans cesse renaissans,
Soin de plaire sans art, crainte toujours nouvelle,
Beauté, gloire, vertu, je trouve tout en elle.
Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois;
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Quelle foule de sentimens! quel art dans leur gradation, & quelle élégance à les exprimer! La partie dominante des Tragédies de M. Racine est la connoissance & la peinture du cœur.

Le sujet de Bérénice parut à M. Racine un des plus heureux pour le Théatre. Voici de quelle façon il le rapporte (en traduisant le passage de Suétone) dans la Préface de cette Tragédie.

Préface de la Tragédie de Bérénice.

« Titus, qui aimoit passionnément Bé» rénice, & qui même, à ce qu'on croyoit, lui

1670.

» lui avoit promis de l'épouser, la ren-
» voya de Rome, malgré lui, & malgré
» elle, dès les premiers jours de son Em-
» pire. Cette action est très fameuse dans
» l'Histoire (continue M. Racine;) & je
» l'ai trouvée très-propre pour le Théa-
» tre, par la violence des passions qu'elle
» y pouvoit exciter. En effet, nous n'a-
» vons rien de plus touchant dans tous
» les Poëtes, que la séparation d'Enée
» & de Didon dans Virgile; & qui doute
» que ce qui a pû fournir assez de ma-
» tiere pour tout un chant d'un Poëme
» héroïque, où l'action dure plusieurs
» jours, ne puisse suffire pour le sujet
» d'une Tragédie, dont la durée ne doit
» être que de quelques heures? Il est vrai
» que je n'ai point poussé Bérénice jus-
» qu'à se tuer comme Didon, parce que
» Bérénice n'ayant pas ici avec Titus les
» derniers engagemens que Didon avoit
» avec Enée, elle n'est pas obligée, com-
» me elle, de renoncer à la vie. A cela
» près, le dernier adieu qu'elle dit à Ti-
» tus, & l'effort qu'elle se fait pour s'en
» séparer, n'est pas le moins tragique de
» la Piéce; & j'ose dire qu'il renouvelle
» assez bien, dans le cœur des Specta-
» teurs, l'émotion que le reste y avoit pû
» exciter. Ce n'est point une nécessité
» qu'il y ait du sang & des morts dans

» une Tragédie ; il suffit que l'action en
1670. » soit grande, que les Acteurs en soient
» héroïques, que les passions y soient ex-
» citées, & que tout s'y ressente de cette
» tristesse majestueuse qui fait tout le
» plaisir de la Tragédie.

» Je crus que je pourrois rencontrer
» toutes ces parties dans mon sujet ; mais
» ce qui m'en plût davantage, c'est que
» je le trouvai extrêmement simple. Il y
» avoit long-temps que je voulois essayer
» si je pourrois faire une Tragédie avec
» cette simplicité d'action qui a été si fort
» du goût des anciens : car c'est un des
» premiers préceptes qu'ils nous ont lais-
» sés. *Que ce que vous ferez*, dit Horace,
» *soit toujours simple, & ne soit qu'un*....
» & il ne faut point croire que cette re-
» gle ne soit fondée que sur la fantaisie
» de ceux qui l'ont faite. Il n'y a que le
» vrai-semblable qui touche dans la Tra-
» gédie ; & quelle vrai-semblance y a-t'il
» qu'il arrive en un jour une multitude
» de choses qui pourroient à peine arri-
» ver en plusieurs semaines ? Il y en a qui
» pensent que cette simplicité est une mar-
» que de peu d'invention. Ils ne songent
» pas qu'au contraire toute l'invention
» consiste à faire quelque chose de rien,
» & que tout ce grand nombre d'incidens
» a toujours été le refuge des Poëtes qui

» ne sentoient dans leur génie, ni assez » d'abondance, ni assez de force, pour » attacher durant cinq Actes leurs Specta» teurs, par une action simple, soutenue » de la violence des passions, de la beau» té des sentimens, & de l'élégance de » l'expression. Je suis bien éloigné de » croire que toutes ces choses se rencon» trent dans mon ouvrage; mais aussi je » ne puis croire que le Public me sçache » mauvais gré de lui avoir donné une » Tragédie qui a été honorée de tant de » larmes, (a) & dont *la trentiéme repré-* » *sentation* a été aussi suivie que la pre» miere. 1670.

» Ce n'est pas que quelques personnes » ne m'ayent reproché cette même sim» plicité que j'avois recherchée avec tant » de soin. Ils on cru qu'une Tragédie qui

(a) « La Tragédie de Bérénice triompha de toutes » les Critiques; & la Cour & la Ville se passionnérent » pour elle. Longtemps après qu'elle eut commencé à » paroître, le Grand Condé, chez qui on parloit sou» vent des Ouvrages d'esprit, dit à son sujet ces deux » vers, où Titus parle de sa Maîtresse. *

Depuis cinq ans entiers chaque jour je la vois;
Et crois toujours la voir pour la premiere fois.

Ce jugement est bien plus digne de ce grand Prince, que ce qu'on lui prête dans le Mercure du mois d'Août 1724. page 1791. « Lorsque cette Piéce (Bérénice) » parut, on demanda à M. le Prince, (le Grand Condé) » son sentiment; il ne répondit jamais autre chose que » ce réfrain de chanson: *Marion pleure, Marion crie,* » *Marion veut qu'on la marie.* »

Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres, par le P. Nicéron, T. XVIII. article de M. Racine.

* ACTE II, SCENE II.

1670.

» étoit si peu chargée d'intrigues, ne pou» voit être selon les regles du Théatre. » (a) Je m'informai s'ils se plaignoient » qu'elle les eut ennuyés. On me dit » qu'ils avouoient tous qu'elle n'ennuyoit » point, qu'elle les touchoit même en

(a) Le reproche que l'on a fait tant de fois à M. Racine, au sujet de sa Tragédie de Bérénice, dont le fond & l'intrigue sont si simples, a été renouvellé par l'Abbé Pellegrin, qui adressa une lettre * aux Auteurs du Mercure de France. Après un court préambule sur cette Piéce, l'Abbé Pellegrin décide que le sujet en est trop simple. « En effet, ajoute-t'il, de quoi s'agit-il » dans la Piéce entre les deux amans? D'un adieu » forcé de part & d'autre. . . . . Voilà tout au plus assez » d'action pour un cinquiéme Acte; mais où prendre » les quatre précédens? Tout autre Auteur que M. Ra» cine y auroit été embarrassé; heureusement pour sa » Piéce, il avoit de grandes ressources dans son esprit » & dans son cœur; les pensées, les expressions, les » sentimens & l'élégance, tout le rassuroit contre la » sécheresse de son sujet; sécheresse qui lui plaît d'ho» norer du nom de simplicité. . . . . Il faut avouer » que personne n'en a tiré partie comme M. Racine; » il peut considérer sa Piéce, comme une espéce de » création; & c'est sans doute cette gloire, plûtôt que » l'amour de la simplicité qui l'a engagé à faire Bé» rénice; il nous le fait assez entrevoir dans sa Préface, » où il dit: *Que toute l'invention consiste à faire quelque* » *chose de rien*. Il y a parfaitement réussi, & le peu d'ac» tion qu'il y a dans sa Piéce ne nous empêche pas » d'admirer sa fécondité. Mais comme cette même fé» condité pourroit un peu trop nous éblouir, il est bon » d'en faire remarquer les défauts, de peur qu'ils ne » soient d'autant plus aveuglément imités, qu'ils sont » consacrés par un nom aussi imposant que celui de » Racine. »

* Lettre d'un Auteur Anonyme, aux Auteurs du Mercure de France. *Mercure du mois d'Octobre* 1724. pages 2169. & suivantes.

Dans le mois de Novembre de la même année (1724.) pages 2294. & suivantes, se trouve la suite de la Lettre Critique, dont nous venons de rendre compte, qui contient un éxamen de la versification

1670.

» plusieurs endroits, & qu'ils la verroient » encore avec plaisir. Que veulent-ils » davantage ? Je les conjure d'avoir assez » bonne opinion d'eux-mêmes pour ne » pas croire qu'une Piéce qui les touche, » & qui leur donne du plaisir, puisse être » absolument contre les regles. La prin» cipale est de plaire, & de toucher. Tou» tes les autres ne sont faites que pour » parvenir à cette premiere; mais toutes » ces regles sont d'un long détail, dont » je ne leur conseille pas de s'embarasser. » Ils ont des occupations plus importan» tes, qu'ils se reposent sur nous de la fa» tigue d'éclaircir les difficultés de la poë» tique d'Aristote; qu'ils se réservent le » plaisir de pleurer (*a*) & d'être attendris, » & qu'ils me permettent de leur dire, ce » qu'un Musicien disoit à Philippe, Roy » de Macédoine, qui prétendoit qu'une » chanson n'étoit pas selon les regles,

---

de Bérénice. Il y a des vers assez bien censurés, mais il y en a un plus grand nombre, où l'Abbé Pellegrin est trop sévere. A la page 154. & suivantes, du Mercure de Janvier de l'année 1725. on voit une réponse à la Critique de la versification de Bérénice, où l'on releve beaucoup d'endroits, que le Critique croyoit très-justes. L'Abbé Pellegrin répondit, & cette réponse est insérée dans le Mercure du mois d'Avril suivant, pages 739. & suivantes.

(*a*) « La Tragédie de Bérénice, dit M. Baillet, * a » toujours paru nouvelle, toutes les fois qu'on l'a re» présentée; & il y en a peu qui ayent couté plus de » larmes aux Spectateurs. »

* Jugemens des Sçavans, article de M. Racine.

» *à Dieu ne plaise, Seigneur, que vous*
1670. » *soyez jamais si malheureux que de sça-*
» *voir ces choses-là mieux que moi. (a)*

Voici de quelle façon M. Barbier d'Aucour, dans son *Apollon Charlatan*, tâcha de ridiculiser la Tragédie de Bérénice.

Mais pour nous en faire répandre, *
Et nous en donner à revendre,
J'oubliois que le bon Phœbus,
Avoit par la vertu de sa *Racine* tendre,
Trouvé le foible de Titus :
Fait pleurer ce grand homme avec sa *Bérénice*.
Qui ne put toutefois, par un cruel malheur,
Où Rome mêla son caprice,
Etre femme de l'Empereur.
O Nociere Junon ! Faut-il qu'elle périsse ?
Compatissez de grace, à l'amoureux suplice
De cette pauvre Marion ;
Qui gémit, qui pleure, & qui crie,
Tant elle veut qu'on la marie.

* Des pleurs.

(b) M. Racine dédia sa Tragédie de Bérénice à M. Colbert. Le commencement de son Epître est historique à cette Piéce. « Monseigneur, quelque juste défiance que j'aye de moi-même, & de mon Ouvrage, » j'ose espérer que vous ne condamnerez pas la liberté » que je prens de vous dédier cette Tragédie. Vous ne » l'avez pas jugée tout-à-fait indigne de votre approbation. Mais ce qui fait son plus grand mérite auprès » de vous, Monseigneur, c'est que vous avez été témoin du bonheur qu'elle a eu de ne pas déplaire à » Sa Majesté. »

1670.

Mon cœur seroit touché de son affliction,
Et je plaindrois son avanture,
Si Phœbus, par un tour d'ami,
N'en avoit fait une peinture
Qui n'est tragique qu'à demi.

Nous croyons ne pouvoir passer sous silence deux Scenes parodiées de la Tragédie de Bérénice, insérées dans Arlequin Protée, Comédie en trois Actes, de M. Fatouville, représentée par les anciens Comédiens Italiens le 11. Octobre 1683. Ces Scenes sont pitoyables, cependant la nouveauté du genre leur donna une réputation qui s'est conservée jusqu'à présent dans l'esprit de beaucoup de personnes. Un extrait de ces deux Scenes fera peut-être revenir de cette prévention.

PARODIE DE BÉRÉNICE.

Arlequin en Titus, Scaramouche en Paulin.

ARLEQUIN.

A-t'on vû de ma part le Roy de Comagène?
Sçait-il que je l'attends?

SCARAMOUCHE.

Si signor, si signor.

ARLEQUIN.

Parle François: je dis que tu n'es qu'un butor.

1670. Répond âne : que fais la Reine Bérénice?

SCARAMOUCHE.

La Rena Bérénice....*là Rena*...Ber... Bérénice.
Elle est là-haut qui pisse...Signor......

ARLEQUIN.

Parle, acheve. Fi donc! Quel paulin! quelle bête!

. . . .

(*Scaramouche s'enfuit.*)

Mais Bérénice vient.

COLOMBINE *en Bérénice.*

Non, laissez-moi, vous dis-je :
En vain tous vos conseils me retiennent ici,
Il faut que je le voye. Ah pargué le voici.
Hé bien, il est donc vrai que Titus m'abandonne?
Il faut nous séparer, & c'est lui qui l'ordonne.

(*Elle le pousse.*)

ARLEQUIN.

Ne poussez point, Madame, un Prince malheureux.
Il ne faut point ici nous attendrir tous deux.
Il faut....mais que faut-il? Dans l'horreur qui m'accable
Il faut, Madame, il faut, il faut que j'aille au Diable.
Vous voyez cependant, mes yeux sont tout en eau :
Je tremble, je frémis. Tout beau, Titus, tout beau.

Il faut que l'Univers reconnoisse sans peine, 1670.
Les pleurs d'un Empereur, & les pleurs d'une
Reine :
Car enfin, ma Princesse, il faut nous séparer.

COLOMBINE.

Ah, coquin, est-il temps de me le déclarer ?
Qu'avez-vous fait maraut ? je me suis crue aimée.
Au plaisir de vous voir, mon ame accoutumée...

ARLEQUIN.

La fripponne !

COLOMBINE.

Seigneur, écoutez mes raisons,
Vous m'allez envoyer aux petites maisons :
Car enfin, après vous, je cours comme une
folle.
Oui, j'expire d'amour, & j'en perd la parole.
Hélas plus de repos, Seigneur, & moins d'éclat !
Votre amour ne peut-il paroître qu'au Senat ?
Ah ! Titus, car enfin l'amour fuit la contrainte
De tous ces noms que suit le respect & la crainte.
De quel soin votre amour va-t'il s'importuner ?
N'a-t'il que des états qu'il me puisse donner ?
Rome a ses droits, Seigneur, n'avez-vous pas
les vôtres ?
Ses intérêts sont-ils plus sacrés que les nôtres ?
Répondez donc.

(Elle le tire par la manche & la lui dechire.)

1670.

ARLEQUIN.

Hélas, que vous me déchirez!

COLOMBINE.

Vous êtes Empereur, Seigneur, & vous pleurez?

ARLEQUIN.

Oui, Madame, il est vrai, je pleure, je soupire,
Je frémis, mais enfin, quand j'acceptai l'Empire....
Quand j'acceptai l'Empire......on me vit Empereur.........&c.

Terminons l'article de la Tragédie de Bérénice par les passages suivans, tirés de deux Lettres en vers de Robinet.

Du 29. Novembre 1670.

Au grand Théatre de l'Hôtel,*
Ce m'a dit un sage mortel,
Une autre *Bérénice* on joue, (1)
Que de grande tendresse on loue;
Mais n'ayant été l'Auditeur,
Ni peu, ni prou, le Spectateur,
De ce Poëme dramatique,
Point d'en parler je ne me pique;
Et je dirai tout simplement,
Sans que je flatte nullement,
Que la belle Troupe Royale,
En cette occasion étale,

* L'Hôtel de Bourgogne.

(1) Robinet dans la même Lettre, avoit parlé de Tite & Bérénice, de Pierre Corneille.

Grace, richesse, pompe, éclat,
Et d'y bien faire un soin éxact.
Chacun le jure & le proteste ;
Et puis je sçai cela de reste.

1670.

Du 20. Décembre 1670.

Dimanche * le Duc de Nevers,
Qu'on connoît par tout l'Univers,
Pour le neveu de l'Eminence,
Qui gouvernoit si bien la France,
A sçavoir Jules Mazarin,
Qui mit à notre guerre fin :
Devint l'époux d'une pucelle,
Tout à fait gracieuse & belle,
Et d'une ancienne maison,
Que l'on estime avec raison :
C'est Mademoiselle de Thiange,
Qui vaut du Pactole & du Gange,
Tous les éblouissans trésors.

* 14. Décembre.

. . . .

Or, pour le divertissement,
Qui précéda le Sacrement,
Et toute chére nuptiale ;
L'excellente Troupe Royale,
Joua miraculeusement,
C'est-à-dire, admirablement,
Son amoureuse *Bérénice* :
Et chacun en rendant justice,

1670.

Tant à l'Actrice, qu'aux Acteurs, (a)
Les traits de vrais Enchanteurs :
Sur-tout *Floridor*, cet illustre,
Qui son métier couvre de lustre ;
Et la charmante *Champmeslé*,
Dont j'ai déja souvent parlé.

TITE ET BÉRÉNICE,

Comédie-Héroïque, de M. CORNEILLE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le Vendredi 28. Novembre.

Parallele de M. Corneille, par M. de Longepierre : tiré du Jugement des Sçavans de M. Baillet.

NOus ne pouvons nous dispenser de rappeller au Lecteur la judicieuse réfléxion de M. de Longepierre. « M. » Corneille (dit-il) a travaillé trop long- » temps. On diroit, à voir ses derniе- » res Piéces, que le génie vieillit, & » s'use avec le corps.... Il auroit été plus » heureux s'il avoit sçu se borner à la » gloire qu'il avoit si justement méritée, » & l'on pourroit dire de lui, comme

(a) Lorsque cette Tragédie fut représentée dans sa nouveauté sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne. Mademoiselle Champmeslé, M. de Floridor, & M. Champmeslé, jouoient les principaux rôles de Bérénice, de Titus & d'Antiochus.

» Apelle disoit autrefois, qu'il n'a pas » sçu connoître ce qui suffisoit. 1670.

» Bérénice (dit M. de Fontenelle) fut » un duel dont tout le monde sçait l'his- » toire. Feuë Madame (Henriette-Anne » d'Angleterre) Princesse fort touchée » des choses d'esprit, & qui eut pû les » mettre à la mode, dans un Pays Bar- » bare, eut besoin de beaucoup d'adresse » pour faire trouver les deux combattans » sur le champ de bataille, sans qu'ils » sçussent où on les menoit; mais à qui » demeura la victoire ? Au plus jeu- » ne. »

Vie de Pierre Corneille.

Ce que dit ici M. de Fontenelle, ne détruit point l'opinion de M. de Longepierre. Il est certain que si M. Corneille s'étoit voulu rendre plus de justice, & qu'il eut abandonné le Théatre plutôt, il ne se seroit point trouvé engagé malgré lui dans une entreprise aussi difficile. Cette concurrence ne lui fit pas honneur; & si son jeune rival essuya des critiques, les plus ameres tombérent sur la Bérénice de M. Corneille. L'Abbé de Villars, après avoir censuré assez vivement la premiere, ménagea encore moins celle-ci. Il n'y a pas moins d'esprit & de sel dans cette derniere critique, que dans l'autre, quoiqu'elle soit plus sérieuse que badine. L'Auteur, peu mesuré dans ses

Critique de Tite & Bérénice de Corneille, par l'Abbé de Villars, Paris, in-12. 1671.

1670. termes, dit que les vers de M. Corneille sont misérables, durs, sans pensées, sans tour, sans François, & sans construction. Il remarque que Corneille voulant se montrer supérieur à un jeune Poëte, n'auroit pas dû composer un ouvrage si irrégulier. La Tragédie de Racine lui paroît extrêmement simple, mais soutenue par la beauté de l'expression, par la délicatesse des pensées, par les emportemens des passions, & par l'harmonie des vers. Il trouve celle de Corneille chargée de personnages épisodiques, mal choisis, ou défigurés. Le Critique en indique d'autres, qui, selon lui, auroient donné lieu à de grandes beautés, & fait voir en même-temps que Corneille n'a pas sçu mettre en œuvre ce qu'il a emprunté de l'Histoire. Domitie, dit le Critique, n'auroit pas dû paroître sur la Scene; cette Princesse & Bérénice se querellent comme des harangeres, & le caractere de Domitien n'est point conforme à la vérité de l'Histoire. Titus est un Héros impoli, sans probité, sottement amoureux, peu versé dans la science du monde, fanfaron, lâche. Domitie est plus l'Héroïne de la Tragédie que Bérénice. Enfin, l'Auteur s'attache à démontrer que la catastrophe, extrêmement applaudie alors, est réellement défectueuse.

Si l'on veut voir une Critique des deux Bérénices, dans un style gai & badin, il faut lire une Piéce en trois Actes, sous le Titre de *Tite & Titus, ou les Bérénices*, qui fut imprimée à Utrecht *in*-12. en 1671. On peut assurer qu'il y a peu de Comédies dans ce genre dont le ton soit aussi ingénieux. Le Poëte feint que Tite est fâché de ce qu'il y a un imposteur qui s'appelle Titus, & qu'il est par conséquent exposé à passer pour un fourbe, & un scélérat. Il vient au Temple de Mémoire demander vengeance à Apollon de l'injure que lui a fait cet usurpateur, & se faire déclarer seul & unique Empereur Romain de ce nom. Thalie, chargée de le recevoir, badine beaucoup sur le nom de Tite. Bérénice se plaint de même de ce qu'il y a dans le monde une Aventuriere qui se pare de son nom. Titus, & la Bérénice de Titus, sont conduits au Temple de Mémoire par Melpomène, Muse de la Tragédie. Elle leur annonce Thalie, comme chargée de défendre leurs ennemis. Titus en prend occasion de faire observer à la Muse de la Comédie qu'il lui sera bien difficile de réussir, & d'entendre leur jargon : il cite les vers de M. Corneille qui faisoient allusion au Roy, qui mé- 1670.

1670. ditoit la conquête de la Hollande. (a) Thalie trouve Tite bien peu amoureux, puisqu'il a tant de liberté d'esprit; elle seme, en passant, quelques traits de critique. A l'arrivée de Tite, Titus, sa Bérénice, & Melpomène se retirérent. La railleuse Thalie ne manque pas de reprocher, à l'Empereur de M. Corneille, les vers obscurs que Titus lui avoit indiqué. Tite n'oublie rien pour en montrer le sublime; mais c'est en vain. Thalie lui récommande d'éviter cette obscurité, & le galimathias, lorsqu'il sera devant Apollon, juge de sa destinée; elle lui fait sentir finement combien il est important de s'exprimer clairement; cette Scene qui paroîtroit insipide & triviale, si le discours avoit un air litteraire, devient amu-

(a) Ces vers sont Acte II. Scene I. C'est Tite qui parle.

Mon nom par la victoire est si bien affermi,
Qu'on me croit dans la paix un Lion endormi,
Mon réveil incertain du monde fait l'étude.
Mon repos en tous lieux jette l'inquiétude,
Et tandis qu'en ma Cour les aimables loisirs,
Ménagent l'heureux choix des jeux & des plaisirs,
Pour envoyer l'effroi sous l'un & l'autre pôle,
Je n'ay qu'à faire un pas, & hausser la parole.

Le célébre M. de Santeüil, voulant composer des vers sur la Campagne de Hollande de 1672. crût ne pouvoir mieux faire que de traduire en latin ces huit vers, qu'il présenta au Roy, sous ce titre : *Sur le départ du Roy*, & mit à côté les vers de M. Corneille.

sant

sant & nouveau par le sel de la plaisanterie, & le tour extrêmement délicat que l'Auteur a donné, soit à la critique du style, soit aux préceptes sur le langage. Tite s'offense de ce qu'Apollon a chargé Thalie de l'introduire dans le Temple de Mémoire, & de ce qu'il a donné à son rival Melpomène pour introductrice. Il soupçonne que le Dieu des vers lui a trouvé un air comique. 1670.

Apollon dans le second Acte vient marquer aux deux Muses son étonnement sur les deux Titus, & les deux Bérénices; ce qui donne lieu à des moralités sérieuses de la part de Melpomène, & enjouées de la part de Thalie. Tite & Titus se présentent devant Apollon, & ils se disent mutuellement leurs vérités. Les deux Bérénices en font autant: la critique de leur caractere est aussi tournée en action, & forme un tableau aussi agréable qu'intéressant.

Le troisiéme Acte commence par un entretien de Titus & de Melpomene, sur le Temple de Mémoire. Elle lui apprend qu'on n'y est occupé que du soin d'immortaliser les actions du Roy, & qu'on y fait deux tableaux sur les deux voyages de Flandres. Il y a bien de l'esprit & une flaterie très-délicate dans tout ce morceau. Apollon s'avance ensuite, & s'assit

1670. pour juger les deux Titus, & les Bérénices. Il cherche d'abord à les accommoder; & pour cela, il propose aux Héros de troquer leurs maîtresses: par ce moyen, Bérénice de Tite, qui ne veut pas se marier, sera avec Titus qui ne veut pas se marier aussi; & au contraire Bérénice de Titus, qui veut se marier, sera avec Tite, qui veut bien embrasser l'état de mariage. Mais l'accommodement est rompu par la Bérénice de Titus, qui ne veut point d'autre mari que lui. Sur ces entrefaites, arrive Domitien, frere de Tite, & Domitie sa femme. Le Prince qui est ambitieux a intérêt de n'avoir qu'un aîné: il prie Apollon de déclarer que l'un des deux est imposteur. Domitie, en adoptant le sentiment de son mari, ajoute des pensées inintelligibles, telles que M. Corneille les lui prête. Ce galimathias irrite Apollon, qui ordonne de chasser Domitie. Viennent ensuite plusieurs traits de critique: enfin le Dieu prononce son Arrêt, dicté par une critique judicieuse, mais tourné fort agréablement; & il conclut que Titus & sa Bérénice sont les véritables, mais qu'ils auroient mieux fait de se tenir au Pays d'Histoire, dont ils sont originaires, que d'avoir voulu passer dans l'Empire de la Poësie, où on les a amenés mal à propos.

Nous employons cette Comédie, qui n'a jamais été représentée, & dont l'Auteur ne s'est pas voulu faire connoître, que comme un morceau de critique sur les deux Bérénices, & sur-tout celle dont nous parlons, qui en est beaucoup plus susceptible. M. Corneille, loin de convenir de la foiblesse de son Poëme, en rejettoit entierement le mauvais succès sur celle des Acteurs qui le représenterent. Honoré de votre glorieuse protection, dit-il au Roy, dans des vers qu'il lui présenta en 1676. 1670.

Agésilas en foule auroit des Spectateurs,
Et *Bérénice* enfin trouveroit des Acteurs.

« Nous pouvons (ajoute M. de Fon-
» tenelle) faire ici en passant une réflé-
» xion sur ce qu'il dit, que *Bérénice en-*
» *fin trouveroit des Acteurs*. C'est qu'en
» effet sa Bérénice ne fut jouée que par
» de mauvais Comédiens, parce que sa
» rivale avoit eu le bonheur, ou l'art de
» lui enlever les bons. »

Il est vrai que M. Racine, en donnant sa Piéce à la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, avoit choisi celle qui passoit pour supérieure dans le genre tragique, mais ce seroit se faire illusion volontairement de croire que la Piéce de M. Corneille n'est tombée que par la faute des Acteurs.

1670. *Tite & Bérénice* fut représenté par les Comédiens de la Troupe du Palais Royal, qui en remplirent parfaitement les rôles. C'est un fait attesté par Robinet, Auteur contemporain qui l'annonça dans sa Lettre en vers du 22. Novembre 1670.

(1) Nouvelle.

La premiere (1) en forme d'avis,
Dont maints, & maints seront ravis,
Est que ce Poëme de *Corneille*,
Sa BE'RE'NICE nompareille,
Se donnera pour le certain,
Le jour de Vendredi prochain, (2)
Sur le Théatre de Moliére :

(2) 28. Novembre.

. . . .

J'ajoute encor briévement,
Qu'on doit alternativement
Jouer la grande *Bérénice*,
Qu'on loue avec tant de justice,
Et le *Gentilhomme Bourgeois*, (3)
L'on pourra donc, comme je crois,
Beaucoup ainsi se satisfaire.

(3) Le Bourgeois Gentilhomme, de Moliere, joué alternativement avec Bérénice.

Et dans celle qu'il fit paroître le lendemain de la premiere représentation.

Lettre en vers, du 29. Novembre 1670.

Sans cela, par un beau souci,
J'eusse été dès hier aussi,
Voir le chef-d'œuvre de Corneille,
Lequel parut une merveille,

1670.

À la foule qui se trouva ;
A ce divin Poëme-là,
Que BE'RE'NICE l'on appelle,
D'un bout à l'autre toute belle;
Et qu'enfin la Troupe du Roi,
Joue à miracle, en bonne foi,
Se signalant dans l'Héroïque,
Aussi bien que dans le comique.

Il suffit, pour justifier pleinement l'éloge qu'on donne ici aux Acteurs, d'en ajouter les noms qui se trouvent dans la Lettre en vers du même Auteur, du 20. Décembre 1670. C'est au Lecteur à juger si M. Corneille a eu raison de leur imputer la chûte de sa Piéce.

La BE'RE'NICE de Corneille,
Qu'on peut, sans qu'on s'en émerveille,
Dire un vrai chef d'œuvre de l'art,
Sans aucun mais, ni si, ni car,
Est fort suivie, & fort louée,
Et même à merveilles jouée
Par la digne Troupe du Roy,
Sur son Théatre en bel aroy.
Mademoiselle *de Moliere*,
Des mieux soutient le caractere
De cette Reine, dont le cœur,
Témoigne un amour plein d'honneur,
Cette autre admirable Chrétienne,
Cette rare Comédienne,

1670.

Une Demoiselle a fait choir,
Que jadis il faisoit beau voir,
Pour sa grace & sa bonne mine;
Dans *les grands rôles d'Héroïne*,
Qu'elle a fait longtemps à l'Hôtel;
Charmant tout auditeur mortel.
Cette illustre Comédienne,
Et non moins illustre Chrétienne;
Par son décès des plus pieux,
Qui fait croire que dans les Cieux;
On aura colloqué son ame,
De *De Villiers* étoit la femme, *
Qui fut aussi tout singulier,
Dedans le comique métier;
Composant même en vers, en prose;
Mais maintenant il se repose,
Faisant, je crois, tout ce qu'il faut,
Pour monter à son tour là-haut.

* Voyez l'article de cet Auteur & Acteur, Tome VIII. p. 264.



PSICHÉ;

1671.

PSICHÉ,

Tragi-Comédie-Ballet, en vers libres, précédée d'un Prologue, de Messieurs CORNEILLE, *l'aîné*, MOLIERE, *&* QUINAULT, (a)

Représentée sur le Théatre du Palais des Thuilleries, au mois de Janvier, & sur celui du Palais Royal, le 24. Juillet suivant. (*b*)

AVant de rendre compte de cette Piéce, il nous paroît nécessaire de parler du Théatre où elle fut représentée. Voici ce qu'en dit un Auteur contempo-

(*a*) « Cet Ouvrage n'est pas tout d'une même » main. Le Carnaval approchoit, & les ordres pressans » du Roy, qui vouloit en voir plusieurs représentations » avant le Carême, obligerent Moliere à avoir recours » à d'autres personnes. Il n'y a de lui que le plan & » la disposition du sujet, les vers qui se récitent dans » le Prologue, le premier Acte, la premiere Scene du » second Acte, & la premiere Scene du troisiéme. Le » reste de la Piéce est de Pierre Corneille, qui y a » employé une quinzaine de jours. Les paroles, qui se » chantent en musique, sont de Quinault, à la réserve » de la plainte Italienne, (qui est de Lully, Auteur » de la Musique de la Tragi-Comédie de Psiché.)

Avertissement de la Tragi-Comédie de Psiché. Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(*b*) Nous ne pouvons pas assurer que l'on s'est trompé en mettant la premiere représentation de Psiché au 24. Juillet 1671. mais nous trouvons sur le Registre de Moliere de l'année 1672. la premiere représentation de cette Piéce le 11. Novembre de cette même année; elle eût trente-deux représentations, dont la derniere est du Dimanche 22. Janvier 1673.

rain. * . . . . . « C'est le grand & superbe » Salon que le Roy (Louis XIV.) conçut » & fit faire fixe & permanent pour les » divers Spectacles, & pour les délassemens de son esprit, & le divertissement de ses Peuples.

1671.

* Idée des Spectacles Anciens & Nouveaux, par l'Abbé de Pure, *in-12.* 1668. pages 311. & suivantes.

» Ce grand Prince qui se connoît parfaitement à tout, & qui a de grandes » pensées jusques dans les petites choses, » en donna l'ordre & le soin au Sieur » Gaspard Vigarani; le lieu fut mal aisé » à choisir; & feu M. le Cardinal * en » partant de Paris pour aller travailler à » la paix sur la frontiere, avoit prétendu » faire un Théatre de bois, dans la place » qui est derriere son Palais. L'espace » étoit à la vérité assez grand, mais le » sieur Vigarani ne le trouva ni assez pro» pre, ni assez commode, soit pour la » durée, soit pour la majesté, soit pour » le mouvement des grandes machines » qu'il avoit projettées.

* Le Cardinal Mazarin.

» Comme il étoit aussi judicieux qu'in» ventif, il proposa de bâtir une salle » grande & spacieuse dans les aligne» mens du dessein du Louvre, dont les » déhors symmétriques, avec le reste de » la façade, l'affranchiroient de toute » ruine & de tous changemens.

» Le Roy agréa fort cette proposition; » & les ordres furent donnés à M. Rata-

» bon (Contrôleur des Bâtimens du Roy) 1671.
» de hâter l'ouvrage, & au Sieur Viga-
» rani de préparer ses machines; & voici
» les dimensions & le devis, tant du de-
» dans que du dehors, qui m'a été donné
» par le Sieur Charles Vigarani, fils de
» Gaspard.

» Le corps de la Salle est partagé en
» deux parties inégales. La premiere com-
» prend le Théatre, & ses accompagne-
» mens; la seconde contient le Parterre,
» les Corridors & Loges qui font face au
» Théatre, & qui occupent le reste du
» Salon de trois côtés, l'un qui regarde la
» cour, l'autre le jardin, & le troisiéme
» le corps du Palais des Thuilleries.

» La premiere partie, où le Théatre,
» qui s'ouvre par une façade également
» riche & artiste, depuis son ouverture
» jusqu'à la muraille qui est du côté du
» pavillon, vers les vieilles Ecuries, a de
» profondeur vingt-deux toises. Son ou-
» verture est de trente-deux pieds sur la
» largeur, ou entre les Corridors & chas-
» sis qui regnent des deux côtés. La hau-
» teur où celle des chassis est de vingt-
» quatre pieds jusques aux nuages. Par-
» dessus les nuages, jusqu'au tiran du
» comble, pour la retraite ou pour le
» mouvement des machines, il y a tren-
» te-sept pieds. Sous le planche ou par-

1671. » quet du Théatre, pour les Enfers, ou » pour les changemens des mers, il y a » quinze pieds de profondeur.

» La seconde partie, ou celle du Par-» terre qui est du côté de l'appartement » des Thuilleries, a de largeur entre les » deux murs soixante & trois pieds; en-» tre les Corridors quarante-neuf. Sa » profondeur depuis le Théatre jusqu'au » susdit appartement, est de quatre-» vingt-treize pieds. Chaque Corridor » est de six pieds, & la hauteur du » Parterre jusqu'au plafond est de qua-» rante-neuf pieds. Ce plafond a deux » beautés aussi riches que surprenantes, » par sa dorure & par sa dureté. Celle-» ci est toutefois la plus considérable, » quoique la matiere en soit commune » & de peu de prix; car ce n'est que du » carton; mais composé & pétri d'une » maniere si particuliere, qu'il est rendu » aussi dur que la pierre, & que les plus » solides matieres. Le reste de la hauteur » jusqu'au comble, où sont les rouages » & les mouvemens, est de soixante & » deux pieds.

» Il y a encore une maniere aussi nou-» velle que hardie, d'enter une poutre » l'une dans l'autre, & de confier aux » deux, sur quelque longueur que ce » soit, toute sorte de pesanteur & de

» machine. Il en a rendu raison à di-
» vers Phisiciens, & a sauvé par cette in-
» vention, & la dépense d'avoir des pou-
» tres assez grandes, ou assez fortes pour
» de tels bâtimens, & le péril de les voir
» s'affaiser, & même rompre après fort
» peu de durée. »

1671.

Cette description de la Salle des Machines du Palais des Thuilleries est curieuse pour les personnes qui sçavent l'architecture, mais elle ne satisferoit peut-être pas un Lecteur, qui souhaite qu'on lui représente ce qui peut fraper sa vûe du premier abord. Nous allons le satisfaire, en rapportant une autre description de la même Salle, qui est à la tête du Programme *in*-4°. du Ballet de Psiché.

« Le lieu destiné pour la représenta-
» tion, & pour les Spectateurs de cet
» assemblage de tant de magnifiques di-
» vertissemens, est une Salle faite exprès
» pour les plus grandes Fêtes, & qui
» seule peut passer pour un très-superbe
» Spectacle. Sa longueur est de quarante
» toises; elle est partagée en deux par-
» ties, l'une est pour le Théatre, &
» l'autre pour l'assemblée. Cette derniere
» partie est celle que l'on voit la pre-
» miere; elle a des beautés qui amusent
» agréablement les regards, jusques au

1671. » moment où la Scene doit s'ouvrir. La
» Face du Théatre, ainsi que les deux
» retours, est un grand ordre Corin-
» thien, qui comprend toute la hauteur
» de l'édifice. On entre dans le Parterre
» par deux portes différentes, à droite &
» à gauche. Ces Entrées ont des deux
» côtés des Colonnes sur des piedestaux,
» & des Pilastres quarrés, élevés à la
» hauteur du Théatre : on monte en-
» suite sur un haut dais, réservé pour les
» places des Personnes Royales, & de
» ce qu'il y a de plus considérable à la
» Cour. Cet espace est bordé d'une ba-
» lustrade pardevant, & de degrés en
» amphitéatre tout à l'entour : des co-
» lomnes posées sur le haut de ces degrés,
» soutiennent des Galleries, sur les-
» quelles, entre les Colmones, on a placé
» des balcons qui sont ornés, ainsi que
» le plafond, & tout ce qui paroît dans la
» Salle, de tout ce que l'Architecture, la
» Sculpture, la Peinture, & la Dorure,
» ont de plus beau, de plus riche & de
» plus éclatant. »

Cette Salle ne servit qu'aux représentations que le Roy fit faire de la Tragi-Comédie de Psiché, après lesquelles elle fut abandonnée jusqu'en 1716. qu'on l'a raccommoda, pour les Ballets qui y furent éxécutés. Nous en parlerons sous

cette même année. Revenons à la Piéce qui fait le ſujet de cet Article. 1671.

« Dans *Pſiché*, Tragédie-Ballet en vers libres, Moliere crut devoir ſacrifier la régularité de la conduite, à des ornemens acceſſoires. Preſſé par les ordres du Roy, qui ne lui donnerent pas le temps d'écrire ſa Piéce en entier, il eut recours au grand Corneille, (*a*) qui voulut bien s'aſſujettir au plan de Moliere. Les grands hommes ne ſçauroient être jaloux. Quinault compoſa les paroles Françoiſes, qui furent miſes en Muſique par Lully. La magnificence Royale que l'on étala dans la repréſentation, & le concours des Auteurs illuſtres dont les talens s'étoient réunis

Mémoires ſur la vie & les Ouvrages de Moliere.

(*a*) « (Moliere) ne put faire que le premier Acte, la premiere Scene du ſecond, & la premiere du troiſiéme, (& les vers qui ſe récitent dans le Prologue.) Le temps preſſoit, Pierre Corneille ſe chargea du reſte de la Piéce; il voulut bien s'aſſujettir au plan d'un autre, & ce génie mâle, que l'âge rendoit ſec & ſévere, s'amollit pour plaire à Louis XIV. L'Auteur de Cinna fit à l'âge de 67. ans, (il falloit dire 65. ans, car Corneille étoit né en 1606.) cette déclaration de l'Amour à Pſiché, qui paſſe encore pour un des morceaux les plus tendres & les plus naturels qui ſoient au Théatre. Toutes les paroles qui ſe chantent ſont de Quinault. Lully compoſa les airs, (& les paroles de la plainte Italienne.) Pſiché n'eſt pas une excellente Piéce, & les derniers Actes en ſont très-languiſſans; mais la beauté du ſujet, les ornemens dont elle fut embellie, & la dépenſe Royale qu'on fit pour ce Spectacle, firent pardonner ſes défauts. »

Vie de Moliere, avec des jugemens ſur ſes Ouvrages.

1671. » pour exécuter plus promptement les » ordres de Louis XIV. ajouterent un » nouveau lustre à cette Piéce, qui sera » toujours célébre par un grand nombre » de traits ; & sur-tout par le tour neuf » & délicat de la déclaration de l'A- » mour à Psiché. »

Nous terminons cet article par les noms des personnages qui ont récité, dansé & chanté, dans Psiché, Tragi-Comédie-Ballet.

Acteurs du Prologue.

Flore, *Mademoiselle Hylaire.* Vertumne, Dieu des Jardins, *Monsieur de la Grille.* Palémon, Dieu des eaux, *Monsieur Gaye.* Venus, *Mademoiselle de Brie.* L'Amour, *la Thorilliere le fils.* Les deux Graces, *Mesdemoiselles de la Thorilliere & du Croisy.* Nimphes de la suite de Flore, chantantes, *Mademoiselle Desfronteaux; Messieurs Gingan, cadet, Langeais, Gillet, Oudot & Jannot.* Quatre Silvains de la suite de Vertumne, dansans, *Messieurs Chicanneau, la Pierre, Favier & Magny.* Driades de la suite de Vertumne, *Messieurs de Lorge, Bonnard, Chauveau & Favre.* Silvains chantans, *Messieurs le Gros, Hedouin, Beaumont, Fernon l'aîné, Fernon le cadet, Rebel, Serignan, & le Maire.*

Dieux des Fleuves de la ſuite de Palémon, 1671.
danſans, *Meſſieurs Beauchamps, Mayeu, Desbroſſes & Saint-André, cadet.* Dieux des Fleuves, chantans, *Meſſieurs Bony, Eſtival, Dom, Gingan l'aîné, Morel, Deschamps, Bernard, Roſſignol, Beaumavielle & Miracle.* Nayades, *Meſſieurs Thierry, la Montagne, Mathieu, Perchot, Pierrot & Renier.* Amours de la ſuite de Venus, danſans, *Thorillon, Baraillon, Pierre Lionnois, Maugé, Dauphin & Duchesſne.*

Acteurs de la Tragie-Comédie de Pſiché.

L'Amour, *le Sieur Baron.* Pſiché, *Mademoiſelle Moliere.* Deux ſœurs de Pſiché, *Meſdemoiſelles Marotte & Beauval.* Le Roy, pere de Pſiché, *le Sieur de la Thorilliere.* Son Capitaine des Gardes, *le Sieur Chateauneuf.* Cléomene, Agénor, } Amans de Pſiché, *les Sieurs Hubert & Lagrange.* Vénus, *Mademoiſelle de Brie.* Deux Graces, *les petites Demoiſelles la Thorilliere & du Croiſy.* Deux petits Amours, *la Thorilliere le fils, & Barillonet.* Un Fleuve, *le Sieur de Brie.* Jupiter, *le Sieur du Croiſy.* Zéphir, *le Sieur Moliere.*

PREMIER INTERMEDE.

Femme déſolée qui plaint le malheur de Pſiché, *Mademoiſelle Hilaire.* Deux

1671. Hommes affligés, chantans, *Messieurs Morel & Langeais.* Hommes affligés, dansans, *Messieurs Dolivet, le Chantre, Saint André l'aîné, Saint André le cadet, la Montagne, & Faignard l'aîné.* Femmes désolées, *Messieurs Bonnard, Joubert, Dolivet le fils, Isaac, Vaignard l'aîné, & Girard.*

SECONDE INTERMEDE.

Vulcain, chantant, *le Sieur de la Forest.* Cyclopes dansans, *Messieurs Beauchamps, Chicanneau, Mayeu, la Pierre, Favier, Desbrosses, Joubert & Saint-André, cadet.* Fées dansantes, *Messieurs Noblet, Magny, Delorge, Lestang, la Montagne, Foignard l'aîné, Foignard le cadet, & Vaignard l'aîné.*

TROISIÉME INTERMEDE.

Un Zéphir chantant, *le Sieur Jannot.* Deux Amours chantans, *Messieurs Renier & Pierrot.* Zéphirs dansans, *les Sieurs Bouteville, Des-Airs, Artus, Vaignard le cadet, Germain, Pecourt, du Mirail, & Lestang le jeune.* Amours dansans, *M. le Chevalier Pol, les Sieurs Roüillant, (Bouillard) Thibaut, la Montagne, Dolivet fils, Dalufeau, Vitrou, & la Thorilliere fils.*

1671.

QUATRIÉME INTERMEDE.

Furies danſantes, *les Sieurs de Beauchamp, Hidieu, Chicanneau, Mayeu, Desbroſſes, Magny, Foignard l'aîné, Foignard le cadet, Joubert, Leſtang, Favier l'aîné, & Saint André le cadet.* Lutins faiſant des ſauts périlleux, *les Sieurs Cobus, Maurice, Poulet & Petit-Jean.*

CINQUIÉME INTERMEDE.

Apollon, *le Sieur Langeais.* Les Muſes chantantes, *Mademoiſelle Hylaire, Meſdemoiſelles Desfronteaux, Meſdemoiſelles Pieſches ſœurs, les Sieurs Gillet, Oudot, Henry, Hylaire, Deſcouteaux, & Pieſche le cadet.* Arts traveſtis en Bergers galans, danſans, *Meſſieurs Beauchamp, Chicanneau, la Pierre, Favier l'aîné, Magny, Noblet, Desbroſſes, Leſtang, Foignard l'aîné & Foignard le cadet.* Bacchus, *M. Gaye.* Silene, *M. Blondel.* Deux Satyres chantans, *les Sieurs de la Grille & Bernard.* Deux Satyres voltigeans, *les Sieurs Meniglaiſe, & de Vieux-Amant.* Egypans danſans, *Meſſieurs Dolivet, Hidieux, le Chantre, Royer, Saint André l'aîné, & Saint André le cadet.* Menades dan-

1671. ſantes, *les Sieurs Iſaac, Payſan, Joubert, Dolivet, Breteau & Desforges.* Momus, *le Sieur Morel.* Polichinelles danſans, *les Sieurs Manceau, Girard, Lavallée, Favre, Lefevre & la Montagne.* Mataſſins danſans, *les Sieurs de Lorge, Bonnard, Arnal, Favier cadet, Goyer & Bureau.* Mars, *le Sieur Eſtival*, Guerriers portant des enſeignes, *les Sieurs Beauchamp, Mayeu la Pierre & Favier.* Guerriers portant des piques, *les Sieurs Noblet, Chicanneau, Magny & Leſtang.* Guerriers portant des maſſes & des boucliers, *les Sieurs Canut, la Haye, le Duc & Dubuiſſon.*

La Tragi-Comédie de Pſiché a été repriſe pluſieurs fois, mais la plus brillante de ces repriſes eſt celle du Mardi premier Juin 1703. Nous en parlerons ſous cette année.



1671.

LES AMOURS DU SOLEIL,

Tragédie en cinq Actes, & en vers, ornée de récits en Musique, & de machines, avec un Prologue en vers libres, par M. de Visé,

Représentée sur le Théatre du Marais, au commencement de Janvier.

AVant de donner l'extrait de cette Tragédie, voici celui de l'avis au Lecteur qui la précede. On y trouve des faits sur plusieurs ouvrages du même genre, un détail curieux sur celui-ci, & enfin l'apologie que l'Auteur en a fait lui-même.

« Toute la France sçait que l'on a vû » représenter sur le Théatre du Marais » des Piéces en machines, dont l'éclat & » la magnificence ont fait quelquefois » douter aux étrangers que des particu- » liers eussent pû faire une si grande dé- » pense. L'Andromede, (a) la Toison

(a) M. de Visé parle ici d'une reprise d'Andromede de M. Corneille sur le Théatre du Marais : & non de sa premiere représentation qui fut donnée sur celui du Petit-Bourbon.

» D'OR ET LA SÉMÉLÉ, sont les trois der-
1671. » nieres Piéces de spectacle qui ayent
» paru sous ce superbe Théatre. Ce n'est
» pas que depuis quelques années on n'en
» ait vû beaucoup dans le même lieu, aus-
» quelles on a donné le nom de Piéces de
» machines, bien qu'elles ne le méritas-
» sent pas tout-à-fait. Celle des AMOURS
» DU SOLEIL ne doit pas être mise au
» nombre de ces dernieres, puisque ja-
» mais aucune Troupe du Marais n'a fait
» voir un si grand spectacle, & que celle
» qui l'occupe aujourd'hui a voulu mon-
» trer qu'elle étoit capable de soutenir
» une grande dépense, & faire en même-
» temps perdre le souvenir des dernieres
» Piéces qu'elle a représentées, qui ne
» pouvoient justement être appellées
» Piéces de machines, & à qui l'on n'a
» donné ce nom, qu'à cause de quelques
» ornemens qui les faisoient paroître
» avec plus d'éclat que les Piéces unies.
» Je crois que l'on ne doutera point de
» la grandeur du spectacle de celle des
» *Amours du Soleil*, puisqu'il y a huit
» changemens magnifiques sur le Théa-
» tre d'en-bas, & cinq sur celui d'en-
» haut, & que toutes ces superbes déco-
» rations sont accompagnées de vingt-
» quatre, tant vols que machines volan-
» tes; ce qui ne s'est jamais vû en si grand

» nombre dans aucune Piéce. Les machi- 1671.
» nes sont considérables par trois choses,
» par leur grandeur, par la surprise des
» spectacles qu'elles produisent, & par
» l'invention : étant certain qu'on n'en a
» jamais fait qui ayent produit de pa-
» reils effets, & que l'on en voit plusieurs
» qui occupent toute la face du Théatre.

M. de Visé rapporte ensuite le passage du quatriéme Livre des Métamorphoses d'Ovide, d'où le sujet de sa Piéce est tiré, & continue ainsi... : « Tout cela,
» sans y rien ajouter ni diminuer, four-
» nit la matiere d'un très-ample sujet.
» Aussi n'ai-je ajouté qu'un Prince Per-
» san, qui est amoureux de Leucothoé.
» J'ai pourtant (dit-il) évité deux choses,
» qui sont presque dans toutes les Piéces
» de machines, où il y a de semblables
« amans : je veux dire que je n'ai point
» fait de Scenes du Dieu avec son rival,
» & qu'Apollon ignore qu'il aime la Prin-
» cesse, & elle ne l'apprend elle-même
» que dans le cours de la Piéce. La se-
» conde chose que j'ai évitée, c'est de
» faire la Princesse promise à cet Amant
» par ses parens : de maniere qu'il n'y a
» rien dans cette Tragédie qui ressemble
» à toutes les Piéces de spectacle que l'on
» a vûës, soit à l'égard du sujet, soit à
» l'égard des machines. Quoiqu'il soit or-

1671. » dinaire de voir une Amante abandon-
» née, comme Clytie, la maniere hon-
» nête dont elle en use avec Apollon, ne
» laisse pas de faire voir quelque chose
» de nouveau dans son caractere. »

Non-content des louanges qu'il donne ici au Machiniste, l'Auteur entre dans un plus grand détail, dans l'argument du Prologue & de la Tragédie. Il a eu raison d'en agir ainsi : les machines & les décorations étoient autant admirables par la nouveauté que par le goût & l'exécution ; & d'ailleurs elles faisoient tout le mérite de l'ouvrage. On dit que la décoration de l'antre du sommeil qui ouvroit le quatriéme Acte, étoit des plus singuliéres, & qu'elle avoit été peinte par le Sieur *Prat.*

Apollon, amoureux de Leucothoé, quitte les neuf Sœurs, après leur avoir ordonné de chanter les exploits de l'heureux Monarque des Lys. L'Amour annonce à ce Dieu que Vénus irritée va traverser sa nouvelle flâme. Apollon, craignant peu ces menaces, s'éloigne au plus vite pour chercher la Princesse qu'il aime. C'est ainsi que finit le Prologue. Passons à l'examen de la Piéce.

Ce sujet, au reste si merveilleux, est par lui-même extrêmement triste, & des plus foible. Ajoutez à cela que l'Auteur

l'a présenté sans art : il a rempli ses actes des longues & ennuyeuses conversations d'Apollon, de ses deux Maîtresses, & de leurs confidentes. Vénus souleve le Ciel & les Enfers pour tirer vengeance d'Apollon : ce Dieu rit de sa vaine colere, cependant le pauvre Leucothoé, & Palmis sa confidente, sont agitées de continuelles frayeurs : elles ont cependant grand tort, les divinités célestes, & les puissances infernales ne sont faites que pour donner de l'emploi aux Machinistes, & amuser les yeux des Spectateurs. La fureur de Vénus ne pourroit rien, sans la jalousie de Clytie, qui va découvrir à Orchame, pere de Leucothoé, son commerce avec Apollon. Dans son premier transport ce cruel Roy ordonne qu'on enterre la Princesse toute vive : Vénus presse l'éxécution de cet Arrêt, & vient ensuite faire le récit de la funeste mort de la Princesse. Le Dieu du jour paroît enfin au milieu de son brillant Palais : il métamorphose sa Maîtresse chérie en arbre qui porte l'encens, & par compassion pour Clytie, il la change en tournesol. L'Amour termine la Piéce, & se présente pour faire ressouvenir Apollon que la prédiction qu'il lui a faite est accomplie, puisque Vénus est suffisamment vengée.

1671.

Nous ne voulons pas relever ce que

1671. l'Auteur dit dans son avis du caractere de Theaspe, Prince Persan, qui aime Leucothoé avec tant de discrétion, qu'on ne peut s'en appercevoir : il tient si peu à l'action qu'on pourroit aussi le supprimer entierement sans qu'on s'en apperçoive. A l'égard de Clytie, l'Auteur a fait paroître bien peu de jugement en lui donnant un caractere *si honnête*, qu'elle ne pouvoit pas conserver jusqu'à la catastrophe.

Malgré ce que nous venons de dire ; cette Tragédie eut, grace à ses agrémens, un grand succès dans sa nouveauté ; les Comédiens du Marais la reprirent l'hyver suivant, avec le même bonheur, & elle occupa encore deux mois leur Théatre.

LES FOURBERIES DE SCAPIN,

Comédie en trois Actes, en prose ; de M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le 24. May.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« SI l'on faisoit grace au *sac ridicule* » que l'on a si souvent critiqué après » Despreaux, on trouveroit dans *les Four-*

1671.

» *beries de Scapin*, des richesses antiques
» qui n'ont pas déplu aux modernes. (*a*)
» Plaute n'auroit pas rejetté le jeu même
» du sac, ni la Scene de la galere, recti-
» fiée d'après Cyrano, & se feroit recon-
» nu dans la vivacité qui anime l'intri-
» gue. Térence ne désavoueroit pas l'ou-
» verture simple & adroite de la Piéce,
» * (nous ferons voir à la fin de cet ar-
» ticle que Moliere doit encore plus à
» Rotrou qu'à Térence, la premiere Sce-
» ne de sa Comédie.) Octave y fait redi-
» re à son Valet, ou plutôt repéte lui-

* Voyez la premiere Scene de l'Andrienne.

Vie de Moliere, avec des jugemens sur ses Ouvrages.

(*a*) « Si Moliere avoit donné la Farce des Fourbe-
» ries de Scapin, pour une vraie Comédie; Des-
» préaux auroit eu raison de dire dans son art Poëti-
» que :

C'est par-là que Moliere illustrant ses écrits,
Peut-être de son art eut remporté le prix,
Si moins ami du peuple, en ses doctes peintures,
Il n'eut pas fait souvent grimacer ses figures,
Quitté pour le bouffon l'agréable & le fin,
Et sans honte à Térence allié Tabarin;
Dans ce sac ridicule où Scapin s'enveloppe,
Je ne reconnois plus l'Auteur du Misantrope.

» On pourroit répondre à ce grand Critique que Mo-
» liere n'a point allié Térence avec Tabarin, dans ses
» vraies Comédies, où il surpasse Térence; que s'il a
» déféré au goût du peuple, c'est dans ses Farces,
» dont le seul titre annonce du bas comique, & que
» ce bas comique étoit nécessaire pour soutenir son
» Théatre. Moliere ne pensoit pas que les Fourberies
» de Scapin, & le Mariage forcé, valussent l'Avare, le
» Tartuffe & le Misantrope, ou fussent même du même
» genre. De plus, comment Despréaux peut-il dire,
» que Moliere : *Peut-être de son art eut remporté le*
» *prix?* Qui aura donc ce prix, si Moliere ne l'a
» pas?

1671. » même une nouvelle dont il est affligé ; » pendant que le Valet, comme un écho, » la confirme par des monosyllabes. Té- » rence se retrouveroit encore dans la » Scene, où Argante, raisonne tout-haut, » tandis que Scapin répond sans être vû » ni entendu d'Argante pour instruire le » Spectateur de la fourberie qu'il médite. » Enfin, quoique les Valets, qui, comme » des Esclaves dans Plaute & dans Té- » rence, font l'ame de la Piéce, ne pro- » duisent pas un comique aussi élégant » que celui dont Moliere a le premier » donné l'éxemple à son siécle, on ne » peut s'empêcher d'applaudir à ce comi- » que d'un ordre inférieur.

Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.

» Moliere n'avoit pas fait scrupule d'in- » sérer dans sa Comédie des Fourberies » de Scapin, deux Scenes entieres du » *Pédant joué*, mauvaise Piéce de Cyrano » Bergerac. (a) On prétend que quand » on lui reprochoit ce plagiarisme, il ré- » pondoit : *Ces deux Scenes sont assez* » *bonnes. Cela m'appartenoit de droit, il* » *est permis de reprendre son bien par tout* » *où on le trouve.* »

(a) Par l'extrait du Pédant joué de Cyrano, Tome VIII. page premiere de cette Histoire, on verra que ce n'est que le fonds de ces deux Scénes que Moliere emprunta pour ses Fourberies de Scapin, & non le dialogue mot à mot, ainsi que ce passage semble le faire entendre.

En donnant l'extrait de *la Sœur*, Comédie de Rotrou, T. VI. p. 396. de cette Histoire, nous avons dit que la premiere Scene de cette Piéce est l'original sur lequel Moliere avoit composé la premiere Scene de ses Fourberies de Scapin. Pour prouver ce que nous avons avancé à ce sujet, il faut rapporter l'une & l'autre Scene. Nous commençons par celle de *la Sœur*. 1671.

ACTE I. SCENE I. LÉLIE, ERGASTE, *Valet de Lélie.*

LÉLIE.

O fatale nouvelle! & qui me désespere!
Mon oncle te l'a dit? & le tient de mon pere.

ERGASTE.

Ouy.

LE'LIE.

Que pour Eroxene, il destine ma foi,
Qu'il doit absolument m'imposer cette loi?
Qu'il promet Aurélie aux vœux de Polidore?

ERGASTE.

Je vous l'ai déja dit, & vous le dis encore.

LE'LIE.

Et qu'éxigeant de nous ce funeste devoir,
Il nous veut obliger d'épouser dès ce soir?

ERGASTE.

Dès ce soir.

LE'LIE.

Et tu crois qu'il te parloit sans feinte?

ERGASTE.

Sans feinte.

LE'LIE.

Ah! si d'amour tu ressentois l'atteinte,

1671. Tu plaindrois moins ces mots qui te coûtent
si cher,
Et qu'avec tant de peine il te faut arracher.
Et cet avare Echo qui répond par ta bouche,
Seroit plus indulgent à l'amour qui me touche.

ERGASTE.

Comme on m'a tout appris, je vous l'ai rapporté,
Je n'ai rien oublié, je n'ai rien ajouté;
Que desirez-vous plus? &c.

Voici la Scene de Moliere.

ACTE I. SCENE I. OCTAVE, SILVESTRE, *Valet d'Octave.*

OCTAVE.

Ah! fâcheuse nouvelle pour un cœur amoureux! dures extrémités où je me vois réduit! Tu viens, Silvestre, d'apprendre au port que mon pere revient?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Qu'il arrive ce matin même?

SILVESTRE.

Ce matin même.

OCTAVE.

Et qu'il revient dans la résolution de me marier?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Avec une fille du Seigneur Géronte?

SILVESTRE.

Du Seigneur Géronte.

1671.

OCTAVE.

Et que cette fille est mandée de Tarente ici pour cela ?

SILVESTRE.

Oui.

OCTAVE.

Et tu tiens ces nouvelles de mon oncle ?

SILVESTRE.

De votre oncle.

OCTAVE.

A qui mon pere les a mandées par une lettre ?

SILVESTRE.

Par une lettre.

OCTAVE.

Et cet oncle, dis-tu, sçait toutes nos affaires ?

SILVESTRE.

Toutes nos affaires.

OCTAVE.

Ah ! parle, si tu veux, & ne te fais point, de la sorte, arracher les mots de la bouche.

SILVESTRE.

Qu'ai-je à parler davantage ? vous n'oubliez aucune circonstance, & vous dites les choses tout justement comme elles sont, &c.

Moliere a encore fait usage de la troisiéme Scene du premier Acte de la Sœur. Lélie raconte à son ami Eraste, l'Hif-

1671. toire de ses amours avec Aurélie, mais en amant passionné, qui s'arrête sur les petits détails de sa passion. Ergaste s'impatiente & dit à son Maître :

Si de ce long récit vous n'abrégez le cours,
Le jour achevera plûtôt que ce discours :
Laissez-moi le finir avec une parole, &c.

La seconde Scene du premier Acte des Fourberies de Scapin, présente la même situation. Octave fait à Scapin, le récit de son aventure avec Hiacinte, & récite si longuement, que Silvestre lui dit :

SILVESTRE.

Si vous n'abrégez ce récit, nous en voilà jusqu'à demain. Laissez-moi le finir en deux mots, &c.

Cette comparaison des deux Scenes de la Comédie de *la Sœur*, de Rotrou, avec deux autres des *Fourberies de Scapin*, loin de faire tort à Moliere, doit faire sentir la finesse du goût de cet Auteur, & combien les plus foibls idées devenoient supérieures entre ses mains. On en peut dire autant des deux Scenes qu'il a prises dans *le Pédant joué*, de Cyrano Bergerac.

LES

1671.

LES GRISETTES,

Comédie en trois Actes & en vers, de M. de CHAMPMESLÉ, (*a*)

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

RIen ne fait plus honneur à un Auteur qu'un pareil coup d'essai. Voici un genre de comique tout neuf, qui dans la suite est devenu extrêmement à la mode, peu propre à la vérité pour servir à la correction des mœurs, mais plein d'esprit & d'agrémens, par la nouveauté de l'intrigue, par les caracteres, les situations, & les plaisanteries qui en naissent très-naturellement. Ajoutons encore que la Comédie des *Grisettes* a fourni l'idée *du Chevalier à la mode*, l'une des meilleures Piéces du Théatre François, après celles de M. Moliere, & que cette même intrigue, réduite en un Acte, par M. de Champmeslé, sous le titre *des Grisettes, ou Crispin Chevalier*, est semblable, quant au fond, au *Dédit*, Comédie d'un Acte de M. du Fresny. Après avoir ren-

(*a*) On trouvera la vie de cet Auteur & Acteur, à la suite de sa Comédie *du Parisien*, sous l'année 1682.

1671. du cette justice à l'Auteur, passons à l'examen de son ouvrage.

Le Chevalier Acaste, las des bonnes fortunes qui l'accablent à la Cour, veut essayer d'en chercher parmi la Bourgeoisie. Il jette les yeux sur les deux filles de M. Gripaut Procureur, & les cajolle en même-temps, la cadette sous son propre nom, & l'autre en lui faisant accroire qu'il est le confident du Prince Alcidamas, dont il sçait qu'elle est entêtée. Quelqu'habile que soit le Chevalier, on sent bien qu'il est difficile qu'il conduise cette intrigue sans contre-temps. M. Gripaut se trouve fort mal à propos au moment qu'il veut parler à la cadette des deux sœurs.

ACTE I. SCENE V.

LE CHEVALIER *appercevant Catho, qui s'en va, & courant après elle.*

Bon! parbleu, la voilà seule fort à propos.

Bon jour, Mademoiselle. Hé de grace, deux mots:

D'où vient qu'elle me fuit! Diable voilà son pere.

Fuyons: mais il m'a vû: que lui dire, & que faire?

M. GRIPAUT.

Que vous plaît-il, Monsieur?

1671.

LE CHEVALIER *embarrassé*.

Je cherche.... une maison.....

M. GRIPAUT.

Quelle maison ?

LE CHEVALIER.

C'est-là.... Comment est votre nom ?

M. GRIPAUT.

Je m'appelle Gripaut, pour vous rendre service,

LE CHEVALIER.

Vous vous nommez, Monsieur, Gripaut sans artifice ?

M. GRIPAUT.

Oüi, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Sans mentir ?

M. GRIPAUT.

Oüi, très-assurément.

LE CHEVALIER.

Parbleu, j'en suis bien aise.

M. GRIPAUT.

Et moi....

LE CHEVALIER.

Sans compliment,

Couvrez-vous. Je venois.... Sçavez-vous qu'on me nomme

Le Chevalier Acaste ?

M. GRIPAUT.

Ah !

LE CHEVALIER.

Je suis Gentilhomme.....

Noble.....

1671.

M. GRIPAUT.

Je le crois bien.

LE CHEVALIER.

Sincere, plein d'honneur,
Ardent.....

M. GRIPAUT.

Que vous plait-il de votre serviteur?

LE CHEVALIER.

Je viens pour vous prier.....

M. GRIPAUT.

De quoi?

LE CHEVALIER. *à part.*

De..... Que lui dire.

M. GRIPAUT.

Quoi? Que m'ordonnez-vous? Je suis prêt
d'y souscrire.

LE CHEVALIER.

Ma foi, pour vous parler avec sincérité,
J'ai peine à m'expliquer. Les gens de qualité...

M. GRIPAUT.

Je vous entens, Monsieur.

LE CHEVALIER.

Vous m'entendez?

M. GRIPAUT.

Sans doute.

LE CHEVALIER.

De quoi veux-je parler?

M. GRIPAUT.

Parlez, je vous écoute.

LE CHEVALIER.

Mais vous ſçavez pourquoi je viens?

M. GRIPAUT.

Je le ſçais bien.

LE CHEVALIER.

Puiſque vous le ſçavez, je ne dirai plus rien.

M. GRIPAUT.

Vous me venez parler pour cette jeune fille?

LE CHEVALIER.

Oüi.

M. GRIPAUT.

Que l'on nomme la Comteſſe de Frétille?

LE CHEVALIER.

Juſtement, c'eſt cela.

M. GRIPAUT.

Je l'ai vûe au Palais:

M'ayant dit que tantôt elle enverroit exprès,

Chez moi, j'ai bien jugé que c'étoit vous.

LE CHEVALIER.

Moi-même.

M. GRIPAUT.

Je l'ai bien vû, Monſieur, à cette peine extrême.

Que vous aviez, voulant vous expliquer à moi:

Car entre nous, la Dame eſt d'aſſez bas aloi:

Elle eſt un peu ſujette à caution?

LE CHEVALIER.

Qu'importe.

M. GRIPAUT.

Mais d'ordinaire enfin, pour des gens de ſa ſorte,

1671. On ne peut s'employer, sans paroître interdit,
Et sans. . . .

LE CHEVALIER.

Monsieur Gripaut, vous avez de l'esprit,
Je n'eusse jamais dit cela, je vous assure.

M. GRIPAUT.

Je le crois. Revenons à cette Créature.
Çà de quoi s'agit-il? Parlez.

LE CHEVALIER *à part.*

Autre embarras!
Il s'agit.... il s'agit.... Ne le sçavez-vous pas?

M. GRIPAUT.

Pas tout-à-fait.

LE CHEVALIER.

Hé.... c'est.... pour cette affaire....

M. GRIPAUT.

Quelle?
Car j'en ai pour le moins trois ou quatre pour elle..

LE CHEVALIER.

Malepeste!

M. GRIPAUT.

Est-ce celle où ces quatre Quidams
Etant chez elle, après plusieurs emportemens,
Malgré l'humilité qu'elle leur fit paroître,
La voulurent jetter vingt fois par la fenêtre?

LE CHEVALIER.

C'est celle-là.

1671.

M. GRIPAUT.

Monsieur, attendez, s'il vous plaît,
Je m'en vais vous montrer en quel état elle est.

A peine M. Gripaut est sorti, que Catho revient; Manon, son aînée, la surprend en conversation avec le Chevalier. La jalousie s'allume entre les deux sœurs, elles veulent rompre, menacent de tout découvrir à leur pere, & enfin s'appaisent sur la menace qu'Acaste leur fait à son tour, de ne plus revenir dans la maison. Son effronterie le tire de cette affaire, une mauvaise excuse le débarasse du Procureur, & il laisse ses filles dans les plus belles espérances. Dans le temps que Manon s'en entretient avec sa cousine Nanette, un Marquis, ami du Chevalier, vient de la part du Prince la déterminer à se rendre à ses vifs empressemens.

ACTE II. SCENE II.

NANETTE.

On vient. Qui cherchez-vous, Monsieur?

LE MARQUIS.

Mademoiselle
Manon.

NANETTE.

Vous voilà tout justement devant elle.

MANON.

A qui souhaitez-vous parler, Monsieur?

1671.

LE MARQUIS.

A vous, Mademoiselle.

MANON.

A moi ? Que voulez-vous de nous ?

LE MARQUIS.

Vous dire quatre mots ici ; Mademoiselle.

MANON.

Dites-les.

LE MARQUIS *à Nanette.*

Vous sortez : Qu'on me laisse avec elle.

MANON.

Que je demeure seule ici ?

LE MARQUIS *à l'oreille.*

Ne craignez pas ; C'est de la part....

MANON *haut.*

De qui ?

LE MARQUIS *à l'oreille.*

Du Prince Alcidamas.

MANON.

Du Prince Alcidamas ! Je vous demande excuse.

Ma Cousine, sortez : Ciel ! Que je suis confuse.

LE MARQUIS.

Ce Prince au Bal prit soin de vous examiner.
Depuis qu'il vous a vûe encore à son dîner,
Vous voyant de l'esprit, bien faite, vertueuse,
Fort sage.....

MANON.

Ah ! point du tout, & je suis trop heureuse.

LE MARQUIS.

Il veut vous honorer, par un rare bonheur, 1671.
De toute son amour.

MANON.

Il me fait trop d'honneur.

LE MARQUIS.

Et de mille bienfaits surpassant votre attente,
Vous accabler. . . . .

MANON.

Je suis sa très-humble servante.

LE MARQUIS.

Pour vous prouver l'amour qu'il sent pour vos beaux yeux,
Il veut vous venir voir, ce soir, seul en ces lieux.
Sans flambeaux, & sans suite, exprès il s'y veut rendre,
Sans lumiere, & sans suite, ayez soin de l'attendre.

Cette proposition effarouche notre Bourgeoise, qui se retranche sur les bienséances convenables au sexe.

LE MARQUIS.

Votre sexe a ses loix, j'en connois le pouvoir :
Votre devoir consiste à refuser le nôtre ;
Vous le faites fort bien.

MANON.

Vous, faites-vous le vôtre ?

1671. Si le mien me défend de vous rien accorder;
Le vôtre n'est-il pas de me persuader.

. . . .

Ce oüi que l'on demande, & dont mon cœur soupire,
Ainsi de but en blanc, dites, se doit-il dire?

LE MARQUIS.

Oüi, quand pour s'expliquer, il n'est que ce moyen.

MANON.

Il est d'autres discours qu'on entend aussi bien.
Tous ceux qui de l'amour sçavent un peu l'usage,
Jugent du mouvement du cœur par le visage;
Et le trouble du mien..... la crainte..... l'embarras....
N'est-ce pas dire....

LE MARQUIS.

Quoi?

MANON.

Ne m'entendez-vous pas?

LE MARQUIS.

Nullement.

MANON.

Ah! quel homme!

LE MARQUIS.

Enfin ce qu'il désire.
S'achevera-t-il

MANON.

Oüi, puisqu'il faut vous le dire.

1671.

LE MARQUIS.

Vous l'attendrez donc ?

MANON.

Oüi.

LE MARQUIS.

Je vais tout de ce pas
L'en avertir.

Le Chevalier vient ensuite faire compliment à Mademoiselle Manon, sur le bonheur qui l'attend, & feint d'être jaloux du Prince. (a) L'arrivée de M. Gripaut interrompt cette conversation ; Manon s'enfuit, mais Acaste reste, pour essuyer une Scene assez vive avec la Comtesse de Frétille, qui lui reproche de s'être servi de son nom. Quelqu'adresse qu'il

(a) ACTE II. SCENE V.

MANON *au Chevalier.*

Que dites-vous, Monsieur, de cet excès d'honneur ?
N'admirez-vous point. . . .

LE CHEVALIER.

Oui, j'enrage de bon cœur.

MANON.

Hélas ! pourquoi, Monsieur ?

LE CHEVALIER.

Pourquoi ? C'est que j'enrage, &c.

MANON.

. . . . Que voulez-vous, Monsieur ?
C'est un Prince.

LE CHEVALIER.

Et cela fait toute ma douleur.
Ah ! s'il ne l'étoit pas. . . . Mais il l'est, c'est tout dire ;
J'en creve de dépit, j'en frémis, j'en soupire, &c.

1671. fasse ici paroître, le Procureur en apprend assez pour voir qu'on cherche à le tromper. Malgré ce contre-temps, le Chevalier se flatte d'avoir pris des mesures si justes, qu'avant l'éclaircissement, l'une ou l'autre des sœurs ne peut éviter d'être sa dupe, & se trouve avec la même assurance au rendez-vous qu'il a avec elles. Comme ceci se passe dans l'obscurité, le Chevalier qui ignore que le Procureur est en embuscade, s'adresse à lui, croyant parler à l'une de ses filles. Manon & Catho, trompées également, donnent la main à M. Cauclet Marchand, & à M. Pindare Apotiquaire, que M. Gripaut leur destine pour époux. Chacun reconnoit son erreur lorsque la lumiere paroît. Le Chevalier sort en menaçant de passer son épée à travers le corps du premier qui fera le moindre mouvement; & les deux gendres prétendus, témoins de cette aventure, se retirent sans vouloir conclure leurs mariages.



1671.

LES GRISETTES
OU
CRISPIN CHEVALIER, (a)

Comédie en un Acte, & en vers, de M. de CHAMPMESLÉ.

CEtte Comédie est pour le fonds de l'intrigue, & les principaux incidens semblable à la précedente. Dans celle-ci, c'est Crispin, Valet du Chevalier, qui par le conseil de Martine, Servante de M. Griffaut Procureur, fait l'amour à ses deux filles Isabelle & Angélique.; à la premiere, sous le nom du Prince de Chimere, & à la seconde, sous celui du Chevalier Crispin. (*b*) Le dénouement est presque mot pour mot le même

(*a*) *Les Grisettes* en trois Actes parurent en 1671. Le Privilége, accordé au Sieur de Champmeslé, est du 3. Novembre de la même année. *Les Grisettes* ou *Crispin Chevalier*, Comédie en un Acte, n'ont été imprimées qu'en 1673. on s'est servi du même Privilége.

L'Auteur des Recherches sur les Théatres de France, confond ces deux Piéces, & ne rapporte que le titre des *Grisettes* ou *Crispin Chevalier*, qu'il dit en trois Actes, 1671. Ces petites fautes échapent ordinairement, lorsqu'on travaille sans réfléxion, & qu'on ne veut pas prendre la peine de vérifier sur les originaux.

(*b*) On peut conjecturer que l'Auteur, en mettant sa Piéce en un Acte, & choisissant Crispin pour son prin-

1671. que celui des Grisettes en trois Actes. Le voici.

SCENE XVIII. & derniere.

ISABELLE, ANGELIQUE, GRIFFAUT, CRISPIN, COCLET, PRUNEAU, MARTINE.

ISABELLE *à Martine, à l'entrée.*

.... Quoi, mon Prince est ici, laisse nous :
Amour, fait succéder cet heureux rendez-vous.

---

cipal personnage, a voulu rendre l'action plus vive, & jetter la bassesse de la fourberie, sur le compte d'un Valet. Nous ajoutons la Scene de Crispin avec le Procureur, que le Lecteur peut comparer avec la cinquiéme du premier Acte des *Grisettes*, dont nous avons ci-dessus rapporté l'extrait.

SCENE II.

M. GRIFFAUT, CRISPIN, MARTINE.

GRIFFAUT *à Martine.*

Que faites-vous ici ? Quel est cet homme-là ?
Toujours avec quelqu'un je vous trouve, ma mie,
Et de je ne sçais qui ma raison est remplie.

MARTINE.

Parlez bas. C'est un homme, ici qui vient exprès,
Pour mettre entre vos mains, dit-il, un grand procès.

GRIFFAUT.

Qui l'auroit cru, voyant cette mine affamée !
à Crispin.
Que voulez-vous de moi, Monsieur ?

CRISPIN.

La renommée
Qui rend justice aux gens de mérite, & d'honneur,
M'a dit... que vous étiez, Monsieur,... un Procureur.

GRIFFAUT.

Grace à Dieu, je le suis, mais plein de foi : j'absorbe
La chicanne aux procès.

CRISPIN.

L'honnête homme !

MARTINE.

A sa robe

1671.

CRISPIN.

J'entens du bruit, on vient, l'occasion est belle.

ANGÉLIQUE.

St ?

PRUNEAU, *Apotiquaire.*

St ?

ISABELLE.

St ?

COCLET, *Marchand.*

St ?

CRISPIN.

St ?

GRIFFAUT.

St ?

ANGÉLIQUE.

C'est lui.

ISABELLE.

C'est lui.

CRISPIN.

C'est elle.

On se voit : ces lambeaux, signes de pauvreté,
Sont d'illustres témoins de son intégrité.

GRIFFAUT.

à Martine, à Crispin.

Passons. . . . Venons au fait. Dites-moi votre affaire.

CRISPIN.

Mon affaire est, Monsieur, . . . une affaire. . . . assez claire,
Mais pourtant embrouillée en de certains endroits. . . .
Excusez les sanglots qui me coupent la voix.
Hélas ! je suis un pauvre Orphelin sans malice,
Qui vient par votre organe implorer la justice.

1671. ISABELLE *prenant Coclet.*

Est-ce vous ?

COCLET *bas.*

Feignons. Oüi.

Un jour a mis mon pere, & ma mere au cercueil,
Pour eux, d'un seul lhabit je porte un double deüil,
Ce n'est pas encor tout. Je suis sous la tutelle
D'un vieux parent maudit, dont l'avarice est telle;
Que je n'en puis tirer un seul sdu de mon bien.

GRIFFAUT.

Ces Tuteurs, la plûpart du temps, ne valent rien;
Que dit-il, pour frustrer ainsi votre héritage !

CRISPIN.

Il dit que.....

GRIFFAUT.

Quoi !

CRISPIN.

Que....

GRIFFAUT.

Hem ?

CRISPIN.

Je ne suis pas en âge.

GRIFFAUT.

N'y seriez-vous pas ?

CRISPIN.

Non, il s'en faut quelques mois;
A ce qu'il dit.

MARTINE *bas.*

Le Fat ?

GRIFFAUT.

Martine, à ce minois;
Dirois-tu que Monsieur ne serois pas en âge.

MARTINE.

Il porte quarante ans, au moins; sur son visage;
Voyez sa barbe.

CRISPIN.

Bon la barbe ne fait rien
A l'âge. Dans mon sang, c'est un droit ancien,
La barbe en ma famille avant l'âge est venuë;
Mon pere étoit barbu, ma mere étoit barbuë,
Mes tantes, mes cousins, mes oncles, mes neveux;
L'étoient tous comme moi; moi je le suis comme eux.

ISABELLE

1671.

ISABELLE *lui prenant la main.*

C'est donc vous, Monseigneur?
Votre Altesse me fait aujourd'hui trop d'honneur?
Je ne mérite pas cet excès de tendresse.

ANGÉLIQUE.

Est-ce vous?

PRUNEAU *bas.*

Oüi, c'est moi.

ANGÉLIQUE.

Vous voyez ma foiblesse;
Chevalier, je reviens, mais soyez sage.

GRIFFAUT.

Je ne puis revenir encor de ma surprise,
Qu'entens-je? être mineur ayant la barbe grise!
Vous?

CRISPIN.

Oüi, vous dis-je, à peine ai-je vingt-cinq ans;
Je suis si jeune encor, qu'il me manque des dens!
Voyez.

GRIFFAUT *à Martine.*

Pour ses discours, je n'ai point de croyance.

MARTINE.

Il vous fera beau voir, plaidant à l'Audience,
Prendre la cause en main de ce jeune Barbon.

GRIFFAUT.

On se rira de moi, Martine.

MARTINE.

Pourquoi! Bon;
S'il est fou, c'est sur lui que la risée éclate;
Allez, à cela près, qu'il vous graisse la patte.

GRIFFAUT *à Crispin.*

Fort bien. Que voulez-vous qu'on demande au Tuteur?

CRISPIN.

Qu'il me donne de quoi m'entretenir, Monsieur.

1671.

CRISPIN *s'adressant à Griffaut.*

Hola,

Où diable êtes-vous donc, la Belle? Ah! vous voilà!

GRIFFAUT.

Ah! vous avez raison.

CRISPIN.

La demande est honnête.

GRIFFAUT.

Il vous faut présenter demain une requête,
A ce qu'il soit permis de le faire assigner;
Nous le ferons ensuite aisément condamner,
A vous fournir, pour vivre une somme honorable.

CRISPIN.

C'est fort bien dit.

GRIFFAUT.

Martine, apportez-moi ma table.

CRISPIN.

Est-ce pour la requête?

GRIFFAUT.

Oüi, je vais la dresser.

CRISPIN.

Faites de votre mieux.

GRIFFAUT.

Vous le pouvez penser.
Mais mettez. . . . .

CRISPIN.

Hom?

GRIFFAUT.

Mettez. . . . .

CRISPIN *à Martine.*

Dis-moi, que veut-il dire,
Martine?

MARTINE.

Il dit qu'il faut lui donner de quoi frire.

CRISPIN.

Ho! je n'avois pas mis cela dans mon marché.

MARTINE.

Il en faut bien sortir; ne fais point l'empêché;
Crois-moi, donne un écu.

Digne objet de mes vœux. Pour vous prouver ma flâme, 1671.
Je vous donne à présent, & mon corps, & mon ame;

CRISPIN *donne, un écu, & le Procureur l'ayant sonné, le serre.*

C'est un écu frélore.
Fort bien.

GRIFFAUT.

Mettez.

CRISPIN.

Martine, il en demande encore.

MARTINE.

Hé bien, donne.

CRISPIN.

Tenez.

GRIFFAUT.

Mettez....

CRISPIN.

Il y va dru.

MARTINE.

Patience.

CRISPIN.

Cela ne sort pas de ton cru;
On le voit; que d'argent! Peste.

MARTINE.

Un bon mariage
Vous payera tout.

GRIFFAUT.

Mettez....

CRISPIN.

Ah! le goulu! j'enrage.

GRIFFAUT.

Mettez.

CRISPIN.

Je n'en ai plus, Monsieur, d'homme d'honneur.

GRIFFAUT.

Je dis que vous mettiez, votre chapeau, Monsieur.

CRISPIN.

Ce n'est que cela.

GRIFFAUT.

Non.

1671. Dans ma Principauté, prêt à vous épouser;
Je veux vous enlever; permettez qu'un bai-
ser......

CRISPIN.
Ma main eft un peu prompte.
Mais rendez donc l'argent.

GRIFFAUT.
Je vous en tiendrai compte.
Comment vous nommez-vous ?

CRISPIN.
Crifpin.

GRIFFAULT.
Votre métier ?

CRISPIN.
Chevalier.

GRIFFAUT.
Chevalier Crifpin !

CRISPIN.
Non, Chevalier
De Malthe. Notre race eft fertile en grands hommes;
Depuis mille ans, neuf mois, & cinq jours, nous le
fommes
De pere en fils.

GRIFFAUT *à Martine.*
Martine, il eft fou.

MARTINE.
Je le croi;
Mais il a de l'argent, qu'importe.

CRISPIN.
Achevez-moi,
J'ai hâte, il faut que j'aille au logis voir mon Maître.

GRIFFAUT.
Votre Maître ?

MARTINE *bas à Crifpin.*
Étourdi, que lui fais tu connoître ?

GRIFFAUT.
Vous fervez donc ?

CRISPIN.
Moi ? Non..... Vous le pouvez penfer;
Le Maître dont je parle eft... eft un Maître à danfer,
Qui me montre....

GRIFFAUT.
Ah...

PRUNEAU *ouvrant sa lanterne sourde, & découvrant la lumiere.*

Ha! ha!

ISABELLE *appercevant Coclet.*

Ho! ho!

ANGÉLIQUE *appercevant Pruneau.*

Hé! hé!

COCLET.

Hi! hi!

PRUNEAU.

Hon! hon! la belle,
Vous voilà bien camuse.

ISABELLE.

Ah! fortune cruelle!

MARTINE *bas à Crispin.*

Fort bien.

CRISPIN *bas à Martine.*

Oh! j'ai de la cervelle.

GRIFFAUT.

Comment votre Tuteur a-t-il nom?

CRISPIN.

Il s'appelle...
Mon Tuteur.

GRIFFAUT.

Dites-moi son véritable nom?

CRISPIN.

Il ne m'en souvient plus, c'est un nom bas Breton,
Que je ne puis jamais mettre dans ma mémoire.
Est-il besoin qu'il soit couché dans ce grimoire?

GRIFFAUT.

Oüi.

CRISPIN.

Je vais le sçavoir, & le mettre en écrit,
De peur de l'oublier.

GRIFFAUT.

Allez, c'est fort bien dit.

1671.

GRIFFAUT à *Crispin.*

Je vous tiens, je vous tiens, Monsieur le suborneur.

PRUNEAU, *après avoir regardé Crispin.*

Comment ! C'est le valet d'un fort homme d'honneur,
Qui m'a depuis six moix donné sa chalandise ;
Il porte le flambeau quand je le clistérise.

GRIFFAUT.

C'est mon homme au Procès : c'est un jeune Barbon
Qui n'étoit pas en âge.*

CRISPIN.

Il est vrai, mais pardon ;
Vos filles, plus que moi, sont causes du mystere,
Près de l'une j'étois le Prince de Chimere ;
Près de l'autre j'étois le Chevalier Crispin.
Je ne suis qu'un Valet, je le confesse enfin,
Mais plus homme de bien que l'on ne peut comprendre,
Ayant appris, Monsieur, qu'il vous falloit un gendre,
Je viens m'offrir à vous, pour avoir cet honneur.

GRIFFAUT.

Qui moi ! j'accepterois pour gendre un suborneur,
Un Valet, un coquin, un....

* Voyez la Note ci-dessus, pages 160. & *suivantes.*

1671.

CRISPIN.

Vous n'avez qu'à dire,
Cela ne vous plaît pas! Hé bien, je me retire.
Le mal n'est pas grand. *Il s'en va.*

PRUNEAU.

Quoi! vous le laissez aller?

GRIFFAUT.

Ce sont de ces affronts qu'il faut dissimuler.
Croyez-moi; leur éclat est nuisible aux familles,
Il tomberoit sur vous, ainsi que sur mes filles.

PRUNEAU.

Sur nous? Quoi! vous croyez achever?

GRIFFAUT.

Pourquoi non?

COCLET *bégayant.*

Nous... nous, pourrions..... mar.... chant...
sur.... les.... pas.... d'Actéon,
A.... avoir ce.... mal?

GRIFFAUT.

Messieurs, je n'ai qu'un mot à dire:
Le contrat est signé, cela me doit suffire;
Il faut sur cet hymen accomplir nos souhaits,
Ou contre un Procureur intenter un procès.

PRUNEAU.

Nous plaider contre vous? Achevons tout à
l'heure;
J'aimerois encor mieux vous épouser, je
meure.

COCLET.

Moi.... moi.... pareil....lement.

1671.

GRIFFAUT.

Marchez donc sur mes pas.

PRUNEAU *à Angélique*

Donnez la main.

ANGÉLIQUE.

O Ciel !

COCLET *à Isabelle.*

Allons la Belle.

ISABELLE.

Hélas !

LES QUI PRO QUO,

OU

LE VALET ÉTOURDI,

Comédie en trois Actes, & en vers ; de M. ROSIMONT,

Représentée sur le Théatre du Marais.

VOici sans contredit la meilleure Piéce de M. Rosimont. Un Valet qui veut servir son Maître, & gagner ses bonnes graces, & qui par ses étourderies le jette continuellement dans des embarras, dont il a bien de la peine à se tirer, est un personnage très-propre à mettre au Théâtre. Cette idée est heureusement imaginée, mais mal remplie par l'Auteur. Oronte

a

a grand tort de se fier à ce Valet, plus balourd qu'étourdi : d'ailleurs trop intéressé & capable de trahir son maître par l'espoir d'une récompense assez modique. 1671.

Oronte reçoit une Lettre de la part de Clarice sa maîtresse : il en est si satisfait, qu'il fait aussi-tôt présent d'une bague à Cliton son Valet qui en a été le porteur. Fabrice, camarade de Cliton, envieux de son bonheur, va trouver Clarice, espérant en obtenir aussi une Lettre qui lui vaudra une pareille récompense. Cette belle, qui a entendu dire que le pere d'Oronte veut le marier avec Léonor, interroge ce Valet. La jalousie lui fait prendre les civilités que son amant a été obligé de faire à Léonor pour des témoignages de tendresse : pleine de cette idée, elle le croit infidéle, & lui écrit en conséquence une lettre très-vive. Fabrice, qui en ignore le contenu, s'en charge avec plaisir. Nerine, suivante de Léonor, lui en remet une autre de la part de sa Maîtresse. Avec ces deux Lettres, Fabrice vient joyeusement trouver Oronte, qui, après la lecture de la premiere, lui applique un soufflet pour sa peine. Ce pauvre garçon s'excuse de son mieux, & Oronte, persuadé de son innocence, lui remet les Lettres qu'il écrit en réponses. On se doute bien que le Valet va faire ici

quelque étourderie. Cela ne manque pas
1671. d'arriver. Les Lettres tombent, Fabrice se méprend, & porte à Clarice la Lettre destinée à Léonor, & à Léonor celle qu'on lui a ordonné de rendre à Clarice. Ce Qui pro quo acheve de brouiller Oronte avec sa Maîtresse : il veut se venger de Fabrice, Timante, Amant de Léonor, & Cliton se trouvent-là fort à propos pour lui sauver la vie. Ce dernier se flatte de raccommoder la chose. Il s'agit de désabuser Clarice, & de lui faire connoître que la colere où elle est, n'a d'autre fondement qu'un mal entendu, occasionné par la mal-adresse de Fabrice ; mais le plus difficile est le moyen de dégoutter Léonor. Cliton en vient à bout, en lui faisant accroire que son Maître est accablé d'infirmités, & a tous les vices imaginables. Fabrice, qui voit que Cliton reçoit une recompense, pour avoir dit beaucoup de sottises de son Maître, voulant en mériter une plus grande, renchérit encore dans le portrait affreux qu'il fait d'Oronte à Geraste, pere de Clarice. Ce discours fait une telle impression sur l'esprit du bon homme, qu'il rompt dès ce moment les engagemens qu'il avoit pris au sujet du mariage de Clarice. Oronte au désespoir chasse Fabrice, & lui défend de se présenter jamais devant lui.

Pour derniere ressource, Cliton conseille à son Maître d'enlever Clarice, puisqu'il ne peut l'obtenir du consentement du pere. Fabrice, qui étoit caché, entend ce projet; & s'imaginant rentrer dans les bonnes graces d'Oronte, en le servant malgré lui, court d'office avertir Lisette, suivante de Clarice, qu'elle & sa Maîtresse soient prêtes lorsque son Amant viendra pour les enlever. Comme cette action se passe de nuit, Fabrice ne s'apperçoit pas qu'il parle à Geraste. Ce vieillard, apprenant ce qui se trame, fait trouver un Commissaire & des Archers qui se saisissent d'Oronte. Géraste le fait relâcher aussitôt qu'il reconnoît que tout le mal qu'on lui a dit de ce jeune homme est une pure calomnie, & consent à son mariage avec Clarice. Timante épouse Léonor, & tous les personnages sortent contens, à l'exception de Fabrice que l'on renvoye comme un coquin indigne de pardon. 1671.



1671.

LE MARIAGE SANS MARIAGE,

Comédie en cinq Actes, & en vers, par M. MARCEL, *

Représentée sur le Théatre du Marais.

* Cet Auteur nous est absolument inconnu.

SI le titre n'indiquoit le lieu où cette Comédie a été jouée, nous pourrions douter si elle l'a jamais été. C'est un ouvrage très-foible, sans conduite, sans caracteres, & extrêmement contraire aux mœurs. Nous voulons croire, (puisque l'Auteur l'assure) qu'il a pû faire plaisir à ceux qui connoissoient le personnage qu'on vouloit y jouer; (*a*) mais, excepté

(*a*) « Vous me fîtes la grace de me témoigner, (c'est l'Auteur qui parle dans son Epître dédicatoire,) » que le style ne vous en déplaisoit pas, & qu'il y avoit » même quelques endroits plus que médiocrement bien » écrits, dans le comique, & dans le sérieux galant. » Je n'eus pas besoin de vous expliquer mon dessein : » Vous jugeâtes d'abord, que si je n'avois pas suivi » cette mode nouvelle, qui s'introduit de faire la Co- » médie toute plaisante, j'avois affecté ce mélange pour » m'instruire de ce que dans la suite, je pouvois atten- » dre de l'un & de l'autre. Outre que le sujet étant de » soi très-délicat, & très-particulier, je n'avois osé le » pousser jusqu'où j'aurois pû, pour faire rire, sans » le tourner en Farce, & en faire quelque chose de » pire.... Je me flate de n'avoir pas mal réussi, puis- » que mon *Anselme* a pû vous divertir, & que ses

ce petit nombre, nous sommes persuadés que le surplus des Spectateurs a dû le trouver fort mauvais. Anselme, qui est, impuissant, voulant éprouver si sa femme Isabelle est sage, prie un de ses amis de feindre d'en être amoureux. Clotaire, c'est le nom de cet ami, y consent trop facilement pour son repos : Isabelle & lui, sans y penser, se laissent insensiblement engager dans un commerce de tendresse qui leur fait souhaiter plus d'une fois, qu'un heureux moment les délivre de ce jaloux. Gusman, Valet d'Anselme, leur en fournit le moyen, en leur découvrant l'infirmité naturelle de son Maître. Anselme, craignant que cette affaire éclatte à sa honte, consent de rompre son mariage à l'amiable. Fernand, frere d'Isabelle, profite de cette terreur pour le forcer à lui accorder sa sœur Aminte, dont il est amoureux. Lorette, suivante d'Isabelle, épouse Gusman, & Anselme quitte ces six personnes, en les donnant à tous les Diables. 1671.

» brusqueries ne ressemblent pas mal à l'original sur » lequel je les ai copiées, & qui vous a fait rire tant » de fois, dans le temps que je vous ai fait remarquer » ses extravagances. »



1671. # LA COMTESSE D'ESCARBAGNAS,

Comédie en un Acte, en prose, de M. MOLIERE,

Représentée à Saint Germain en Laye, au mois de Décembre, dans un divertissement en sept Actes, intitulé: *Le Ballet des Ballets*, & ensuite sans intermédes, sur le Théatre du Palais Royal le 8. Juillet 1672. (*Registre de Moliere.*)

Avertissement de la Comédie de la Comtesse d'Escarbagnas, édition in-12. Paris, 1739.

« LE Roy s'étant proposé de donner » un divertissement à MADAME, à » son arrivée à la Cour, choisit les plus » beaux endroits des ballets qui avoient » été représentés devant lui depuis quel- » ques années, & ordonna à Moliere de » composer une Comédie qui enchainât » tous ces morceaux différens de musi- » que & de danse. Moliere composa pour » cette fête, *la Comtesse d'Escarbagnas*, » Comédie en prose & une pastorale; ce » divertissement parut à Saint Germain » en Laye au mois de Décembre 1671. » sous le titre de *Ballet des Ballets*. » Ces deux Piéces composoient sept Ac- » tes, qui étoient précédés d'un Prolo- » gue, & qui étoient suivis chacun d'un

» intermède. La Comtesse d'Escarbagnas » ne parut sur le Théatre du Palais Royal » qu'en un Acte, au mois de Juillet 1672. 1671.
» telle qu'on la joue encore aujourd'hui, » & telle qu'elle est imprimée. Il y a ap- » parence qu'elle étoit divisée d'abord en » plusieurs Actes. Pour ce qui est de la » Pastorale, il ne nous en reste que le » nom des Acteurs, & des Comédiens qui » la représentoient.

Acteurs de la Comédie.

La Comtesse d'Escarbagnas, *Mademoiselle Marotte.* Julie, *Mademoiselle Beauval.* Cléante, *le Sieur de la Grange.* Le petit Comte, fils de la Comtesse, *le Sieur Gaudon.* Bobinet, *le Sieur Beauval.* M. Tibaudier, Conseiller, *le Sieur Hubert.* M. Harpin, Receveur des Tailles, *le Sieur du Croisy.* Andrée, Suivante de la Comtesse, *Mademoiselle Bonneau.* Criquet, *le Sieur Finet.* Jeannot, *le Sieur Boulonnois.*

Acteurs de la Pastorale.

Une Nymphe, *Mademoiselle de Brie.* La Bergere en homme, *Mademoiselle Moliere.* La Bergere en femme, *Mademoiselle Moliere.* Un Berger amant, *le Sieur Baron.* Premier Pastre, *le Sieur Moliere.* Second Pastre, *le Sieur la Tho-*

1671. *rilliere.* Un Turc, *le Sieur Moliere.*

« Voici quel étoit l'ordre & la distri-» bution des Actes & des Intermédes de » ce divertissement » (lorsqu'il fut représenté à Saint Germain en Laye.)

PROLOGUE.

Le Prologue réunissoit le premier Intermède des *Amans magnifiques*, avec les chants & les danses du Prologue de Psiché. Vénus, descendue du Ciel, jettoit les fondemens de toute la Comédie & des divertissemens qui devoient suivre.

Premiere Acte de la Comédie.

PREMIER INTERMEDE.

La plainte, qui fait le premier Intermede de *Psiché.*

Seconde Acte de la Comédie.

SECOND INTERMEDE.

Cérémonie magique de *la Pastorale comique*, représentée dans la troisiéme entrée du *Ballet des Muses.*

Troisiéme Acte de la Comédie.

TROISIÉME INTERMEDE.

Combat des Suivans de l'Amour & des Suivans de Bacchus, qui fait le quatriéme Intermède de *George Dandin.*

1671.

Quatriéme Acte de la Comédie.

QUATRIÉME INTERMEDE.

Entrée d'une Egyptienne, dansante & chantante, suivie de douze Egyptiens dansans, tirée de *la Pastorale Comique*, représentée dans la troisiéme entrée du *Ballet des Muses.*

Entrée de Vulcain, des Cyclopes, & des Fées, qui fait le second Interméde de *Psiché.*

Cinquiéme Acte de la Comédie.

CINQUIÉME INTERMEDE.

Cérémonie Turque du quatriéme Acte du *Bourgeois Gentilhomme.*

Sixiéme Acte de la Comédie.

SIXIÉME INTERMEDE.

Entrée d'Italiens, tirée du Ballet *des Nations*, représenté à la suite du *Bourgeois Gentilhomme.*

Entrée d'Espagnols, tirée du même Ballet des Nations.

Septiéme & dernier Acte de la Comédie.

SEPTIÉME ET DERNIER INTERMEDE.

Entrée d'Apollon, de Bacchus, de Mo-

1671. me & de Mars, qui fait le dernier Intermède de Psiché.

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« La Comtesse d'Escarbagnas n'est » qu'une peinture simple des ridicules » qui étoient alors répandus dans la Pro- » vince, d'où ils ont été bannis, à mesure » que le goût & la politesse s'y sont in- » troduits. Les rôles de la Comtesse, de » M. Tibaudier, & de M. Harpin, sont » le germe de trois caracteres que les Au- » teurs comiques ont depuis si souvent » traités & développés sur le Théatre. » Cette Comédie, suivie d'une *Pastorale* » *Comique*, dont il ne nous est resté que » les noms des personnages, parut dans » une fête que le Roy donna à MADAME, » à Saint Germain en Laye; au mois de » Décembre 1671. les deux Piéces, divi- » sées en sept Actes, sans qu'on en con- » noisse la véritable distribution, y étoient » accompagnées d'intermédes tirés de plu- » sieurs divertissemens qui avoient déja » été représentés devant le Roy.

Nous croyons devoir finir cet article par un fait qui regarde le *Martial*, Marchand Gantier, dont parle la Comtesse d'Escarbagnas; mais pour épargner au Lecteur la peine de chercher ce passage dans la Piéce, nous allons le rapporter ici.

Après que M. Tibaudier a lû ses vers,

le Vicomte dit, parlant à la Comtesse : 1671. Scene XVI. de la Comtesse d'Escarbagnas.

. . . . Je trouve ses vers admirables, & ne les appelle pas seulement deux strophes, comme vous ; mais deux épigrammes, aussi bonnes que toutes celles de *Martial*.

LA COMTESSE.

Quoi ?. *Martial*, fait-il des vers ? Je pensois qu'il ne fit que des gands ?

M. TIBAUDIER.

Ce n'est pas ce *Martial*-là, Madame, c'est un Auteur qui vivoit il y a trente ou quarante ans.

Ce Martial, qui ne faisoit point de vers, étoit un Marchand Parfumeur, & joignoit à cette qualité, celle de Valet de Chambre de MONSIEUR. C'est Loret qui nous apprend cette anecdote, ainsi qu'une Fête singuliere, qu'il donna en 1652. Voici le détail que Loret en donne.

Lettre en vers du 9. Novembre. 1652.

De *Monsieur*, un valet de chambre,
Ce grand vendeur de musq & d'ambre,
A sçavoir le Sieur *Martial*,
Se voulant montrer jovial,
Fit par pure réjouissance,
Un Festin de rare importance,
A douze de ses compagnons ;
Illec, on ne vit point d'oignons,

1671.

Mais des muſcades, des eaux d'anges,
Des Orangers chargés d'Oranges,
Et de très-excellents ragoûts,
Qui flairoient mieux que des égoûts :
Mais la fine galanterie,
Que j'euſſe cent fois plus chérie,
Que les plats les mieux apprêtés,
Qu'on y voyoit de tous côtés,
Fut, que douze charmantes filles,
Jeunes, riantes & gentilles,
Ayant toutes beaucoup d'appas,
Vers le déclin dudit repas,
D'une façon fort agréable,
Servirent le déſert ſur table ;
Anis, ſucres, pommes, biſcuit,
Bref, chacune porta ſon fruit ;
Après, laquelle gaillardiſe,
Une muſique aſſez exquiſe,
De deux, ou trois, ou quatre chœurs,
Ravit les ames & les cœurs ;
Enſuite, on bût à taſſe pleine,
La ſanté du Roy, de la Reine, *
Et de Monſieur, auſſi d'Anjou,
De la Cour le charmant bijou.
Ce fut chez Monſieur de Beliévre,
Que cette bande gaye & miévre,
Vint, ſe rencontra, ſe rangea,
Puis bût, chanta, danſa, mangea.

* La Reine-Mere.

1672.

BAJAZET,

Tragédie de M. RACINE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne le quatre ou le cinq Janvier.

LE succès de Bajazet ne fut point balancé, ainsi que l'avoit été celui de Britannicus; & cette Tragédie acheva d'assurer la réputation de son Auteur. « * Les grands connoisseurs estimeront » toujours cette Piéce. Il n'en sera pas de » même peut être des médiocres Lecteurs. » Ils seront prévenus contre des Turcs » aussi polis que les Turcs de Bajazet; » mais pourquoi ne le seront-ils pas con- » tre des Payens tels que *Britannicus*, » *Alexandre & Andromaque*? C'est » qu'en général nous ne connoissons pas » aujourd'hui les Payens comme nous » connoissons les Turcs; & d'ailleurs il » n'y a pas contre les premiers une cer- » taine prévention désavantageuse que » deux Peuples contemporains se trou- » vent avoir l'un pour l'autre. On s'ima- » gine que des Turcs doivent être bar- » bares, farouches, cruels, & n'aiment » que le sabre à la main. On croit qu'ils » doivent parler autrement que nous;

* Remarques sur les Tragédies de Racine.

1672. » peu s'en faut qu'on ne les prive de la » faculté de penser comme nous pensons. » Il est pourtant aisé de prouver que les » Turcs ont autant de délicatesse dans les » sentimens qu'aucun Peuple qu'il y ait » dans le monde. Quoi qu'il en soit, je » connois des Dames qui pleurent à Bri- » tannicus, mais qui se gardent bien de » pleurer à Bajazet, parce que ce seroit » peut-être le plus grand de tous les pé- » chés que d'oser pleurer pour l'infortune » d'un Turc; & quand ce ne seroit pas » un péché, elles ne le pleureroient point » encore, parce qu'un Turc, à ce qu'elles » croyent, n'est pas fait comme un Fran- » çois. Plaisante prévention! aussi bien » fondée que celle de ces bons Catholi- » ques de Village, qui sont tous étonnés » de trouver des Huguenots faits comme » eux.

» Il faut avouer pourtant que les » mœurs de cette Piéce sont un peu trop » Françoises; (*a*) mais c'est un défaut qui

---

(*a*) « Bajazet aime tendrement, & cette passion lui » inspire des sentimens plus délicats que l'on n'en sup- » pose dans les Turcs; mais que l'on prenne bien garde, » ces sentimens sont toujours conformes au génie de sa » nation, & au milieu du rafinement que l'on y blâ- » me, on entretenoit certain air de férocité, qu'un » Poëte moins habile que Racine, ne pouvoit pas attra- » per. *Bibliothèque Françoise des Livres nouveaux*, Tome premier pages 196 & 197.

» regne généralement dans les Piéces de 1672.
» Racine, & de nos Poëtes modernes. Ils
» font toujours parler les gens selon le gé-
» nie de notre Nation.

» Corneille s'est assez bien garanti de
» ces défauts; mais les anciens l'ont mieux
» connu que nous. La regle demande-
» roit le tour d'esprit des Orientaux dans
» les caracteres des personnages de Ba-
» jazet, & c'est ainsi que Quinte-Curce
» a fait parler les Ambassadeurs des Scy-
» thes, suivant le génie de leur Pays. »
Bajazet parut dans le temps que de Visé
commença son Mercure Galant, cet Au-
teur fut obligé de parler de la réussite de
cette Tragédie, mais ce fut d'une façon
qui marquoit l'envie qu'il portoit à la
gloire de ce grand Poëte, le Lecteur en
va juger. « * On représenta ces jours pas-
» sés sur le Théatre de l'Hôtel de Bour-
» gogne, une Tragédie intitulée *Baja-*
» *zet*, & qui passa pour un ouvrage ad-
» mirable. Je crois que vous n'en doute-
» rez pas, quand vous sçaurez que cet
» ouvrage est de M. Racine, puisqu'il ne
» part rien que d'achevé de la plume de
» cet illustre Auteur. Le sujet de cette
» Tragédie est Turc à ce que rapporte
» l'Auteur dans sa Préface. (*a*) Voici en

* Mercure Galant, Tom. I. Lettre du 9. Janvier 1672.

(*a*) De Visé ne cite la Préface de Bajazet, que par ironie, car cette Tragédie ne fut imprimée que quelques mois après sa premiere représentation.

1672. » deux mots ce que j'ai appris de cette » Histoire, dans l'Historien du Pays, par » où vous jugerez du génie admirable du » Poëte, qui, sans en prendre presque rien, » a sçu faire une Tragédie si achevée.

» Amurat avoit trois freres, quand il » partit pour le siége de Babylone, il en » fit étrangler deux, dont aucun ne s'ap- » pelloit Bajazet; & l'on sauva le troi- » siéme de sa fureur, parce qu'il n'avoit » point d'enfant pour succéder à l'Em- » pire Othoman. Ce Grand Seigneur me- » na dans son voyage sa Sultane favorite. » Le grand Visir qui se nommoit Mehe- » met Pacha, y étoit aussi, comme nous » voyons dans une relation faite par un » Turc du Sérail, & traduite en Fran- » çois par M. du Loir, qui étoit alors à » Constantinople. Ce fut ce grand Visir » qui commença l'attaque de cette fa- » meuse Ville vers le Levant, avec le » Gouverneur de la Gréce Aly Pacha, fils » d'Arlan, & l'Aga des Janissaires avec » son Régiment. A son retour, il entra » triomphant dans Constantinople com- » me avoit fait peu de jours auparavant » le Grand-Seigneur son Maître. Cepen- » dant l'Auteur de Bajazet le fait demeu- » rer ingénieusement dans Constantino- » ple sous le nom d'Acomat, pour favori- » ser les desseins de Roxane qui se trouve

» dans

1672.

» dans le Sérail de Bysance, quoiqu'elle
» fut dans le Camp de sa hautesse, &
» tout cela pour élever à l'Empire Baja-
» zet, dont le nom est très-bien inven-
» té. Le troisiéme frere du Sultan Amu-
» rat qui restoit, & qui lui échapa, par
« les soins de leur commune mere, se
» nommoit Ibrahim, dont ce cruel Em-
» pereur eut la barbarie de se vouloir dé-
» faire, dans l'extrêmité de la maladie
» qui le fit mourir, à dessein (dit-on) de
» faire son successeur le jeune Mustapha
» Capoudan Pacha; son favori, à qui il
» avoit donné une fille unique qu'il avoit
» eu de la Sultane qu'il aimoit le plus. Je
» ne puis être pour ceux qui disent que
» cette Piéce n'a rien d'assez turc; il y a
» des Turcs qui sont galans, & puis elle
» plaît; il n'importe comment, & il ne
» coûte pas plus quand on a à feindre,
» d'inventer des caracteres d'honnêtes
» gens, & de femmes tendres & galan-
» tes, que ceux des barbares qui ne con-
» viennent pas au goût des Dames de ce
» siécle, à qui sur toutes choses il est im-
» portant de plaire..... mais retournons
» à l'Auteur de Bajazet..... Je n'ai rien à
» vous dire de son mérite; il est si grand,
» qu'on ne peut trouver de place sur le
» Parnasse aujourd'hui digne de lui être
» offerte; & ses amis le placent entre So-

1672. » phocle & Euripide, aux Piéces duquel » il semble que Diogéne Laërce veuille » nous faire entendre que Socrate avoit » la meilleure part des plus beaux en» droits. Les Rivaux de cette Euripide » ou Socrate François, voudroient bien, je » crois, le voir où sont déja ces grands » personnages Grecs, quand même sa » mémoire devroit être aussi glorieuse, » que celle qu'ils ont méritée. »

Nous croyons qu'il est inutile de faire remarquer la satyre envenimée que renferme la fin de ce passage; mais il est nécessaire de relever le trait historique de la vie d'Amurat: nous lui opposons le commencement de la Préface que M. Racine mit à la tête de sa Tragédie de Bajazet, ce morceau fera connoître le peu de bonne foi de M. de Visé, ou son ignorance dans l'Histoire des Turcs.

Préface de Bajazet.

» Sultan Amurat, ou Sultan Morat, » Empereur des Turcs, celui qui prit Ba» bylone en 1638. a eu quatre freres. » Le premier, c'est à sçavoir Osman, fut » Empereur avant lui, & regna environ » trois ans, au bout desquels les Jannis» saires lui ôterent l'Empire & la vie. Le » second se nommoit Orcan. Amurat, » dès les premiers jours de son regne, le » fit étrangler. Le troisiéme étoit Bazajet, » Prince de grande espérance, & c'est lui

» qui est le Héros de ma Tragédie. Amurat, ou par politique, ou par amitié, l'avoit épargné jusqu'au siége de Babylone. Après la prise de cette ville, le Sultan victorieux envoya un ordre à Constantinople pour le faire mourir; ce qui fut conduit & exécuté à peu près de la maniere que je le représente. Amurat avoit encore un frere, qui fut depuis le Sultan Ibrahim, & que ce même Amurat négligea comme un Prince stupide qui ne lui donnoit point d'ombrage. Sultan Mahomet qui regne aujourd'hui, est fils de cet Ibrahim, & par conséquent neveu de ce Bajazet. 1672.

» Les particularités de la mort de Bajazet ne sont encore dans aucune Histoire imprimée. M. le Comte de Cézy étoit Ambassadeur à Constantinople lorsque cette aventure Tragique arriva dans le Sérail. Il fut instruit des Amours de Bajazet, & des jalousies de la Sultane. Il vit même plusieurs fois Bajazet à qui on permettoit de se promener quelquefois à la pointe du sérail sur le canal de la Mer noire. M. le Comte de Cézy disoit que c'étoit un Prince de bonne mine. Il a écrit depuis les circonstances de sa mort; il y a encore plusieurs personnes de qualité qui se souviennent de lui en avoir entendu

1672. » faire le récit lorsqu'il fut de retour en » France.

M. de Visé n'est pas le seul qui se soit déclaré contre la Tragédie de Bajazet; une personne d'un tout autre poids pensoit à-peu-près comme lui; & cette personne est Madame la Marquise de Sévigné, si généralement estimée de son temps, & dont la mémoire s'est perpétuée par ses lettres imprimées à Paris en six volumes *in*-12. Les Lettres de cette Dame sont des chefs-d'œuvres & des modéles en ce genre, l'esprit y brille par tout, mais la prévention & l'habitude y tiennent souvent la place du jugement & du bon goût. On pourroit rapporter quantité d'éxemples pour prouver ce que nous avançons; mais nous nous renfermons dans ce qui regarde la Tragédie de Bajazet.

Lettres de Madame de Sévigné, T. II. Lettre du Mercredi, 13. Janvier 1672.

« Racine a fait une Tragédie qui s'appelle Bajazet qui releve la paille; vraiment elle ne va pas *Empirando*, comme les autres. M. de Talard dit qu'elle est autant au-dessus des Piéces de Corneille, que celle de Corneille sont au-dessus de celles de Boyer. Voilà ce qui s'appelle louer. Il ne faut point tenir les vérités captives. Nous en jugerons par nos yeux & nos oreilles. La Piéce de Racine m'a paru belle. Nous y avons

» été. Ma belle fille (*a*) m'a paru la plus » miraculeuse bonne Comédienne que » j'aye vûe. Elle surpasse la Des Œillets » de mille piques; & moi qu'on croit » assez bonne pour le Théatre, je ne suis » pas digne d'allumer les chandelles quand » elle paroît. Elle est laide de près, & je » ne m'étonne pas que mon fils ait été » suffoqué par sa présence; mais quand » elle dit des vers, elle est adorable. Ba» jazet est beau. J'y trouve quelque em» barras sur la fin, & il y a bien de la » passion, & de la passion moins folle que » celle de Bérénice. Je trouve pourtant » à mon petit sens, qu'elle ne surpassera » pas Andromaque; & pour les belles Co» médies de Corneille, elles sont autant » au-dessus, que votre idée étoit au-des» sus de....appliquez, & ressouvenez-vous » de cette folie, & croyez que rien n'ap» prochera des divins endroits de Cor» neille. Il nous lut l'autre jour une Co» médie chez M. de la Rochefoucault, » qui me fit souvenir de sa défunte veine. » Cependant je voudrois que vous fussiez » venu avec moi après diner, vous ne » vous seriez point ennuyée. Vous auriez » peut-être pleuré une petite larme, puis-

1672.

Idem. Lettre 15. Janvier 1672.

(*a*) Madame de Sévigné appelloit ainsi Mademoiselle de Champmeslé, à cause que cette Actrice avoit été aimée de M. de Sévigné son fils.

1672.

» que j'en ai pleuré plus de vingt. Vous au» riez admiré votre belle-sœur,* vous au» riez vû les Anges (a) devant vous, & la » Bordeaux, qui étoit habillée en petite » mignone, M. le Duc étoit derriere. » Pomenars étoit au-dessus avec les La» quais, son manteau dans son nez, parce » que le Comte de Créancé le veut faire » pendre, quelque résistance qu'il y fasse. » Tout le bel air étoit sur le Théatre. M. » le Marquis de Villeroy avoit un habit de » bal, le Comte de Guiche, ceinturonné » comme son esprit; tout le reste en bandis.

* Mademoiselle de Champmeslé.

Idem. Lettre du 16. Mars 1672.

» Je suis au désespoir que vous ayez eu » Bajazet par d'autres que par moi. Vous » en avez jugé très-juste & très-bien, & » vous aurez vû que je suis de votre avis. » Je voudrois vous envoyer la Champ» meslé pour vous rechauffer la Piéce. » Le personnage de Bajazet est glacé, les » mœurs des Turcs y sont mal observées; » ils ne font point tant de façon pour se » Marier. Le dénouement n'est point bien » préparé. On n'entre point dans les rai» sons de cette grande tuerie : il y a pour» tant des choses agréables, & rien n'est » parfaitement beau, rien qui enleve; » point de ces tirades de Corneille qui » font frissonner. Ma fille, gardons-nous

(a) Mesdames de Grancey & de Marey, qu'on nommoit ainsi à la Cour.

» bien de lui comparer Racine ; sentons-» en la différence ; il y a des endroits » froids & foibles, & jamais il n'ira plus » loin qu'Andromaque. Bajazet est au-» dessous, au sentiment de bien des gens, » & au mien, si j'ose me citer. Racine » fait des Comédies pour la Champmeslé, » & ce n'est pas pour les siécles à venir. » Si jamais il n'est plus jeune, & qu'il » cesse d'être amoureux, ce ne sera plus » la même chose. Vive donc notre vieil » ami Corneille, pardonnons lui de mé-» chans vers en faveur des divines & su-» blimes beautés qui nous transportent ; » ce sont des traits de maître qui sont ini-» mitables ; Despréaux en dit encore plus » que moi ; en un mot c'est le bon goût, » tenez vous-y.

Madame de Sévigné, après avoir porté un jugement si désavantageux sur les ouvrages de M. Racine, changea de sentiment, lorsque la Tragédie d'Esther parut à Saint Cyr ; nous en parlerons sous l'année qu'elle fut représentée à Paris. Revenons à Bajazet, que M. de Longepierre propose comme un modéle pour la conduite, & sur-tout pour l'exposition du sujet. Voici ses termes : * » veut-on ju-» ger par ses yeux si M. Racine entend » le Théatre, qu'on examine la premiere » Scene de Bajazet. Qu'on y envisage

* Paralléle de Corneille & de Racine, par M. de Longepierre, article XVII.

1672. » comment dans un ſujet inconnu, & » qui s'eſt paſſé dans un Pays où les » mœurs & les coutumes ſont différen- » tes des nôtres, dans un ſujet où ces » mœurs & ces coutumes ſont mêmes » violées quelque fois par la néceſſité » de la repréſentation : qu'on enviſage, » dis-je, comment le Poëte inſtruit & dé- » veloppe toutes ces choſes inſenſiblement » & ſans affectation : qu'on éxamine at- » tentivement le progrès de cette Scene ; » comment le plan de la Piéce ſe trace, » s'ordonne & s'arrange naturellement, » & ſans qu'il y paroiſſe que le Poëte s'en » mêle ; comment toutes les difficultés » s'applaniſſent d'elles-mêmes ; comment » les demandes & les réponſes d'Acomat » d'Oſmin, ou pour mieux dire, les lu- » mieres néceſſaires à l'intelligence de la » Piéce, naiſſent du fond de la choſe ; » comment ces deux Acteurs narrent ſans » narrer, & inſtruiſent ſans qu'ils ſem- » blent vouloir inſtruire ; on tombera ai- » ſément d'accord de la vérité de ce que » je dis ; & plus on aura de jugement, » plus on ſera charmé de l'art qui entre » dans cette Scene.

Avant de rapporter la critique de Bajazet, tirée de l'*Apollon Charlatan*, nous croyons devoir placer celle de M. Tafignon, Voici ce que l'Abbé Granet, dans

dans la Préface du recueil des *Dissertations sur plusieurs Tragédies de Corneille & de Racine*, dit sur l'ouvrage de M. Tafignon, après en avoir rapporté le titre. (a) « Cet écrit est l'ouvrage d'un hom- 1672.
» me d'esprit & de goût. Il s'y propose de
» réfuter le jugement porté par la Bruyere
» sur nos deux grands Poëtes tragiques.
» *Corneille*, dit le Théophraste François,
» *peint les hommes comme ils devroient*
» *être, & Racine les peint tels qu'ils*
» *sont.* Ce jugement en a si fort imposé
» au public, qu'il s'est cru dispensé de le
» discuter... La discussion a fait recon-
» noître au Critique que Corneille a peint
» les hommes tels qu'ils sont, & que Ra-
» cine a fait le contraire dans quelques-
» unes de ses Piéces... Le Critique ajoute
» que Corneille, à force d'étudier les Ro-
» mains, avoit pris leurs mœurs, & qu'on
» sent dans le moindre mot respirer leur
» véritable génie. Il cite à ce sujet la fa-
» meuse réponse du vieil Horace, *qu'il*
» *mourut.* C'est-là, poursuit-il, l'héroï-
» que qui est sans doute plus propre à la
» Tragédie, qu'une exacte fidélité en
» amour, sur laquelle roule toute une

(a) Dissertation sur les caracteres de Corneille & de Racine, contre le sentiment de la Bruyere, par M. Tafignon, Avocat au Parlement de Bourgogne, Paris, 1705. in-12.

1672. » Piéce de Racine. Il s'agit ici de la Tra-
» gédie de Bajazet, & voici les propres
» termes du Critique.

» Roxane a reçu un ordre d'Amurat, » occupé à la guerre, de faire mourir Ba- » jazet son frere, enfermé depuis long- » temps dans le Sérail. Elle lui ouvre les » portes de sa prison, & le met en état » de monter sur le trone, s'il veut lui pro- » mettre sa foi. Bajazet, qui adore Ata- » lide, ne veut rien promettre, & se re- » tranche sur les sentimens de reconnois- » sance. Roxane, indignée de ses froi- » deurs, souscrit à sa perte, commande » au Visir de fermer le Sérail, & de faire » rentrer les Esclaves dans leur devoir. Le » Visir découvre la cause de ce change- » ment, il remontre à Bajazet qu'il favo- » risoit ce qu'il avoit à espérer, & ce » qu'il a maintenant à craindre : il le presse » de promettre, & lui dit vingt fois, que » quand il sera maître de l'Empire, il le » sera aussi de sa promesse. Cet Amant, » sans laisser voir la passion qui le retient, » refuse de se rendre aux remontrances » de son ami. Atalide, allarmée du péril » où est son amant, accourt à son aide, » fait parler ses soupirs & ses douleurs, » le prie de contenter la Sultane. Bajazet » s'obstine encore plus à mourir fidéle,

» son amante lui dit même qu'il peut vi- 1672.
» vre sans la trahir.

La Sultane vous aime, & malgré sa colere, ACTE II. SCENE V.
Si vous preniez, Seigneur, plus de soin de lui plaire,
Si vos soupirs daignoient lui faire pressentir
Qu'un jour....

BAJAZET.

Je vous entens, je n'y puis consentir.

» Enfin, pressé par les pleurs de sa Maî-
» tresse, il se résout à paroître devant
» Roxane. Comme on croit aisément ce
» qu'on souhaite, la Sultane n'apperçoit
» pas plutôt Bajazet, qu'elle s'imagine
» que l'amour seul le ramene; & sans
» qu'il témoigne aucune ardeur, elle re-
» prend pour lui toute sa tendresse. Ata-
» lide apprend par le Visir qui ne sçavoit
» rien de son amour, la réconciliation de
» la Sultane & de Bajazet, & même que
» tous les deux avoient marqué à l'envie
» leur joye & leurs feux, ce qui n'étoit
» pas; néanmoins elle le croit, quoiqu'elle
» dût assez connoître son amant, pour
» ne pas soupçonner qu'il eut paru véri-
» tablement amoureux; elle le voit, lui
» fait des reproches; son amant n'en peut
» souffrir l'injustice; & dans le temps
» que la Sultane, déçûe par son propre
» amour, vient le déclarer Empereur dans

1672. » le Sérail, il ne peut feindre un moment » & lui répond qu'il va attendre les effets » de ses bontés, si sa complaisance & ses » soins peuvent les mériter. Cette amante » offensée rentre dans sa premiere fureur, » jure sa perte. Atalide évanouie lui fait » découvrir sa rivale, elle le livre aux » muets, & Bajazet perd ainsi la vie, » l'Empire & sa Maîtresse, biens qu'il se » seroit conservés, en feignant quelque » favorable disposition pour la Sultane » jusqu'après l'exécution. Certainement » les hommes ne ressemblent point à ce » portrait, si ce n'est ceux qui habitent » le Pays de Tendre. »

M. Tafignon juge un peu légerement du personnage de Bajazet, il n'a pas assez réfléchi sur l'art que M. Racine a employé en le composant: pour lui faire éprouver le malheur qui lui arrive, il a fallu le peindre fier & trop sensible à l'amour; ces deux passions qui gouvernent ce jeune Prince sans expérience, lui font commettre une imprudence qui lui coûte la vie. Cette catastrophe est forcée par l'Histoire, & M. Racine n'a pas été le maître d'y rien changer. Finissons par le passage de l'*Apollon Charlatan*, dont nous avons parlé.

1672.

Par cette cruauté, plus que Néronienne,*
Phœbus au sang accoutumé,
Sans crainte d'en être blâmé,
Réveilla des Sultans la fureur ancienne.
Par un nouveau complot la *Racine* opéra,
Dans le Sérail on soupira.
Au pauvre *Bajazet* elle devint funeste:
Atalide en mourut, Roxane en expira:
Et quand la fureur Turque eut joué de son reste,
Toute leur séquelle en pleura.
Mais c'étoit aussi grand dommage,
De tant de gens morts à la fois,
Qui n'étoient Turcs que de visage:
Car pour les mœurs, pour le langage,
C'étoient de naturels François.
Le fier Bajazet, toutefois
Osant traiter de Turc à More,
Une Sultane qui l'adore,
Phœbus en le tuant n'a pas eû trop de tort;
Puisqu'une si folle conduite,
Dont la *Racine* fut l'origine & la suite,
Ne pouvoit causer que la mort.

* Il parle de la Tragédie de Britannicus.



1672.

LE MARIAGE DE BACCHUS ET D'ARIANE,

Comédie-Héroïque, en trois Actes & en vers libres, avec des Machines, & un Prologue aussi en vers libres, par M. de Visé,

Représentée sur le Théatre du Marais, le 7. Janvier. (a).

Le sujet de cette Piéce a été si souvent présenté au Théatre, que nous n'en donnons l'extrait, que pour faire con-

(a) « On ne parle ici que de divertissemens, & jamais les Ballets, & la musique ne furent si fort à la mode. Les Comédiens du Marais ont représenté depuis peu, une Piéce qui en est toute remplie. Elle est intitulée LE MARIAGE DE BACCHUS & d'ARIANE. Les Chansons en ont paru fort agréables, & les airs en sont faits par ce fameux *M. de Moliere*, dont le mérite est si connu, & qui a travaillé tant d'années aux airs des Ballets du Roy. Elle est de l'Auteur des *Amours du Soleil*, qui firent tant de bruit l'année derniere : & qui, cet hyver, eut encore occupé le Théatre pendant deux mois. Je ne vous dirai rien à l'avantage de ces Piéces, il est trop de mes amis, & les louanges que je lui donnerois seroient peut-être suspectes. » *Mercure Galant*, *Tome I. Lettre du* 16. *Janvier* 1672. *pages* 110 & 111.

noître la façon dont l'Auteur l'a traité, (a) & le goût de sa versification. 1672.

Mercure ordonne aux habitans de l'Isle de Naxe de se préparer à recevoir Bacchus. Junon, prévoyant que ce Dieu y doit devenir amoureux d'Ariane, pour traverser ses plaisirs, excite une tempête, qui oblige Thésée à rentrer dans le Port. L'Amour raille Junon, & lui prédit que ses efforts seront inutiles. Il termine ainsi le Prologue.

Qu'une femme de bien, est un meuble incommode ! Prologue ; Scene IV.

Si toutes celles de nos Dieux
De la fiere Junon vont suivre la méthode,
Il faudra pour la terre abandonner les Cieux.

(a) « Cette Piéce, (dit M. de Visé dans son avis au » Lecteur) ayant été représentée pendant trois mois, » un succès si avantageux doit justifier tout ce que les » Critiques pourroient y avoir trouvé à redire. Il n'y a » point d'ouvrage si parfait qui ne soit condamné par » de certains esprits contrarians, & qui font profes» sion de n'être jamais du sentiment des autres ; mais » quand leurs censures sont étouffées par la foule des » acclamations, on doit peu s'en mettre en peine, » & ils se font plus de tort qu'à la réputation de ceux » qu'ils attaquent. Ces Messieurs croyent faire paroître » leur esprit en condamnant toujours les endroits qui » sont généralement approuvés. Leur Critique, toute» fois, n'a pû s'attacher aux ornemens de cette Piéce : » ils ont trouvé qu'ils entroient tous dans le sujet, ce » qui se rencontre rarement. Comme mon principal » dessein a été que le spectacle y entrât sans y paroître » forcé, je crois avoir réussi, puisque j'ai atteint le but » que je m'étois proposé. Je ne dis rien du caractere de » Thésée, il a plû à toutes les femmes, & elles ont » avoué que la plûpart des Amans lui ressembloient. »

1672. Mais je sçais le secret d'appaiser sa colere :
Jupiter averti de toute cette affaire,
Pour rompre ses cruels projets,
Sçaura trouver la nuit les secrets de lui plaire,
Qui lui feront changer les desseins qu'elle a faits :
L'Hymen, comme l'Amour, est tout plein de mystere,
Il a pour réussir des moyens assez doux ;
Et le lit entre les époux,
Raccommode bien des affaires.

Ariane ouvre le premier Acte par ses plaintes & ses regrets, sur le départ & l'infidélité de Thésée. Bacchus arrive, la voit, & en est épris dans le même instant. On ne doit pas être étonné si la Princesse répond un peu froidement à une déclaration aussi brusque. Que faites-vous donc, Madame ? Lui dit Corcine, sa confidente, qui reste seule avec elle.

ACTE I. SCENE VI.
Vous allez être les délices
D'un Dieu charmant qui doit être jeune toujours.
Toujours jeune, & le cœur pour vous tout plein de flâmes,
Qui doit être de vous chéri.
La rare qualité ! l'admirable mari !
Le grand bonheur pour une femme !
Quel trésor ! Que d'objets en deviendront jaloux !

Peu après, on vient annoncer le retour de Théfée. Cette nouvelle réveille dans le cœur d'Ariane tout l'amour qu'elle a fenti pour cet ingrat ; qui de fon côté, s'entretenant avec Pirithous de la paffion qu'il a eu autrefois pour la Princeffe, avoue que quoiqu'il ne l'aime plus, cependant il ne verroit qu'avec peine qu'un autre cherchât à s'en faire aimer. Il parle, & agit en petit Maître. C'eft-là ce caractere, qui, fi l'on en croit l'Auteur, *a plû à toutes les femmes*. Ariane, plus foible qu'aucune de fon fexe, fe rend dès la premiere entrevue, & reçoit enfuite fort mal le compliment de Bacchus, quoique puiffe dire Corcine, qui ne ceffe d'élever le mérite de ce nouvel amant, & fur-tout celui d'une éternelle jeuneffe.

1672.

ACTE II. SCENE V.

CORCINE.

Madame....

ARIANE.

Que veux-tu ?

CORCINE.

Vous oubliez peut-être
Que votre amant vieillira ?
Et que le beau Bacchus, fans ceffe,
Jouira d'une aimable, & brillante jeuneffe.

Mercure vient pour tâcher de gagner Ariane ; ou plutôt l'Auteur le fait paroître afin de mettre un vol de plus dans fa

Piéce, & les quatre vers suivans dans la
1672. bouche de ce Dieu.

Ne dites point du mal de mon emploi,
Je n'ai rien qui sente le crime,
Et, ce qu'on croiroit peu de moi,
Je ne parle aujourd'hui que d'amour légitime.

Comus & l'Amour s'intéressent aussi pour Bacchus. Corcine lui est d'autant plus dévouée, qu'elle est amoureuse de Comus qui lui sert de confident; mais sans aucun succès: le Dieu des festins feint d'abord de ne la pas entendre, & lorsqu'elle parle plus clairement, il lui tourne le dos, en disant qu'il n'aime que la bonne chere. Ariane presse Thésée, & lui déclare qu'elle veut le conduire à l'Autel. Thésée, épris des charmes de la jeune Æglé, paye celle-ci de mauvaises raisons. Ariane irritée le quitte dans la résolution d'accepter la main de Bacchus. Corcine se fait un malin plaisir d'apprendre cette nouvelle à Thésée, qui dans le moment reçoit une Lettre d'Æglé, par laquelle elle lui marque, que lassée de son inconstance, elle vient de faire choix d'un époux. Thésée confus se retire à l'arrivée de Bacchus, & d'Ariane, qui viennent célébrer leur heureux Hymen. Tous les Dieux de l'Olympe descendent pour l'honorer de leurs présences. Jupi-

ter donne à la mariée une couronne enrichie de pierres précieuses qu'il change ensuite en constellation céleste. 1672.

Voilà l'analyse de cette Piéce qui n'a d'héroïque que les noms des personnages, & dont tout le comique consiste dans les discours un peu trop libres des confidens. Au reste la versification est assez passable.

En 1685. les Comédiens remirent au Théatre *les Amours de Vénus & d'Adonis.* * Ils crurent que *le Mariage de Bacchus & d'Ariane*, auroit plus de succès, & le reprirent le Dimanche 11. Novembre de la même année. Cette Piéce n'eut que quatre représentations : il est vrai qu'alors les Comédiens, gênés par le privilege exclusif que M. de Lully avoit obtenu pour son Académie Royale de Musique, furent dans l'obligation de retrancher une bonne partie des agrémens qui faisoient le principal mérite de la Piéce. Ecoutons ce qu'en dit M. de Visé. « L'accueil favorable qu'on a fait *aux Amours de Vénus & d'Adonis* a engagé les Comédiens à remettre sur le Théatre LE MARIAGE DE BACCHUS que je fis deux ans après. Il s'y trouve une chose qui ne s'est encore vûë que dans Amphitrion (*quelle comparaison* !) c'est-à-dire du comique, mêlé parmi le grand sérieux. Je ne dirai rien pour le défen-

* Le Dimanche 3. Septembre 1685. Ils en donnerent six représentations.

Mercure Galant, Octobre 1685. page 355 & 356.

1672. » dre : il suffit de réussir pour être justi-
» fié. Le Héros de cette Piéce n'est rien
» moins que ce que beaucoup de person-
» nes pensent. Bacchus étant marqué
» dans la fable comme un grand Con-
» quérant, qui devoit être toujours beau,
» toujours jeune, & toujours vainqueur.
» Il y a quelques machines qui servent à
» l'embellissement de cet ouvrage, où
» l'on voit le débarquement de Bacchus
» dans l'Isle de Naxe, avec toute sa suite;
» mais son principal ornement consiste
» dans le grand nombre d'agrémens, qui,
» étant tous tirés du fond du sujet, ne
» sont pas seulement dans les entr'Actes,
» mais encore en beaucoup d'endroits du
» corps de la Piéce. Lorsqu'elle parut
» d'abord sur le *Théatre du Marais*, la
» Musique en avoit été faite par le fameux
» *M. de Moliere*, qui travailloit autrefois
» pour les divertissemens de Sa Majesté;
» mais comme il a fallu se restraindre au
» nombre des voix prescrit, on a fait fai-
» re de nouveaux airs par M. *Lallouette*,
» Eleve de M. de Lully, & qui, ayant
» toutes ses manieres, doit avoir travaillé
» selon le goût du Public. »

1672.

ARIANE,

Tragédie de Monsieur CORNEILLE DE L'ISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, le Vendredi quatriéme jour de Mars.

VOici une Tragédie dont le sujet est aussi simple que celui de Bérénice, mais dont le fond fait naître des mouvemens beaucoup plus vifs. Ariane, abandonnée par un ingrat qu'elle aime, & trahie par Phédre, sa propre sœur, présente un tableau plus sensible, & plus à la portée du Public, en général, que celui de Bérénice, simplement obligée de renoncer à un amant qu'elle aime, & dont elle est aimée. Le personnage d'Ariane intéresse du commencement à la fin; il est rendu avec art de la part du Poëte, & quoique sa versification ne soit pas élégante, elle est du moins pathétique. (*a*) Il s'en faut bien que les autres personnages méritent un pareil éloge;

(*a*) Voyez les Scenes V & VI. du second Acte. Les Scenes IV. & V du troisiéme Acte. La Scene V. du quatriéme Acte, & tout le cinquiéme Acte d'Ariane.

1672. Corneille de l'Isle semble les avoir tous sacrifiés à celui qui donne le titre à la Piéce. (*a*)

Lorsque cette Tragédie parut au Théâtre, M. de Visé, ami zélé de l'Auteur, en parla de la façon suivante : * « Enfin » l'Ariane de M. Corneille le jeune, qu'on » attendoit depuis si longtemps, parut » *Vendredi dernier*. On ne peut rien voir » de plus touchant, & cette Princesse » s'exprime avec des sentimens si tendres & si nouveaux, que personne ne » croit qu'on puisse mieux réussir en ce » genre d'écrire ; & pour tout dire enfin, » les charmes de *Bajazet* n'ont pas empêché leurs admirateurs d'en trouver » dans cette Piéce, & d'y retourner plus » d'une fois. »

* Mercure Galant, Lettre du 5 Mars 1672.

Le même M. de Visé, fit l'éloge de M. Corneille de l'Isle, dans le Mercure Galant du mois de Janvier 1710. & voici ce qu'il dit de sa Tragédie d'Ariane. (1) « Parmi ses Tragédies, on en trouve

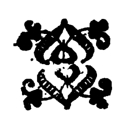
(1) Pag. 280 & 281.

Lettre de Madame de Sévigné, Tome II. Lettre du premier Avril 1672.

(*a*) « J'ai vû Ariane pour la Champmeslé seule ; » cette Comédie est fade, les Comédiens sont maudits : » mais quand la Champmeslé arrive, on entend un » murmure, tout le monde est ravi, & l'on pleure » de son désespoir. » (Il faut souvent deviner Madame » de Sévigné, par éxemple, par l'expression de *Comédiens maudits*, il faut entendre les autres personnages de la Tragédie, & non les Acteurs qui la représentoient.)

» une qui a passé pour un chef-d'œuvre.
» Jamais Piéce n'a été plus touchante, 1672.
» & plus suivie. C'est l'*Ariane* dont je
» veux parler ; & ce qui doit surprendre
» tout le monde, est que M. Corneille
» étant retiré à la Campagne, avoit
» fait cette Piéce en quarante jours. *
» Il n'avoit pas moins de facilité à travailler à ses Ouvrages de Théatre, que de mémoire pour les retenir ; & tous ceux qui l'ont connu particuliérement ont été témoins que lorsqu'il étoit prié de lire ses Piéces dans quelques Compagnies, ce qui étoit autrefois fort en usage, il les récitoit mieux qu'aucun Comédien n'auroit pû faire, sans rien lire. Il étoit si sur de sa mémoire, que souvent il ne portoit point ses Piéces sur lui. » (Nous croyons devoir passer sous silence une Parodie d'Ariane, composée par un Comédien de Province, nommé Bruit de Charville, sous le titre des *Sœurs Rivales*, qui fut jouée & imprimée à Toulouse en 1729.)

* M. de Boze dit dix-sept jours, dans l'éloge de M. Corneille de l'Isle.



1672.

LES FEMMES SÇAVANTES,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le 11. Mars. (a)

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« MOliere travailla à loisir la Comédie des *Femmes Sçavantes*. Il a » voulu y peindre le ridicule du faux bel esprit,

(a) Si l'on veut s'en rapporter à Grimarest, (1) la Comédie des Femmes Sçavantes parut à la Cour avant que d'être représentée à Paris. Voici ce qu'il en dit.

« Si le Roy n'avoit eu autant de bonté pour Moliere » à l'égard de ses Femmes Sçavantes, que sa Majesté » en avoit eu auparavant au sujet du Bourgeois Gentilhomme, (2) cette premiere Piéce seroit peut-être » tombée. Ce divertissement, disoit-on, étoit sec, peu » intéressant, & ne convenoit qu'à des gens de Lettre. » Que m'importe, s'écrioit M. le Marquis.... de voir le » ridicule d'un Pédant? Est-ce un caractere à m'occuper? Que Moliere en prenne à la Cour, s'il veut me » faire plaisir. Où a-t-il été déterrer, ajoutoit M. le » Comte de.... ces sottes Femmes, sur lesquelles il a » travaillé aussi sérieusement que sur un bon sujet? Il n'y » a pas le mot pour rire à tout cela, pour l'homme de » Cour & pour le peuple. Le Roy n'avoit point parlé à » la premiere représentation de cette Piece, mais à la » seconde qui se donna à Saint Cloud, Sa Majesté dit » à Moliere, que la premiere fois elle avoit dans l'esprit » autre chose, qui l'avoit empêché d'observer sa Piéce, » mais qu'elle étoit très-bonne, & qu'elle lui avoit fait » beaucoup de plaisir. Moliere n'en demandoit pas da-

(1) Vie de Moliere, *in*-12. Paris, 1705.

(2) Voyez l'article du Bourgeois Gentilhomme.

1672.

» esprit, & de l'érudition pédantesque. » Un sujet pareil ne fournit rien en ap- » parence qui puisse être intéressant sur » le Théatre; préjugé qui nuisit d'abord » au succès de la Piéce, mais qui ne » dura pas. On sentit bientôt avec quel » art l'Auteur avoit sçû tirer cinq actes » entiers d'un sujet aride en lui-même, » sans y rien mêler d'étranger; & on » lui sçût gré d'avoir présenté sous une » face comique, ce qui n'en paroissoit » pas susceptible.

» Des notions aussi confuses que su- » perficielles sur les sciences, des termes » d'art jettés sans choix, une affecta- » tion mal placée de pureté grammati- » cale, composent, quoiqu'avec des » nuances différentes, le fond du ca- » ractere de Philaminte; d'Armande & » de Bélise. La seule Henriette se sauve » de la contagion, & devient plus chére » à son pere, qui voit le mal avec peine, » sans avoir la force d'y remédier. L'en-

» vantage, assuré que ce qui plaisoit au Roy, étoit bien » reçu des connoisseurs, & assujettissoit les autres. Ainsi » il donna sa Piéce à Paris, avec confiance, le 11. » Mars 1672. »

Ce récit de Grimarest ne s'accorde point avec tous les faits que l'on a sur la Comédie des Femmes Sçavantes, & pourroit bien être inventé par cet Auteur, pour donner à son Ouvrage un air de singularité sur les autres faits connus.

1672. » têtement de Philaminte, & la haute » idée qu'elle a conçue des talens & de » l'esprit de Trissotin, font le nœud de » la Piéce; un Sonnet & un Madrigal, » que ce prétendu bel esprit récite avec » emphase, dans la Scene (cinquiéme) » du troisiéme Acte, la confirment dans » la résolution qu'elle avoit déja prise, de » marier au plûtôt Henriette, avec l'hom» me du monde qu'elle estime le plus. » Il seroit à souhaiter que Philaminte » fut désabusée par un incident mieux » combiné & plus raisonnable que n'est » celui des deux lettres supposées, qu'A» riste apporte au cinquiéme Acte; la » générosité réciproque de Clitandre & » d'Henriette, fait en quelque sorte ou» blier ce défaut. On prétend que la » querelle de Trissotin & de Vadius, est » copié d'après ce qui se passa au Palais de » Luxembourg, chez MADEMOISELLE, » entre deux Auteurs du temps. »

Ces deux Auteurs sont l'Abbé Cotin & Ménage: voici de quelle façon M. l'Abbé d'Olivet rend compte de ce fait. (1) « Au reste, la charmante Scene (des » Femmes Sçavantes, Acte III. Scene » V.) de Trissotin & de Vadius, est » d'après nature; car l'Abbé Cotin étoit » véritablement l'Auteur du Sonnet *à La* » *Princesse Uranie*. Il l'avoit fait pour

(1) Histoire de l'Académie Françoise, Tome II. pag. 185.

» Madame de Nemours, & il étoit allé » le montrer à MADEMOISELLE, » Princesse qui se plaisoit à ces sortes » de petits Ouvrages, & qui d'ailleurs » considéroit fort M. l'Abbé Cotin, » jusques-là même qu'elle l'*honnoroit du* » *nom de son ami*. (1) Comme il ache- » voit de lire ses vers, Ménage entra; » MADEMOISELLE les fit voir à Ménage, » sans lui en nommer l'Auteur: Ména- » ge les trouva, ce qu'effectivement ils » étoient, détestables: là-dessus nos » deux Poëtes se dirent à peu près l'un » à l'autre les douceurs que Moliere a » si agréablement rimées. »

1672.

(1) Mercure Galant, Tome I. année 1672.

Cette querelle, toute Théatrale qu'elle parut à Moliere, ne fut qu'un accessoire au dessein qu'il avoit de se venger de l'Abbé Cotin, qui s'étoit déclaré son ennemi en plusieurs occasions. Nous allons rapporter les sujets de plaintes que Moliere eut contre cet Abbé.

« L'Abbé Cotin, irrité contre Des- » préaux, qui l'avoit raillé dans sa troi- » siéme Satyre, sur le petit nombre » d'Auditeurs qu'il avoit à ses sermons, » (*a*) fit une mauvaise Satyre contre » lui, dans laquelle on lui reprochoit, » comme un grand crime, d'avoir imité

Mémoires pour servir à l'Histoire des Gens de Lettres, par le P. Niceron, Tom. XXIV. p. 225 & 226.

(*a*) Avant lui Juvénal avoit dit en latin,
Qu'on est assis à l'aise aux Sermons de Cotin.

1672. » Horace & Juvenal, &c. Cotin ne » s'en tint pas à sa Satyre, il publia un » autre Ouvrage sous ce titre : *La Critique désintéressée sur les Satyres du temps*, in-8°. 1666. Il y chargea Despréaux des injures les plus grossieres, » & lui imputa des crimes imaginaires, » comme de ne reconnoître ni Dieu, ni » Foi, ni Loi. Il s'avisa encore malheureusement pour lui, de faire entrer » Moliere dans cette dispute, & ne l'épargna pas, non plus que Despréaux.(*a*) » Celui-ci ne s'en vengea que par de nouvelles railleries; mais Moliere acheva » de le perdre de réputation en l'immolant sur le Théatre à la risée publique, » dans la Comédie *des Femmes Sçavantes*, sous le nom de Tricotin, qu'il » changea depuis en celui de Trissotin. »

(1) T. III. page 25. édition de Paris de 1720.

Un passage du *Menagiana* (1) nous apprend jusqu'à quel point Moliere cher-

* Histoire de l'Académie Françoise, par M. l'Abbé d'Olivet, Tome II. p. 184.

(*a*) Cotin poussa la haine encore plus loin contre Moliere, lorsque ce dernier donna son Misantrope. * « L'Abbé Cotin & Ménage, se trouverent à la premiere représentation, & tous deux au sortir de là, ils » allerent sonner le tocsin à l'Hôtel de Rambouillet, » disant que Moliere jouoit ouvertement le Duc de Montausier, dont en effet la vertu austere & inflexible » passoit mal-à-propos dans l'esprit de quelques Courtisans, pour tomber dans la misantropie. Plus l'accusation étoit délicate, plus Moliere sentit le coup. » Mais il l'avoit prévenu, en communiquant sa Piéce » avant qu'elle fut jouée, à M. de Montausier lui-même, qui, loin de s'en offenser, l'avoit vantée » avec raison, comme le chef-d'œuvre de l'Auteur. »

1672.

cha à ridiculiser Cotin. Voici les termes de Ménage : « On dit que les Femmes » Sçavantes de Moliere, sont Mesdames » de. . . . . & l'on me veut faire accroire » que je suis le Sçavant qui parle d'un » ton doux. (1) Ce sont choses cepen- » dant que Moliere désavouoit, mais le » Trissotin de cette même Comédie est » l'Abbé Cotin, jusques-là que Moliere » fit acheter un de ses habits, pour le » faire porter à celui qui faisoit ce per- » sonnage dans la Piéce. La Scene où » Vadius se brouille avec Trissotin, parce » qu'il critique le Sonnet sur la fiévre, » qu'il ne sçait pas être de Trissotin, s'est » véritablement passé chez Madame de » B * *. Ce fut M. Despréaux qui la » donna à Moliere. (a)

(1) Vadius.

* » Moliere joua d'abord Cotin sous » le nom de Tricotin, que plus malicieu- » sement, sous prétexte de mieux dé-

* Note de M. de la Monnoye.

(a) « Ce fut M. Despréaux qui fournit à Moliere » l'idée de la Scene des Femmes Sçavantes, entre » Trissotin & Vadius. La même Scene s'étoit passée » entre *Gilles Boileau*, frere du satirique, (ici ce n'est » plus Ménage.) & l'Abbé Cotin. Moliere étoit en » peine de trouver un mauvais Ouvrage pour exercer » sa Critique, & M. Despréaux lui apporta le propre » Sonnet de l'Abbé Cotin, avec un Madrigal du même » Auteur, (l'une & l'autre Piéce imprimées dans ses » Œuvres Galantes, Tome II. page 512. Paris, 1665.) » dont Moliere sçut bien faire son profit dans sa Scene » incomparable. »

Bolaana, *in*-12. p. 34.

1672. » guiser, il changea depuis en Trissotin, » équivalent à trois fois sot. Jamais » homme, excepté Montmaur, n'a été « tant turlupiné que le pauvre Cotin. » On fit en 1682. peu de temps après » sa mort, ces quatre vers:

Sçavez-vous en quoi Cotin,
Différe de Trissotin?
Cotin a fini ses jours,
Trissotin vivra toujours.

» A l'égard de Vadius, le Public a été » persuadé que c'étoit Ménage; (a) & » Richelet (1) au mot *reprocher*, ne l'a » dissimulé. (Voici le passage de Richelet) » Reprocher: *verb. act.* faire des Repro- » ches. Cotin, dans la Comédie des Fem- » mes Sçavantes, reproche à Ménage » d'assez plaisantes choses. Ménage à son » tour, lui en reproche quelques autres, » qui ne sont pas mal plaisantes aussi. »

(1) Dictionnaire de Richelet, édition *in*-4°. Geneve, 1680.

Voici un autre Auteur qui appuye encore sur le fait que Moliere a prétendu jouer Ménage aussi bien que l'Abbé Cotin. C'est M. Charpentier, de l'Académie Françoise, qui parle. (2) « Moliere a joué dans ses Femmes Sçavan-

(2) *Carpentariana*, p. 48.

(a) Pour se convaincre pleinement que Moliere a voulu peindre Ménage sous le nom de Vadius, il ne faut que lire la Scene, où il a fait paroître ce Sçavant: ses Ouvrages mêmes y sont désignés.

» tes l'Hôtel de Rambouillet, qui étoit
» le rendez-vous de tous les beaux es- 1672.
» prits. Moliere y eut un grand accès, &
» y étoit fort bien venu. Mais lui ayant
» été dit quelques railleries piquantes de
» la part de Cotin & de Ménage, il n'y
» mit plus le pied, & joua Cotin sous
» le nom de Trissotin, & Ménage sous
» celui de Vadius, qui, à ce que l'on pré-
» tend, eurent une querelle à peu près
» semblable à celle que l'on voit si plai-
» samment dépeinte dans les Femmes
» Sçavantes. Cotin avoit introduit Mé-
» nage chez Madame de Rambouillet.
» Ce dernier allant voir cette Dame,
» après la premiere représentation des
» Femmes Sçavantes, où elle s'étoit trou-
» vée ; elle ne pût s'empêcher de lui
» dire : Quoi ? Monsieur, vous souffrirez
» que cet impertinent de Moliere, nous
» joue de la sorte ? Ménage ne lui fit
» point d'autre réponse que celle-ci :
» Madame, j'ai vû la Piéce, elle est par-
» faitement belle, on n'y peut rien trou-
» ver à redire, ni à critiquer. » (Si ce
récit est vrai, il fait honneur à Ménage.)

M. de Visé qui entreprit au commen-
cement de l'année 1672. son Ouvrage
périodique du *Mercure Galant*, rendit
compte du succès de la Comédie des
Femmes Sçavantes ; mais avec sa par-

1672.

tialité ordinaire contre l'Auteur de cette Piéce, & de grandes louanges pour le Poëte, joué sous le nom de Trissotin. Nous allons rapporter ses termes.

Mercure Galant, Tome I. Lettre du 12. Mars 1672.

« Jamais dans une seule année l'on ne » vit tant de belles Piéces de Théatre, » & le fameux Moliere ne nous a point » trompés dans l'espérance qu'il nous » avoit donnée *il y a tantôt quatre ans*, » de faire représenter au Palais Royal, » une Piéce comique de sa façon, qui » fut tout-à-fait achevée. On y est bien » diverti, tantôt par ces précieuses, ou » *Femmes Sçavantes*, tantôt par les » agréables railleries d'une certaine Hen- » riette, & puis par les ridicules imagi- » nations d'une Visionnaire, qui se veut » persuader, que tout le monde est » amoureux d'elle. Je ne parle point du » caractere d'un pere, qui veut faire » croire à un chacun, qu'il est le maître » de sa maison, qui se fait fort de tout » quand il est seul, & qui céde tout dès » que sa femme paroît. Je ne dis rien » aussi du personnage de M. Trissotin, » qui tout rempli de son sçavoir, & tout » gonflé de la gloire qu'il croit avoir » méritée, paroît si plein de confiance » de lui-même, qu'il voit tout le genre » humain fort au-dessous de lui. Le ridi- » cule entêtement qu'une mere, que la

» lecture

» lecture a gâtée, fait voir pour ce
» M. Trissotin, n'est pas moins plaisant; 1672.
» & cet entêtement, aussi fort que celui
» du pere dans Tartuffe, dureroit tou-
» jours, si par un artifice ingénieux de
» la fausse nouvelle d'un procès perdu,
» & d'une banqueroute, (qui n'est pas
» d'une moins belle invention que l'é-
» xempt dans l'imposteur.) Un frere,
» qui, quoique bien jeune, paroît l'hom-
» me du monde du meilleur sens, ne le
» venoit faire cesser, en faisant le dé-
» nouement de la Piéce. Il y a au troisié-
» me Acte une querelle entre ce Monsieur
» Trissotin, & un autre sçavant, qui
» divertit beaucoup; & il y a au dernier,
» un retour d'une certaine Martine,
» Servante de cuisine, qui avoit été
» chassée au premier, qui fait extrême-
» ment rire l'assemblée par un nombre
» infini de jolies choses qu'elle dit en
» son patois, pour prouver que les hom-
» mes doivent avoir la préférence sur les
» femmes. Voilà confusément ce qu'il y
» a de plus considérable dans cette Co-
» médie, qui attire tout Paris. Il y a
» par-tout mille traits d'esprit, beaucoup
» d'expressions heureuses, & beaucoup
» de manieres,de parler nouvelles & har-
» dies, dont l'invention ne peut être
» assez louée, & qui ne peuvent être imi-

1672. » tées. Bien des gens font des applica-
» tions de cette Comédie, & une que-
» relle de l'Auteur, il y a environ huit
» ans, avec un homme de Lettre, qu'on
» prétend être représenté par M. Tris-
» sotin, (a) a donné lieu à ce qui s'en est
» publié; mais M. Moliere s'est suffi-
» samment justifié de cela par une ha-
» rangue qu'il fit au Public, deux jours
» avant la premiere représentation de sa
» Piéce: & puis ce prétendu original de
» cette agréable Comédie ne doit pas
» s'en mettre en peine, s'il est aussi sage &
» aussi habile homme que l'on dit, & cela
» ne servira qu'à faire éclater davantage
» son mérite, en faisant naître l'envie
» de le connoître, de lire ses écrits, &
» d'aller à ses Sermons. Aristophane ne
» détruisit point la réputation de Socra-
» te, en le jouant dans une de ses Far-
» ces, & ce grand Philosophe n'en fut
» pas moins estimé de toute la Gréce.
» Mais pour bien juger du mérite de la
» Comédie dont je parle, je conseillerois
» à tout le monde de la voir, & de s'y
» divertir, sans examiner autre chose, &

(a) Ici ce n'est plus Ménage & Cotin, ni ce dernier avec Gilles Boileau: c'est une querelle particuliere de Moliere avec Cotin, mais il faut croire que ce n'est que pour déguiser la chose, que de Visé parle ainsi.

» ſans s'arrêter à la critique de la plû- 1672.
» part des gens qui croyent qu'il eſt
» d'un bel eſprit de trouver à redire.

Un paſſage de M. Bayle va nous apprendre l'effet que la Comédie des Femmes Sçavantes produiſit ſur Cotin, & ſur les perſonnes qui avoient applaudis à ſes Ouvrages.

« Cotin, qui n'avoit été déja que trop
» expoſé au mépris public, par les Saty-
» res de M. Deſpréaux, tomba entre
» les mains de Moliere, qui acheva de
» le ruiner de réputation, en l'immolant
» ſur le Théatre à la riſée de tout le mon-
» de. Je vous nommerois, ſi cela étoit
» néceſſaire, deux ou trois perſonnes de
» poids, qui à leur retour de Paris,
» après les premieres repréſentations de la
» Comédie des Femmes Sçavantes, ra-
» conterent en Province, qu'il fut conſ-
» terné de ce coup, qu'il ſe regarda, &
» qu'on le conſidéra comme frappé de
» la foudre, qu'il n'oſoit plus ſe montrer;
» que ſes amis l'abandonnerent, qu'ils
» ſe firent une honte de convenir qu'ils
» euſſent eu avec lui quelques liaiſons, &
» qu'à l'éxemple des courtiſans, qui tour-
» nent le dos à un favori diſgracié, ils
» firent ſemblant de ne pas connoître cet
» ancien miniſtre d'Apollon, & des neuf
» Sœurs; proclamé indigne de ſa charge,

Réponſe aux queſtions d'un Provincial, Tome premier, ch. 29. pag. 245 250.

» & livré au bras séculier des Satyriques.
1672. » Je veux croire que c'étoit des hyperboles, mais on n'a point vû qu'il ait donné depuis ce temps-là nul signe de vie, (*a*) & il y a toute apparence que le temps de sa mort seroit inconnu, si la réception de M. l'Abbé Dangeau, son successeur à l'Académie Françoise, ne l'avoit notifié.

» Cette réception fut cause, que M. de Visé, qui l'a décrite avec beaucoup d'étendue, dit en passant *, que M. l'Abbé Cotin étoit mort au mois de Janvier 1682. il ne joignit à cela aucun mot d'éloge, & vous sçavez que ce n'est pas sa coutume. Les extraits qu'il donna amplement de la harangue de M. l'Abbé Dangeau nous font juger qu'on s'arrêta peu sur le mérite du Prédécesseur, & qu'il sembloit qu'on marchoit sur la braise à cet endroit-là. Rien n'est plus contre l'usage que cette conduite. La Réponse du Directeur de l'Académie, si nous en jugeons par les extraits, (*b*) fut entierement muette

* Mercure, Mars 1682.

(*a*) M. Bayle ajoute dans la note marginale : « J'excepte un Sonnet inséré dans le Mercure Galant, Juillet 1678. » M. Bayle auroit été plus éxact, s'il avoit dit : Et huit vers du même Abbé Cotin, adressés à *Monsieur* sur la Bataille de Cassel, dans le Mercure du mois d'Avril 1677. page 186.

(*b*) Comme le discours du Directeur est imprimé en entier, on peut assûrer qu'il n'y est point parlé de

1672.

» par rapport au pauvre défunt. Autre
» inobservation de l'usage. Je suis sûr
» que vous voudriez que M. Despréaux
» eût succédé à Cotin, l'embarras qu'il
» auroit senti en composant sa haran-
» gue, auroit produit une Scene fort
» curieuse. (a) Mais que direz-vous du
» Sieur Richelet qui a publié que l'on
» enterra l'Abbé à Saint Méri l'an 1673.
» il lui ôte huit ou neuf années de vie :
» & ils demeuroient l'un & l'autre dans
» Paris. M. Baillet le croyoit encore vi-
» vant en 1684. * Voilà une grande
» marque d'abandon & d'obscurité....(b)

* Jugement sur les Poëtes Modernes, Tome V. p. 241.

l'Abbé Cotin : à l'égard de celui de l'Abbé Dangeau, il ne se trouve point dans le recueil des harangues de l'Académie.

(a) « M. Bayle agite une assez plaisante question dans
» ses Lettres, ou Questions au Provincial ; (il falloit
» dire : Réponse aux questions d'un Provincial.) Il
» suppose que M. Despréaux eut été choisi pour rem-
» plir la place de Cotin à l'Académie, & paroît en
» peine de quelle maniere le successeur se seroit tiré de
» l'éloge de fondation dû à son prédécesseur, suivant
» les statuts Académiques. Je rapportai la chose à M.
» Despréaux, qui me dit, qu'à la vérité il auroit fallu
» marcher un peu sur la cendre chaude, mais qu'à la faveur
» des défilés de l'art Oratoire, il se seroit échappé d'un
» pas si délicat : il n'y a rien, disoit-il, dont la rhéto-
» rique ne vienne à bout. Un bon Orateur est une
» espéce de charlatan qui sçait mettre à propos du
» baûme sur les playes.

Bolaana, in-12. pages 85 & 86.

(b) « Cotin se tint dans l'inaction, dès que Moliere
» l'eut frapé : soit qu'il se crut assommé de ce dernier
» coup, qui véritablement est des plus rudes : soit qu'en
» 1672. qui est l'année qu'on joua pour la premiere
» fois les Femmes Sçavantes, l'âge l'eut déja mis hors

Histoire de l'Académie Françoise, Tome II. p. 186.

1672.

» Quelle révolution dans la fortune d'un » homme de Lettres ! il avoit été loué » par des écrivains illustres : il étoit de » l'Académie Françoise depuis quinze » ans. (1) Et il s'étoit signalé à l'Hôtel » de Luxembourg, (2) & à l'Hôtel de » Rohan, (3) qu'il y exerçoit la charge » de bel esprit juré, & comme en titre » d'office : & personne n'ignore que les » Nymphes qui y présidoient n'étoient » pas dupes. Ses Œuvres Galantes avoient » eu un si prompt débit, & il n'y avoit » pas fort longtemps, qu'il avoit fallu » que la deuxiéme édition suivit de près » la premiere ; & voilà que tout d'un » coup il devient l'objet de la risée pu- » blique, & qu'il ne se peut jamais re- » lever de cette funeste chute : le goût » de la vieille cour n'est pas un rempart » bien ferme ; la république du bel es- » prit est comme la cour de Roboam, » l'avis des jeunes Conseillers est préféré » à celui des vieux.

(1) Il fut reçu en 1656.

(2) Chez Mademoiselle de Montpensier.

(3) Madame la Duchesse de Rohan.

» Vous n'étiez point encore en état de » lire, lorsque le premier Volume du » *Mercure Galant* fut imprimé : cela me » fait croire que vous n'avez point de

» de combat ; car il baissa extrêmement sur la fin de » ses jours ; & même ses parens, à ce que dit M. Per- » rault, * agirent pour obtenir qu'il fut mis en cura- » telle. »

* Dans ses paralléles, Tome III.

» connoissance d'un fait que l'on y trou- » ve. Le voici.

1672.

Mercure Galant, Tome premier Lettre du 19. Mars 1672.

» M. l'Archevêque de Paris, Directeur de l'Académie Françoise, la mena » ces jours passés à Versailles, pour re- » mercier le Roy de l'honneur qu'il a » fait à cette illustre Compagnie, d'en » vouloir prendre la place de Protecteur, » qu'avoit feu M. le Chancelier. Il fit » un compliment au Roy, à sa maniere » ordinaire, c'est-à-dire plein d'esprit & » d'éloquence. . . . . M. Dangeau, Gou- » verneur d'Anjou, destiné à l'Ambas- » sade de Suéde, qui est aussi de l'A- » cadémie, traita magnifiquement ce » Prélat avec tous les Académiciens ses » Confreres. M. *Cotin* n'étoit point de » ce nombre, de peur, (dit-on) qu'on » ne crût qu'il s'étoit servi de cette oc- » casion pour se plaindre au Roy, de » la Comédie qu'on prétend que M. » Moliere ait fait contre lui : mais on » ne peut croire qu'un homme qui est » souvent parmi les premieres person- » nes de la Cour, & que MADEMOI- » SELLE *honore du nom de son ami*, » puisse être cru l'objet d'une si san- » glante satyre. Le portrait en effet » qu'on lui attribue ne convient point » à un homme qui a fait des Ouvra- » ges qui ont eu une approbation aussi

1672. » générale, que ses *Paraphrases sur le* » *Cantique des Cantiques*. Je ne parle » point de ses Œuvres Galantes, dont » il y a plusieurs éditions. Ce sont des » jeux où il s'amusoit avant qu'il fit la » profession qu'il a embrassé avec autant » d'austérité, qu'on sçait qu'il la fait main- » tenant.

» Je croi qu'on se trompe, (conti- » nue M. Bayle, après avoir rapporté » le passage ci-dessus) quand on dit, » *qu'une querelle de Moliere avec l'Au-* » *teur, représenté sous le personnage de* » *Trissotin, a donné lieu aux appli-* » *cations*. (1)

» Bien des gens ont cru que ce fut » plûtôt la querelle qu'eût M. Ménage » avec Cotin, au sujet de Mademoiselle » de Scudery. Vous en trouverez le détail » dans un petit Livre intitulé : *La Mé-* » *nagerie*, (2) que l'Abbé Cotin dédia à » Mademoiselle. C'est une Piéce très- » piquante & assez ingénieuse, &c.

Nous espérons qu'on ne nous reprochera pas d'être sortis de notre sujet, en joignant à l'article des Femmes Sçavantes, plusieurs faits sur l'Abbé Cotin; cet Auteur tient trop à la Piéce dont nous rendons compte, pour avoir supprimé ce qui fut dit à son sujet, & sa triste catastrophe.

(1) Voyez ci-dessus le passage de De Visé, Mercure Galant, Tome I. Lettre du 12. Mars 1672.

(2) *In-12.* 1666.

1672.

LISIMENE
OU
LA JEUNE BERGERE,

Pastorale en cinq Actes, & en vers, par M. l'Abbé BOYER.

NOus conjecturons que cette Pastorale a été représentée sur le Théatre du Marais, par la raison que depuis plusieurs années, l'Auteur étoit dans l'habitude d'y donner ses Piéces. L'intrigue de celle-ci est aussi foible que celles des ouvrages du même genre qui parurent quarante ans auparavant. Nous ne nous attachons qu'au personnage de Lisimene, jeune innocente, & d'une extrême simplicité. Le Lecteur va juger si M. l'Abbé Boyer a bien rendu ce caractere.

Ergaste, amant de Lisimene, fait ainsi la peinture du cœur de cette belle indifférente.

Pour vous, dit-elle, enfin, que faut-il que fasse ? ACTE II. SCENE I.

Ma mere m'a donné Silene pour époux,

Berger, j'aurois été plus heureuse avec vous.

Je compte tout le temps que vous m'avez servie,

Comme les plus beaux jours, les plus doux de ma vie,

1672. Et je ne puis permettre à mes tristes souhaits
L'espoir de réparer la perte que je fais,
Mais il faut obéir aux ordres de ma mere.
Une si tendre excuse eut pû me satisfaire,
Mais l'ingrate, en poussant ces mots doux & flateurs,
Ne les accompagnoit de soupirs, ni de pleurs.
Elle a du tendre amour quelques foibles lumieres,
Elle en a le dehors, & toutes les manieres :
Son silence, son air, ses yeux, son entretien,
Tout semble plein d'amour, & son cœur ne sent rien.
Trop jeune, & des soupirs connoissant peu l'usage,
Elle ignore l'amour, & parle son langage.
Ainsi, quand pour Silene elle ose me trahir,
Elle suit son devoir, & ne fait qu'obéir.

Climene, mere de Lisimene, voulant la contraindre d'épouser Silene, fils de Dorilas, lui défend de songer à Licaste, dont elle est éprise.

ACTE IV. SCENE I.

CLIMENE.

Quoi ! vous voulez sans moi disposer de vous-même ?

LISIMENE.

Non, mais ne m'ôtez pas, de grace, ce que j'aime,
Silene est fort aimable, & je ne le hais pas,
Mais si vous aviez vû Licaste..... Quels appas !

1672.

Quelle douceur ! quels yeux ! quelle voix ! quel langage !
Je n'ai vû que Licaste, en faut-il davantage !
Quand on voit un Berger si charmant & si beau,
Hélas, regarde-t-on ses biens, & son troupeau.
La terre de Silene, où toute chose abonde,
Qu'arrose l'Erimanthe, & qu'il rend si féconde,
Seroit moins précieuse, & plus à négliger,
Qu'un petit coin de terre où seroit mon Berger.

CLIMENE.

Taisez-vous, c'en est trop, je me lasse d'entendre.....

LISIMENE.

Pourquoi vous fâchez-vous ?

CLIMENE.

Je me fâche d'apprendre
Que vous aimiez ailleurs, en prenant un époux.

LISIMENE.

Je fais ce qui vous plaît ; de quoi vous plaignez-vous ?
J'épouserai Silene, en gardant ce que j'aime.

CLIMENE.

Que dites-vous ?

LISIMENE.

Silene en usera de même ;

1672.

Et ſans que par l'hymen nos cœurs doivent changer ,
Il aura ſa Bergere , & j'aurai mon Berger.

CLIMENE.

En vérité , j'admire , & plains votre ignorance.
Mais n'affectez-vous point un peu trop d'innocence ?
Ne nous trompez-vous point ? Tout de bon , croyez-vous
Qu'on vous ſouffre un amant , qui n'eſt point votre époux ?
Pour guérir une erreur , qui vous rendroit coupable ,
Banniſſez de vos yeux ce Berger trop aimable.

LISIMENE.

Me faites-vous , ma mere , un crime de l'amour ?
On aime innocemment les fleurs , l'aſtre du jour.
Si j'ai pour mon Berger un amour de la ſorte ,
Si mon ardeur pour lui me ſemble un peu plus forte ,
C'eſt que les Dieux l'ont fait pour donner de l'amour ,
Plus charmant que les fleurs , & plus beau que le jour.
Mais avec cet amour ne vouloir que lui plaire ,
Le voir & lui parler , eſt-ce un crime , ma mere ?

1672.

CLIMENE.

Le temps démêleroit ces ſentimens confus,
Et vous feroit vouloir quelque choſe de plus.

LISIMENE.

A-t-on de ce qu'on aime autre choſe à prétendre?

CLIMENE.

Allez, ce n'eſt pas moi qui vous le doit apprendre,

. . . .

Ne voyez plus Licaſte, & ſongez que ſa vuë
Eſt un poiſon mortel, eſt un charme qui tuë.

LISIMENE.

Vous vous trompez : ſitôt qu'on rencontre ſes yeux,
Ils inſpirent la joie, & je m'en trouve mieux.

CLIMENE.

Vous me fatiguez trop avec votre innocence;
Plus de Licaſte, enfin.

LISIMENE.

Quoi! m'ôter ſa préſence?
Ma mere, qu'ai-je fais qui puiſſe mériter
Qu'on m'ôte le ſeul bien que je puis ſouhaiter.

Ce Licaſte n'eſt autre que Telamire, ſœur d'Ergaſte, & amante de Silene, qui s'eſt traveſtie en Berger pour traverſer ſon mariage avec Liſimene. Elle y réuſ-

1672. sit, puisque sous ce déguisement elle inspire de l'amour à sa rivale, assez fortement pour la faire consentir à se laisser enlever. Lisimene, ramenée à sa mere, lui raconte très-ingénuement comme le tout s'est passé.

ACTE V. SCENE V.

LISIMENE.

Ne sçavez-vous pas bien ce que c'est que d'aimer ?
Mais quand bien vous pourriez me traiter de coupable,
Licaste est-il haï, parce qu'il est aimable ?
Le beau Pasteur que j'aime, & que vous haïssez,
Se dérobe au courroux, dont vous le menacez.
Quel mal lui voulez-vous, pour menacer sa vie ?
J'ai suivi mon amant, il ne m'a point ravie ;
Rassurez mon Berger, contre tant de rigueur,
C'est un choix que j'ai fait, non pas un ravisseur ?

CLIMENE.

Qu'osez-vous avouer, & qui vous a donnée ?
Quel est ce ridicule, & bizarre hymenée,
Que vous avez conclu sans moi, loin de mes yeux,
Sans parens, sans témoins, sans Autels & sans Dieux ?

1672.

LISIMÈNE.

Qu'on rompe cet hymen, & que j'en sois punie,
Si j'ai rien oublié pour la cérémonie.
J'ai vû plus d'une hymen, ma mere, parmi nous,
Et sçais ce qui se passe en des liens si doux.
Les deux amans aux pieds de la chaste immortelle,
Se donnent par leurs mains une foi mutuelle;
Puis au bruit des Concerts, & des chants amoureux,
Dans le lit nuptial on les mene tous deux.
Voilà ce qui se passe alors qu'on les marie;
Et comme parmi nous l'hymen se justifie,
Ainsi Licaste & moi, suivant les mêmes loix,
Le hazard nous offrant un Temple dans un bois,
Au pied d'un vieil Autel, d'une ardeur mutuelle,
Nous nous sommes jurés une amitié fidelle.
Ceux qui m'accompagnoient, & secondoient mes vœux,
Ont par quelques chansons célébré ces beaux nœuds;
Puis la nuit survenant, une route secrette,
Sous un feuillage épais nous offre une retraite,
Où, pour se reposer, l'art de quelques Pasteurs
Avoit fait comme un lit de gazon, & de fleurs.
Là, nous couchans tous deux....

1672.

CLIMENE.

Que dites-vous !

LISIMENE.

Ma mere,
L'hymen le veut ainsi, pourquoi tant de colere ?
Tout ce qui s'est passé cette nuit entre nous,
Est digne de pitié, non de votre courroux.
D'abord, pour m'expliquer sa joie & sa tendresse,
Licaste m'entretient, me flatte, & me carresse ;
Et moi, pour l'imiter, pleine de mon amour,
Je voudrois en parler, & veiller jusqu'au jour.
Lui, bien loin de répondre à l'ardeur qui me touche,
Il s'endort, & les mots lui meurent dans la bouche ;
Il combat le sommeil, mais c'est si lâchement,
Qu'il y succombe enfin, & dort tranquillement.

Heureusement, la reconnoissance du sexe de Télamire, dissipe tous les soupçons. La constance de cette fille est couronnée par son Hymen avec Silene ; & Lisimene, un peu confuse de sa méprise, accepte la main d'Ergaste. La Piéce finit par leurs mariages, & par celui de Silvanire, sœur de Silene, avec le Berger Damis.

L'HEURE

1672.

L'HEURE DU BERGER,

Pastorale, de M. CHAMPMESLÉ,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

MOnsieur Champmeslé fit paroître cette Piéce sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, à-peu-près dans le même temps qu'on représenta la Lisimene de M. l'Abbé Boyer sur celui du Marais. Ces deux Pastorales se ressemblent fort pour le fond du sujet, la conduite & les caracteres. Nous ne pouvons pas décider lequel de ces Auteurs a été le Copiste; mais il est aisé de connoître qu'avec bien des défauts, l'avantage est cependant du côté de M. Champmeslé, dont le Poëme est mieux conduit, plus amusant, & la versification assez passable, & tout au moins naturelle; au lieu que celle de M. l'Abbé Boyer est contrainte & obscure. Au reste l'un & l'autre Poëte n'a fait que copier des intrigues, & des personnages employés dans les Pastorales précédentes. * Ce sont toujours des Bergers & des Bergeres que l'on veut marier contre leur inclination, & qui, après divers obsta-

* Voyez la Célimene de Rotrou, T. V. p. 7. & Amarillis, de Tristan, T. VII. p. 328.

cles, obtiennent ce qu'ils désirent: une
1672. coquette, ou plutôt une sotte, tellement prévenue en sa faveur, qu'elle croit être aimée de tous ceux qui la voyent, & qui enfin est obligée d'avouer qu'elle s'est abusée, & d'accepter la main de l'amant qu'elle a le plus méprisé; & une Bergere qui croyant avoir une rivale, se travestit en homme pour sonder le cœur du Berger qu'elle aime, & traverser ses projets. C'est cette derniere qui est chargé du principal rôle. L'on sçait que de pareils travestissemens sont ordinairement assez bien reçus au Théatre; pour peu qu'une Actrice ait de graces, elle ne manque pas de briller dans ces sortes de rôles; & Mademoiselle d'Ennebaut qui les remplissoit alors à l'Hôtel de Bourgogne, étoit douée de tous les talens nécessaires pour s'attirer des applaudissemens.

Voici le passage sur lequel l'Auteur fonde le titre de sa Pastorale. Arcas raconte à Coridon (a) ce qui lui est arrivé avec Daphné, pour lui prouver qu'il est aimé de cette Bergere.

ACTE V. DAPHNÉ, *sous le nom de Coridon.*

...... Mais, dites-moi, dans cette passion,
Sçeutes-vous profiter de cette occasion,
Vous déclarâtes-vous enfin?

(a) C'est le nom que Daphné a pris, lorsqu'elle s'est déguisée sous les habits d'un Berger.

1671.

ARCAS.

Je l'allois faire,
Mon cœur dans ses transports ne pouvoit plus se taire,
Lorsque pour mon malheur un Berger tout d'un coup
Vint nous troubler ; criant à pleine voix au Loup :
Je me léve, j'y cours, & recouvre sa proye,
Je reviens triomphant, plein d'ardeur & de joie,
Résolu de parler, d'essuyer ses refus,
Mais quand je retournai, je ne la trouvai plus.

DAPHNE'.

Vous le méritiez bien. Tout vous est favorable,
Le temps, les lieux, l'amour ; votre maîtresse aimable
Se présente à vos yeux avec tous ses appas ;
L'occasion vous rit, vous n'en profitez pas.
Loin d'être tout entier à ce bonheur suprême,
Un rien vous le fait perdre ; est-ce ainsi que l'on aime ?
Non, vous ne connoissez ni l'amour, ni ses traits,
Vous vous flattez d'aimer, vous n'aimâtes jamais.

1672. Un véritable Amant sçait prendre avec adresse
Le temps, l'occasion auprès d'une Maîtresse.
Il se trouve en amour, un fortuné moment,
Facile, précieux, favorable, charmant,
Où l'Amante à son tour, d'un cœur sensible & tendre,
Se soumet à l'amour, ne sçauroit s'en défendre,
Ne sent plus ni fierté, ni sexe à ménager,
Et cet heureux moment est l'heure du Berger.
Cette heure est précieuse au moment qu'elle sonne,
Tout le monde l'attend, elle n'attend personne.
Daphné, par ses discours, dans toutes ses façons,
Vous en donnoit, Berger, d'infaillibles leçons:
C'étoit en ce moment l'Heure de la Bergere;
Son air, son enjouement, ne cherchoient qu'à vous plaire,
Elle vous faisoit voir dans ses regards confus,
Son amour, ses désirs, que pouvoit-elle plus?
Voyant de cet amour la preuve manifeste,
C'étoit à vous, Arcas, à ménager le reste,
Et vous eussiez pû joindre, à ne rien négliger,
L'Heure de la Bergere, à l'Heure du Berger.

Vous ne l'avez pas fait. Que vous êtes coupable ! 1672.

Car qui laisse échapper cette Heure favorable,
Rarement la recouvre une seconde fois.

LA FILLE CAPITAINE,

Comédie en cinq Actes, en vers, de M. DE MONTFLEURY,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

LE sujet de cette Comédie est beaucoup plus théatral que celui de *la Femme Juge & Partie.* Le caractere ridicule de M. le Blanc, est assez dans le vrai. Le travestissement d'Angélique en Officier, est occasionné, & rend l'intrigue de cette Comédie très-plaisante, quoiqu'un peu aux dépens des bonnes mœurs. La fille Capitaine est restée au Théatre, & on la représente assez souvent.



1672.

LE FILS SUPPOSÉ,

Tragédie de M. l'Abbé BOYER.

LEs Piéces de cet Auteur sont si peu connues, que la plupart des curieux qui les ont rassemblées, ignorent peut-être que ce n'est ici que son même *Tyridate*, qui reparoit au bout de vingt-quatre ans, sous un autre titre, avec une catastrophe différente. Ce coup est hardi, mais M. l'Abbé Boyer étoit si persuadé qu'on avoit parfaitement oublié la premiere Tragédie, qu'il ne fit aucune difficulté de donner celle-ci comme toute nouvelle au Théatre, & à l'impression. On peut croire aussi que le Public fut aisément trompé. Comme ce qu'on vient de dire, nous dispense d'un extrait, qui ne seroit qu'une répétition de celui que nous avons déja donné de Tyridate * Nous ne nous attachons qu'à la catastrophe qui est totalement changée.

* Voyez le Tome VII. de cette Hist. page 198.

Au quatriéme Acte, Nicandre que l'Auteur donne pour confident à Cléomene, (c'est le nom que porte ici le Héros de la Piéce.) Nicandre, dis-je, pour prévenir l'union d'Ariarathe & d'Euri-

dice, & en même-temps l'injustice que le Roy veut faire à Cléomene, remet à ce dernier ce billet qu'Arsinoé, * femme d'Oronte, lui a remis en mourant. 1672.

* Elle est appellée Barsine, dans la Tragédie de Tiridate.

Euridice, ma main te l'apprend à regret :
Le Prince Ariarathe est mon fils, & ton frere
Evite son hymen, mais ménage un secret
Qui seroit fatal à ton pere.

La tendresse que Cléomene a pour Ariarathe l'empêche de se servir de ce billet. Il fait plus, il le remet à ce Prince, & le rend par-là maître de son sort. Ce n'est pas sans peine que Cléomene se résout à cet effort généreux. Il cede volontiers à Ariarathe le droit d'aînesse, & la couronne, mais il craint de perdre Bérénice, dont la main est destinée à l'héritier du trône. Ariarathe dissipe cette frayeur, en venant avouer qu'il est fils d'Oronte. Seigneur, dit-il au Roy,

Avez-vous oublié tout ce que je vous dois?
Vous pouvois-je tromper. Vous, dont l'amour sincere
A surpassé pour moi toute l'amour d'un pere?
Vous, de qui les leçons ont versé dans mon cœur
La générosité, la franchise, & l'honneur?
Ayant vécu vingt ans en vrai fils de Monarque,
J'en aurai tout l'éclat, si j'en quitte la marque.
L'imposture m'eut fait regner en sûreté,
Mais le trône vaut-il la moindre lâcheté?

1672. Estime qui voudra cette infâme maxime ;
Qu'un forfait ignoré perd les horreurs du
crime,
Fut-il aux yeux du monde illustre & glorieux,
C'est trop pour un grand cœur d'en rendre
compte aux Dieux.

Une action si noble & si héroïque, lui gagne tou les cœurs. Le Roy, du consentement de Cléomene, lui fait don de la couronne de Pont. La Reine Antiochide se réconcilie, & l'on pardonne à Oronte en faveur des sentimens de son illustre fils.

Cette catastrophe n'est pas funeste, comme celle de Tyridate, mais peut-être aussi n'est-elle pas si naturelle : est-il vraisemblable que des personnes dont les sentimens sont si opposés, & qui sont animées par les passions les plus vives, telles que l'amour, la vengeance, l'ambition, changent tout à coup, & veuillent s'accorder avec tant de facilité ?



LA

LA HOLLANDE MALADE, 1672.

Comédie en un Acte en vers, de M. POISSON,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

CEtte petite Piéçe est, du commencement à la fin, allégorique à la guerre que le feu Roy Louis XIV. déclara aux Hollandois en 1672. & aux conquêtes de ce Prince sur ces Républicains.

LES APPARENCES TROMPEUSES, OU LES MARIS INFIDÉLES,

Comédie en trois Actes, en vers, de M. HAUTEROCHE.

NOus n'ignorons pas que l'Auteur n'ait dit très-clairement dans l'avis qui précede cette Piéce, « qu'elle n'a » point été représentée, par la raison » qu'on ne l'a pas trouvée jouable; (mais » comme il a ajouté) qu'il pense le con-

1672. » traire, & appelle de ce jugement au » public, » nous présumons qu'il aura fait en même-temps son possible pour la faire paroître au Théatre, qui est, sans contredit, le véritable point de vûe où il faut être pour bien décider des ouvrages qui y sont consacrés. Les Registres de la Troupe de Moliere semblent encore fortifier notre conjecture. (a) Au reste, malgré la bonne opinion que M. Hauteroche avoit de sa Piéce, il avoue qu'elle n'est pas si plaisante que celles qu'on avoit déja vûes de lui ; » mais je crois (, conti- » nue-t-il) qu'il y a des choses qui peut- » être pourront donner quelque satisfac- » tion à l'esprit, & qui sur le Théatre » auroient pû réjouir l'Auditeur.... Le » sujet de cette Comédie est fort simple, » & n'est chargé que de très-peu d'inci- » dens ; elle a des caracteres assez passa- » bles, & dont les originaux se rencon- » trent fréquemment dans le monde. »

Le principal personnage n'est qu'une copie du Sganarelle de la Comédie du Cocu imaginaire, avec cette différence que dans celle-ci, le hazard produit tous les incidens qui causent la jalousie du

(a) « Le Mardi 24. Janvier 1673. Les Maris Infi- » deles, & l'*Amy de tout le monde.* » La premiere de ces Piéces fut jouée quatre fois.

mari, & que dans la Piéce de M. Hauteroche, Nerine, femme de Sturgon, cherche les occasions de les faire naître. Elle prétend par ce moyen pousser à bout cet époux bizarre & brutal, le guérir de sa fantaisie; & l'obliger à marier sa sœur. Le fond de cette intrigue, quoiqu'assez mal développée, se trouve dans la Comédie du *Gentilhomme Guespin* de M. de Visé. M. Hauteroche l'a traité avec plus d'art, & M. Campistron s'est servi du même sujet pour composer son *Jaloux désabusé*, nous en parlerons sous l'année 1709. 1672.

PULCHÉRIE,

Comédie-Héroïque, de Monsieur CORNEILLE,

Représentée sur le Théatre du Marais, au mois de Novembre. (a)

C'Est à regret que nous parlons des dernieres Piéces de M. Corneille, elles sont si fort au-dessous de lui, que

(a) M. de Visé, Tome I. du Mercure Galant, dans sa Lettre du 19. Mars 1672. après avoir parlé de plusieurs Académiciens, ajoute: « Le fameux M. de Corneille » l'aîné, ... de qui malgré le grand âge, on doit » toujours attendre des Piéces achevées, comme on » trouvera sans doute dans sa derniere Tragédie, qui

1672. nous voudrions pouvoir passer sous silence,

Temple du Goût.

Sa Pulchérie,

Agésilas, & Suréna.

Ses premieres étoient à la vérité encore plus foibles, mais du moins elles étoient très-supérieures à toutes celles qui paroissoient dans le même-temps par l'intrigue, la conduite & la versification, & doivent être regardées comme les premiers modéles raisonnables qui ont paru sur le Théatre, & s'il est permis de le dire, les dégrés par lesquels il est parvenu à sa perfection. Au lieu que les dernieres productions de ce Poëte, bien loin de répondre à sa réputation, auroient peut-être été capables de la diminuer, si elle n'avoit pas été élevée au plus haut dégré; & quoique M. de Fontenelle ait dit (1) que Pulchérie est un ouvrage digne de la vieillesse d'un grand homme, nous ne le croyons pas tel à l'égard d'un génie aussi sublime que celui de M. Corneille. Il faut avouer cependant qu'on en reconnoît quelques traits dans le principal personnage, & dans celui de Martian; mais

(1) Vie de M. Corneille.

» paroîtra l'hyver prochain sous le nom de *Pulchérie*, » & qui ne peut manquer de plaire à ceux qui ont le » cœur, & l'esprit bien fait, comme elle a déja plû » ceux qui ont eu le bonheur de lui entendre lire. »

comme il falloit un effort extraordinaire pour donner de l'agrément à un sujet aussi ingrat, & que ce feu poëtique étoit presqu'éteint, on ne voit plus ici, si nous osons le dire, après M. de Longepierre (1) qu'un squelet sec, décharné, sans vie, sans ame & sans mouvement. Le caractere de Pulchérie est de ceux que M. Corneille seul sçavoit imaginer, mais il n'avoit plus assez de vigueur pour le bien exprimer. 1672.

(1) Parallé-le de Corneille & de Racine, *Paragraphe* 26.

Au reste, si, comme l'assure l'illustre Historien de sa vie, M. Corneille s'est voulu dépeindre lui-même avec bien de la force dans le personnage de Martian, on peut dire qu'il ne s'étoit pas assez consulté, & qu'il avoit oublié que longtemps auparavant, en faisant son propre portrait, (2) il avoit avoué qu'un tel caractere étoit peu propre à amuser les Spectateurs.

(2) Voyez sa vie, Tome V. p. 336.

Nous ne parlerons point des autres personnages, nous imiterons le silence de M. de Fontenelle, & c'est en dire assez. La résolution héroïque de Pulchérie au cinquiéme Acte fait un bel effet, mais c'est l'acheter trop cher, par l'ennui que causent les quatre premiers. « Convenons que » les derniers ouvrages de M. Corneille, » toujours bons pour la lecture paisible » du cabinet, où la raison jouit de tous

1672. » ses droits, ne pourroient plus aujourd'hui reparoître au Théatre. »

La grande réputation de l'Auteur a soutenu Pulchérie dans sa nouveauté au Théatre, & l'y a même conservé quelques années après. (a) « Je ne veux point (dit M. Corneille dans son Avis au Lecteur) » prévenir votre jugement sur » ce que j'ai changé ou ajouté à l'Histoi» re, & me contenterai de dire, que bien » que cette Piéce ait été reléguée dans » un lieu où on ne vouloit plus se sou» venir qu'il y eut un Théatre, bien » qu'elle ait passé par des bouches pour » qui on n'étoit prévenu d'aucune esti» me, bien que ses principaux caracte» res soient contre le goût du temps, » elle n'a pas laissé de peupler le désert, » de mettre en crédit des Acteurs, dont » on ne connoissoit pas le mérite, & de » faire voir qu'on n'a pas toujours besoin

(a) Il n'en faut pas être surpris, M. Corneille avoit un grand nombre de partisans, que son mérite lui avoit acquis. Ces partisans, jaloux de la gloire que le jeune Racine acquéroit de jour en jour, tâchoient à la diminuer en élevant l'ancien Poëte, & s'écrioient avec Madame la Marquise de Sévigné,

Lettre de Madame de Sévigné, du 16. Mars 1672.

« Je suis folle de Corneille, il nous donnera encore » Pulchérie, où l'on verra,

La main qui crayonna,
La Mort du grand Pompée, & l'amour de Cinna.

» Il faut que tout céde à son génie.

1672.

» de s'assujettir aux entêtemens du siécle, » pour se faire écouter sur la Scene. J'au- » rai dequoi me satisfaire, si cet ouvra- » ge est aussi heureux à la lecture, qu'il » l'a été à la représentation; & si j'ose ne » dissimuler rien, je me flatte assez pour » l'esperer. »

Terminons l'article de cette Piéce par l'éloge que M. de Visé en a donné dans le tome IV. de son Mercure Galant, pages 225 & suivantes. « La *Pulchérie* » de M. de Corneille l'aîné, dont je » ai vous parlé, a été représentée sur le » Théatre du Marais, & tous les obsta- » cles qui empêchent les Piéces de réussir » dans un quartier si éloigné, n'ont pas » été assez puissans pour nuire à cet ou- » vrage, que l'on ne peut mieux louer » qu'en nommant son Auteur, à qui les » gens qui lui portent le plus d'envie, » doivent la réputation qu'ils ont eue par » leurs ouvrages, puisqu'ils ne les au- » roient peut-être jamais faits, si M. de » Corneille n'avoit point travaillé pour » le Théatre. »



1672.

THÉODAT,

Tragédie, de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, au mois de Novembre.

* Voyez Tome VIII. page 211. de cette Hist.

L'Amalasonte de Quinault, * est précisément le même sujet de Théodat, à l'exception que dans cette Piéce-ci, Théodat, quoiqu'aimé d'Amalasonte, lui préfere Indégonde, Princesse du Sang Royal des Gots, & que la catastrophe est à-peu-près telle que dans l'Histoire : du reste les caracteres des personnages ne plaisent point du tout, quoique moins diffigurés que dans la Tragédie de Quinault. Amalasonte est une mégere, Indegonde, une précieuse, & Theodat, un amant transi, & tout cela rendu par une pitoyable versification. M. de Visé n'en pensoit pas ainsi avant la représentation de cette Tragédie. Voici ce qu'il en dit.

Mercure Galant du 30. Juillet, au 6. Août 1672.

« On jouera cet hyver presque en même-temps (que Pulchérie) à l'Hôtel de » Bourgogne, le *Théodat*: c'est de l'Auteur » de l'Ariane qui parut l'année passée; (*a*)

(*a*) M. de Visé n'avoit pas bien consulté sa mé-

1672.

» & l'on ne croit pas que cet Auteur qui
» a souvent eu des succès prodigieux puisse
» rien faire qui n'ait de grandes beautés.

La chute de Théodat obligea de Visé de s'exprimer de la façon suivante : « Le » *Theodat* de M. Corneille le jeune a été » joué à l'Hôtel de Bourgogne, dans le » même-temps que la Pulchérie. Cet ou» vrage auroit eu un très-grand succès, si » la fortune avoit été un effet du mérite; » mais comme ce ne sont plus les ouvra» ges qui cabalent, il ne faut pas s'éton» ner si cette Piéce, qui a eu l'approba» tion des meilleurs connoisseurs, n'a » pas été aussi suivie que les autres du » même Auteur. »

Mercure Galant, T. IV. fin de l'année 1672.

---

moire, car Ariane fut représentée au commencement du mois de Mars de cette même année 1672, & c'est lui-même qui nous en a indiqué la date.



1672.

LE DEÜIL,

Comédie en un Acte, & en vers, de M. Hauteroche, (a)

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

« ON sçaura (dit l'Auteur dans sa » Préface) que j'ai tiré le sujet de » cette Comédie des Contes d'Eutrapel ; » mais quand on prendra la peine de les » lire, on verra que je n'en ai pris que » fort peu de chose, & qu'il y a beau- » coup de mon invention. Je veux pour- » tant bien qu'on sçache que ce Livre » m'en a fourni les premieres idées, & » que je me ferois un scrupule de n'en » pas avertir le Lecteur. J'aurois pû met- » tre cette Piéce en trois Actes, il ne » m'en auroit pas couté cinquante vers, » mais j'ai mieux aimé presser un peu » les incidens, & donner de la chaleur » à l'action, que de la rallentir par le » temps qu'il auroit fallu pour les entres- » Actes. Qui peut renfermer dans un

(a) On prétend que M. Corneille de l'Isle avoit part à cette Comédie ; cette conjecture ne paroît pas juste, si l'on éxamine le plan, l'intrigue, & les caracteres de la Piéce, qui ne ressemblent en aucune façon à celles de cet Auteur.

1672.

» seul Acte un sujet avec tous ses agré-
» mens, n'est pas moins ingénieux que
» celui qui le fait en trois ou en cinq.
» Un petit tableau doit avoir ses beau-
» tés & ses perfections de même qu'un
» grand, & l'art doit être également ob-
» servé en l'un & en l'autre.... Il en est
» de même des Comédies, & je tiens
» que l'art n'est pas moins nécessaire
» pour une petite Piéce que pour une
» grande. Les Piéces d'un Acte ou de
» trois Actes un peu bien faites doivent
» avoir, comme celles de cinq, l'ex-
» position, le nœud, le dénouement,
» la vrai-semblance, l'unité de lieu, de
» temps, & d'action; la liaison des Scé-
» nes, les sentimens suivant la condition
» des personnages, les expressions qui
» leur soient convenables, les bienséan-
» ces & les caracteres naturels: enfin tou-
» tes les Parties utiles à la perfection de
» ces sortes d'ouvrages. »

En faisant l'application de ces regles à la Piéce de M. Hauteroche, on s'en formera une idée très-juste. Le sujet est heureux, simple & neuf: l'exposition très-claire; & l'intrigue, conduite avec art, est terminée par un dénouement tiré du fond du sujet, (a) la vraisemblance s'y

(a) Timante & Babet disparoissent longtemps avant le dénouement. Ces deux personnes n'auroient pû parois-

1672. trouve parfaitement; l'unité de lieu, de temps & d'action y sont observées : les Scenes bien liées, les caracteres variés, naturels, & les sentimens convenables à la condition des personnages. Ajoutons que ces personnages sont tous excellens, chacun dans son genre. Timante n'est point de ces amoureux qui n'agissent que par le conseil de leurs Valets : il est au contraire l'ame de la Piéce, c'est lui qui conduit toute l'intrigue, qui est Auteur de la fourberie, & Crispin ne fait que la seconder adroitement. Les rôles de Jacquemin, de Nicodême, & de Perrette, sont originaux & entierement dans le vrai. On doit encore remarquer l'art de l'Auteur, qui ne fait paroître Babet que dans deux Scenes, où même elle parle très-peu : un plus long rôle ne lui auroit pas été convenable; encore une fois, tous ceux de cette Piéce sont bons, jusqu'à celui de Pirante, qui soutient parfaitement son caractere.

tre qu'avec beaucoup de confusion, elles auroient employé de mauvaises excuses : il étoit de l'adresse du Poëte de leur éviter cette situation peu agréable; & d'avoir terminé leurs affaires à l'amiable, & en leur absence.

1673.

MITHRIDATE,

Tragédie de M. RACINE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, dans le mois de Janvier. (*a*)

« LEs sentimens Romains que Cor-
» neille avoit établis avec tant de
» pompe & tant de succès, avoient don-

Dissertation sur la Tragédie de Mithridate. Œuvres mêlées de M. l'Abbé Nadal, Tome II. p. 278 & suiv.

(*a*) Nous marquons les premieres représentations de Mithridate, de M. Racine, dans le mois de Janvier 1673. fondé sur le passage suivant, tiré du quatriéme Volume du Mercure Galant de cette même année : c'est M. de Visé qui parle.

« Messieurs Gallois, Fléchier & Racine, ont été reçus » à l'Académie Françoise, (ce fut le 12. Janvier 1673.) » où M. Colbert s'est rendu pour entendre leur harangue, elles lui plurent beaucoup & toute la Compagnie » n'en fut pas moins charmée. » (Et tout de suite le même M. de Visé ajoute :) « J'aurois longtemps à vous » entretenir, s'il falloit que je rendisse un compte exact » des jugemens qu'on a fait du *Mithridate* de M. Raci- » ne. Il a plû, comme font tous les Ouvrages de cet » illustre Auteur ; & quoiqu'il ne se soit quasi servi que des » noms de Mithridate, & de ceux des Princes ses fils, & » de celui de Monime, il ne lui est pas moins permis de » changer la vérité des Histoires anciennes, pour faire » un Ouvrage agréable, qu'il lui a été d'habiller à la » Turque nos Amans & nos Amantes. Il a adouci la » grande férocité de Mithridate, qui avoit fait égorger » Monime sa femme, dont les anciens nous vantent la » grande beauté & la grande vertu ; & quoique ce Prince » fut barbare, il l'a rendu en mourant un des meilleurs » Princes du monde. Il se dépouille en faveur d'un de » ses enfans, de l'amour & de la vengeance, qui sont » les plus violentes passions où les hommes soient sujets ; » & ce grand Roy meurt avec tant de respect pour les

Mercure Galant, T. IV.

» né à ce grand Poëte un avantage sur
1673. » Racine, que celui-ci entreprit enfin de » balancer : il ne pouvoit, du moins pour » travailler avec émulation, choisir un » plus beau sujet que celui de Mithridate, » c'est-à-dire :

D'un Roy, qui durant quarante ans,
Lassa tout ce que Rome eut de Chefs importans,
Et qui dans l'Orient balançant la fortune,
Vengeoit de tous les Rois la querelle commune.

» C'est en effet dans la Piéce de Ra- » cine qui porte ce titre, que ce Prince » nous a paru tout vivant, & que dans » le court espace de la représentation » d'une Tragédie, nous l'avons, pour » ainsi dire, suivi dans ses conseils & dans » ses batailles, & que nous l'avons vû » en action : sa haine violente contre les » Romains, son grand courage, ses ru- » ses, sa dissimulation, & enfin cette ja- » lousie qui lui étoit si naturelle, & qui

» Dieux, qu'on pourroit le donner pour éxemple à nos » Princes les plus Chrétiens. Ainsi, M. Racine a at- » teint le but que doivent se proposer tous ceux qui » font de ces sortes d'Ouvrages, & les principales régles » étant de plaire, d'instruire & de toucher, on ne » sçauroit trop donner de louange à cet illustre Auteur, » puisque sa Tragédie a plû, qu'elle est de bon éxem- » ple, & qu'elle a touché les cœurs. » (Nous avons fait souvent remarquer la haine & la jalousie de De Visé au sujet des Ouvrages de Moliere & de ceux de Racine : ce passage sur Mithridate en est une nouvelle preuve. »

» a tant de fois coûté la vie à ses Maî- 1673.
» tresses.........

» Dans la Tragédie de Mithridate, l'ex-
» position de la Piéce est des plus nettes,
» & dans le dialogue court & précis, la
» préparation des incidens est extrême-
» ment bien filée; & à partir de-là, l'ins-
» truction dont le Spectateur doit être
» prévenu, est pour ainsi dire mesurée.
» A peine Xipharés, fils de Mithridate a
» ouvert la Scéne avec Arbate, qu'on
» est instruit de sa desunion avec Phar-
» nace son frere, des engagemens de
» celui-ci avec les Romains, de leur riva-
» lité, de l'objet de leurs amours, de
» leurs prétentions sur Monime, de la
» triste préférence de cette Reine accor-
» dée à Mithridate qui est cru mort: le
» caractere de Xipharés, sa vertu, son
» respect pour son pere, ses tendres &
» vertueux sentimens pour Monime, tout
» cela est développé. Le Parterre a déja
» pris parti pour lui, l'action même est
» déja avancée, lorsque l'arrivée de Mi-
» thridate dans le port de Nymphée,
» après que lui-même avoit semé le bruit
» de sa mort, change la face de tout, &
» forme une premiere situation des plus
» intéressantes.

» L'entrée de Mithridate au Théatre
» est dans son genre une chose superbe,

1673. » elle est liée d'ailleurs à l'action principale, & à l'intérêt de son amour. Il croit, sur le compte que lui rend Arbate de toutes choses, ne pas trouver dans son fils Xipharés, qu'il aime tendrement, un rival aussi dangereux qu'il l'est.

» A peine Mithridate a-t'il parlé, que toute la Scene est en feu, & que le Spectateur, saisi de différens mouvemens, entrevoit ce jeu théatral, où se nouent tant de différentes parties, où il entra tant d'art, & où, à l'aide d'incidens qui naissent les uns des autres, va sortir cette surprise intéressante qui produit un plaisir qui n'en flatte pas moins l'ame, pour naître de la terreur & de la compassion. La premiere Scene de Mithridate avec Monime, débute par une galanterie, curieuse à la vérité, dans un amant de son caractere, mais qui dans sa façon a une beauté de sentiment plus touchante même que le commun des expressions passionnées. »

ACTE II. SCENE IV.

Je ne m'attendois pas que de notre hymenée,
Je pusse voir si tard arriver la journée;
Ni qu'en vous retrouvant, mon funeste retour
Fit voir mon infortune & non pas mon amour.
C'est pourtant cet amour, qui, de tant de retraites,
Ne me laisse choisir que les lieux où vous êtes;

Et

Et les plus grands malheurs pourront me sembler doux, 1673.

Si ma présence ici n'en est point un pour vous.

» La liaison des Scenes dans Racine » n'est jamais sans art; les soupçons que » Mithridate a conçus contre Pharnace » rejettent sa confiance sur Xipharés, » qui est précisément celui dont il doit » plus craindre les qualités aimables; cette » indisposition contre Pharnace, à l'oc- » casion de Monime, donne quelque ja- » lousie à Xipharés, & sert d'occasion à » un entretien avec Monime, & à un » éclaircissement d'une extrême im- » portance pour tous deux, du moins » sçavent-ils à quoi s'en tenir.

» Le grand projet de Mithridate, par » où il ouvre le troisiéme Acte, est pré- » paré dès la seconde Scene du second » Acte.

Tout vaincu que je suis, & voisin du naufrage,

Je médite un dessein digne de mon courage.

Vous en serez tantôt instruit plus amplement.

» Ce projet de passer dans l'Italie, & » d'aller assiéger Rome, a quelque chose » de si hardi & de si éclatant, qu'en effet » il ne paroît pas vrai-semblable. (a)

(a) M. l'Abbé du Bos, dans ses *Réflexions sur la Poësie & sur la Peinture*,* prétend que M. Racine est tombé dans des erreurs de Géographie, qu'il pouvoit

* Tome premier p. 245, 247.

1673. » Quoique Racine dans sa Préface nous
» cite toutes les autorités qui en appuyent

s'épargner. « Telle est l'erreur, (continue-t-il) qu'il » fait commettre par Mithridate, en lui faisant dire à » ses fils, dans l'exposition de son projet, de passer en » Italie, & de surprendre Rome :

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en deux jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?

» Il en pouvoit bien douter, dit un Prince qui a commandé » des armées sur les bords du Danube, & qui, comme » Mithridate, a conservé sa réputation de grand Capi» taine dans l'une & dans l'autre fortune, * puisque » la chose est réellement impossible. L'armée navale » de Mithridate, en partant des environs d'Asaph & » du détroit de Caffa, où Racine établit la Scene de sa » Piéce, avoit près trois de cens lieues à faire avant que » de débarquer sur les rives du Danube. Des vaisseaux » qui naviguent en flote, & qui n'ont d'autres moyens » d'avancer que des rames & des voiles, ne sçauroient » se promettre de faire cette route en moins de huit ou » dix jours. M. Racine, sans craindre d'ôter le mer» veilleux de l'entreprise de Mithridate, pouvoit bien » encore accorder six mois de marche à son armée qui » avoit sept cens lieues à faire pour arriver à Rome. » Le vers qu'il fait dire à Mithridate

Je vous rends dans trois mois aux pieds du Capitole,

» révolte ceux qui ont quelque connoissance de la dis» tance des lieux. Quoique les Armées Grecques & » Romaines marchassent avec plus de célérité que les » nôtres, il est toujours vrai qu'il n'y a point de trou» pes qui puissent durant trois mois, & sans jamais sé» journer, faire chaque jour près de huit lieues, sur» tout en passant par des pays difficiles & ennemis, ou » du moins suspects, tels qu'étoient la plûpart des pays » que Mithridate avoit à traverser. » (Ces petites fautes » qu'on reproche à M. Racine, supposé qu'elles soient » telles, sont fort aisées à réparer, en mettant aux » deux vers cités

Doutez-vous que l'Euxin ne me porte en *dix* jours,
Aux lieux où le Danube y vient finir son cours ?

Et à celui-ci :

Je vous rends dans *six* mois aux pieds du Capitole.

* Il y a apparence que l'Abbé du Bos veut désigner le Prince Eugene de Savoye.

» la vérité, (a) jusqu'à entrer dans les « détails & les particularités de sa mar- » che, aussi-bien que dans les facilités

1673.

Préface de Mithridate.

(a) » Il n'y a guére de nom plus connu que celui » de Mithridate. Sa vie & sa mort sont une partie con- » sidérable de l'Histoire Romaine; & sans compter les » victoires qu'il a remportées, on peut dire que ses » seules défaites ont fait presque toute la gloire des » trois plus grands Capitaines de la République, c'est » à sçavoir, de Silla, de Lucullus, & de Pompée. Ainsi » je ne pense pas qu'il soit besoin de citer ici mes Au- » teurs. Car, excepté quelque événement que j'ai un » peu rapproché par le droit que donne la Poësie, » tout le monde reconnoîtra aisément que j'ai suivi » l'Histoire avec beaucoup de fidélité. En effet, il n'y » a guére d'actions éclatantes dans la vie de Mithri- » date, qui n'ayent trouvé la place dans ma Tragédie. » J'y ai inséré tout ce qui pouvoit mettre en jour les » mœurs & les sentimens de ce Prince, je veux dire » sa haine violente contre les Romains, son grand cou- » rage, sa finesse, sa dissimulation; & enfin cette ja- » lousie qui lui étoit si naturelle, & qui a tant de fois » couté la vie à ses Maîtresses. La seule chose qui pour- » roit n'être pas aussi connu que le reste, c'est le dessein » que je lui fais prendre de passer dans l'Italie. Com- » me ce dessein m'a fourni une des Scenes qui ont » le plus réussi dans ma Tragédie, je crois que le » plaisir du Lecteur pourra redoubler, quand il verra » que presque tous les Historiens ont dit ce que je fais dire » ici à Mithridate.

» Florus, Plutarque & Dion Cassius, nomment les » pays par où il devoit passer. Appien d'Aléxandrie en- » tre plus dans le détail; &, après avoir marqué les fa- » cilités & les secours que Mithridate espéroit trouver » dans sa marche, il ajoute que ce projet fut le prétexte » dont Pharnace se servit pour faire révolter toute l'ar- » mée, & que les Soldats, effrayés de l'entreprise de son » pere, la regarderent comme le désespoir d'un Prince » qui ne cherchoit qu'à périr avec éclat.

» Ainsi elle fut en partie cause de sa mort, qui est l'action » de ma Tragédie. J'ai encore lié ce dessein de plus près à » mon sujet. Je m'en suis servi pour faire connoître à Mi- » thridate les secrets sentimens de ses deux fils... Voici la

» des secours qu'il espéroit. Racine tire
1673. » de cette entreprise le prétexte dont
» Pharnace se servit pour faire révolter
» l'armée; & après nous avoir dit qu'elle
» étoit en partie cause de sa mort, qui
» est l'action de sa Tragédie, il nous
» fait observer qu'il a lié de plus près
» ce grand dessein à son sujet, & s'en
» est servi pour faire connoître à Mithri-
» date les secrets sentimens de ses deux
» fils; il finit l'observation par cette ma-
» xime d'un grand Maître tel que lui:
» *Qu'on ne peut prendre trop de précau-*
» *tion pour ne rien mettre sur le Théatre*
» *qui ne soit essentiel; que les plus belles*
» *Scenes sont en danger d'ennuyer, du*
» *moment qu'on les peut séparer de l'ac-*
» *tion, & qu'elles l'interrompent, au lieu*
» *de la conduire vers sa fin.*

» C'est aussi dans cette même Scene
» que s'établit entre les deux freres ce
» contraste si marqué & si avantageux à

» réfléxion que fait Dion Cassius sur ce dessein de Mi-
» thridate. *Cet homme étoit véritablement né pour entre-*
» *prendre de grandes choses. Comme il avoit souvent éprou-*
» *vé la bonne & la mauvaise fortune, il ne croyoit rien*
» *au-dessus de ses espérances & de son audace, & mésu-*
» *roit ses desseins, bien plus à la grandeur de son cou-*
» *rage, qu'au mauvais état de ses affaires; bien résolu,*
» *si son entreprise ne réussissoit point, de faire une fin digne*
» *d'un grand Roy, & de s'ensevelir lui-même sous les*
» *ruines de son empire, plûtôt que de vivre dans l'obscu-*
» *rité & dans la bassesse.* »

» Xipharés, & qui établit dans l'esprit 1673.
» du Spectateur cet intérêt prédominant
» pour la destinée de ce jeune Prince.
» Pharnace, piqué des reproches du pere,
» & dans la crainte où il se trouve d'être
» arrêté, ne ménage plus Xipharés, jusqu'à
» qu'à l'accuser d'aimer la Reine. Ce
» trait lancé produit son effet, la jalousie
» sie entre dans le cœur de Mithridate,
» & son progrès est prompt & violent.
» Le tissu de toutes les Scenes de la Piéce
» de Mithridate n'est que la gradation
» & la marche de ses passions. L'éclaircissement
» cissement qu'il en a avec Monime, &
» où il va se servir de toutes ses ruses,
» & de cet esprit de mensonge si adroit,
» & par conséquent indigne de la Majesté
» jesté d'un Roy, (a) achemine la perte

(a) M. de Voltaire, dans la Préface de sa Tragédie de *Hérode & Mariamne*, justifie avec bien du goût & de l'art cette Scene où Mithridate employe l'artifice, pour découvrir le secret de Monime. Nous croyons que le Lecteur sera bien aise que nous lui en mettions le passage sous les yeux. * « Les Piéces tragiques sont fondées, ou sur les » intérêts de toute une nation, ou sur les intérêts particuliers de quelques Princes. De ce premier genre sont » l'*Iphigénie en Aulide*, où la Gréce assemblée demande » le sang de la fille d'Agamemnon : *les Horaces*, où trois » combattans ont entre les mains le sort de Rome : l'*Œdipe*, où le salut des Thébains dépend de la découverte » du meurtre de Laïus. Du second genre sont *Britannicus*, *Phédre*, *Mithridate*, *&c.*

» Dans ces trois dernieres tout l'intérêt est renfermé » dans la famille du Héros de la Piéce : tout roule sur » des passions que des Bourgeois ressentent comme les » Princes ; & l'intrigue de ces Ouvrages est aussi propre

* Préface de la premiere édition de Hérode & Mariamne.

1673. » des uns & des autres. Une des façons » des plus adroites de Racine, & où il » entre le plus d'art, c'est dans la suspen- » sion du discours : il ouvre un senti- » ment où il entre encore quelque chose » d'équivoque, & cela pour rendre la » chose plus frapante ; c'est ce qui de- » vient plus sensible dans la Scene sui- » vante, où Mithridate arrache si adroi- » tement le secret de cette malheureuse » Princesse, ce qui a mis dans le cœur

---

» à la Comédie, qu'à la Tragédie. Otez les noms, *Mi-* » *thridate n'est qu'un vieillard amoureux d'une jeune fille,* » *ses deux fils en sont amoureux aussi ; & il se sert d'une* » *ruse assez basse pour découvrir celui des deux qui est* » *aimé.*

» *Phédre est une belle-mere, qui, enhardie par une* » *intriguante, fait des propositions à son beau-fils, lequel* » *est occupé ailleurs.*

» *Néron est un jeune homme impétueux qui devient* » *amoureux tout d'un coup : qui dans le moment veut se* » *séparer d'avec sa femme, & se cache derriere une ta-* » *pisserie pour écouter les discours de sa maîtresse.* Voilà » des sujets que Moliere a pû traiter comme Racine. » Aussi l'intrigue de l'Avare est-elle précisément la mê- » me que celle de Mithridate. Harpagon & le Roy de » Pont, sont deux Vieillards amoureux ; l'un & l'autre » ont leur fils pour Rival, l'un & l'autre se servent du » même artifice pour découvrir l'intelligence qui est en- » tre leur fils & leur Maîtresse : & les deux Piéces finis- » sent par le mariage du jeune homme.

» Moliere & Racine ont également réussi, en trai- » tant ces deux intrigues : l'une a amusé, a réjoui, a » fait rire les honnêtes gens ; l'autre a attendri, a » effrayé, a fait verser des larmes. Moliere a joué » l'amour ridicule d'un vieil Avare, Racine a repré- » senté les foiblesses d'un grand Roy, & les a rendus » respectables. »

» du Roy un ressentiment qu'il cherche 1673.
» encore à couvrir pour mieux perdre
» Xipharés, qu'Arbate informe de la fu-
» reur de son pere à ce sujet.

» La Scene cinquiéme (du quatriéme
» Acte) est le modéle des Monologues.
» On n'imagine point comment cette
» Scene a pû trouver des Censeurs. *Ra-*
» *cine y a perdu de vûe*, dit-on, *la ca-*
» *ractere de Prince*, * *& le fier & cruel*
» *Mithridate étoit-il capable de faire tant*
» *de réflexions à l'égard d'une Maîtresse*
» *& d'un fils qu'il vouloit faire périr ?*
» Ce monologue, c'est-à-dire, cet entre-
» tien de lui avec lui-même, est dans la
» nature, & l'usage en est heureux dans
» les Tragédies. C'est un tissu de contra-
» diction où les sentimens se détruisent
» les uns par les autres ; c'est une ressour-
» ce dans les grandes agitations de l'es-
» prit & du cœur ; c'est un retour suivi
» sur soi-même, & la plus sûre expres-
» sion des foiblesses humaines : l'art &
» l'expérience lui donnent sa mesure,
» & il n'y a que le feu & la vivacité qui
» entrent dans ce choc des passions qui
» en puissent dérober la langueur, s'il y
» en a. Dans ce monologue de Mithri-
» date, tantôt la passion le trouble, tan-
» tôt elle l'éclaire.

* Voyez plus bas, Remarques sur Mithridate.

1673. Immolons, en partant, trois ingrats à la fois.

. . . .

Mais quelle est ma fureur ? Et qu'est-ce que je dis ?

Tu va sacrifier, qui ? malheureux ! ton fils !

. . . .

J'ai besoin d'un vengeur, & non d'une maîtresse.

. . . .

Je brûle, je l'adore, & loin de la bannir....
Ah ! c'est un crime encor dont je la veux punir.

. . . .

Quelle pitié retient mes sentimens timides ?
N'en ai-je pas déja puni de moins perfides ?
O Monime ! ô mon fils ! inutile courroux !
Et vous heureux Romains ! quel triomphe pour vous, &c.

» La reprise de ce dernier vers par » une apostrophe aux Romains, est un » des plus beaux traits de l'art : elle perce » au travers de tous les mouvemens dont » Mithridate est agité, comme le senti- » ment le plus vif, je veux dire sa haine » pour les Romains, & la préoccupa- » tion d'un aussi grand dessein que celui » qu'il a formé. Cette Scene où le ca- » ractere de Mithridate se développe » tout entier, ne pouvoit mieux se ter- » miner qu'en rappellant toutes ses pré-

» cautions

1673.

» cautions contre la crainte des poi-
» ſons, & ſon peu d'attention à préve-
» nir, ſur-tout à ſon âge, les ſurpriſes de
» l'amour : car indépendamment du trait
» qui charge encore ſon caractere, il
» préſente un ſentiment moral d'au-
» tant plus capable de faire impreſſion,
» qu'il échape dans ces momens violens
» où la vérité ſouvent ſe fait le plus ſen-
» tir. C'eſt dans cette ſituation d'eſprit
» que Mithridate apprend la révolte de
» Pharnace, & l'arrivée des Romains aux
« pieds des murs de Nymphée, & qu'il
» entre en défiance contre la conduite de
» Xipharés qui eſt toujours dans ſon parti.
» C'eſt dans cet état auſſi que la premiere
» précaution qu'il prend, eſt celle de faire
» mourir Monime. C'eſt le dernier éclat
» de ſon amour. Cette ſédition ſubite &
» engagée par Pharnace précipite l'ac-
» tion : l'incertitude du ſort de Xipharés,
» qui eſt caché ſous un bruit confus, pro-
» duit cette ſituation violente de Moni-
» me, où elle attente envain ſur elle-
» même.

» C'eſt dans cet état qu'on vient lui
» préſenter le poiſon qui lui eſt envoyé
» par Mithridate, & qu'elle reçoit com-
» me le préſent le plus cher de ce mal-
» heureux Roy, que la fortune vient
» d'abandonner, & qui prend le parti

1673. » de se tuer lui-même, pour ne pas tomber entre les mains de ses ennemis. Informé déja de tous les vertueux efforts de son fils Xipharés, & indigné de l'infidélité de Pharnace, il revient avec attendrissement en faveur de Xipharés & de Monime, & par un contre-ordre dépêché à Arbate, qui arrive assez tôt pour sauver la Reine : il lui apprend que Xipharés vit encore, & à quelle résolution le Roy s'est porté ; & c'est à la vûe des ces deux Princes, dont l'un soutient un pere mourant de sa blessure, que Monime s'écrie :

Il vient : quel nouveau trouble excite en mes esprits,
Le sang du pere, ô Ciel ! & les larmes du fils !

» La façon dont Racine fait mourir Mithridate nous présente dans les sentimens & dans les dernieres actions de ce Prince, quelque chose encore de plus grand qu'il n'avoit paru ; & le dernier trait de son testament, c'est-à-dire, le don de son ame à son fils Xipharés, prend dans le concours des circonstances un ton de sublime, & un air de vérité qui n'a point d'exemple. C'est ce caractere élevé de Mithridate qui a fait dire à M. de Voltaire, que de toutes les

» Tragédies Françoifes que Charles XII. 1673.
» (Roy de Suéde) avoit lues dans fon
» loifir de Bender, Mithridate étoit celle
» qui lui plaifoit davantage, & qu'il mon-
» troit avec le doigt à l'un de fes Mi-
» niftres tous les endroits qui le frap-
» poient. »

Pour achever de faire connoître le mérite supérieur de la Tragédie de Mithridate, joignons-y les remarques suivantes, tirées de l'édition des Œuvres de Racine, deux volumes, Paris 1741. fecond volume, pag. 515-518.

Remarques fur Mithridate.

» Cette Piéce (Mithridate) prouve
» beaucoup en faveur de Racine contre
» Corneille. Peut-on voir un caractere
» plus noble & mieux foutenu que celui
» de Mithridate? je raconterai ici en
» abrégé ce que ce Prince a fait, & je
» donnerai fon caractere fuivant l'Histoi-
» re, afin que lecteur puiffe mieux com-
» parer le *Mithridate* des Hiftoriens,
» avec celui de Racine.

» *Mithridate*, furnommé *Eupator*,
» Roy de Pont, & de plufieurs autres
» Royaumes, fut un des plus grands Prin-
» ces de l'Orient. Deux Royaumes, la
» Capadoce & la Bithynie, qu'il préten-
» doit peut-être envahir, en y mainte-
» nant des Princes à fa dévotion malgré
» les Romains, furent apparemment la

1673. » cause des longues guerres de Mithri-
» date contre Rome. On ne sçauroit
» bien démêler le droit que les Romains
» avoient d'aller attaquer ce Prince. Des
» mémoires d'une autre main que de celle
» des Romains & de leurs Partisans nous
» feroient peut-être voir en cette occa-
» sion beaucoup d'injustice & d'orgueil.
» Quoi qu'il en soit, Mithridate tantôt
» vainqueur & tantôt vaincu, occupa
» pendant quarante ans les armées de
» Silla, de Lucullus, de Pompée, &c.
» ce fut après avoir vaincu Nicoméde,
» Roy de Bithynie, que les Grecs Asiati-
» ques s'étant presque tous déclarés pour
» lui, il vint en Ionie, & enleva à Stra-
» tonice la belle Monime : ainsi elle au-
» roit été bien âgée au temps de la mort
» de Mithridate, si elle avoit vécu jus-
» qu'à ce temps-là. Ce Prince, toujours
» fertile en ressources, après avoir été
» battu à diverses reprises par les Ro-
» mains, resolut d'appeller à son secours
» Sertorius, qui faisoit la guerre en Es-
» pagne contre ses Concitoyens. Ce pro-
» jet n'ayant pas bien réussi, Mithridate
» fut obligé de se refugier chez Tigrane
» Roy d'Arménie, après avoir été entie-
» rement défait par Lucullus; & ce fut
» alors qu'il fit périr, selon Appien, ses
» sœurs, ses femmes & ses concubines par

1673.

» les mains de ses Eunuques. Il en fit au-
» tant de *Macharés* & de *Xipharés* ses
» deux fils, dans le temps qu'il étoit oc-
» cupé à se défendre contre Pompée. Il
» se défit du premier, parce qu'il s'étoit
» déclaré pour les Romains ; & de l'au-
» tre, à cause de la trahison de Strato-
» nice sa mere, qui rendit à Pompée une
» place où les trésors de Mithridate
» étoient renfermés. Enfin pour derniere
» ressource, il résolut de passer en Italie,
» & d'y attaquer les Romains. C'est dans
» cette derniere occasion que Pharnace
» fit révolter contre son pere les troupes
» qu'il avoit encore. Ce malheureux Prin-
» ce, vaincu par ses ennemis, trahi par
» son fils, voulut alors s'empoisonner :
» mais le poison n'ayant pû faire son
» effet, il eut recours à un certain *Bitui-*
» *tus*, & se fit tuer par cet homme, se-
» lon Appien Alexandrin.

» Voici le portrait que cet Historien
» fait de Mithridate : *C'étoit un Prince*
» *vaillant & rusé, fertile en ressources,*
» *qui ne s'effrayoit ni des embûches, ni*
» *des attaques ouvertes ; intrépide &*
» *courageux dans l'adversité. Il n'y eut*
» *aucun moyen qu'il ne tentât, aucun stra-*
» *tagême qu'il ne mit en usage contre les*
» *Romains ses ennemis. Il rechercha pour*
» *se venger d'eux, les Nations les plus*

1673. » *reculées, même les Gaulois, les Es-* » *pagnols. Il étoit cruel & sanguinai-* » *re; il fit mourir entr'autres, sa mere,* » *son frere, & plusieurs de ses enfans.* » *Ce Prince étoit de haute taille & ro-* » *buste, sobre & patient dans la fati-* » *gue, mais d'ailleurs adonné aux fem-* » *mes. Il avoit l'esprit assez orné, il ai-* » *moit les sciences, & se plaisoit à la Mu-* » *sique, &c.* On ajoute qu'il parloit ou » entendoit vingt-deux langues. On con- » çoit par tout ce que je viens de dire, » que l'Histoire est fort renversée dans » cette Tragédie, mais on ne sçauroit » nier d'ailleurs que Racine n'ait bien » soutenu le caractere de ce fameux Roy. » Il le peint terrible & toujours fertile » en ressources, jusqu'au moment qu'il » expire. On peut même dire que

Plus il est malheureux, plus il est redoutable.

» La premiere Scene du troisiéme Acte » est d'une grande beauté. Je ne pense » pas qu'elle doive céder à la plus belle » Scéne des Piéces du grand Corneille. » Mithridate y paroît tel que l'Histoire » nous le dépeint. Il paroît encore tel » dans (la derniere Scene) du cinquiéme » Acte. Les dernieres paroles de Mithri- » date sont dignes de lui; mais il me sem-

» ble que Racine a perdu de vûe le ca- 1673.
» ractere de ce Prince dans la Scene V.
» du quatriéme Acte. Le fier & cruel Mi-
» thridate étoit-il capable de faire tant
» de réfléxions à l'égard d'une Maîtresse &
» d'un fils qu'il vouloit faire périr ? * J'a-
» voue qu'il aime & qu'il espere ; mais.

Sa haine va toujours plus loin que son amour.

» Pour Xipharés & Pharnace, tous deux
» fils de Mithridate, ils ne se ressemblent
» pas ; ils ne le doivent pas non plus.
» L'un est plus doux & plus humain. On
» s'intéresse d'abord pour lui ; l'autre est
» farouche, & tient de Mithridate. Xi-
» pharés a de la vertu, Pharnace de la
» cruauté. Le caractere de Monime est
» fort touchant. C'est une illustre Grec-
» que qui a le malheur d'être aimée de
» Mithridate.» (Voici de quelle façon M.
Racine parle de cette Reine infortunée :)
* « J'ai choisi Monime entre les femmes
» que Mithridate a aimées. Il paroît
» que c'est celle de toutes qui a été la
» plus vertueuse, & qu'il a aimée le plus
» tendrement. Plutarque semble avoir
» pris plaisir à décrire le malheur & les
» sentimens de cette Princesse. C'est lui
» qui m'a donné l'idée de Monime ; &
» c'est en partie sur la peinture qu'il en
» a faite, que j'ai fondé un caractere

* Voyez ci-dessus la réponse à cette Critique, dans la dissertation de l'Abbé Nadal.

* Préface de Mithridate.

» que je puis dire qui n'a point déplu.
1673. » Le Lecteur trouvera bon que je rap-
» porte ses paroles telles qu'Amiot les a
» traduites ; car elles ont une grace dans
» le vieux style de ce Traducteur, que
» je ne crois point pouvoir égaler dans
» notre langue moderne.

» Cette-ci étoit fort renommée entre
» les Grecs, pource que quelques sollici-
» tations que lui sçut faire le Roy en
» étant amoureux, jamais ne voulut en-
» tendre à toutes ses poursuites jusqu'à
» ce qu'il y eut accord de mariage passé
» entr'eux, & qui lui eut envoyé le dia-
» dême ou bandeau Royal, & appellé
» Roine. La pauvre Dame depuis que
» ce Roy l'eut épousée, avoit vécu en
» grande déplaisance, ne faisant conti-
» nuellement autre chose que de plorer
» la malheureuse beauté de son corps, la-
» quelle au lieu d'un mari lui avoit don-
» né un Maître ; & au lieu de compagnie
» conjugale, & que doit avoir une Dame
» d'honneur, lui avoit baillé une garde
» & garnison d'hommes barbares qui la
» tenoient comme prisonniere loin du
» doux Pays de la Grece, en lieu où elle
» n'avoit qu'un songe & une ombre de
» biens, & au contraire avoir réellement
» perdu les véritables, dont elle jouis-
» soit au Pays de sa naissance ; & quand

1673.

» l'Eunuque fut arrivé devers elle, & lui » eut fait commandement de par le Roy » qu'elle eut à mourir, adonc elle s'arra» cha d'allentour de la tête son ban» deau Royal, & se le nouant à l'entour » du col, s'en pendit; mais le bandeau » ne fut pas assez fort, & se rompit in» continent. Et lors elle se prit à dire: » *O maudit & malheureux tissu, ne me* » *serviras-tu point au moins à ce triste* » *service?* (a) En disant ces paroles, elle » le jetta contre terre crachant dessus, » & tendit la gorge à l'Eunuque.

M. Barbier d'Aucourt dans son *Apollon Charlatan*, rend le compte suivant de la Tragédie de Mithridate.

La fureur d'Apollon n'étant pas satisfaite,
Par cette sanglante défaite, *
Au Royaume de Pont ce Dieu servit un plat,
De sa *Racine* délicate;
Et la vertu du Mithridat
N'en pût garantir *Mithridate*.

* Il parle du dénouement de Bajazet.

(a) M. Racine a rendu ce passage de Plutarque, dans sa Tragédie.

ACTE V. SCENE premiere.

MONIME.

Et toi, fatal tissu, malheureux diadême,
Instrument & témoin de toutes mes douleurs,
Bandeau que, mille fois, j'ai trempé de mes pleurs,
Au moins, en terminant ma vie & mon supplice,
Ne pouvois-tu me rendre un funeste service?
A mes tristes regards va, cesse de t'offrir.
D'autres armes, sans toi, sçauront me secourir;
Et périsse le jour, & la main meurtriere
Qui jadis sur mon front t'attacha la premiere.

1673. Le bon Roy vit finir sa vie & ses malheurs ;
Et pour le punir d'un grand crime,
Apollon plus puissant que mille opérateurs,
Déterra Xipharés, ressuscita Monime,
Dont ce Prince avoit fait une double victime ;
Et vint malgré la mort, & ses pâles froideurs,
De deux fantômes vains rallumer les ardeurs.
Par cette magique souplesse,
Tous deux virent enfin couronner leur tendresse.
C'est ce qui fit que dans leurs cœurs,
Un plaisir imprévû dévorant leur tristesse,
Au sang du Roy mourant, qui leur parloit sans cesse,
Ils mêlerent si peu de pleurs.

L'AMY
DE TOUT LE MONDE,
Comédie, par un Auteur Anonyme,
Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le 24. Janvier.

Nous ne connoissons cette Piéce que par les Registres de la Troupe de Moliere, qui en marque la seule & unique représentation, donnée sur le Théatre au Palais Royal le 24. Janvier 1673. à la suite des *Maris Infidéles*.

1673.

L'AMBIGU COMIQUE, OU LES AMOURS DE DIDON ET D'ÉNÉE,

Tragédie en trois Actes, mêlée de trois Intermédes Comiques, (a) *chacun en un Acte, en vers, de Monsieur* DE MONTFLEURY,

Représentée sur le Théatre du Marais. (*b*)

« CEtte Tragédie a été représentée » dans le même ordre que vous l'al- » lez trouver imprimée. Elle est en trois » Actes, & mêlée de trois intermédes

Préface de l'Auteur.

(*a*) En voici les titres : *Le Nouveau marié* ; *Dom Pasquin d'Avalos* ; *la Semblable à Soi-même*. A la fin de cet Article nous dirons un mot de chacune de ces Piéces.

(*b*) L'Editeur des Œuvres de Messieurs de Montfleury pere & fils, dit que cette Piéce fut représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, mais il s'est trompé, en voici la preuve tirée du premier Intermède, intitulé : *Le Nouveau Marié* ; le passage est curieux.

Scene VI.

DAMIS, *à M. Vilain.*

Monsieur, la Comédie est prête à commencer.

. . . .

M. VILAIN, (*c'est le Nouveau Marié.*)

Vous aimez le grand bruit, beau-frere, & les grands frais :

Mais quels Comédiens sont-ce ?

DAMIS.

Ceux du Marais.

1673. » comiques, dont chacun renferme un
» sujet séparé & fini. Ce mélange n'est
» pas sans exemple, quoiqu'il ne soit pas

M. Vilain.
Du Marais ! du Marais ! je crois qu'on s'étudie....
Damis.
Comment ?
M. Vilain.
Vous donnent-ils *gratis* la Comédie ?
Damis.
Ont-ils accoutumé de la donner *gratis* ?
M. Vilain.
Iroit-on autrement, mon cher, à votre avis ?
Damis.
Moi, je les ai cru bons, leur équipage est riche;
Leurs Piéces....
M. Vilain.
Les voit-on jamais que dans l'affiche ?
Les Acteurs inconnus de ce lieu déserté,
Sont d'un plan qui jamais n'est bon que transplanté.
Jamais sortant chez eux d'une Piéce nouvelle,
Entend-on, hé, Laquais de Madame une telle ?
Y trouve-t-on jamais ce cortége nombreux
De Pages, de Laquais, de carrosses pompeux,
Dont l'utile embarras, & le grand étalage,
Font juger par dehors des beautés d'un Ouvrage ?
Jamais Auteurs de nom leur donna-t-il un vers ?
Il faut que le beau-frere ait l'esprit de travers.
Damis.
Ils auront des Auteurs, & ce sont des indices....
M. Vilain.
Oüi, l'on dit qu'il leur vient cinq ou six Auteurs Suisses.

. . . .
Et qu'elle Piéce encor nous faites-vous donner ?
Damis.
Leur *Ambigu Comique*; on dit que cette idée....
M. Vilain.
Je sçais bien : autrement c'est la *Didon* lardée
D'Intermédes, dit-on, n'est-il pas vrai ?
Damis
Fort bien.
M. Vilain.
La Troupe du Marais ! .... cela ne vaudra rien.

» ordinaire sur notre Théatre ; & com-
» me c'est un usage établi de tout temps
» chez les Espagnols, je veux bien avouer
» que leurs Poëmes dramatiques m'ont
» servi de modéle ; que le plaisir que
» m'ont donné la lecture que j'en ai fai-
» te, & les représentations que j'en ai

1673.

DAMIS.

L'idée en est nouvelle ; & même je m'étonne
Qu'elle ne soit tombée en l'esprit de personne,
Et comment quelqu'Auteur ne s'est point avisé....

M. VILAIN.

A cela, qui, morbleu, voudroit s'être exposé ?
Qui voudroit avoir eu la vision fantasque,
D'habiller sans respect la Tragédie en masque ?
D'en faire avec la Farce un mariage impur ?
L'idée a quelque chose en elle de si dur,
Qu'un semblable projet, en bonne politique,
Devroit s'être attiré la censure publique.
Je n'en sçaurois, morbleu, parler qu'avec chaleur :
Mais si pour mes péchés Dieu m'avoit fait Auteur,
J'aurois fait trop de fond sur mes délicatesses,
Pour appeller la Farce au secours de mes Pieces :
Un semblable projet ne m'eut jamais tenté ;
Et quelque grand succès qui pût m'avoir flatté,
Je n'aurois jamais pû, pour les voir applaudies,
En Poete Cuisinier farcir mes Tragédies.

DAMIS.

Je ne veux point ici combattre vos raisons,
Mais voyons-là, Monsieur, & nous en jugerons :
Quelquefois sans sujet on a l'ame obsédée.

M. VILAIN.

La Troupe du Marais ! & la Didon lardée,
Juste Ciel ! non, morbleu, je n'en puis revenir, &c.

Voilà suffisamment la preuve que l'*Ambigu Comique* fut joué au Marais ; de plus, après la réunion de cette Troupe, avec celle du Palais Royal, au Théatre de Guénégaud, on en reprit les représentations, & l'Auteur eut encore quatre fois sa part dans la recette. Cette reprise se fit le Vendredi 12. Août 1673.

1673. » vûes, m'ont persuadé qu'un pareil mé-
» lange pourroit avoir autant d'agrémens
» sur notre Scene, que de beautés sur
» leur Théatre; & que l'ayant regardé
» comme un moyen d'aspirer au bon-
» heur de plaire à ceux qui n'aiment
» que le sérieux, sans renoncer à ce-
» lui de divertir ceux qui n'aiment que
» le comique, je me suis hasardé à tra-
» vailler sur cette idée à l'imitation des
» Poëtes de cette Nation...... La
» crainte que j'avois que les intermédes
» de celle-ci, qui n'en ont aucun avec
» ce qui les précede, n'interrompissent
» l'attention de l'Auditeur pour le sérieux,
» me fit croire que je ne pourrois l'em-
» pêcher qu'en faisant choix d'un sujet
» fort connu. C'est ce qui me fit jetter les
» yeux sur le quatriéme Livre de l'Enei-
» de, où Virgile renferme les amours &
» la mort de Didon: outre que cette ma-
» tiere est extrêmement connue, l'anti-
» quité ne nous a point laissé d'idée d'une
» passion ni plus forte ni plus touchante;
» & je me sentois si charmé des beautés
» de cet excellent ouvrage, que je le re-
» gardois comme un original d'après le-
» quel il étoit presque impossible de faire
» une méchante copie. Comme ce sujet
» avoit été mis au Théatre par Etienne
» Jodelle, le premier qui ait fait des Tra-

» gédies en notre Langue, & depuis mê- 1673.
» me par des Auteurs dont la réputation
» a égalé le mérite, je n'aurois pas entre-
» pris de le traiter, si je n'eusse appris
» d'Horace que les Œuvres d'Homere &
» de Virgile sont des trésors dont il est
» permis à tout le monde de s'enrichir,
» & que les sujets connus, qui sont à tous
» ceux qui s'en veulent servir, devien-
» nent propres & particuliers à celui qui
» les traite.

» Je ne sçai si cette nouveauté aura
» quelque agrément sur le papier; mais
» je me tiendrai assez heureux, si le
» Lecteur peut avoir pour elle, même
» indulgence que l'Auditeur, & si la lec-
» ture qu'il en fera ne détruit point l'esti-
» me que près de *trente représentations*
» consécutives lui ont acquise.

M. de Montfleury, *tout charmé, tout touché* des beautés de son excellent original, n'en fait qu'une très-mauvaise copie pour les caracteres de ses personnages & la versification; à l'égard des trois intermédes, *le nouveau marié* n'a point d'action, tout roule sur l'avarice de M. Vilain. Dom Pasquin d'Avalos est un Provincial qui vient pour épouser une jeune personne qui a le cœur pris pour un autre. La Soubrette de cette derniere passe pour sa Maîtresse vis-à-vis de Dom Pas-

1673. quin, & lui paroît une coquette si outrée, qu'il renonce à son mariage. *Le Semblable à soi-même*, est un Bailly de Village près d'épouser la niéce du Collecteur des tailles. Comme il se méfie de l'humeur égrillarde de sa prétendue, il feint un voyage subit, & annonce qu'il lui arrive un frere qui lui ressemble parfaitement : ce prétendu frere est lui-même sous un autre habit. Il s'apperçoit que sa future a un amant aimé, il se découvre & renonce à la niece du Collecteur, qui épouse son amant.

LE MALADE IMAGINAIRE,

Comédie-Ballet, en trois Actes, en prose, avec un Prologue en vers liriques, par M. MOLIERE,

Représentée sur le Théatre du Palais Royal, le Vendredi 10. Février. (La musique du Malade imaginaire est de M. Charpentier.)

Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.

« LE *Malade imaginaire* fut la der-
» niere production de Moliere. On
» retrouva, dans le rôle de Beline, un
» caractere malheureusement trop ordi-
» naire dans la vie civile ; & l'on vit avec
» plaisir

» plaisir la sensible Angélique oublier les » interêts de sa passion, pour ne voir, » dans son pere mort, que l'objet de sa » douleur & de ses regrets. Les Médecins » ne sont point épargnés dans cette Piéce, » Moliere ne s'y borne pas à les plaisan- » ter, il attaque le fond de leur art. (*a*) » par le rolle de Béralde, comme dans » celui du Malade imaginaire, il joue la » foiblesse la plus universelle de l'homme, » l'amour inquiet de la vie, & les soins 1673.

(*a*) M. Perrault, dans ses *Eloges des Hommes illustres*, à l'article de Moliere, parle d'un ton piqué, de la Comédie du Malade imaginaire. Voici ses termes : « Il attaqua, (Moliere) encore les mauvais Médecins » par deux Piéces fort comiques, dont l'une est *Le* » *Médecin malgré lui*, & l'autre *Le Malade imagi-* » *naire*. On peut dire qu'il se méprit un peu dans » cette derniere Piéce, & qu'il ne se contint pas dans » les bornes du pouvoir de la Comédie : car au lieu de » se contenter de blâmer les mauvais Médecins, il atta- » qua la Médecine en elle-même, la traita de Science » frivole, & posa pour principe, qu'il est ridicule à » un homme d'en vouloir guérir un autre. La Comédie » s'est toujours moqué des rodomons & de leurs rodo- » montades ; mais jamais elle n'a raillé ni les vrais » braves, ni la vraie bravoure : elle s'est réjouie des » pédans & de la pédanterie, mais elle n'a jamais blâ- » mé ni les Sçavans ni les Sciences. Suivant cette » régle, il n'a pû trop maltraiter les Charlatans & les » ignorans Médecins ; mais il devoit en demeurer-là, » & ne pas tourner en ridicule les bons Médecins, que » l'Ecriture nous enjoint d'honorer. Quoi qu'il en soit, » depuis les anciens Poëtes Grecs & Latins qu'il a » égalés, & peut-être surpassés dans le Comique, » aucun Auteur n'a eû tant de talent ni de réputation. (M. Perrault avoit un frere Médecin, & voilà sans doute la raison pour laquelle il attaqua le Malade imaginaire.)

1673. » trop multipliés pour la conserver. (*a*) Il » joue même la faculté en corps dans le » troisiéme intermede, (*b*) qui, quoique » mieux lié au sujet que les deux pre- » miers, n'en est pas plus vrai-sembla- » ble. (*c*).

Lettres de Bourfault, Tome I. pag. 119 & 120. édition de Paris, 1722.

Bourfault, dans une Lettre à l'Evêque de Langres, rapporte un fait sur la Comédie du Malade imaginaire qui peut être placé ici. « Notre Langue a cet

(*a*) « Tout le monde sçait la réponse que Moliere » fit à Louis XIV. qui, le voyant un jour à son dîné » avec un Médecin nommé Mauvillain, lui dit : *Vous* » *avez un Médecin, que vous fait-il ? Sire*, répondit » Moliere, *nous raisonnons ensemble : il m'ordonne des* » *remédes, je ne les fais point, & je guéris.* Mau- » villain étoit ami de Moliere, & lui fournissoit les » termes d'art dont il avoit besoin. Son fils, qui vit » encore (en 1739.) obtint, à la sollicitation de Moliere, » un Canonicat à Vincennes. » Voyez troisiéme Placet sur Tartuffe. (*Mémoires sur la vie & les Ouvrages de Moliere.*)

(*b*) « Le latin Macaronique qui fait tant rire à la fin » du Malade imaginaire, fut fourni à Moliere par son » ami Despréaux, en dînant ensemble avec Mademoi- » selle Ninon de l'Enclos, & Madame de la Sablie- » re. » *Bolæana*, in-12. page 34. (Il auroit été plus clair de dire que M. Despréaux donna l'idée du latin Macaronique du Malade imaginaire.)

(*c*) « Le Malade imaginaire.... c'est une de ces Farces » de Moliere ; dans laquelle on trouve beaucoup de » Scenes dignes de la haute Comédie. La naïveté, » peut-être poussée trop loin, en fait le principal ca- » ractere. Ses Farces ont le défaut d'être quelquefois » un peu trop basses, & ses Comédies de n'être pas » toujours assez intéressantes ; mais avec tous ces défauts- » là, il sera toujours le premier de tous les Poëtes » Comiques. » (*Vie de Moliere avec des jugemens sur ses Ouvrages.*)

» avantage sur les autres, qu'elle est beau-
» coup plus sage & plus retenue. La Lan-
» gue Latine sur-tout, dit presque toutes
» choses par leur nom, au lieu que la
» Françoise se contente de faire entrevoir
» celles qui peuvent blesser la pudeur.
» Dans le comique même, on veut que
» les obscénités soyent envelopées; &
» Moliere, tout Moliere qu'il étoit, s'en
» apperçut bien dans *le Malade imagi-*
» *naire*, qui est la derniere Piéce qu'il a
» mise au jour. Il y a dans cet ouvrage un
» M. Fleurant Apoticaire, brusque jus-
» qu'à l'insolence, qui vient une seringue
» à la main, pour donner un lavement
» au Malade imaginaire. Un honnête
» homme, frere de ce prétendu Malade,
» qui se trouve-là dans ce moment, le
» détourne de le prendre, dont l'Apoti-
» caire s'irrite, & lui dit toutes les imper-
» tinences dont les gens de sa sorte sont
» capables. La premiere fois que cette
» Comédie fut jouée, l'honnête homme
» répondoit à l'Apoticaire: *Allez, Mon-*
» *sieur, on voit bien que vous avez*
» *coutume de ne parler qu'à des culs.*
» (Pardon Monseigneur si ce mot m'é-
» chappe, je ne le dis que pour le mieux
» faire condamner.) Tous les Auditeurs
» qui étoient à la premiere représenta-
» tion s'en indignerent, au lieu qu'on

1673.

1673. » fut ravi à la seconde d'entendre dire : » *Allez, Monsieur, on voit bien que* » *vous n'avez pas accoutumé de parler* » *à des visages*. C'est dire la même cho- » se, mais la dire plus finement. »

TROUPE DES COMÉDIENS DU ROY,

Établie rue Mazarine, vulgairement nommée la Troupe de Guénégaud.

LA mort de Moliere qui arriva le Vendredy 17. Février, après la quatriéme représentation du Malade imaginaire, jetta ses camarades dans une grande consternation. Ils perdoient en sa seule personne un Auteur unique, un excellent Comédien, un ami sincere, & un protecteur puissant. Le Théatre du Palais Royal fut fermé jusqu'au Vendredy suivant, 24. du même mois, qu'on représenta *le Misantrope*; & le lendemain, Rosimont, le meilleur Acteur comique de la Troupe du Marais, s'engagea dans celle du Palais Royal pour remplir les rôles de Moliere; pour cet effet, il se prépara à celui du Malade imaginaire, qu'il fut en état de jouer le Vendredy 3. Mars, & qu'il continua jusqu'à la clôture ordi-

naire du Théatre qui se fit le 21. du même mois : ainsi le Malade imaginaire eut encore neuf représentations. 1673.

Avant l'ouverture des Théatres, quatre personnes de la Troupe du Palais Royal, s'engagerent dans celle de l'Hôtel de Bourgogne. Ces quatre personnes étoient les Sieurs de la Thorilliere, & Baron, & le Sieur Beauval & sa femme. Cet évenement fut suivi d'un autre encore plus fâcheux pour la Troupe qui perdoit ces Acteurs. Lully qui avoit le privilege de l'Opera, obtint du Roy la permission de faire représenter ses ouvrages de Musique dans la Salle du Palais Royal. Mademoiselle Moliere & ses camarades se trouverent ainsi en très-peu de temps sans protection, manquans de leurs principaux Acteurs, & sans Théatre. Cette situation étoit violente, aussi leur fit-elle prendre la résolution de faire proposer aux Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne de se joindre à eux ; mais ceux-ci les refuserent, & même assez durement.

Il fut donc question d'employer d'autres moyens pour soutenir la société. Le premier & le plus pressant, étoit de trouver un lieu propre à leurs représentations. Le Théatre de la rue Mazarine s'offroit très-à-propos, M. le Marquis

1673. de Sourdeac, las d'en payer le loyer, sans en faire usage, ne demandoit pas mieux que de s'en débarrasser, & de vendre en même-temps ses machines & ses décorations : de sorte que les propositions de Mademoiselle Moliere & de ses associés, furent écoutées très-favorablement de la part de ce Marquis.

Beaucoup de personnes qui ignorent l'origine des Opera en France, seront sans doute un peu surprises de voir M. le Marquis de Sourdeac dans le cas de louer un Theatre, & de vendre des machines & des décorations. Il est donc nécessaire de leur expliquer ce fait, pour donner plus de clarté à ce qui nous reste à dire, au sujet de l'établissement de la Troupe du Palais Royal, sur le Théatre de la rue Mazarine.

Vie de M. de S. Evremond, par M. Des Maizeaux, édition de 1740. pag. 155. & *suiv.*

« Les Opera, c'est-à-dire, les Piéces de » Théatre en Musique, accompagnées » de danses, de machines, & de décora- » tions, nous sont venus d'Italie. Le Car- » dinal Mazarin avoit tenté de les intro- » duire en France, & dès l'année 1647. » il fit venir des Comédiens (Musiciens) » de de-là les Monts, qui représenterent » une Piéce en vers Italiens, intitulée » *Orfeo è Euridice.* (a) Ce spectacle ne

(a) Voyez le traité des *Représentations en musique anciennes & modernes*, par le pere Ménétrier, page 195 & suivantes.

» surprit pas moins par sa nouveauté, que 1673.
» par la beauté des voix, la variété des
» concerts, le changement des décora-
» tions, le jeu surprenant des machines,
» & la magnificence des habits. (a) Le
» succès qu'eut cette Piéce, donna lieu
» d'en représenter une semblable aux nô-
» ces du Roy (en 1660.) sous le titre
» *d'Ercole Amante*, avec une traduction
» Françoise à côté, en faveur de ceux
» qui n'entendoient pas l'Italien. Cela fit
» souhaiter qu'on travaillât à des Opera
» François; mais on manquoit de bons
» Musiciens, & de belles voix, & on étoit
» d'ailleurs dans le préjugé que les paro-
» les Françoises n'étoient pas susceptibles
» des mêmes mouvemens & des mêmes
» ornemens que les Italiennes; enfin l'Ab-
» bé Perrin, qui avoit été introducteur des
» Ambassadeurs auprès de Gaston, Duc
» d'Orleans, entreprit de surmonter tous
» ces obstacles. Il composa une Pastorale
» qu'il fit mettre en Musique, par Cam-
» bert, Intendant de la Musique de la
» Reine-mere, & Organiste de S. Ho-
» noré. Elle fut chantée à Issy (au com-
» mencement du mois de Mai de l'an-

(a) Le Cardinal Mazarin fit la dépense de cet Opera, qui fut prodigieuse. Voiture appelle cette Piéce, *la comédie des Machines*, il en fait l'éloge dans le Sonnet qui commence, *Quelle docte circée, &c.*

1673. » née 1659.) & réussit si bien, que le
» Cardinal Mazarin en fit donner à Vin-
» cennes plusieurs représentations devant
» le Roy (la même année & le même
» mois.) *Ce fut*, dit M. de Saint Evre-
» mond, * *comme un essai d'Opera qui*
» *eut l'agrément de la nouveauté*; mais
» ajoute-t-il, *ce qu'il y eut de meilleur*
» *encore, c'est qu'on y entendit des con-*
» *certs de flûtes; ce qu'on n'avoit pas*
» *entendu sur aucun Théatre depuis les*
» *Grecs & les Romains*. Cette Piéce fut
» suivie d'une autre en 1661. intitulée
» Ariadne, dont les vers qui étoient de
» l'Abbé Perrin, ne furent pas trouvés
» fort bons. On en fit plusieurs répéti-
» tions, mais la mort du Cardinal (arri-
» vée à Vincennes le 9. Mars 1661.) em-
» pêcha qu'elle ne fut jouée, & suspen-
» dit pour quelques années le progrès des
» Opera naissans. Cependant l'Abbé Per-
» rin n'oublioit rien pour venir à bout
» d'une entreprise dont les commence-
» mens avoient été si heureux. Il obtint
» en 1669. (un *Privilege* en son nom
» *pour l'établissement d'une Académie*
» *d'Opera en Musique & en vers Fran-*
» *çois*. Ce Privilege fut donné à Saint
» Germain en Laye le 28. Juin 1669.)
» mais ne pouvant fournir seul aux soins
» & à la dépense que demandoit un tel
» établissement,

* Acte. II. Scene IV. de la Comédie des Opera.

» établissement, il s'associa pour la Mu- 1673.
» sique avec Cambert ; pour les machi-
» nes avec le Marquis de Sourdeac ; &
» pour fournir aux frais nécessaires avec
» le Sieur Champeron. Dès que cet ac-
» cord fut conclu, ils firent venir de Lan-
» guedoc les plus célébres Musiciens qu'ils
» tirerent des Eglises Cathédrales, où il
» y a des Musiques fondées ; (& lorsque
» le Théatre qu'on avoit fait construire
» dans la rue Mazarine fut prêt) (*a*) l'on
» y fit représenter l'Opera de Pomone,
» (au mois de Mars 1671.) les vers
» étoient de la façon de l'Abbé Perrin,
» ils ne furent pas trouvés meilleurs que
» ceux de l'Ariadne. Cette Piéce fut re-
» présentée huit mois de suite avec un ap-
» plaudissement universel ; mais dans ce
» temps-là, le Marquis de Sourdeac,
» sous prétexte des avances qu'il avoit fai-
» tes, s'empara du Théatre ; & pour se

(*a*) Voici de quoi suppléer à l'oubli de M. Des Maiseaux, au sujet du lieu qui fut choisi pour donner les représentations des Opéra. Le 8. Octobre 1670. Messire Aléxandre de Rieux, Marquis de Sourdeac, & le Sieur Champeron passerent bail pour le Jeu de Paume, où pendoit pour enseigne la Bouteille, situé rue Mazarine, vis-à-vis la rue Guénégaud, avec Messire Maximilien de Laffemas, propriétaire dudit Jeu de Paume, avec pouvoir d'y faire construire un Théatre, &c. pour les représentations des Piéces en musique appellées *Opéra*, en conséquence de la permission, & du Privilége qu'ils en avoient obtenu du Roy le 28. Juin 1669. ledit Bail moyennant 2400 liv. par an.

1673.

» passer de l'Abbé Perrin, il eut recours » M. Gilbert,* qui composa une Pasto-» rale intitulée, *les Peines & les Plaisirs* » *de l'Amour*, laquelle fut aussi repré-» sentée (sur le même Théatre dont nous » venons de parler.) Cependant Jean-» Baptiste Lully, Florentin, Surinten-» dant de la Musique du Roy, profitant » de la division qui s'étoit mise entre les » Associés de l'Opera, obtint par le cré-» dit de Madame de Montespan, que » l'Abbé Perrin, moyennant une somme » d'argent lui céderoit son Privilege. (*a*) » Ce changement obligea Cambert de » passer en Angleterre, où il mourut en » 1677. Surintendant de la Musique de » Charles II. Lully (refusa de s'accom-» moder avec les Associés de Perrin, tant » du Théatre que des machines) & s'as-» socia avec le Sieur Vigarani, Machi-» niste du Roy, & plaça son Théatre au » jeu de Paume de Bel air, (*b*) où il don-

* C'est le même dont nous avons donné la vie & les articles de ses Poëmes Dramatiques pour le Théatre François.

(*a*) Ce fait est trop sommairement raconté par Monsieur Des Maiseaux, il est nécessaire de l'éclaircir. Par le Privilége accordé à Lully, le Roy révoqua celui qu'il avoit donné à Perrin. Ce Privilége est daté du mois de Mars 1672. en conséquence duquel, M. de la Reynie, Lieutenant de Police, reçut une lettre de cachet à lui adressée par le Roy, du 30. Mars, portant ordre de faire cesser les représentations des Opéra du Théatre de la rue Mazarine, le premier Avril suivant.

(*b*) « Lully ayant obtenu le Privilége de l'Opéra, ne » s'accommoda point du Théatre de la rue Mazarine, il

» na au Public (le 15 Novembre 1672.) 1673.
» *les Fêtes de l'Amour & de Bacchus ;*
» c'étoit une Pastorale, en trois Actes &
» en Prologue, composée des fragmens
» de différens ballets, dont Lully avoit
» fait la musique pour le Roy sur les pa-
» roles de M. Quinault. (a)

M. de Sourdeac, quoique né avec beaucoup de biens, avoit fait des dépenses si considérables en différentes occasions, que lorsqu'il s'associa avec Perrin, il étoit déja très-obéré. L'espérance du

» en établit un nouveau dans le Jeu de Paume de Bel-
» Air, à un des bouts de la rue de Vaugirard, &
» assez près du Palais du Luxembourg. L'ouverture de
» ce nouveau Théatre se fit le 15. Novembre 1672.
(Description de la Ville de Paris, par M. Piganiol de la Force, Tome I. page 253.)

(a) Il est étonnant que jusqu'à ce jour, on ait donné les paroles du Ballet des Fêtes de l'Amour & de Bacchus à M. Quinault, lorsque par les Œuvres de Moliere on est en état de vérifier que tout ce qui compose ce Ballet est tiré des divertissemens de différentes Comédies de ce dernier. De plus, on sçait que les premiers vers lyriques de Quinault furent ceux du Prologue & des Intermédes de la Tragi-Comédie-Ballet de Psiché. Disons donc que Lully, qui étoit sans doute lié avec Quinault, pria ce dernier d'arranger les différens fragmens qu'il avoit dessein de donner, en attendant un Opéra de sa façon. Ce que Quinault éxécuta; au reste, aussitôt que Lully fut en possession de son Privilége, il obtint une Ordonnance, (en date du 22. Avril 1672.) portant défense aux Comédiens de se servir dans leurs représentations de plus de deux voix, & de six violons. Cette défense brouilla Moliere avec Lully, c'est ce qui fit que le premier prit Charpentier pour composer la musique de ses divertissemens. Ce fut par le Malade imaginaire que Charpentier commença à travailler pour Moliere, & on peut dire qu'il s'en acquitta bien.

1673. succès des Opera, lui avoit fait employer tout ce qui lui restoit de ressources; ainsi la suppression du privilege accordé à Perrin, mit ce Marquis dans une situation fâcheuse. On en jugera par les arrangemens qu'il prit avec la Troupe du Palais Royal à laquelle nous revenons.

Pendant que cette Troupe prenoit des arrangemens pour son établissement, les Comédiens du Marais s'adresserent aussi au Marquis de Sourdeac pour louer son Théatre. Mademoiselle Moliere & ses camarades apprenant les démarches de ces premiers, se hâterent de conclure, & passerent le Mardy 23. Mai 1673. un Acte par lequel M. le Marquis de Sourdeac & M. Champeron, son associé, leur firent une rétrocession de leur bail, & leur vendirent le Théatre & les machines, moyennant la somme de trente mille livres.

Par une contre-lettre datée du même jour, il fut reconnu qu'il n'avoit été payé par les Comédiens que la somme de quatorze mille livres, & que les seize mille livres restant à payer, seroient acquittées sur le produit des représentations à raison de cinquante livres par chacune, jusqu'au parfait payement de ladite somme.

Mais cette contre-lettre est anéantie par une autre du même jour (Mardy 23. Mai 1673.) Celle-ci est la véritable, & celle qui découvre les articles secrets. 1673.

« On voit par cette Piéce que Messieurs » de Sourdeac & Champeron abandon- » nerent les seize mille livres pour en- » trer en société avec les Comédiens, » & être de part dans tous les profits, » émolumens, &c. & promirent en mê- » me-temps d'entrer pour leurs parts dans » toutes les dépenses générales & particu- » lieres, sauf les habits & ornemens des » Acteurs & Actrices, dont chacun de- » voit se fournir en particulier; avec la » faculté aux Comédiens de completter » leur Troupe, & d'associer tels autres » Acteurs & Actrices, aux mêmes condi- » tions ci-dessus (a) & en outre il fut sti- » pulé que lesdits Sieurs de Sourdeac & » Champeron auroient voix déliberati- » ve dans toutes les assemblées, & tout » ce qui concerneroit les affaires de la » Compagnie, de la même maniere que » les Acteurs & Actrices, & s'obligerent » de donner leurs soins, bons avis, & » ministere lorsqu'il en seroit besoin pour

(a) Par Acte du 3. May 1673. la Troupe du Palais Royal reçut la Demoiselle Angélique du Croisy, fille de du Croisy, qui depuis épousa le Sieur Paul Poisson, pere de l'Acteur qui joue actuellement.

1673. » toutes les Piéces qu'on représente-
» roient. » (a)

Sur ces entrefaites, le Roy déclara verbalement qu'il vouloit qu'il n'y eut plus

(a) Cette société des Comédiens avec Messieurs de Sourdeac & Champeron, dura quelques années. En 1677. ces derniers croyans que leurs associés les trompoient, demanderent un compte général. Les Comédiens, de leur côté, trouvans cette société génante, & même onéreuse, offrirent de convertir les parts de Messieurs de Sourdeac & Champeron, en rentes viageres. Sur ces contestations, il fut rendu le 29. Juillet 1677. un Arrêt, qui ordonna que les Comédiens seroient obligés de compter, pour les parts en question, depuis le jour de leur société, jusqu'au 2. May 1677. & qu'à l'avenir chacune de ces deux parts seroit convertie en une pension viagere de 500 livres.

Les Comédiens éxécuterent cet Arrêt, & commencerent à payer éxactement les deux pensions; mais Messieurs de Sourdeac & de Champeron, persuadés qu'ils étoient lézés, revinrent par Requête civile, contre l'Arrêt du 29. Juillet 1677. & demanderent une révision de compte. Ce compte fut rendu en Justice; & au grand étonnement des opposans, on trouva que la dépense excédoit la recette de 746 livres 11 sols 4 deniers; & en conséquence, l'Arrêt du Parlement qui intervint sur cela le 3. Juin 1680. condamna les Sieurs de Sourdeac & Champeron, à rembourser aux Comédiens ladite somme de 746 liv. 11 sols 4 deniers, qui, divisée en quinze parts, dont la Troupe étoit alors composée, faisoit 49 liv. 16 sols 9 den. pour chacune, & en tous les dépens.

Les Comédiens furent encore obligés d'essuyer un nouveau procès de la part de Messieurs de Sourdeac & Champeron, pour le même sujet; & un dernier Jugement, qui fut rendu le 21. Août 1681. par cet Arrêt, Messieurs de Sourdeac & Champeron, furent une seconde fois déboutés de leur Requête civile, condamnés aux dépens. & l'Arrêt du 29. Juillet 1677. confirmé dans tous ses chefs. (Cette cause fut plaidée à la Grand'Chambre.) Ce dernier Arrêt força Messieurs de Sourdeac & Champeron, à recevoir leur pension, qui leur fut toujours éxactement payée. M. de Sour-

à Paris que deux Troupes de Comédiens François, l'une à l'Hôtel de Bourgogne, & l'autre au Théatre de la rue Mazarine. En conséquence de cet ordre, & des intentions de Sa Majesté, M. Colbert se fit donner un état des Acteurs & Actrices du Théatre du Marais, (*a*) dont il choisit les meilleurs sujets pour les incorporer avec ceux de la Troupe du Palais Royal, ce qui composa la Troupe [illegible] 1673.

[illegible]

deac étant mort en 1695. Voici de quelle façon M. de De Visé parla de ce Seigneur. « Messire Alexandre de » Rieux, Marquis de Sourdeac, mort le 7. de ce mois. » Il étoit fils de Guy de Rieux, Marquis de Sourdeac, » premier Ecuyer de la Reine Marie de Médicis, & de » Louise de Vieux-Pont, Dame du Neubourg, Dame » d'honneur de la même Reine; & petit-fils de René » de Rieux, Seigneur de Sourdeac, Marquis d'Oüessant, Chevalier des Ordres du Roy, Lieutenant-Gé» néral en Bretagne, Gouverneur de Brest, & de Su» sanne de Sainte-Mélaine. La maison de Rieux est une » des plus illustres de cette Province. . . . M. le Marquis » de Sourdeac avoit épousé Helene de Clere, Dame » d'un fort grand mérite, qui s'est toûjours distinguée » par son esprit, & par sa vertu; & dont il laisse un fils » vivant, à présent Marquis de Sourdeac, & quatre » filles, dont il y en a deux Religieuses, l'une au Cal» vaire du Fauxbourg Saint Germain, & l'autre aux » Filles du Saint-Sacrement, du même Fauxbourg. » Mercure Galant, mois de May 1695. page 220.

(*a*) Etat de la Troupe du Marais au mois de Juin 1673.

LES SIEURS.	LES DEMOISELLES.
La Roque,	*Des Urlis,*
Verneüil,	*Auzillon,*
Du Pin,	*Du Pin,*
Dauvilliers,	*Vallée,*
Guérin D'Estriché.	*Dauvilliers,*
	Guyot.

de la rue Mazarine, que depuis on appella la Troupe de Guénégaud.

1673. Conformément au Reglement de M. Colbert, M. de la Reynie, Lieutenant Général de Police, donna son Ordonnance le Vendredy 23. Juin 1673. permettant l'ouverture du nouveau Théatre rue Mazarine, au Jeu de Paume de la Bouteille, avec défenses de continuer de représenter sur le Théatre du Marais, dont on ordonna la démolition. (Voici cette Ordonnance.)

DE PAR LE ROY,

Et Monsieur le Prevôt de Paris, ou Monsieur le Lieutenant de Police.

« IL est permis, oüi sur ce le Procu» reur du Roy, & suivant les ordres » de Sa Majesté, à la Troupe des Comé» diens du Roy, qui étoit ci-devant au » Palais Royal, de s'établir & de conti» nuer à donner au Public des Comédies » & autres divertissemens honnêtes dans » le Jeu de Paume situé dans la rue de » Seine, au Fauxbourg Saint Germain, » ayant issue dans ladite rue, & dans celle » des Fossés de Nesle, (*a*) vis-à-vis la rue

(*a*) La rue des Fossés de Nesle, prit le nom de la rue Mazarine, à cause du Collége des Quatre-Nations, fondé par le Cardinal Mazarin, & qui fut ouvert en 1687.

» de Guénégaud ; & à cette fin d'y faire
» transporter les Loges, Théatre, Déco- 1673.
» rations & autres ouvrages étans dans
» la Sale dudit Palais Royal, apparte-
» nant à ladite Troupe, comme aussi de
» faire afficher aux coins des rues & car-
» refours de cette Ville & Fauxbourgs,
» pour servir d'avertissement des jours &
» sujets des représentations. Défenses sont
» faites à tous Vagabonds & gens sans
» aveu, même à tous Soldats & autres
» personnes de quelque qualité & condi-
» tion qu'elles soient, de s'attrouper &
» s'assembler au-devant & ès environs du
» lieu où lesdites Comédies & diver-
» tissemens honnêtes seront représentés,
» d'y porter aucunes armes à feu, de
» faire effort pour y entrer, d'y tirer
» l'épée, & de commettre aucune autre
» violence, ou d'exciter aucun trouble,
» soit au dedans ou au dehors, à peine
» de la vie, & d'être procédé extraordi-
» nairement contr'eux, comme perturba-
» teurs de la sureté & de la tranquillité
» publique, comme aussi défenses sont
» faites à tous Pages & Laquais de s'y at-
» trouper, ni faire aucun bruit ni désor-
» dre, à peine de punition éxemplaire,
» de deux cens livres d'amende, au pro-
» fit de l'Hôpital général, dont les Maî-
» tres demeureront responsables, & ci-

1673. » vilement tenus des désordres qui au-
» ront été faits ou causés par lesdits Pa-
» ges & Laquais ; & en cas de contra-
» vention, il est enjoint aux Commissai-
» res du Quartier de se transporter sur
» les lieux, & aux Bourgeois de leur prê-
» ter main forte, même de nous informer
» sur le champ desdits désordres, afin
» qu'il y soit aussi pourvu ; & que ceux
» qui s'en trouveront être les auteurs ou
» complices, de quelque qualité & con-
» dition qu'ils soyent, puissent être saisis
» & arrêtés, & leur procès fait & parfait
» selon la rigueur des Ordonnances : *Dé-
» fenses sont pareillement faites à la
» Troupe des Comédiens du Quartier du
» Marais, de continuer à donner au Pu-
» blic des Comédies, soit dans ledit
» quartier, ou autre de cette Ville &
» Fauxbourgs de Paris* ; & afin qu'il
» n'en soit prétendu cause d'ignorance,
» sera la présente Ordonnance affichée
» aux portes & principales entrées, tant
» dudit Jeu de Paume audit Fauxbourg
» Saint Germain, qu'autres endroits ac-
» coutumés de ladite Ville & Fauxbourgs,
» & exécutée nonobstant oppositions ou
» appellations quelconques, & sans pré-
» judice d'icelle. *Fait* & ordonné par Mes-
» sire Gabriel-Nicolas de la Reynie, Con-
» seiller du Roy en ses Conseils d'Etat &

» privé, Maître des Requêtes ordinaires » de son Hôtel, & Lieutenant de Police » de la Ville, Prevôté & Vicomté de » Paris, le Vendredy 23. Juin 1673. » *Signé* de la REYNIE, DE RIATNZ » (Procureur du Roy.) SAGOT, Gref- » fier. » 1673.

Cette Ordonnance fut signifiée le 6. Juillet suivant *au Sieur Noel*, Directeur des biens & offices appartenans à la succession du défunt Sieur Aubert, Propriétaire du Jeu de Paume du Marais, parlant à sa personne en son domicile rue de la Perle, à la requête des Sieurs de la Roque, Verneüil, & consorts.

Et le douze du même mois de Juillet cette même Ordonnance fut signifiée à *Catherine des Urlis*, & à *Marie Vallée*, qui ne furent point réunies à la Troupe de la rue Mazarine.

Enfin la Troupe que nous nommerons dorénavant la Troupe de Guénégaud, ouvrit son Théatre le Dimanche 9 Juillet 1673. par *le Tartuffe.* (a)

(a) « La Troupe du Roy, établie en son Hôtel de » la rue Mazarine, dite autrement des Fossés de Nesle, » est à présent si bien assortie, si forte en nombre d'Acteurs & d'Actrices, dont le mérite est connu, & si » bien appuyé de l'affection des plus célébres Auteurs, » qu'on ne peut attendre de son établissement qu'un magnifique succès. De plus, elle est en possession d'un » très-beau lieu, & d'un Théatre large & profond pour

Chappuzeau, Théat. Franç. liv. III. pag. 188 & 189.

1673. Voici l'état des Acteurs & Actrices, tant du Marais que du Palais Royal, qui furent réunis pour former une seule Compagnie.

LES SIEURS.	MESDEMOISELLES.
La Grange, du Palais Royal.	*Moliere*, du Palais Royal,
De Brie, du Palais Royal.	*La Grange*, du Palais Royal.
Du Croisy, du Palais Royal.	*De Brie*, du Palais Royal.
Hubert, du Palais Royal.	*Aubry*, du Palais Royal.
Rosimont, du Marais, & joint au Palais Royal le 24. Février 1673.	*Angélique du Croisy*, reçue le 3. May 1673.
La Roque, du Marais.	*Dauvilliers*, du Marais.
Dauvilliers, du Marais.	*Du Pin*, du Marais.
Du Pin, du Marais.	*Dumont*, (Auzillon) du Marais.
Verneüil, du Marais.	*Guyot*, du Marais.
D'Eutriché, du Marais.	

Avant de passer aux articles des Comédiens & des Comédiennes, dont nous avons promis de parler, tom. X. pag. 97. note (*a*), nous croyons que le Lecteur ne sera pas fâché de trouver ici un état de la

---

» les plus grandes machines. Cette belle Troupe qui s'est » heureusement assemblée du fameux débris des deux au» tres, qui avoient regné quelque temps avec réputa» tion, commença de son montrer au Public un Di» manche neuf Juillet 1673. & la grande assemblée qui » se trouva ce jour-là à son Hôtel, & qui s'y est vû » les jours suivans, ne peut que lui être de bon augure, » & lui promettre une longue félicité.... Voilà en » peu de mots comme les choses se sont passées entre » ces deux Troupes, * qui aujourd'hui n'en font qu'une » sous le nom de *La Troupe du Roy*. Ce qui se voit » gravé en lettres d'or dans une piéce de Marbre noir, » au-dessus de la porte de son Hôtel. » (Chappuzeau, *Idem*, pages 202 & 203.)

* Chappuzeau avoit rapporté plus haut l'Histoire du Théatre du Marais. Voyez Tome III. pag. 245. & suiv. de cette Histoire.

Troupe de l'Hôtel de Bourgogne, en Juillet 1673. 1673.

LES SIEURS.	MESDEMOISELLES.
De Hauteroche,	*Beauchâteau,*
La Fleur,	*Poiſſon,*
Poiſſon,	*D'Ennebaut,*
Brécourt,	*Brécourt,*
Champmeſlé,	*Champmeſlé,*
La Thuillerie,	*Beauval,*
La Thorilliere,	*La Thuillerie.*
Baron,	
Beauval.	

Quelques papiers qui n'ont aucun rapport au Théatre, nous ont cependant appris les noms de quelques Acteurs & Actrices du Marais, retirés avant 1673. nous les donnons tels que nous les avons trouvés.

JEAN GODART, ſieur de CHAMPVONNEAU, retiré en 1667.

ELISABETH-EDMÉE CLERIN, femme de HENRI COTTON, retirée en 1670.

(N.) .... femme de DES-URLIS, elle jouoit les ſeconds rôles tragiques, retirée vers 1672.

(N.) .... DES-URLIS, mari de l'Actrice précédente, frere de la Demoiſelle ETIENNE DES-URLIS, femme de Brécourt, & auſſi de CATHERINE DES-URLIS, congédiée en 1673. Cet Acteur jouoit dans ſa Troupe les ſeconds rôles tragiques, & les grands amoureux comiques, retiré vers 1672. DES URLIS.

1673. MARIE VALLÉE, congédiée en 1673.

Sous l'année 1680. nous parlerons encore des Acteurs du Marais, c'est-à-dire, de ceux qui furent réunis avec la Troupe du Palais Royal. Il faut présentement rendre compte de quelques-uns de ces derniers.

Mademoiselle MAROTTE BEAUPRÉ.

Mademoiselle MAROTTE BEAUPRÉ, niéce de la Demoiselle Beaupré, dont nous avons parlé page 28. du cinquiéme Volume de cette Histoire. L'Actrice qui fait le sujet de cet article étoit extrêmement jolie, *& pucelle au par-dessus*, si l'on s'en rapporte à Robinet. Mademoiselle Marotte joua dans la Troupe du Marais jusqu'en 1669. & cette même année elle passa dans la Troupe du Palais Royal, & représenta une des sœurs de Psiché, dans la Tragédie-Comédie Ballet de ce nom. En 1671. elle joua d'original *la Comtesse d'Escarbagnas* dans la Comédie qui en porte le titre. L'emploi de cette Actrice étoit celui des troisiémes rôles dans le tragique, & les ridicules dans le comique. Elle se retira en 1672. Chappuzeau, livre 3. de son Théatre François, page 206. met Mademoiselle Marotte Beaupré au rang des Actrices du Marais retirées en 1673. mais il pourroit bien s'être trompé, ainsi que l'Auteur de la

Lettre sur la vie de Moliere & des Comédiens de son temps; qui dit que Mademoiselle Marotte étoit femme de Verneüil, Comédien du Marais, & ensuite de la Troupe du Roy au Théatre de Guénegaud. 1673.

Mademoiselle HERVÉ.

Mademoiselle HERVÉ ne nous est connue que par un petit rôle de *Servante précieuse*, qu'elle joua dans l'impromptu de Versailles, Comédie en prose en un Acte, de Moliere, représenté à Versailles le 14. Octobre 1663. & à Paris le 4. Novembre suivant. Il y a apparence que la Demoiselle Hervé étoit une débutante qui ne fut pas reçue.

Mademoiselle BÉJART.

(N.) BEJART, née à Paris, s'engagea avec ses deux freres * dans une Troupe de Comédiens qui joua plusieurs années en Languedoc & en Provence. Ce fut dans cette derniere Province que Mademoiselle Béjart fit la connoissance d'un Gentilhomme d'Avignon, nommé M. de Modéne, avec qui elle contracta, à ce qu'on dit, un mariage secret. De ce mariage naquit une fille, qui épousa Moliere en 1662. La jeune Béjart fut élevée chez une Dame de distinction du Languedoc, qui la prit en amitié dès sa plus tendre jeunesse. Sa mere revint à Paris avec ses freres, & forma une nouvelle Troupe, dans laquelle Moliere entra. Cette

* L'un des deux mourut avant 1658.

Troupe courût les Provinces, & lorsqu'elle
1673. fut à Lyon, Mademoiselle Béjart fit venir sa fille auprès d'elle. On a dit dans la vie de Moliere de quelle façon cette Troupe, par les protections de ce fameux Auteur, devint à Paris celle de MONSIEUR, & ensuite celle du ROY (au mois d'Août 1665.) Mademoiselle Béjard continua d'y remplir son emploi de Soubrette en premier, & beaucoup d'autres rôles dans le comique jusqu'en 1670. qui fut vraisemblablement l'année qu'elle mourut. Le dernier rôle brillant qu'elle représenta, fut celui de Dorine dans la Comédie *du Tartuffe.*

GENEVIÉVE BÉJART. GENEVIEVE BÉJART sœur, & non niéce de l'Actrice précédente, femme en premiere nôce du Sieur la Villeaubrun ; dont elle eut un fils nommé Lomenie, qui mourut garçon, & en seconde du Sieur Aubry (dont nous parlerons après l'article de Démétrius, Tragédie de ce dernier, représentée le Vendredy 10 Juin 1689.) La Demoiselle Geneviéve Béjart fut Comédienne de la Troupe du Palais Royal & de celle de Guénégaud, mais elle n'y brilla pas beaucoup. Elle mourut au mois de Juin 1675. après une maladie de trois années.

BÉJART. (N.) BÉJART, frere des deux Actrices dont nous venons de parler, prit fort

jeune

jeune le parti de la Comédie. Il fut camarade de Moliere en Province & à Paris. Son emploi dans le comique étoit les peres & les seconds Valets, & dans le tragique les troisiémes & quatriémes rôles. Il demeura estropié d'une blessure qu'il reçut au pied, en séparant deux de ses amis qui se battoient dans la Place du Palais Royal. (En croisant leurs épées avec la sienne, & les rabattant, l'une lui piqua un pied.) Moliere, qui peu de temps après donna sa Comédie de l'*Avare*, chargea Béjart du rôle de *la Fléche*, de qui *Harpagon*, dit par allusion : *Je ne me plais point à voir ce chien de boiteux là.* Comme Béjart faisoit beaucoup de plaisir, on boita aussi-tôt sur tous les Théatres de Provinces, non-seulement dans le rôle de la Fléche, où cela devenoit nécessaire, mais indifféremment dans tous ceux que Béjart remplissoit à Paris. Cet Acteur se retira en 1670. avec une pension de mille livres que la Troupe lui fit, & qui lui fut continuée jusqu'à sa mort, arrivée le 29. Septembre 1678.

1673.

ACTE I. SCENE IV.

Mademoiselle MOLIERE.

Armande-Gresinde-Claire-Elizabeth Bejart, fille de N... Bejart, & de M. de Modène, naquit vrai-semblablement en Languedoc, où elle passa ses plus jeunes années, ainsi que nous l'avons dit. Appellée par sa mere auprès d'elle,

1673. elle la suivit dans différentes Villes, & enfin à Paris, où la Troupe s'établit par le crédit de Moliere, avec le titre de la Troupe de MONSIEUR.

Vie de Moliere, par Grimarest.

« La jeune Béjart, accoutumée avec » Moliere, qu'elle voyoit continuellement, l'appella son mari dès qu'elle » sçut parler; & à mesure qu'elle croissoit, » ce nom déplaisoit moins à Moliere...... » Ce dernier ne pouvoit souhaiter une » situation plus heureuse que celle où il » étoit à la Cour, & à Paris, depuis quelques années. Cependant il avoit cru » que son bonheur seroit plus vif & plus » sensible, s'il le partageoit avec une femme. Il voulut remplir la passion que » les charmes naissans de la fille de Mademoiselle Béjart avoit nourrie dans son » cœur, à mesure qu'il avoit crû. Cette » jeune personne avoit tous les agrémens » qui peuvent engager un homme, & » tout l'esprit nécessaire pour le fixer. » Moliere avoit passé des amusemens que » l'on se fait avec un enfant, à l'amour » le plus violent qu'une Maîtresse puisse » inspirer. (Mais il hésitoit d'en parler à » Mademoiselle Béjart, qui ne paroissoit » pas disposée à lui accorder sa fille.) Cependant la jeune Béjart qui ne s'accommodoit point de la mauvaise humeur » de sa mere, dont elle essuyoit tous les

1673.

» désagrémens possibles, se détermina un » matin de s'aller jetter dans l'appartement de Moliere, fortement resolue » de n'en point sortir qu'il ne l'eut reconnue pour sa femme, ce qu'il fut » contraint de faire. (*a*) Ce mariage causa » un vacarme terrible, la mere donna » des marques de fureur & de désespoir, » comme si sa fille fut tombée entre les » mains d'un malheureux. Cependant la » raison fit entendre à Mademoiselle Béjart, que le plus grand bonheur qui » pouvoit arriver à sa fille, étoit d'avoir » épousé Moliere, qui perdit par ce mariage tout l'agrément que son mérite » & sa fortune pouvoient lui procurer, » s'il avoit été assez Philosophe pour se » passer d'une femme.

» Celle-ci ne fut pas plutôt Mademoiselle Moliere, qu'elle crut être au rang » d'une Duchesse; & elle ne se fut pas » plutôt donnée en spectacle à la Comédie, que le Courtisan désocupé lui en

(*a*) Le mariage de Moliere avec la jeune Mademoiselle Béjart se fit en 1662. on en trouve à peu prés la date dans l'Impromptu de Versailles, représenté le 14. Octobre 1663.

Scene premiere.

MOLIERE.

Taisez-vous ma femme, vous êtes une bête.

MADEMOISELLE MOLIERE.

Grand merci, Monsieur mon mari, voilà ce que c'est; le mariage change bien les gens: & vous ne m'auriez pas dit cela il y a dix-huit mois.

» conta. Il eſt bien difficile à une Co-
1673. » médienne belle & ſoigneuſe de ſa per-
» ſonne, d'obſerver ſi bien ſa conduite,
» que l'on ne puiſſe l'attaquer. Moliere
» s'imagina que toute la Cour, toute la
» Ville en vouloit à ſon épouſe. Elle né-
» gligea de l'en déſabuſer. Au contraire
» les ſoins extraordinaires qu'elle prenoit
» de ſa parure, à ce qui lui ſembloit,
» pour tout autre que pour lui, qui ne
» demandoit point tant d'arrangement,
» ne firent qu'augmenter ſes ſoupçons &
» ſa jalouſie. Il avoit beau repréſenter à
» ſa femme la maniere dont elle devoit
» ſe conduire pour paſſer heureuſement la
» vie enſemble, elle ne profitoit point de
» ſes leçons qui lui paroiſſoient trop ſévé-
» res pour une jeune perſonne, qui d'ail-
» leurs n'avoit rien à ſe reprocher. Ainſi
» Moliere, après avoir eſſuyé beaucoup de
» froideurs & de diſſentions domeſtiques,
» fit ſon poſſible pour ſe renfermer dans
» ſon travail & dans ſes amis, ſans ſe met-
» tre en peine de la conduite de ſa femme,
» quoiqu'il conſervât toujours pour elle
» une véritable tendreſſe..... Cependant
» ſes amis eſſayerent de les raccommo-
» der, ou pour mieux dire, de les faire vi-
» vre de concert, ils y réuſſirent, & Mo-
» liere, pour rendre leur union plus par-
» faite, quitta l'uſage du lait, qu'il n'avoit

» point discontinué jusqu'alors, & se mit » à la viande, ce changement d'aliment » redoubla sa toux, & sa fluxion sur la » poitrine...... Dix mois après son rac- » commodement il donna *le Malade ima-* » *giniaire*, & mourut ainsi que nous l'a- » vons dit, après la quatriéme représen- » tation de cette Piéce. 1673.

La mort de Moliere fut suivie de tous les évenemens dont nous avons parlé plus haut. Mademoiselle Moliere regretta sincerement son mari, mais ses affaires, & le goût qu'elle prit pour Guérin d'Estriché, Comédien du Marais, qui passa dans la Troupe de Guénégaud, lui firent oublier sa douleur.

Quelque peu croyable que soit une espece de libelle intitulé *la fameuse Comédienne, ou Histoire de la Guérin, auparavant femme & veuve de Moliere*, in-12. *Hollande*, 1688. Nous ne pouvons passer sous silence une aventure très-singuliere qui s'y trouve rapportée, dont Mademoiselle Moliere fut la principale Actrice, mais sans le sçavoir. Le fait nous a été assuré par des personnes dignes de foi.

« Il y avoit une créature à Paris ap- » pellée la Tourelle, qui ressembloit si » parfaitement à Mademoiselle Moliere, » qu'il étoit mal aisé de ne s'y pas mé-

Histoire de la Guérin, *in*-12. Hollande, 1688. p. 66 & suiv.

1673. » prendre. Ce qui donna la pensée à cette
» premiere de passer pour l'autre à ceux
» qui n'avoient pas grand commerce
» avec elle. La chose lui réussit si bien
» pendant quelques mois, que tout le
» monde y étoit trompé. Un Président
» de Grenoble nommé Lescot, qui étoit
» devenu amoureux de Mademoiselle
» Moliere en la voyant sur le Théatre,
» cherchoit par tout Paris quelqu'un qui
» lui en pût donner la connoissance. Il
» alloit souvent chez une femme nommée
» *la Ledoux*, dont le métier ordinaire
» étoit de faire plaisir au public. Il lui
» témoigna qu'il souhaiteroit connoître
» Mademoiselle Moliere, & que la dé-
» pense ne lui couteroit rien, pourvu qu'il
» pût se satisfaire. La Ledoux ne connois-
» soit point Mademoiselle Moliere, mais
» elle se souvint de la Tourelle, & elle ju-
» gea que cette fille joueroit admirable-
» ment son personnage; c'est pourquoi, elle
» dit au Président qu'elle ne connoissoit
» point la Comédienne dont il lui par-
» loit, mais qu'elle sçavoit une personne
» qui la gouvernoit absolument, qu'elle
» la feroit pressentir sur ce chapitre, &
» que dans quelques jours elle lui en di-
» roit des nouvelles. Le Président la con-
» jura de ne rien oublier pour le rendre
» heureux, & qu'elle devoit être sûre de

» sa reconnoissance. Du moment qu'il » fut sorti, elle envoya chercher la Tou- » relle, à qui elle dit qu'elle avoit trouvé » une bonne dupe, qu'il en falloit profi- » ter, qu'elle se tint prête pour le jour » qu'elle l'enverroit querir; & qu'elle se » préparât à bien contrefaire Mademoi- » selle Moliere. Le lendemain le Prési- » dent revint fort empressé, pour sçavoir » le succès de sa négociation. La Ledoux » lui dit que cela n'alloit pas si vîte, » qu'on lui avoit seulement promis d'en » parler à Mademoiselle Moliere, & qu'il » falloit se donner un peu de patience. » Le Président la conjura de nouveau d'y » donner tous ses soins, & venoit tous » les jours sçavoir s'il y avoit lieu d'espé- » rer. Enfin quand la Ledoux eut pris le » temps qu'il falloit pour faire valoir ses » peines, elle dit au Président avec beau- » coup de joye qu'elle avoit surmonté » les obstacles qui s'étoient opposés à sa » passion, & qu'elle avoit parole de » Mademoiselle Moliere, pour venir chez » elle le lendemain; l'amoureux Prési- » dent lui promit de se souvenir toute sa » vie du service qu'elle lui rendoit; il » prit l'heure du rendez-vous, où il se » trouva long-temps avant la Demoiselle » qui vint avec un habit fort négligé, » comme une personne qui appréhendoit

1673.

1673. » d'être connue; elle affecta la toux éternelle de Mademoiselle Moliere, son air languissant, & ne parlant que de vapeurs, & joua si bien son rôle, qu'un homme plus connoisseur y eut été trompé. Elle lui fit fort valoir l'obligation qu'il lui avoit d'être venue dans ces sortes de lieux, dont le nom seul lui faisoit horreur. Le Président lui dit qu'elle n'avoit qu'à prescrire la reconnoissance, & que tout ce qu'il avoit au monde étoit en son pouvoir. La Tourelle fit fort l'opulente, & après s'être longtemps défendue, elle lui dit qu'elle vouloit bien prendre un présent de lui, pourvu qu'il ne fut que d'une fort petite conséquence, qu'elle ne vouloit qu'un colier pour sa fille qui étoit en religion. Aussi-tôt notre amoureux la mena sur le Quai des Orphévres, où il la pria de le choisir tel qu'il lui plairoit; elle lui dit, qu'elle n'en vouloit un que d'un prix fort médiocre. Ces manieres magnifiques furent un nouveau charme pour notre amant. Il continuoit de la voir au même endroit, & elle lui recommandoit de ne lui point parler sur le Théatre, parce que ce seroit le moyen de la perdre entierement, & que ses camarades qui avoient une extrême jalousie contr'elle, seroient ravies d'avoir occasion

» occasion de parler : il lui obéissoit, & se » contentoit d'aller admirer Mademoi- 1673.
» selle Moliere, croyant que ce fut elle.
» Un jour que la Tourelle avoit donné » un rendez-vous au Président chez la Le- » doux, elle y manqua ; son amant, après » l'avoir long-temps attendue, voulut aller » à la Comédie, & toutes les raisons de » la Ledoux ne purent l'en empêcher. Il » fut donc à l'Hôtel de Guénégaud, & la » premiere personne qu'il apperçut sur » le Théatre fut Mademoiselle Moliere.
» Il s'y détermina d'abord à y monter, » contre les défenses qu'il croyoit qu'elle » lui en avoit faites ; mais il crut qu'un » petit emportement de passion ne lui dé- » plairoit pas. Il y monta dans le dessein » de lui marquer le chagrin qu'il avoit de » ne l'avoir pas vûe l'après-dinée. D'abord » qu'il fut sur le Théatre, il ne pût lui » parler à cause d'un nombre infini de » jeunes gens qui l'entouroient ; il se » contentoit de lui sourire toutes les fois » qu'elle tournoit la tête de son côté, & » de lui dire, quand elle passoit dans une » aîle de décoration, où il s'étoit mis » exprès ; vous n'avez jamais été si belle, » & si je n'étois pas amoureux, je le de- » viendrois aujourd'hui. Mademoiselle » Moliere ne faisoit aucune attention à » ce que lui disoit cet homme, qui étoit

1673. » hors de mesure de voir avec quelle né-
» gligence elle recevoit ses douceurs ; la
» Piéce lui paroissoit d'une longueur in-
» supportable, & dans l'envie qu'il avoit
» de sçavoir sa destinée ; il fut l'attendre
» à la porte de sa Loge, & y entra avec
» elle lorsque la Comédie fut finie. Ma-
» demoiselle Moliere qui ne connoissoit
» point le Président, fut surprise de sa
» hardiesse ; & pour l'en punir, elle réso-
» lut de ne rien répondre à tout ce qu'il
» lui diroit. Il crut d'abord qu'elle n'osoit
» parler en la présence de la Femme de
» Chambre qui la deshabilloit ; ce fut un
» nouvel obstacle pour le Président que
» cette fille, & comme il n'osoit témoi-
» gner son inquiétude devant elle, il
» faisoit signe à Mademoiselle Moliere de
» la renvoyer, & qu'il avoit quelque
» chose à lui dire. Mademoiselle Moliere
» n'avoit garde de répondre à des signes
» qu'elle n'entendoit pas ; mais notre
» Amant qui croyoit être assez d'intelli-
» gence avec elle, pour qu'elle dût com-
» prendre cette façon de s'exprimer, tou-
» te muette qu'elle étoit, prenoit pour
» des marques de colere le refus qu'elle
» faisoit d'y répondre ; & l'envie qu'il
» avoit d'apprendre ce qui causoit cette
» froideur, l'obligea de s'approcher, &
» de lui demander ce qui l'avoit empê-

» ché d'avoir le bonheur de la voir l'après-
» dinée. La Demoiselle lui demanda d'un 1673.
» ton fort haut, ce qu'il disoit; il lui de-
» manda d'un ton encore plus bas, si l'on
» osoit dire devant cette fille ce que l'on
» pensoit. Mademoiselle Moliere, éton-
» née de ce discours, lui répondit d'une
» voix encore plus élevée; je ne crois
» pas avoir rien d'assez mistérieux avec
» vous, Monsieur, pour devoir prendre
» ces sortes de précautions, & vous pour-
» riez avec moi vous expliquer devant
» toute la terre. L'aigreur avec laquelle
» elle acheva ces mots, fit entierement
» perdre patience au Président, qui lui
» dit: j'approuverois votre procédé, si
» j'avois fait quelque action qui dût vous
» déplaire depuis que je vous connois,
» mais je n'ai rien à me reprocher, &
» quand vous manquez au rendez-vous
» que vous m'avez donné, & que je viens
» tout inquiet vous trouver craignant
» qu'il ne vous soit arrivé quelque acci-
» dent, vous me traitez comme le plus
» criminel de tous les hommes. Il seroit
» impossible de bien représenter l'éton-
» nement de Mademoiselle Moliere, plus
» elle considéroit le Président, moins elle
» se souvenoit de lui avoir jamais parlé;
» & comme il avoit la mine d'un honnête
» homme, l'émotion avec laquelle il con-

1673. » tinuoit de lui faire des reproches, lui » marquant que ce n'étoit ni jeu d'esprit » ni gageure, augmentoit si fort sa sur- » prise, qu'elle ne sçavoit que croire de » ce qu'elle voyoit. Le Président de son » côté ne pouvoit comprendre d'où ve- » noit le silence de Mademoiselle Moliere. » Enfin, lui dit-il, donnez-moi une » bonne ou une mauvaise raison, qui » justifie un procédé pareil au vôtre. Il » cessa de parler pour entendre la réponse » de Mademoiselle Moliere; mais elle » n'étoit pas encore revenue de son éton- » nement. Le Président de son côté étoit » dans la derniere consternation: c'étoit » une chose singuliere que de les voir se » regarder tous deux sans rien dire, & » s'examiner avec une attention qu'on » ne peut se figurer; néanmoins, Made- » moiselle Moliere resolut de s'éclaircir » d'une aventure qui lui paroissoit si sur- » prenante. Elle demanda au Président » avec un grand sérieux, ce qui pouvoit » l'obliger à lui dire qu'il la connoissoit, » qu'elle avoit pû croire au commence- » ment que c'étoit une plaisanterie, mais » qu'il la poussoit si loin, qu'elle ne la » pouvoit plus supporter; sur-tout d'où » lui venoit son obstination à lui soute- » nir qu'elle lui avoit donné un rendez- » vous auquel elle avoit manqué, Ah!

1673.

» Dieu, s'écria le Président, peut-on avoir » l'audace de dire à un homme qu'on ne » l'a jamais vû, après ce qui s'est passé en- » tre vous & moi ? J'ai du chagrin, que » vous m'obligez d'éclater & de sortir du » respect que j'ai pour toutes les femmes, » mais vous êtes indigne qu'on en con- » serve pour vous, après m'être venue » trouver vingt fois dans un lieu, comme » celui où je vous ai vûe, il faut que vous » soyez la derniere de toutes les créatures » pour m'oser demander si je vous con- » nois ? On peut juger de la surprise & » de la colere que ces derniers mots ex- » citerent sur l'esprit de Mademoiselle » Moliere, & ne doutant point que c'étoit » une insulte que le Président lui vouloit » faire, elle dit à sa Femme de chambre » d'appeller ses camarades ; vous me fai- » tes plaisir, lui dit cet amant outré, & » je souhaiterois que tout Paris y fût pour » rendre votre honte plus publique. In- » solent, j'aurai bientôt raison de votre » extravagance ; lui dit Mademoiselle » Moliere. Dans ce moment une partie » des Comédiens entra dans la Loge, où » ils trouverent le Président dans une fu- » reur inconcevable, & la Demoiselle » dans une si grande colere, qu'elle ne » pouvoit parler ; elle expliqua pourtant, » à-peu-près, à ses camarades ce qui

1673. » l'avoit obligée de les envoyer chercher
» pendant que le Président leur contoit
» aussi les raisons qu'il avoit d'en user
» avec Mademoiselle Moliere de cette
» façon, leur protestant avec mille ser-
» mens qu'il la connoissoit pour l'avoir
» vûe plusieurs fois dans un lieu de dé-
» bauche, & que le colier qu'elle avoit
» au cou, étoit un présent qu'il lui avoit
» fait. Mademoiselle Moliere entendant
» cela voulut lui donner un soufflet,
» mais il la prévint, & lui arracha son
» colier, croyant avec la derniere certi-
» tude que ce fût le même qu'il avoit
» donné à la Tourelle, encore que celui-
» là fut beaucoup plus gros. A cet affront
» que la Demoiselle ne crut pas devoir
» supporter, elle fit monter tous les Gar-
» des de la Comédie; on ferma les por-
» tes, & on envoya querir un Commis-
» saire, qui fit conduire le Président en
» prison, où il fut jusqu'au lendemain,
» qu'il sortit sous caution, soutenant tou-
» jours qu'il prouveroit ce qui l'avoit
» forcé à maltraiter Mademoiselle Mo-
» liere, ne pouvant se persuader que ce
» ne fût pas elle qu'il avoit vû chez la Le-
» doux. Mademoiselle Moliere qui avoit
» reçu une insulte furieuse, demandoit
» de grandes reparations contre le Pré-
» sident, & faisoit faire des perquisitions

» par tout Paris de la Ledoux, que l'on » disoit être celle qui l'avoit produite ; » mais cette femme s'étoit cachée à la » premiere nouvelle qu'elle avoit eu de » cette affaire, & on eut beaucoup de » peine à la trouver. Enfin elle fut prise, » (ce fut M. Aubry qui découvrit sa re- » traite.) Elle avoua toute l'affaire, & » qu'il y avoit une femme, qui par la » ressemblance qu'elle avoit avec Made- » moiselle Moliere, avoit trompé une in- » finité de gens ; que c'étoit la même qui » avoit produit l'erreur du Président. Au » bout de quelques jours la Tourelle fut » aussi prise, & cette derniere avec la Le- » doux furent punies devant la porte de » l'Hôtel des Comédiens. 1673.

Ce fut en 1677. ou tout au plus en 1678. que Mademoiselle Moliere épousa Guerin d'Estriché, (a) ces époux vécurent dans une grande union, & de leur mariage naquit un fils qui mourut jeune, (b) dont nous parlerons après l'ar-

(a) C'est sur ce mariage qu'on fit les quatre vers suivans, en forme de portrait de Mademoiselle Moliere.

Les graces & les ris, regnent sur son visage ;
Elle a l'air tout charmant, & l'esprit tout de feu.
Elle avoit un mari d'esprit, qu'elle aimoit peu,
Elle en a un de chair, qu'elle aime davantage.

(b) On a dit dans la vie de Moliere, qu'il laissa une fille de son mariage avec Mademoiselle Béjart. Cette

ticle de *Mirtil & Melicerte*, Pastorale
1673. héroïque, représentée le Samedi 10. Janvier 1699.

Mademoiselle Guérin continua de briller sur la Scene par ses graces naturelles & ses talens pour le noble comique, jusqu'au 14. Octobre 1694. qu'elle obtint à Fontainebleau son congé & une pension de mille livres. (*a*) Retirée dans son ménage elle y vécut avec une conduite éxemplaire, & mourut le 3 Novembre 1700.

Moliere dans sa Comédie du Bourgeois Gentilhomme, a donné, dit-on, le portrait de Mademoiselle Moliere, sous le personnage de Lucille. Il y a grande apparence que cette anecdote est vraye, car ce portrait est très-ressemblant à tous

---

fille fut nommée *Esprit-Marie-Madelaine Pocquelin Moliere.* Elle étoit grande, bienfaite, peu jolie, mais elle réparoit ce défaut par beaucoup d'esprit. Lasse d'attendre un parti du choix de sa mere, elle se laissa enlever par le sieur Claude Rachel, Ecuyer Sieur de Montalant. Mademoiselle Guérin fit quelques poursuites, mais des amis communs accommoderent l'affaire; M. & Madame de Montalant sont morts à Argenteuil près de Paris, sans postérité.

(*a*) Mademoiselle Moliere, ou pour mieux dire Mademoiselle Guérin, a quitté le Théatre assez âgée. Elle jouoit à merveille les rôles que Moliere, son mari, avoit fait pour elle, & ceux de Femmes coquettes ou Satyriques. Elle remplissoit aussi fort bien les seconds rôles tragiques. Sans être belle, elle étoit piquante, & capable d'inspirer une grande passion. (*Note de M. Grandval, le pere.*)

ceux qu'on a fait de cette Actrice. Voici de quelle façon Moliere le plaça. Cleonte, amant de Lucille (fille du Bourgeois Gentilhomme) croit que cette jeune personne lui est infidelle; & dans cette persuasion, il jure de ne la revoir jamais, & ajoute, en parlant à Covielle son Valet. 1673.

CLÉONTE. ACTE III. SCENE IX.

Donne la main à mon dépit; & soutient ma résolution contre tous les restes d'amour qui me pourroient parler pour elle. Dis-m'en, je t'en conjure, tout le mal que tu pourras. Faismoi de sa personne une peinture qui me la rende méprisable; & marques-moi bien, pour m'en dégoûter, tous les défauts que tu peux voir en elle.

COVIELLE.

Elle, Monsieur? Voilà une belle mijaurée, une pimpe souée bien bâtie, pour vous donner tant d'amour. Je ne lui vois rien que de très-médiocre; & vous trouverez cent personnes qui seront plus dignes de vous. Premierement elle a les yeux petits.

CLÉONTE.

Cela est vrai, elle a les yeux petits; mais elle les a pleins de feu, les plus brillans, les plus perçans du monde, les plus touchans qu'on puisse voir.

COVIELLE.

Elle a la bouche grande.

CLÉONTE.

Oui; mais on y voit des graces qu'on ne voit point aux autres bouches; & cette bouche

en la voyant inſpire des deſirs ; elle eſt la
1673. plus attrayante, la plus amoureuſe du monde.

COVIELLE.

Pour ſa taille, elle n'eſt pas grande.

CLE'ONTE.

Non ; mais elle eſt aiſée, & bien priſe.

COVIELLE.

Elle affecte une nonchalance dans ſon parler, & dans ſes actions.

CLE'ONTE.

Il eſt vrai ; mais elle a des graces à tout cela ; & ſes manieres ſont engageantes ; ont je ne ſçai quel charme à s'inſinuer dans les cœurs.

COVIELLE.

Pour de l'eſprit........

CLE'ONTE.

Ah ! elle en a, Covielle, du plus fin, du plus délicat.

COVIELLE.

Sa converſation.......

CLE'ONTE.

Sa converſation eſt charmante.

COVIELLE.

Elle eſt toujours ſérieuſe.

CLE'ONTE.

Veux-tu de ces enjoûmens épanouis, de ces joies toujours ouvertes ? Et vois-tu rien de plus impertinent que des femmes qui rient à tout propos ?

1673.

COVIELLE.

Mais enfin elle est capricieuse autant que personne du monde.

CLE'ONTE.

Oüi, elle est capricieuse, j'en demeure d'accord ; mais tout sied bien aux belles, on souffre tout aux belles, &c.

Pour achever le portrait de Mademoiselle Moliere, il faut ajouter qu'elle avoit la voix extrêmement jolie, qu'elle chantoit avec un grand goût, le François & l'Italien, * & que personne n'a mieux sçu se mettre à l'air de son visage par l'arrangement de sa coëffure, & plus noblement, par l'ajustement de son habit. Un Auteur anonyme, contemporain du Théatre de Guénégaud, va nous faire le détail de ce que nous venons de dire.

* Voyez l'article *du Parisien*, sous l'année 1682.

« Cette belle Scene du *Malade imaginaire*, (Acte II. Scene VI.) n'a-t'elle » pas toujours eu sur le Théatre de Guénégaud un agrément qu'elle n'auroit jamais eu sur celui de l'Opera. Mademoiselle Moliere & la Grange, qui la chantent, n'ont pas cependant la voix du » monde la plus belle. Je doute même » qu'ils entendent finement la Musique ; » & quoiqu'ils chantent par les regles, » ce n'est point par leur chant qu'ils s'at-

Entretiens Galans, deux Volumes in-12. Paris, Barbin, 1681. Tom. II. *Entretiens sur la Musique*, p. 91-96.

1673. » tirent une si générale approbation ; » mais ils sçavent toucher le cœur, ils pei- » gnent les passions ; la peinture qu'ils en » font est si vrai-semblable, & leur jeu » se cache si bien dans la nature, que » l'on ne pense pas à distinguer la vérité » de la seule apparence ; en un mot, ils » entendent admirablement bien le Théa- » tre, & leurs rôles ne réussissent jamais » bien, lorsqu'ils ne jouent pas eux- » mêmes.

» Tous ceux qui ont quelque goût » pour le Théatre, repartit Philémon, » seront bien persuadés de ce que vous » dites ; mais l'Actrice & l'Acteur dont » vous parlez, ne doivent pas leurs plus » grands succès à la maniére délicate dont » ils récitent. Leur extérieur a déja quel- » que chose qui impose ; leur maniere a » quelque chose de touchant, leur jeu, » comme vous l'avez remarqué vous- » même, imite si bien la nature, qu'ils » font quelquefois des scenes muettes, » qui sont d'un grand goût pour tout le » monde.

» J'ai porté cent fois cette réfléxion » plus loin que vous, reprit Bérélie. J'ai » remarqué souvent que Mademoiselle » Moliere & la Grange font voir beau- » coup de jugement dans leur récit ; & » que leur jeu continue encore, lors mê-

» me que leur rôle est fini. Ils ne sont
» jamais inutiles sur le Théatre. Ils jouent 1673.
» presque aussi-bien quand ils écoutent,
» que lorsqu'ils parlent. Leurs regards ne
» sont jamais dissipés; leurs yeux ne par-
» courent pas les Loges; ils sçavent que
» leur Sale est remplie, mais ils parlent
» & agissent, comme s'ils ne voyoient
» que ceux qui ont part à leur rôle & à
» leur action. Ils sont propres & magni-
» fiques, sans rien faire paroître d'affecté.
» Ils se mettent parfaitement bien, ils
» ont soin de leur parure, autant que de
» se faire voir. Ils n'y pensent plus quand
» ils sont sur la Scene; & si Mademoiselle
» Moliere retouche quelquefois à ses che-
» veux, si elle raccommode ses nœuds
» ou ses pierreries, ses petites façons ca-
» chent une satyre judicieuse & naturelle.
» Elle entre par-là dans le ridicule des
» femmes qu'elle veut jouer; mais enfin,
» avec tous ses avantages, elle ne plai-
» roit pas tant, si sa voix étoit moins tou-
» chante. Elle en est si persuadée elle-
» même, que l'on voit bien qu'elle prend
» autant de divers tons, qu'elle a de rôles
» différens; & quoique la Comédie soit
» un spectacle, j'ai toujours cru qu'au
» Théatre, comme ailleurs, les gens dé-
» licats préferent souvent le plaisir d'en-
» tendre à celui de voir.

1673. LE NOIR, DE LA THORILLIERE.

(N.) LE NOIR, SIEUR DE LA THORILLIERE, (a) quoique Gentilhomme & Capitaine de Cavalerie, se sentit un goût si décidé pour jouer la Comédie, qu'il se détermina à demander à Louis XIV. la permission d'entrer dans la Troupe de Moliere. Le Roy, surpris de cette demande, lui donna quelque temps pour faire des refléxions sur le parti qu'il vouloit prendre. La Thorilliere persista dans le dessein de se faire Comédien, & Sa Majesté y consentit. En 1667. Moliere le chargea d'aller avec la Grange son camarade présenter un Placet au Roy (dans son Camp devant la Ville de Lille en Flandres) sur la défense faite à Moliere & à sa Troupe le 6. Août (même année 1667.) de jouer le Tartuffe. Après la mort de Moliere, la Thorilliere entra à l'Hôtel de Bourgogne, où il joua vraisemblablement jusqu'en 1679. (b) Il mourut du chagrin que lui causa le mariage de sa fille Therese le Noir avec d'Ancourt, que ce dernier avoit enlevée.

(a) La Thorilliere est un fief noble, qui ayant été vendu, l'acquéreur obtint des Lettres Royaux, qui l'érigerent en Marquisat.

(b) Nous conjecturons que la Thorilliere mourut vers 1679. attendu qu'en 1680. lors de la réunion de la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne avec celle de la rue Mazarine, cet Acteur ne se trouve point sur la liste, ni dans l'état des pensionnaires des deux Troupes.

La Thorilliere étoit grand & fort bel homme, & avoit les yeux extrêmement beaux. Il jouoit admirablement bien les rôles de Rois & de Paysans. Cependant on remarquoit un défaut en lui, qui étoit d'avoir un visage riant dans les passions les plus furieuses, & les situations les plus tristes. 1673.

La Thorilliere laissa trois enfans ; sçavoir, la Demoiselle Charlotte le Noir, femme de Baron, la Demoiselle Therese le Noir, femme de d'Ancourt, & Pierre le Noir de la Thorilliere, mort en 1731. Monsieur de la Thorilliere, fils de ce dernier, Acteur du Théatre François depuis 1722. remplit l'emploi des rôles à manteaux, & ceux de Financiers avec l'applaudissement du Public.

DÉMARATE,

Tragédie non imprimée, de Monsieur l'Abbé BOYER,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

C'Est à M. de Visé que nous sommes redevables de la connoissance de cette Piéce. Il l'avoit prise sous sa protection, & sa chute lui fut sensible. Il faut l'écouter : « Puisque nous en sommes sur

1673. Mercure Galant, Tome VI. année 1673. pages 202-206.

» le chapitre des beaux esprits, je ne sçau» rois trouver d'endroit plus propre à par» ler de DEMARATE, que l'on vient de » jouer à l'Hôtel de Bourgogne. Cette » Piéce est de M. Boyer; & quoiqu'elle » ait quantité de beautés, elle n'a pas eu » tout le succès qu'elle méritoit : vous en » devinerez aisément la cause, quand » vous aurez lû la petite Histoire que je » vais vous apprendre, si toutefois vous » ne la sçavez pas, l'antiquité vous étant » parfaitement connue.

» Plutarque remarque qu'un de ces Ba» teleurs de l'antiquité, que le vulgaire » confond mal-à-propos avec les Comé» diens, & qui s'appelloit *Parmenon*, » ayant appris à contrefaire le cri d'un » pourceau, le peuple y prit un merveil» leux plaisir: de sorte que ses Compa» gnons qui voyoient que cette sottise lui » attiroit toute la libéralité des Auditeurs, » se mirent tous à imiter la belle voix de » cet animal; mais quelque soin qu'ils ap» portassent à cette étude ridicule, le Peu» ple leur cria toujours que *ce n'étoit pas* » *Parmenon*; un de ces gens, piqué de » la gloire & du profit de l'autre, jugeant » qu'il y avoit de la préoccupation en cela, » porta un jour un cochon en vie caché » sous sa robe, & le fit crier devant le » Peuple, qui dit encore que *ce n'étoit*

» *pas*

1673.

» *pas Parmenon* ; & lors faisant courir » cet animal parmi la place, il leur fit » voir que l'opinion est un mauvais Juge, » puisqu'elle leur avoit fait croire un » homme plus pourceau, qu'un pourceau » même.

» Je croi, Madame, que vous voyez » bien que cette Histoire veut dire qu'il » faudroit que M. l'Abbé Boyer, pour » faire réussir ses ouvrages, prit le nom » d'un de ces Auteurs heureux, en faveur » desquels on est si préoccupé, qu'on ne » croit pas qu'ils puissent jamais mal fai- » re. Cette préoccupation qu'on a pour » eux, fait qu'on en a une toute con- » traire à l'égard des autres Auteurs, & » que l'on condamne leurs plus beaux ou- » vrages, sans les avoir été voir, au lieu » que l'on dit souvent du bien des ouvra- » ges des autres, avant qu'ils ayent fait » le premier vers de leur Piéce, & quel- » quefois même avant qu'ils en ayent » trouvé le sujet.



1673.

LE COMÉDIEN POËTE,

Comédie en cinq Actes, en vers, de Messieurs CORNEILLE DE L'ISLE, *& de M.* DE MONTFLEURY, (*a*)

Représentée sur le Théatre de Guénégaud le Vendredi 10. Novembre, (dix-huit représentations, la derniere le 22. Décembre suivant.)

« CEtte Comédie est d'une composi-
» tion singuliere. Le premier Acte
» fait une Piéce séparée qui n'a aucun rap-
» port au titre du *Comédien Poëte*, (*b*) &
» suivi d'une scene qui finit ce même Pro-
» logue, & qui annonce une Piéce en qua-
» tre Actes en vers, dont le sujet (est
» tout différend) de la premiere; mais
» qui a donné le titre général de Comé-

(*a*) L'Editeur des Œuvres de MM. de Montfleury dit que cette Piéce a été représentée à Bourgogne, & voici la preuve qu'il s'est trompé; de plus, cette même Piéce appartient pour moitié à M. Corneille de l'Isle. « Donné à Messieurs de Montfleury & Corneille, cha- » cun 660 liv. de l'argent qu'on a retiré du Comédien » Poëte, pour ladite Piéce. Cela faisant 1320. (*Regiſtre journalier de Guénégaud, année* 1673.)

(*b*) Le sujet de ce premier Acte est tiré de la Piéce du *Mostellaria* de Plaute, Regnard s'en est servi depuis dans sa petite Comédie en prose, en un Acte, intitulée : *le Retour imprévû*, représentée le Jeudi 11. Février 1700.

» dien Poëte, parce qu'il est annoncé que » c'est une Piéce faite par un Comédien. » (a) Le premier Acte séparé a été imprimé *in*-12. sous ce titre : *le Garçon sans conduite*, suivant la copie imprimée à Paris (Troyes) 1698. 1673.

» Il y a quelques additions dans la » premiere scene du Prologue, qui ne » sont point dans la premiere édition. » La Scene qui est entre un Acteur & un » Poëte se passe entre Damon & Crispin son Valet, & l'addition roule sur » une plaisanterie contre les Cocus, tirée » de la suite du Prologue, qui est totalement retranchée, & sur une plaisante-

(a) Ces quatre Actes composent une Comédie, dont voici le sujet en peu de mots. Dom Pascal, de retour d'un voyage qui a duré quinze ans, améne avec lui un ami, pour lui faire épouser sa sœur. Cette sœur qui se nomme Angélique, est aimée de Dom Henrique, & leur mariage est prêt à se conclure, de l'aveu même d'une tante chez qui Angélique demeure. L'arrivée de Dom Pascal oblige ces amans à chercher un expédient pour empêcher Dom Pascal d'exécuter son dessein, & dégouter le Prétendu qu'il offre. Gusman, Valet de Dom Henrique, imagine de se déguiser en fille, & de passer pour Angélique, qui n'avoit que deux ou trois ans lorsque son frere partit pour les Indes. Voilà ce qui constitue l'intrigue de cette Comédie, qui est assez bien conduite, & très-comique, mais trop remplie de ce qu'on appelle équivoques claires. Au reste, l'Editeur des Œuvres de MM. de Montfleury, pere & fils ignore sans doute que, dès le siécle passé, les quatre derniers Actes de la Comédie du Comédien Poëte ont toujours été représentés sous le titre de *la Sœur ridicule*. Car voici ce qu'il dit : « En 1732. les Comédiens la » représenterent sous le titre de *la Sœur ridicule*. »

1673. » rie contre les Procureurs, substituée à » celle qui est dans la même suite du Pro- » logue contre les Médecins.

» Les quatre derniers Actes ont été » imprimés séparément à Caën *in*-12. » Jacques Godes, 1700. sous ce titre: » *les Amans infortunés & contens.*

ARGÉLIE, REINE DE THESSALIE, (a)

Tragédie, par M. l'Abbé ABEILLE, *

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

* On trouvera la vie de l'Abbé Abeille, après l'article de Coriolan, vers l'année 1676.

QU'on ne s'étonne pas si nous nous étendons un peu sur cet article; nous avons à parler du premier ouvrage

---

Parnasse François, page 564.

(a) M. Titon du Tillet, rapporte dans la vie de M. l'Abbé Abeille, un fait sur cette Piéce. Voici le passage: « Cependant M. l'Abbé Abeille, avec tout son » enjoûment, ne laissoit pas d'avoir beaucoup de pro- » bité, & de bonnes mœurs. Il ne voulut pas même » permettre, (étant Prêtre) qu'on imprimât quelques » Piéces qu'il avoit composées pour le Théatre. Il n'y » eut que sa premiere Tragédie qu'il donna aux Co- » médiens. Il arriva une aventure des plus singulieres » à cette Piéce, qui avoit pour tire: *Agérie*. Deux » Princesses parurent d'abord sur le Théatre. La pre- » miere ouvrit la Scene par ce vers.

Vous souvient-il ma sœur, du feu Roy notre Pere?

» Malheureusement la seconde Actrice resta un peu de

d'un Auteur, qui l'a tout tiré de son invention, fond du sujet, (a) conduite, plan 1673.

» temps sans répondre : un plaisant du Parterre prit la
» parole, & dit tout haut ;

Ma foi ; s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guére. Vers de Jodelet, Prince.

» Ce qui fit rire toutes les personnes qui étoient dans
» la Sale, & causa de si grandes Hués, qu'il ne fut
» pas possible aux Comédiens de continuer la Piéce, qui
» ne fut pas jouée davantage. »

Nous sommes obligés d'avertir le Lecteur que l'Auteur du Parnasse François s'est servi ici de Mémoires peu éxacts. Le titre de la Piéce n'est pas juste : c'est *Argélie*, & non *Agérie*. M. l'Abbé Abeille, outre cette Tragédie, a fait encore imprimer sous son nom, celles de *Coriolan*, & de *Lyncée*. A l'égard du fait, nous le croyons absolument faux. Il n'est rapporté que sur une tradition populaire, démentie par l'Ouvrage même. La Tragédie ne s'ouvre point par la conversation des deux Princesses, & le vers, par lequel on prétend qu'elle commençoit, ne s'y trouve nul part. Il n'est pas plus vrai que la Piéce n'ait pas été achevée. M. l'Abbé Abeille, dans sa Préface, se louë au contraire de son succès. Ce conte assez mal inventé, par les ennemis de l'Auteur, a été renouvellé avec aussi peu de fondement, au sujet de sa Tragédie de *Coriolan* : nous en parlerons à l'article de cette derniere.

(*b*) « Le sujet de cette Tragédie, (dit l'Auteur dans
» sa Préface) est assez inconnu. Je l'ai pris dans Suidas ;
» & Suidas, quelque rang qu'il tienne parmi les sça-
» vans, n'est guéres plus connu dans le monde que le
» sujet qu'il m'a fourni. Je n'y ai pris que le nom d'Ar-
» gélie, celui de son Royaume, & l'auteur de sa mort,
» qui fut un Prince d'Argos, qu'elle avoit fait mettre
» en prison ; encore ai-je retranché une lettre du nom
» de cette Reine, afin qu'il fut moins rude à prononcer.
» Voilà tout ce qu'il y a d'historique dans ma fable. »
Comme Suidas n'est pas plus connu aujourd'hui, qu'il l'étoit au temps que M. l'Abbé Abeille a donné sa Tragédie, nous allons en rapporter le passage. Il est très-court, & servira à faire juger jusqu'où l'Auteur a poussé son scrupule. « *Thargélie*, fille d'Agésagoras, Milésienne
» d'origine, regna trente ans sur les Thessaliens : elle
» fut tuée par un certain homme d'Argos, qu'elle avoit
» fait mettre en prison. »

1673. & caracteres. Cette méthode a sa commodité, & laisse à un Poëte la liberté de supposer tout ce qu'il veut, d'imaginer tels caracteres qu'il lui plaît, & d'y joindre les épisodes qu'il juge à propos. D'un autre côté, il lui faut un art infini pour en faire l'exposition, & mettre le Spectateur au fait de ce qui doit avoir précédé. Sans cela, un Poëme de pure invention est obscur : c'est le défaut de celui dont nous parlons.

Deux raisons puissantes rendent Argélie, Reine de Thessalie, ennemie de sa sœur Ismene : elle ne peut lui pardonner qu'au préjudice du droit d'aînesse, le feu Roy auroit fait passer la Couronne sur la tête de cette derniere, si une mort imprévue n'avoit rompu ce dessein. Cette aversion est encore augmentée par la nouvelle qu'elle vient d'apprendre que cette même Ismene, l'objet de son injuste fureur, & qu'elle tient étroitement enfermée depuis deux ans, est sa rivale, aimée de Timagene, Prince originaire d'Argos, attaché à la Cour d'Argélie, & de Phœnix, Prince Thessalien: C'est par cette situation que la Piéce s'ouvre.

Quoiqu'Argélie ait de l'amour pour le Prince d'Argos, sa haine pour Ismene est la plus forte : elle ne songe qu'aux moyens d'humilier cette infortunée sœur, & dans

le dessein de lui porter le coup mortel, elle aime mieux risquer de sacrifier son amant, que de manquer de perdre celui de sa sœur. 1673.

ACTE I. SCENE I.

ARGÉLIE.

Mais quel charme inconnu, quelle force cruelle,
Me ravit tous les cœurs & les porte vers elle?
Mes attraits, soutenus du pouvoir souverain,
Ne peuvent d'un sujet me mériter la main?
Et ma captive, au rang où ma haine l'abaisse,
Voit que pour ses beautés tout l'univers s'empresse.
Qu'à ses moindres regards tout se laisse enflâmer?
Hélas! & je croyois qu'elle ne pût aimer!
Non, quoique de l'amour on semble se défendre,
Quand on en peut donner, on est bien près d'en prendre;
Et l'on passe bientôt, sans beaucoup s'allarmer,
Du plaisir d'être aimée, à la douceur d'aimer.

Pour le connoître, elle permet à Ismene de faire choix d'un époux. Ses deux amans la pressent de décider, elle est prête à les satisfaire sans l'arrivée de Clytie, Confidente de la Reine, qui lui fait brusquement quitter les Princes, qu'elle laisse dans une mortelle inquiétude.

1673. Au second Acte, on apprend que le secret que Clytie a révélé à la Princesse, est que la Reine a résolu de faire périr l'époux qu'elle choisira, ou l'un & l'autre Prince, au cas qu'elle s'obstine à garder le silence. Ismene, pour les sauver tous deux, prend le parti de les refuser, & d'accepter l'un des Rois Grecs qui la demandent en mariage. Cette proposition, loin de contenter Argélie, ne sert qu'à lui faire naître de nouveaux soupçons sur Timagene & Phœnix. Ses menaces intimident Ismene, elle avoue qu'elle aime, mais elle prie sa sœur de ne la pas contraindre à se déclarer.

ACTE II. SCENE II.

ISMENE.

Hé quoi! ne puis-je pas vous ressembler sans crime?
Madame, un même sang toutes deux nous anime.
Elevée à vos yeux dès mes plus tendres ans,
Je n'ai dû me régler que sur vos sentimens.
Je l'ai fait jusqu'ici. Je veux encore le faire.
Consentez-y. Pourquoi m'êtes-vous plus sévere,
Qu'aux peuples ennemis que vous avez domptés?
Vous n'avez point encor forcé leurs volontés.
La liberté du cœur ne leur est point ravie.
Maîtresse de leur bien, de leur sort, de leur vie.

Prenez

Prenez sur moi les droits que vous avez sur eux.
Regnez ; mais laissez-moi l'empire de mes vœux :
Et plûtôt qu'à l'hymen aujourd'hui je souscrive,
Souffrez que près de vous.....

1673.

ARGE'LIE.

Arcas, que l'on me suive.
Madame, je le dis pour la derniere fois,
Sur l'un ou l'autre Prince arrêtez votre choix,
Tous deux séparément viendront ici l'apprendre,
Je vais les envoyer. Songez à les défendre.
C'est contre mes soupçons qu'il faut les appuyer.
C'est votre hymen qui seul peut les justifier ;
Et si de votre foi vous vous croyez maîtresse,
Je la suis de leurs jours. Songez-y, le temps presse.

Cette situation est très-embarrassante, comme la main d'Ismene ne peut être que fatale à celui à qui elle doit l'offrir, & qu'il faut qu'un des Princes perde la vie, elle se résout, suivant les conseils de sa confidente, à épouser Timagene pour sauver Phœnix qu'elle aime.

ACTE III. SCENE V.

ISMENE.

Ah ! si l'un de vous deux a mérité ma foi,
Il faut vous l'avouer, Seigneur, c'est vous.

TIMAGENE.

C'est moi.
Adorable Princesse.



1673. Ismene laisse ce Prince dans cette flateuse idée, & fuit à la vûe de Phœnix : ainsi finit le second Acte.

Phœnix, qui ignore les raisons qui ont déterminé Ismene à épouser Timagene, ouvre le troisiéme Acte par de vives plaintes contre une pareille infidélité.

ACTE III. SCENE II.

ISMENE.

Connoissez mieux la cause de ma peine.
Ces larmes sont pour vous, & non pour Timagene;
Pour vous seul. Un Rival, charmé de son bonheur,
Ne vous enviera point cette vaine douceur.
Mon estime pour vous lui doit être connue;
S'il a reçû ma foi, ma pitié vous est due.
Par cet endroit, du moins, vous possédez mon cœur;
Et dans le temps qu'un autre en croit être vainqueur,
Me dérober des pleurs, & me les voir répandre,
N'est pas le posséder par l'endroit le moins tendre.

. . . .

Montrez, en me fuyant, que vous les méritez.

1673.

Qu'à mes desirs enfin votre vertu réponde,
Ou bien.....

PHŒNIX.

Dites-moi donc en quel endroit du monde (a)
Je dois aller cacher le reste de mes jours,
Dont vos cruels dédains ont abrégé le cours?
Irai-je à Sparte, en Crete, à Mycene, en Epire?
Hélas! pour vous en vain tout l'univers soupire!
Par-tout on sçait l'espoir que vous m'aviez permis,
Et par-tout vos beaux yeux m'ont fait des ennemis.
Ces Rois dont j'ai trois ans intimidé la flâme,
A qui je dérobois la moitié de votre ame,
De ma témérité justement indignés,
Sur qui vengeroient-ils leurs trônes dédaignés?
Mais je redoute peu les effets de leur rage;
La gloire à ces combats a formé mon courage.
. . . .
Je vois mes ennemis à mes pieds terrassés.
Pas un.....

ISMENE.

Je reste encor, Phœnix, & c'est assés. (b)

(a) Ce discours de Phœnix ressemble fort à celui que tient Alcyonée, dans la Tragédie de ce nom, de M. Du Ryer, Acte IV. Scene IV. *Voyez* le Tome VI. de cette Histoire, page 36.

(b) Le Spectateur comprend bien mieux que Phœnix, le double sens de ce discours d'Ismene. Au reste, nous

De la Reine, il est vrai, vous ne sçauriez
1673. vous plaindre.
Près d'elle sa faveur vous défend de rien craindre,
Avec vous Timagene est lié d'amitié,
Mais craignez tout de moi jusques à ma pitié.
En vain de tous ces Rois votre ame se défie :
Plus que tous vos Rivaux, je suis votre ennemie,
Vous les fuyez avant qu'avoir senti leurs coups :
Fuyez-moi, vous avez éprouvé mon courroux.
Contre vous aujourd'hui je me suis déclarée,
Je rebute la foi que vous m'aviez jurée ;
J'éteins, après trois ans qu'on me l'a vû nourrir,
Un feu qui méritoit de ne jamais mourir.
Je tâche à tous les yeux d'en dérober les traces ;
Je joins, pour vous bannir les larmes aux menaces.
Je fais plus ; je n'entens votre nom qu'à regret ;
Tout ce qu'on dit de vous m'est un tourment secret ;
Je vous sçais mauvais gré de m'être encor fidéle,
Je voudrois oublier tout ce que votre zéle

---

ne sommes pas de l'avis des Critiques, qui, dans la nouveauté de cette Piéce, trouvoient ce troisiéme Acte inutile : nous le regardons au contraire, comme le plus passable, le seul interressant, & celui où l'on trouve des situations, & des sentimens plus naturels, quoique mal exprimés.

1673.

Vous fit jamais oser pour mériter ma foi,
Et que tout l'univers l'oubliât avec moi.
J'ose même à vos yeux vanter mon injustice :
Je la vois. Mais enfin, vous êtes mon supplice.
Allez noircir ma gloire au bout de l'univers,
Vengez-vous de l'affront d'avoir porté mes fers.
Publiez que je suis infidelle & parjure :
A ce juste reproche ajoutez l'imposture.
Pourvû que vous fuyez, tout vous sera permis,
Mais fuyez.

PHŒNIX.

Oüi, Phœnix, vous êtes encor soumis.
Ces larmes, ces soupirs, cet effort de tendresse,
Cet éclat de courroux, n'est point ce qui me presse.
Je connois mon devoir, je ne le puis trahir;
Et mon destin, Madame, est de vous obéir.

Argélie, qui jusqu'alors n'avoit paru écouter que l'ambition, s'avise au quatriéme Acte de songer à son amour, & de faire des reproches à Timagene.

TIMAGENE.

ACTE IV. SCENE III.

Vous m'aimez ? Est-il temps de me le déclarer ?
Hélas ! pouvois-je.....

ARGE'LIE.

Hé quoi ! pouvois-tu l'ignorer,

1673. Ingrat ? Pour triompher de ton indifférence,
Ai-je rien oublié ? J'ai gardé le ſilence,
Il eſt vrai, mais dis-moi, tant de bontés, de ſoins,
Etoient-ils de mon feu de trop foibles témoins ?
Lorſque je t'approchois ſi près de ma perſonne,
Que je te confiois ma vie, & ma couronne,
De ce trône où mes dons te ſembloient inviter,
Ne te donnois-je pas la main pour y monter ?
Il ne tenoit qu'à toi de me donner la tienne.
Pour te déſeſpérer, je veux qu'il t'en ſouvienne.

TIMAGENE.

Je le vois trop, je pers, refuſant votre main,
Et la vie, & l'éclat du pouvoir ſouverain :
Mais ces fragiles biens flattant peu mon envie,
J'appris en vous ſervant à mépriſer la vie,
J'appris en vous voyant à mépriſer l'honneur
D'un rang, où vous avez attaché tant d'horreur.
Ne me reprochez point qu'à vos deſirs contraire,
Juſqu'ici je n'ai pris aucun ſoin de vous plaire ;
Ce n'eſt pas aux bienfaits qu'on ſe laiſſe charmer ;
Et lorſque tout vous hait, je ne vous puis aimer.

Le sang que sur le trône on vous a vû répandre,
Me le rend odieux, me défend d'y prétendre,
Et s'il me faut tomber sous vos injustes coups,
Je l'aime mieux que vivre, & regner avec vous.

1673.

La Scene suivante se passe entre la Reine & sa sœur. Phœnix paroît, & l'on apprend que ce Prince a sauvé Timagene. Argélie, extrêmement irritée de cet attentat, reste seule avec Arcas, Capitaine de ses Gardes, pour s'en faire raconter toutes les circonstances. Ce récit la met de fort mauvaise humeur; de dépit elle chasse Arcas, & voudroit cacher sa honte à tous les humains. Elle fait ensuite une foule de réfléxions, & cedant enfin à son barbare penchant, elle termine un assez long Monologue & le quatriéme Acte, par ces vers.

Si de si grands forfaits me rendent odieuse,
Leur grandeur en rendra ma honte glorieuse,
Et j'irai, du récit de tant de cruauté,
Donner de la terreur à la postérité.

Le cinquiéme Acte est très-confus. Ismene, incertaine de son sort, & de celui de Phœnix, voit arriver Arcas, qui l'assure que ce Prince est vivant, mais

1673. qu'il va bientôt perdre le jour ; il ajoute que toute la grace qu'il a demandé à la Reine, est de pouvoir expirer aux pieds de sa Princesse. Cette derniere, persuadée qu'elle touche à son instant fatal, croit n'avoir plus rien à ménager, & avoue à Phœnix toute la passion qu'elle ressent pour lui, & qu'elle avoit cachée avec tant de soin. Dans le moment la Reine entre, & ordonne à Phœnix de la suivre, & de la défendre contre Timagene, qui à la tête d'une troupe de Rebelles l'assiége dans son Palais: Phœnix sort en protestant qu'il sçaura accorder son devoir pour Argélie, à l'amour qu'il a pour la Princesse, & à l'amitié qui le lie avec Timagene. A peine Ismene & sa confidente ont récité une quinzaine de vers, qu'on vient annoncer qu'Argélie par sa mort a expié la peine de ses cruautés, & que le Peuple a reconnu sa sœur pour Souveraine. Timagene & Phœnix entrent & confirment cette nouvelle. Le premier, blessé mortellement, avant d'expirer, prie la Princesse de recevoir de sa main Phœnix pour époux.

Scene derniere.

PHŒNIX.

Cher Prince, hé quoi ? mais il expire ;
Et ses derniers soupirs semblent encor vous dire,
Madame, que mon cœur.....

ISMENE.

Le mien n'eſt plus qu'à vous :
Mais laiſſez-moi pleurer ma ſœur, & mon époux.

En terminant cet extrait, nous ajoutons aux réfléxions que nous avons déja faites ſur cette Piéce, que malgré ce que l'Auteur en dit dans ſa Préface, l'Epiſode d'Iſmene & de Phœnix emporte l'intérêt principal, & par conſéquent auroit dû former le fond du ſujet. Nulle liaiſon dans les Scenes; les trois premiers Actes, quoique foibles, ſemblent cependant promettre quelque choſe, mais les ſuivans ne préſentent qu'embarras & confuſion, juſqu'à la cataſtrophe, qui eſt trop précipitée. Le caractere d'Argélie eſt tout-à-fait odieux; l'amour n'a aucune part dans ſon cœur, c'eſt une cruelle qui ne ſe plaît que dans le ſang & le carnage. Un tel perſonnage ne peut faire qu'horreur. Iſmene, Phœnix & Timagene, pauvres Amans, ſont trop ſubordonnés. Ils ſe contentent d'étaler de grands ſentimens, & ſuivent le torrent des choſes, ſans penſer ſeulement s'il y a des moyens pour remédier aux maux dont ils ſont accablés. A l'égard de la verſification, elle eſt aſſez éxacte du côté de la rime; mais au reſte remplie de défauts. On y

1673. trouve des pensées la plupart fausses, & un assez bon nombre de platitudes.

LA MORT D'ACHILLE,

Tragédie de M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Représentée sur le Théatre de Guénégaud le Vendredi 29. Décembre, (la neuviéme & derniere représentation le 16. Janvier 1674.)

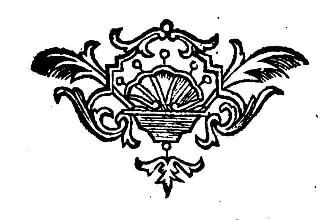
CEtte Tragédie est si foible, pour ne rien dire de plus, du côté des personnages, & de la versification, que pour l'honneur de M. Corneille de Lisle, nous ne relevons point les défauts qui y sont en nombre. Cependant l'Auteur & ses amis en pensoient bien différemment. Voici ce que de Visé en dit quelque temps avant sa premiere représentation.

Mercure Galant, Tome VI. p. 248-250.

« On s'entretint de *la mort d'Achille*, de » M. Corneille le jeune, que la Troupe de » Guénégaud devoit bientôt représenter; » & quelques gens qui s'étoient trouvés à » une lecture de ce grand ouvrage, où étoit » M. le Duc de Richelieu, dirent qu'ils n'a- » voient jamais rien vû de si beau que cette » Tragédie, & que ce Duc, qui s'y connoît » parfaitement, avoit dit qu'elle surpasse-

» roit ſon Ariane, dont vous ſçavez que le
» ſuccès a été très-grand, & même avec 1673.
» juſtice, puiſque ce fameux Auteur n'a
» point d'autres partiſans que ſon mérite.
» Après avoir parlé de cette Piéce, on s'en-
» tretint de la Troupe qui la devoit jouer,
» & l'on dit qu'elle réuſſiſſoit admirable-
» ment bien dans tout ce qu'elle repré-
» ſentoit, & que les grandes aſſemblées,
» qui depuis ſon établiſſement, avoient
» accompagné toutes ſes repréſenta-
» tions, en étoient une marque infail-
» lible. »

Nous ne doutons point de la vérité du fait rapporté par de Viſé au ſujet de la Tragédie de la mort d'Achille; rien de plus commun que le ſuccès des lectures, & des chutes précipitées de ces mêmes ouvrages ſi fort applaudis.



1674.

PIRAME ET THISBÉ;

Tragédie de M. PRADON, *

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

* On trouvera la vie de M. Pradon après l'article de Régulus, sous l'année 1688.

QUoique cette Piéce ait été très-applaudie dans sa nouveauté, & même restée au Théatre pendant près de quarante ans, cependant on se tromperoit fort, si l'on vouloit par-là juger de son mérite. (a) Ce grand succès n'est dû

Préface de Pirame & Thisbé.

(a) « Après que le public est venu en foule à cette » Piéce, & l'a honoré longtemps de son assiduité, je » ne devrois point répondre aux scrupules de quelques » particuliers; c'est plûtôt un remerciment qu'une justi- » fication que je lui dois aujourd'hui. Cependant, sans » me prévaloir d'une réussite qui a bien passé mes espé- » rances, je dirai d'abord ingénuement que je ne » prétens pas que ce coup d'essai pour le Théatre soit » un chef-d'œuvre. Il y a sans doute bien des choses » qui pourroient être mieux tournées, mais quoi qu'il en » soit, elle a eu le bonheur de plaire; & c'est la pre- » miere régle du Théatre, & celle à qui l'on doit plû- » tôt s'attacher, qu'à toutes les régles de la Poëtique » d'Aristote.» Ce langage présomptueux, montre la prévention que M. Pradon avoit de ses talens : enivré d'un succès qui passoit ses espérances, il crût d'abord égaler M. Racine, & être en état de luter avec lui : c'est ce qu'il a osé faire, lorsqu'il entreprit sa Tragédie de Phé-

qu'à certaines circonstances. L'indulgence ordinaire qu'on a pour les nouveaux Auteurs, & la brigue des ennemis de M. Racine, qui ne cherchoient qu'à lui trouver un Antagoniste, firent la fortune de M. Pradon. En faveur de l'intérêt qu'on prend aux deux principaux personnages, & de quelques situations touchantes, on fit grace à la foiblesse de l'expression, & aux autres défauts de l'ouvrage: « Je ne me repens point (dit l'Auteur » dans sa préface) d'avoir traité un sujet » où Théophile avoit réussi: on voit bien » que je ne lui ai rien emprunté que les » noms de Pirame & Thisbé, que le ga- » lant Ovide nous a donnés à tous deux. » M. Pradon pouvoit parler ainsi à des Lecteurs qui n'avoient aucune connoissance de la Tragédie de M. Théophile, mais ceux qui prendront la peine de la lire, pourront remarquer que l'idée du personnage de Belus en est tirée, & que M. Pradon s'en est encore servi pour celui d'Amestris, qu'il fait amoureuse de 1674.

dre & Hippolyte. L'Auteur de la dissertation sur cette Piéce, & sur celle de même nom que M. Racine donna en même-temps, ne manque pas de railler M. Pradon. « Je ne veux pas décider, (dit-il) si le succès trop » avantageux de Pirame & Thisbé a pu allarmer les » régulieres beautés de la Thébaïde, la grandeur d'A- » lexandre, la majesté d'Andromaque, la fierté de Bri- » tannicus, la force de Mithridate, & les charmes » d'Iphigénie. »

Pirame. Ameſtris & Belus ſont poſſédés
1674. par l'amour & l'ambition; mais la premiere de ces deux puiſſantes paſſions eſt toujours la plus forte : Ameſtris ne veut conſerver ſon autorité, que comme un moyen de gagner avec plus de facilité le cœur de Pirame, avec lequel elle veut la partager ; & Bélus n'aſpire à monter au Trône, que pour couronner Thiſbé qu'il aime. On a reproché à M. Racine d'avoir trop donné à l'amour : ce défaut, ſi c'en eſt un chez ce grand Poëte, eſt d'autant plus remarquable dans la Tragédie de M. Pradon, qu'il n'eſt pas couvert de ces beautés que M. Racine avoit l'art d'y joindre.

M. Pradon répond dans ſa Préface à deux objections que les Critiques lui faiſoient. « Quelques-uns, dit-il, ont voulu » dire que l'Epiſode d'Ameſtris, de Bé» lus & d'Arſace l'emportoit ſur le ſu» jet principal, mais ſi l'on veut prendre » la peine d'éxaminer leurs intérêts, on » verra bien qu'ils ſont ſi bien mêlés » avec ceux de Pirame & Thiſbé, que » toutes les démarches de ces trois per» ſonnes ne tendent qu'à rompre l'intel» ligence qui eſt entre ces deux Amans » pour l'intérêt particulier de leur amour, » & qu'enfin Pirame & Thiſbé ſont le » point fondamental où aboutiſſent tou-

» tes les lignes de ma Piéce, comme à » leur centre. » On peut répondre à M. Pradon que les Critiques avoient raiſon, mais qu'il n'étoit pas abſolument dans ſon tort. C'eſt que le ſujet eſt ſi mince, que les Cenſeurs pouvoient aiſément le confondre avec l'Epiſode. 1674.

La ſeconde objection eſt au ſujet du récit de la mort de Pirame & de Thiſbé : « Quelques-uns ont dit que ce récit étoit » trop pathétique dans la bouche d'un » pere, & que les grandes douleurs étoient » muettes. Je pourrois répondre que j'en » ai des éxemples, & chez les anciens, » & chez les modernes ; mais enfin, » quand même ce ſeroit une faute de ju-» gement, dans mon Ouvrage, je puis » dire que je l'ai faite avec jugement & » réfléxion ; & ce récit a tiré tant de » larmes, & a fait un ſi grand effet, » que s'il échappe à ma plume une ſecon-» de Piéce, je ſouhaite de tout mon cœur » qu'elle ſoit remplie de fautes de cette » nature. »

Ce diſcours ſuffit pour faire voir juſqu'à quel point le Poëte s'eſt fait illuſion, il ne convenoit point à Arſace de faire un pareil récit, ou s'il en étoit chargé, il le devoit couper en deux mots. D'ailleurs le pathétique conſiſte plus dans

1674. le fond de l'action, dont le récit ne peut » être que touchant, que dans la façon dont elle est racontée. On en jugera par ce fragment.

ACTE V. SCENE V.

Pirame alors demeure interdit, égaré,
Un long frémissement le saisit & le glace,
De ce lion encore éxaminant la trace,
Il la suit, la démêle, & voit de tous côtés,
Des morceaux de ce voile épars, ensanglantés.
Ah! Seigneur, (me dit-il) Thisbé meurt: puis-je vivre?
C'est moi qui l'ai pressée, & forcée à me suivre.
Ah! sans doute un Lion approchant de cette eau
A surpris ma Princesse, & j'en suis le bourreau.
Viens cruel, (disoit-il) pour m'ouvrir tes entrailles,
De Thisbé donne-moi les mêmes funérailles,
Je suis le criminel qu'il falloit déchirer,
Et du moins par pitié reviens me dévorer, (a)
Mais non ce n'est point toi, c'est moi seul qui la tue.
A ces mots d'un poignard il se perce à ma vûe,

(a) M. Pradon, qui s'est vanté de n'avoir point imité Théophile, en a cependant pris ce vers & les trois qui le précédent, qui se trouvent presque tous entiers dans la Piéce de l'ancien Poëte, Acte V, Scene premiere.

Je

Je me jette sur lui, j'arrache ce poignard,
J'arrête en vain son sang, Dieux! il étoit trop tard; 1674
Il tombe, il voit ce coup qui n'a rien qui l'effraye,
Et de ses propres mains il aggrandit sa playe,
Et malgré mes efforts s'ouvrant ainsi le flanc....
Mais, Seigneur, pardonnez ces larmes à mon sang.

AMESTRIS.

Qu'ai-je fait? que d'horreurs où mon ame est plongée?
Pirame est mort, ah Ciel! vous m'avez trop vengée.

Elle sort.

BELUS.

Il fait signe à ses Gardes de la suivre.

Et la Princesse, Arsace?

ARSACE.

Ah! triste souvenir!
Dans ces instans, je vis la Princesse venir, &c.

A l'égard de la conduite, c'est à tort que l'Auteur en vante la régularité, & qu'il assure que la critique même la plus sévere n'y a pas trouvé à reprendre; nous en appellons au jugement des Lecteurs les moins difficiles. Pirame & Thisbé ne se voyent que deux fois, la premiere entrevue, (Acte II. Scene IV.) se passe en

reproches : chacun se quitte sans avoir
1674. le temps de s'expliquer : & dans la seconde, Pirame, échapé des fers de Bélus, vient dire brusquement à Thisbé qu'il faut partir dans le moment. Thisbé objecte d'abord les raisons de bienséance qui lui défendent de suivre un tel conseil, son amant la presse, & ajoute.

ACTE IV.
SCENE IV.

PIRAME.

Si vous ne me suivez, je rentre dans ma chaîne :
Je me livre à Bélus, & je cours au trépas.
Ah ! Dieux ! si vous m'aimiez....

THISBE'.

Je ne vous aime pas,
Ingrat ? de mon amour pourriez-vous être en doute ?
Et vous voyez si bien les larmes qu'il me coûte :
Mais sur tant de foiblesse, enfin fermez les yeux,
Prince, je vais rentrer, sortez au nom des Dieux.
Adieu, Pirame, adieu.... Mais je demeure encore,
Je ne puis m'arracher d'un amant que j'adore ;
Pour la derniere fois adieu, Prince..... Ah cruel !
Que ne m'épargnez-vous cet adieu si mortel ?

Pour vous je tremble, hélas! que d'effroi! que d'allarmes!

Quel plaisir prenez-vous à voir couler mes larmes!

Cher Prince, fuyez-donc, qu'un généreux effort....

PIRAME.

Cruelle, je le vois, vous demandez ma mort:

Peut-être que Bélus.... Ah penser trop funeste!

Mais, Madame, ma mort vous dira mieux le reste.

. . . .

Si quelqu'un me surprend ici, je suis perdu,

Vous vous repentirez d'avoir trop attendu,

Il ne sera plus temps, je mourrai....

THISBE'.

Quelle peine!

Hé bien! Seigneur, allons où le sort nous entraîne.

Finissons cet extrait par les portraits d'Amestris & de Bélus. Cette Reine, voulant engager Bélus à lui laisser le gouvernement de l'état, lui représente tout ce qu'elle a été obligée de faire pour en soutenir le poids.

AMESTRIS. ACTE III. SCENE IV.

Que vous connoissez mal le poids du diadême!

Pour être à tout le monde, on n'est plus à soi même;

1674. On se voit ébloui de son trop de splendeur ;
On se sent accablé sous sa propre grandeur ;
Et dans ce rang pompeux, le chagrin qui nous brave,
Du maître de la terre en sçait faire l'esclave.
Par combien de périls ai-je acheté ce rang ?
J'ai souvent cimenté le trône de mon sang :
Et nos chefs sont témoins que plus d'une victoire,
A payé de ce sang tout l'éclat de ma gloire.
Ici combien de fois d'un peuple furieux
M'a-t-il fallu calmer l'esprit séditieux,
Désarmer par mes soins & la rage & l'envie ?
Renverser des complots formés contre ma vie,
Appaiser de l'état les troubles intestins,
Et changer contre moi les arrêts des destins, &c.

Acte II. Scene II. Bélus se peint ainsi à Thisbé :

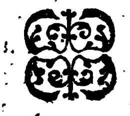
Voyez de mon destin le bizarre caprice.
Quoique né pour le trône, elle * usurpa mon rang,
Et tâcha de corrompre en moi son propre sang :
Du moins, pour retarder ma haute destinée,
Elle a tenu longtemps ma valeur enchaînée ;
Pour amortir l'ardeur de mes nobles désirs,
Elle me mit en proye aux plus tendres plaisirs ;
Dans des lieux éloignés du commerce du monde,
Mon ame s'endormoit dans une paix profonde.

* Amestris.

1674.

Mais l'éclat de sa gloire, & le bruit de ses
faits,
Trahit sa politique, & perça ce palais,
Ce palais où j'étois nourri loin des allarmes,
Où l'on me défendoit l'exercice des armes.
Ce fut-là cependant que tant d'exploits fameux
Me fraperent l'oreille, & m'ouvrirent les
yeux :
Ce fut-là qu'à l'aspect du trône de mon pere,
Je connus que j'étois l'esclave de ma mere,
Qu'un généreux dépit élevant mes desirs,
J'écartai loin de moi la foule des plaisirs :
J'en dissipai la nuit, & je vis la lumiere,
Mon ame à la grandeur se tourna toute en-
tiere ;
Ma mere le connut, & je la fis trembler,
Que son fils ne sçût trop un jour lui ressem-
bler.

Ces morceaux, pris des endroits les plus remarquables de la Piéce, feront juger du goût de la versification.



1674. TRIGAUDIN,

OU

MARTIN BRAILLARD,

Comédie en cinq Actes, & en vers, de M. de MONTFLEURY,

Représentée sur le Théatre de la rue Mazarine, le 26. Janvier, (neuf représentations, la derniere le 16. Février.)

CEtte Comédie est d'un très-mauvais éxemple. Trigaudin, marié en secret à Lucie, fait passer celle-ci pour sa cousine, dans l'intention de lui faire épouser Géronte, riche Vieillard, qui en est amoureux, & qui offre cent mille francs en dot. Trigaudin a dessein de couronner ce crime, en empoisonnant Géronte, aussitôt qu'il aura épousé Lucie. Cette derniere avertit Géronte de la perfidie de son mari; on prend des mesures pour forcer Trigaudin à découvrir son mariage avec Lucie. Le stratagême qu'on employe pour cela, est de faire paroître un prétendue frere de Lucie, qui veut lui faire épouser un avocat nommé Martin-Bráillard. Trigaudin avoue qu'il est marié avec Lucie, & Géronte

lui pardonne généreusement la trahison qu'il méditoit contre lui. 1674.

Le sujet de la Comédie de Trigaudin, se trouve dans une Historiette du Mercure Galant de l'année 1672. Tome IV. sous le titre de *la Femme aux deux Maris*. Mais Montfleury en a changé le dénouement. Dans celui rapporté par M. de Visé, le Gentilhomme de Province est empoisonné par le mari de la femme qu'il a épousé. Le crime du mari & de la femme est découvert, ils sont arrêtés & conduits en prison; « &, (ajoute de » Visé) on travaille actuellement à leur » faire leur procès. » Dans les Volumes suivans il n'est plus parlé de cette affaire.

IPHIGÉNIE,

Tragédie de M. RACINE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne, vers le mois de Février. (*a*)

« LE sacrifice d'Iphigénie est un des » plus heureux sujets que les Poëtes » Tragiques ayent pû mettre sur le Théa-

Œuvres de M. Racine, de l'Académie Royale des Inscriptions & Belles Lettres, T. IV. Paris, 1747. pages 51. & suiv.

(*a*) Jusqu'à présent on a toujours marqué les premieres représentations de l'Iphigénie de M. Racine en 1675. cependant cette Tragédie parut au commencement de 1674. en voici la preuve, tirée de la *Relation*

1674. » tre. Un Roy qui par amour pour son » peuple, & par obéissance aux Dieux

---

des divertissemens de Versailles, donnés par le Roy à toute sa Cour, au retour de la Conquête de la Franche-Comté, en l'année 1674. M. Félibien, Auteur de cette relation, s'exprime de la façon suivante. « * La cinquiéme Journée du samedi 18. Août (1674.) *la Tragédie d'Iphigénie.* « M. Félibien continue.) Après que leurs » Majestés eurent fait collation au son des violons & » des hautbois, toutes les tables furent abandonnées au » pillage, ainsi qu'elles ont accoutumés de l'être en ces » sortes de rencontres ; & le Roy étant remonté dans » sa caléche, s'en alla, suivi de toute sa Cour, au bout » de l'allée qui va dans l'Orangerie, où l'on avoit dressé » un Théatre.

* Cinquiéme journée de la Fête de Versailles en 1674. pages 426-428.

» La décoration.... représentoit une longue allée » de verdure, où de part & d'autre il y avoit des bassins » de fontaines, & d'espace en espace des grottes d'un » Ouvrage rustique, mais travaillé très-délicatement. » Sur leur entablement regnoit une balustrade où » étoient arrangés des vases de porcelaine pleins de » fleurs. Les bassins des fontaines étoient de marbre » blanc, soutenus par des tritons dorés, & dans ces » bassins on en voyoit d'autres plus élevés qui portoient » de grandes statues d'or. Cette allée se terminoit dans » le fond du Théatre par des tentes qui avoient rapport » à celles qui couvroient l'orquestre, & au-delà paroissoit une longue allée qui étoit l'allée même de l'O» rangerie, bordée des deux côtés de grands Orangers » & Grenadiers, entremêlés de plusieurs vases de por» celaine remplis de diverses fleurs. Entre chaque arbre » il y avoit de grands candelabres & des guéridons d'or » & d'azur qui portoient des girandoles de cristal allu» mées de plusieurs bougies. Cette allée finissoit par » un portique de marbre. Les pilastres qui en soute» noient la corniche étoient de lapis, & la porte pa» roissoit toute d'orphévèrie.

» Sur ce Théatre, ornée de la maniere que je viens » de dire, la Troupe des Comédiens du Roy, *repré» senta la Tragédie d'Iphigénie, dernier Ouvrage du » Sieur Racine*, qui reçut de toute la Cour, l'estime » qu'ont toujours eu ses Piéces. » (Iphigénie devoit, au plûtart, avoir été jouée au commencement de Février 1674.)

» se

1674.

» ſe dépouille des ſentimens les plus ten-
» dres de la nature ; une Princeſſe qui, à
» la fleur de ſon âge, lorſque la naiſſan-
» ce, la jeuneſſe, & la beauté lui pro-
» mettent une deſtinée glorieuſe, ſe voit
» conduite à la mort par l'ordre de ſon
» pere, quels objets ſont plus capables
» d'exciter la compaſſion, & de faire
» verſer aux ſpectateurs ces larmes qui
» font leurs délices, & la gloire du
» Poëte ?

» Euripide a repréſenté ce fameux
» Sacrifice ſur le Théatre d'Athénes. Un
» de nos Poëtes a tranſporté le même
» Spectacle ſur le Théatre de Paris, &
» les François l'ont vû avec le même
» plaiſir que les Athéniens l'avoient vu
» autrefois. La principale gloire, qui eſt
» celle de l'invention, appartient à Eu-
» ripide ; mais comme ſon imitateur peut
» avoir embelli le même ſujet par de
» nouvelles circonſtances, & avoir in-
» venté de nouveaux reſſorts pour émou-
» voir, il peut s'être acquis une gloire
» qui ne ſoit propre qu'à lui. Je vais tâ-
» cher de faire connoître le mérite par-
» ticulier de ces deux Poëtes par une
» comparaiſon ſuivie de leurs Piéces.

» Dans toutes les deux ; Iphigénie &
» Agamemnon ſont les deux principaux
» perſonnages qui attachent les yeux. La

» Scene est ouverte par Agamem-
1674. » non, & l'on peut dire qu'Euripide
» a été plus heureux dans cette Piéce,
» que dans presque toutes les autres,
» ou, pour expliquer le sujet qu'il va
» traiter, il a recours à un Prologue,
» dont la froideur convient peu au Poë-
» me Dramatique, qui doit être tout
» en action. L'action de cette Tragédie
» commence dès les premiers vers, qui
» apprennent aux Spectateurs le lieu de
» la Scene, l'heure où l'action com-
» mence, & le silence qui regne sur la
» terre & sur la mer. Agamemnon qui
» est sorti de sa tente pour appeller son
» esclave, y rentre en déplorant le mal-
» heur de ceux qui sont dans les grandes
» places. L'esclave, que ces tristes réflé-
» xions étonnent, est encore plus sur-
» pris, quand il voit son maître atta-
» ché sur une lettre, où tantôt il écrit,
» tantôt il efface, qu'il plie & déplie
» tour à tour; enfin, qui jette à terre
» son flambeau, & fond en larmes. Cet
» admirable tableau répand, dès l'ouver-
» ture de la Scene, le trouble dans l'ame
» du Spectateur, & excite en lui la cu-
» riosité d'apprendre la cause de l'in-
» quiétude d'Agamemnon. Il l'apprend
» aussitôt de la bouche de ce Prince,
» qui après avoir raconté à son esclave,

1674.

» mais en remontant trop haut, la naissance, le mariage, & l'enlévement d'Hélene, l'ardeur des Grecs pour la venger, & l'arrivée de l'armée en Aulide, ajoute que cette armée a tout d'un coup été retenue en Aulide par la colere des Dieux, qui demandent le sang d'Iphigénie; que ne pouvant se résoudre à obéir, il a voulu d'abord congédier l'armée; qu'ensuite vaincu par les raisons de son frere Ménélas, il a envoyé ordre à Clytemnestre d'amener sa fille en Aulide, sous le prétexte faux qu'Achille la demande en mariage; mais qu'enfin cédant à de nouveaux remords, il vient de rétracter son premier ordre par cette lettre dont il le charge; il lui recommande de la porter promptement à Clytemnestre, & de la prévenir pour l'empêcher de mettre le pied dans l'Aulide. Tel est le début de cette Tragédie dans Euripide.

» Son imitateur ne s'est point écarté d'un modéle si parfait. L'ouverture est la même, dans le récit qui sert à l'exposition du sujet. (*a*) Agamemnon ne

(*a*) « Voici le sujet de la Piéce. L'armée des Grecs » étoit assemblée dans le port d'Aulide, elle alloit » partir pour le siége de Troye. Tout d'un coup le

Dissertation sur la Tragédie d'Iphigé-

1674. » remonte pas à la naissance, au ma-
» riage, ni à l'enlévement d'Hélene, il
» vient tout-à-coup au prodige qui arrête

» vent cessa d'être favorable, sur cela on consulta l'o-
» racle, & telle fut sa réponse.

nie de Racine. Œuvres mêlées de M. l'Abbé Nadal, Tome II. pag. 292. & suivantes.

Vous armez contre Troye une puissance vaine,
Si dans un sacrifice auguste & solemnel,
Une fille du sang d'Hélene,
De Diane en ces lieux n'ensanglante l'autel :
Pour obtenir les vents que le Ciel vous dénie,
Sacrifiez Iphigénie.

» La Scene s'ouvre avec l'aurore : l'attendrissement » d'Agamemnon sur la destinée de sa fille, qu'un oracle » vient de menacer, ne lui laisse point la liberté du » sommeil; & les circonstances qui se trouvent dans » l'état des uns & des autres, le jettent dans de tristes » réfléxions, dont tous ses discours se ressentent.

Heureux qui, satisfait de son humble fortune,
Libre du joug superbe où je suis attaché,
Vit dans l'état obscur où les Dieux l'ont caché.

» Le prémier mouvement d'Agamemnon est de sa» crifier sa fille, mais la tendresse de pere prend le dessus, » & peu d'accord avec lui-même, il contremande la Rei» ne & sa fille, & suppose du changement dans l'esprit » d'Achille, à qui elle est promise. Tout cela devient » bien délicat, & ne peut manquer de donner lieu à » bien des éclaircissemens entre les parties intéressées, » & d'en faire sortir ces traits différens qui caractérisent » les personnages, & vont mettre dans tout leur jour » l'orgueil d'Agamemnon, l'infléxibilité d'Achille, & » la prudence d'Ulysse. Le compliment d'Agamemnon » à Achille se sent de la franchise des Grecs.

ACTE. I. SCENE II.

Que sert de se flatter ? on sçait qu'à votre tête,
Les Dieux ont d'Ilion attaché la conquête ;
Mais on sçait que pour prix d'un triomphe si beau,
Ils ont au champ Troyen marqué votre tombeau ;
Que votre vie ailleurs & longue & fortunée,
Devant Troye en sa fleur doit être moissonnée.

» Soit vanité dans Achille, soit que la gloire le » flattât assez pour lui plaire aux dépens de toute chose, » sa réponse entre bien dans le caractere du Héros.

» l'armée en Aulide, & au fatale oracle
» qu'à prononcé Calchas. S'il est résolu 1674.
» d'y obéir, ce n'est point comme dans

Je puis choisir, dit-on, ou beaucoup d'ans sans gloire,
Ou peu de jours suivis d'une longue mémoire;
Mais puisqu'il faut enfin que j'arrive au tombeau,
Voudrois-je, de la terre inutile fardeau,
Trop avare d'un sang reçu d'une Déesse,
Attendre chez mon pere une obscure vieillesse?
Ne laisser aucun nom, & mourir tout entier.

» La situation d'Agamemnon ne peut être plus vive
» qu'entre Achille & Ulysse, c'est-à-dire, entre le cou-
» rage bouillant de l'un & les artifices de l'autre.
» Avec quelle attention Racine prépare le rôle d'Eri-
» phile dès la premiere Scene, en parlant à Arcas!

Ajoute, tu le peux, que des froideurs d'Achille,
On accuse en secret cette jeune Eriphile,
Que lui-même captive amena de Lesbos,
Et qu'auprès de ma fille on garde dans Argos.

» Quelques justes mesures qu'Agamemnon ait cru
» avoir prises pour empêcher que sa fille ne se rendît
» au camp, l'événement ne répond point à son at-
» tente: la Reine s'égare dans les bois qui sembloient
» en cacher l'entrée; la nouvelle qui en vient en Au-
» lide, réchauffe l'action, & met tout les esprits en
» mouvement: quelles armes ne donnent-t-elles point
» à Ulysse?

ACTE I. SCENE V.

. . . . Votre amour n'a plus d'excuse légitime,
Les Dieux ont à Calchas amené leur victime.
. . . .
Nous sommes seuls encor, hâtez-vous de répandre
Des pleurs, que vous arrache un intérêt si tendre.
Pleurez ce sang, pleurez. Ou plûtôt sans pâlir,
Considérez l'honneur qui doit en rejaillir.
Voyez tout l'Hellespont blanchissant sous nos rames,
Et la perfide Troye abandonnée aux flâmes;
Ses peuples dans vos fers, Priam à vos génoux;
Héléne par vos mains rendue à son époux.

» Agamemnon même ne se croit plus de ressource.

Je céde, & laisse aux Dieux opprimer l'innocence.

» Ce premier Acte est plein, & sur-tout par l'in-
» tervention d'Achille, que Racine suppose déja amou-

1674. » Euripide, Ménélas qui l'y oblige; ce » ministere odieux ne convient point à » un frere : c'est Ulysse dont la cruelle

---

» reux d'Iphigénie; au lieu que dans le Poëte Grec, » Achille n'a entendu parler de rien; & qu'en cela le » procédé d'Agamemnon dans Euripide, donne lieu à » un mal-entendu, qui n'est nullement supportable, » & qui expose également tout le monde à je ne sçai » quelle confusion qui dégrade la dignité des person- » nages; Achille dans Euripide pouvoit dire avec plus » de fondement, encore que dans Racine.

ACTE II. SCENE VII. Suis-je sans le sçavoir la fable de l'armée?

» Mais, malgré la plénitude de ce premier Acte, » l'exposition n'en est que plus claire & plus nette. On » n'a pas de peine à sentir qu'elle a été faite avec » beaucoup d'art. Racine étoit bien éloigné de ceux de » nos modernes, qui, revenant après coup à la prépa- » ration des incidens, surchargent l'exposition, au lieu » de l'instruction nécessaire à l'intelligence de la Piéce, » y jettent une obscurité ou un louche, qui empêche » ce qu'il y a de raisonnable de faire son impression.

» Eriphile ouvre le second Acte, & vient présenter » sur la Scene, un caractere tout nouveau, un carac- » tere dont on ne voit ailleurs aucune trace. Si quel- » que chose pouvoit faire tort au rôle d'Iphigénie qui » a sa beauté, ce seroit celui d'Eriphile comme beau- » coup plus Théatral. C'est un rôle court & brillant. » L'aigreur & la fierté de cette Princesse n'ôte rien » à la compassion que le Spectateur a pour elle; c'est » une espéce de protection qu'il semble lui accorder » contre les Dieux qui l'ont délaissée, sans avoir à » poursuivre sur elle que le crime de ses parens, dont » l'oracle s'est attaché à lui dérober la connoissance, ou » du moins l'a-t-il laissée sur cela dans une confusion » qui ne sert qu'à la troubler davantage, & qu'à la » rendre plus farouche. Il faut remarquer en passant, » qu'elle ne vient point sur la Scene sans nécessité, elle » se dérobe à la joie qu'elle croit regner dans la famille » d'Agamemnon, & elle ne cherche qu'à mettre sa » tristesse en liberté : elle est tourmentée tout à la fois » de la honte, de l'esclavage, & du désespoir de sa » passion, & elle n'est interrompue que par l'arrivée

» industrie le séduit ; c'est son propre » orgueil qui le rend amoureux du rang » suprême ; enfin ce sont les Dieux, qui

1674.

» d'Agamemnon & d'Iphigénie, qui n'a point encore » vû son pere.

Seigneur, où courrez-vous ? & quels empressemens
Vous dérobent sitôt à nos embrassemens ?

ACTE II. SCENE II.

» Iphigénie est dans la bonne foi, & Agamemnon a » pris son parti ; cette Scene est imitée d'Euripide, » l'équivoque la soutient entr eux : le Spectateur seul » ne prend point le change, & pleure avec le pere. La » lettre dont Arcas étoit chargé revient à Clytemnestre, » & la voila persuadée de la rupture du mariage de sa » fille avec Achille : elle cherche à faire passer son or- » gueil & son ressentiment dans le cœur de sa fille, & » va jusqu'à envelopper Eriphile dans la prétendue per- » fidie d'Achille. J'avoue que cette sortie successive de » la mere & de la fille sur cette triste Princesse, a » quelque chose de révoltant : ce que Racine fait dire » à Iphigénie sur la réplique suivante d'Eriphile au re- » proche qui lui a été fait, me paroît un peu fort.

Moi ! j'aimerois, Madame, un vainqueur furieux,
Qui toujours tout sanglant se présente à mes yeux,
Qui la flâme à la main, & de meurtres avide,
Mit en cendres Lesbos....

ACTE II. SCENE V.

IPHIGÉNIE.

Oui, vous l'aimez perfide,
Et ces mêmes fureurs que vous me dépeignez,
Ses bras que dans le sang vous avez vû baignez,
Ces morts, cette Lesbos, ces cendres, cette flâme.
Sont les traits dont l'amour l'a gravé dans votre ame.

» Cette opération de l'amour dans le cœur d'Eriphile, » me paroît bien nouvelle, à moins que la premiere vûe » d'Achille dans le vaisseau où il l'enleva, & les gra- » ces qu'elle crut trouver dans la figure du vainqueur, » au lieu d'un air sauvage qu'elle imaginoit, n'eut » produit une idée aussi particuliere.

» La supercherie religieuse d'Agamemnon est enfin » découverte, Eriphile en conçoit l'espoir de quelque » soulagement dans ses malheurs.

J'ai des yeux : leur bonheur n'est pas encore tranquille.
On trompe Iphigénie, on se cache d'Achille.

ACTE II. SCENE VIII.

1674. » toutes les nuits lui présentent la foudre. Tant de séductions & de menaces » qui ont arraché son consentement, le » rendent plus excusable qu'Euripide ne

---

Agamemnon gémit, ne désespérons point.
Et si le sort contre elle à ma haine se joint,
Je sçaurai profiter de cette intelligence,
Pour ne pas pleurer seule, & mourir sans vengeance.

» Dans l'intervale du second au troisiéme Acte, les » ordres secrets sont donnés pour le Sacrifice d'Iphigénie : avec quel art l'action ne doit-elle point se démêler, de quels prétextes ne faut-il point abuser, » comment écarter Clytemnestre de l'autel ? C'est peu » du ton de Roy, il faut prendre celui d'époux, & » mettre en usage jusqu'à la sévérité des devoirs.

ACTE III. Scene premiere.

J'avois plus espéré de votre complaisance.
Mais puisque la raison ne vous peut émouvoir,
Puisqu'enfin ma priere a si peu de pouvoir;
Vous avez entendu ce que je vous demande,
Madame. Je le veux, & je vous le commande.
Obéissez.

» Il faut masquer l'appareil d'un tel sacrifice, il faut » tromper l'impatience d'un amant, dupper son amour » jusqu'à lui laisser le jeu d'une complaisance secrette, » sur le bonheur dont il va jouir, selon toute apparence.

ACTE III. Scene II.

Tout succede, Madame, à mon empressement.
Le Roy n'a point voulu d'autre éclaircissement,
Il en croit mes transports, &c.

» Le Poëte, par tous ces mouvemens différens, ménage autant de retours & de contrastes. Le secret du » Sacrifice se révele enfin, Arcas trahit la confidence » qui lui a été faite ; mais dans un intérêt aussi auguste » & aussi religieux, la tracasserie n'est-elle point trop » françoise ? Où est ce respect si marqué dans les anciens pour les dévouemens, & qui dans Euripide, » ne laisse à Ach[illegible] qu'une sorte de liberté pour la » défense des jours même d'Iphigénie ? Quoi qu'il » en soit, cette révélation fait l'effet qu'on en peut

» le fait paroître, & plus il est excusa-
» ble, plus il est digne de compassion. Il 1674.
» a été contraint de céder. Cependant,

» attendre, Clytemnestre est éperdue, & Achille est
» outré.

» Racine semble s'être attaché à rectifier dans Iphi-
» génie le caractere que lui donne Euripide, ou elle
» n'a point cette égalité que demande les régles de
» l'art. Elle débute en effet dans la Tragédie Grecque
» avec une foiblesse qui ne promet nullement la fer-
» meté qu'elle fait voir à la fin ; au lieu que dans
» Racine, elle est toujours entre la nature & la vertu,
» & entre l'amour & la Religion. Avec quel respect ne
» justifie-t-elle pas Agamemnon ; combien n'impose-
» t-elle pas à son amant sur l'éclat de ses plaintes ?
» Quant à Clytemnestre, elle n'a de recours que dans
» l'amour d'Achille ; elle tombe à ses pieds.

Seigneur, c'est donc à moi d'embrasser vos genoux, ACTE III. SCENE V.

ACHILLE *la relevant.*

Ah! Madame!

CLYTEMNESTRE.

Oubliez une gloire importune,
Ce triste abaissement convient à ma fortune.

» Achille dans Euripide est surpris de se trouver
» seul avec Clytemnestre, & croit ne pouvoir pas y
» rester seul avec bienséance. Cette pudeur en lui se
» trouve bien mieux placée dans cet abaissement de la
» Reine, dont il rougit lui-même.

ACHILLE. ACTE III. SCENE VI.

Une Reine à mes pieds se vient humilier.

CLYTEMNESTRE. ACTE III. SCENE V.

Elle n'a que vous seul. Vous êtes dans ces lieux,
Son pere, son époux, son azile, ses Dieux.

» Il semble qu'il prenne la chose à la lettre.

Votre fille vivra, je puis vous le prédire.
Croyez, du moins, croyez que tant que je respire, ACTE III. SCENE VII.
Les Dieux auront en vain ordonné son trépas.
Cet oracle est plus sûr que [illegible] de Calchas.

» Toutes les beautés de la Scene précédente entre

1674. » quand il se représente Iphigénie qui
» approche & court au trépas, quand il
» se rappelle les charmes de cette fille si

» Iphigénie & Achille, sont prises des circonstances » où ils se trouvent eux-mêmes : il semble qu'elles » ne coutent rien à l'Auteur. Le Poëte en effet n'a » qu'à revenir sur lui-même. Le trait par où Iphigénie termine la Scene est dans le même goût, & » il seroit difficile de s'exprimer par une façon de » parler plus tendre & plus délicate. C'est dans la réplique de cette Princesse au reproche suivant d'Achille » contre Agamemnon.

Quoi, lorsqu'à sa fureur j'oppose ma tendresse,
Le soin de son repos est le seul qui vous presse ?
On me ferme la bouche ? on l'excuse ? on le plaint ?
C'est pour lui que l'on tremble, & c'est moi que l'on craint ?
Triste effet de mes soins! est-ce donc-là, Madame,
Tout le progrès qu'Achille avoit fait sur votre ame ?

IPHIGÉNIE.

Ah, cruel! cet amour, dont vous voulez douter,
Ai-je attendu si tard pour le faire éclater ?
Vous voyez de quel œil, & comme indifférente,
J'ai reçu de ma mort la nouvelle sanglante,
Je n'en ai point pâli. Que n'avez-vous pû voir,
A quel excès tantôt alloit mon désespoir,
Quand, presqu'en arrivant, un récit peu fidéle,
M'a de votre inconstance annoncé la nouvelle ?
Quelle trouble ! quel torrent de mots injurieux,
Accusoit à la fois les hommes & les Dieux !
Ah ! que vous auriez vû, sans que je vous le die
De combien votre amour m'est plus cher que ma vie.

» Ce qui fait la beauté de l'épisode d'Eriphile, c'est » que l'action ne peut subsister sans lui ; il y est lié » plus essentiellement que celui d'Oreste, que Racine » n'a fait qu'emprunter; mais où il déploye à la vérité, » toute la prudence imaginable, & fait jouer tous les » ressorts que la gloire & la religion, & un intérêt » aussi puissant qu'est celui de la patrie, pouvoient lui » mettre entre les mains.

» La Scene d'Eriphile qui ouvre le quatriéme Acte,

» vertueuse, la nature reprend son em-
» pire, il change de résolution, & se
» flatte que les Dieux ne lui demandent 1674.

» est une des plus belles ; on y voit éclater la conti-
» nuité d'un amour violent, & qui s'irrite par toute
» espece de circonstances : sa douleur tire parti de tout,
» & confond le zéle & tous les raisonnemens de sa con-
» fidente.

N'as-tu pas vû sa gloire, & le trouble d'Achille ? ACTE IV. SCENE I.
J'en ai vû, j'en fui les signes trop certains.
Ce Héros si terrible au reste des humains,
Qui ne connoît de pleurs que ceux qu'il fait répandre,
Qui s'endurcit contre eux dès l'âge le plus tendre,
Et qui, si l'on nous fait un fidéle discours,
Suça même le sang des lions & des ours,
Pour elle de la crainte a fait l'apprentissage ;
Elle l'a vû pleurer & changer de visage.
Et tu la plains, Doris ? &c.

» Mais ce n'est point assez de la beauté de sa jalousie,
» si j'ose m'exprimer ainsi, & de la singularité de ses
» mouvemens passionnés. Elle est parvenue à ce point
» de dépit, qu'oubliant toutes choses, elle va répandre
» par-tout ce qui se trame pour empêcher le sacrifice
» d'Iphigénie.

Je ne sçais qui m'arrête & retient mon courroux,
Que par un prompt avis de tout ce qui se passe,
Je ne courre des Dieux divulguer la menace ;
Et publier par-tout les complots criminels
Qu'on fait ici contre eux & contre leurs autels.

DORIS.

J'entens du bruit, on vient, Clytemnestre s'avance,
Remettez-vous, Madame, ou fuyez sa présence.

ERIPHILE.

Rentrons. Et pour troubler un hymen odieux,
Consultons des fureurs qu'autorisent les Dieux.

» Cette interruption de Scene, bien loin d'ôter quel-
» que chose à l'action, lui donne encore plus de viva-
» cité. Il est vrai que ces [illegible]isons de Scene, de pré-
» sence seulement, sont [illegible]s dans Racine, mais la
» façon dont il les traite, ne donne aucune atteinte à

1674. » ce sacrifice que pour l'éprouver ; il » donne à Arcas la lettre qui révoque » les premiers ordres.

» la vraisemblance. Il y a un extrême plaisir à le suivre » dans le choix des morceaux qu'il puise d'Euripide, » & de voir par quelles liaisons il forme ce tissu de » sentimens, qui dans la diversité des usages d'un Théâ- » tre à un autre, ne nous offre pourtant rien d'étran- » ger. Tel est ce commencement du cinquiéme Acte » d'Euripide, dont Racine a fait une partie de son » quatriéme Acte : quelle explication tendre & re- » ligieuse de la fille au pere ; mais beaucoup plus » puissante sur le cœur d'Agamemnon, que toutes les » plaintes d'une mere & d'une épouse, qui ferme (pour » ainsi dire) un entretien si nouveau & si singulier, » entre des personnes si proches ; & la chose non-seu- » lement n'est point faite sans art, mais la beauté de » cette derniere Scene est d'un si grand éclat, par la » variété de ses mouvemens pathétiques, que c'est à » elle que l'on attend toutes les nouvelles Actrices qui » débutent dans le rôle de Clytemnestre, & qu'il y a » lieu de placer tous les tons dont la nature se trouve » susceptible dans ces situations diverses.

» C'étoit en cela sur-tout que Racine ménageoit au » Spectateur ce plaisir douloureux, qui est l'objet de » la Tragédie, & que toute la tendresse & toute la » compassion du Spectateur travailloit pour donner au » retour de sa joie dans le salut d'Iphigénie, cette » vivacité dont il a besoin pour retirer tout l'intérêt » qu'il avoit pris à la destinée d'Eriphile, & pour ren- » trer dans le parti des Dieux contr'elle ; car telle est » la nature de l'homme, qu'il pousse quelquefois l'in- » justice jusqu'à nous faire un crime de nos malheurs, » & des persécutions de la fortune. La situation d'A- » chille est le pur Ouvrage de Racine, en ce que lui » seul, comme je l'ai dit, le suppose amoureux d'Iphi- » génie, comme lui étant déja promise ; le Poëte » même a tiré de cette supposition le caractere d'A- » chille qui est peint dans tout son beau & d'après » nature, c'est-à-dire, tel qu'il est dans Homere. » Achille ne tient plus [illegible] des considérations, où la » personne d'Agamemnon n'a aucune part, il respecte » plus son amour, que le chef de tant de Rois, & que

» L'esclave, chargé de rendre cette lettre, est arrêté dans Euripide par Ménélas, qui la lui arrache avec violence. 1674

» les Dieux-mêmes. Il est vrai que le germe de tant de » beautés est dans l'original ; mais il a été plus facile à » Euripide d'imaginer & de produire, qu'à Racine de » l'imiter. Il n'y avoit qu'à connoître comme lui, & » à sentir les beautes dans les anciens, malgré la dif- » férence qui se trouve dans le génie des peuples ; l'é- » quivalent sort aussitôt de lui-même, & fait face à » toute autre beauté primordiale. Encore un coup, ce » n'est pas seulement par l'heureuse imitation des plus » belles Scenes d'Euripide, que Racine a si fort réussi » dans sa Tragédie d'Iphigénie, c'est par la décou- » verte qu'il a fait d'Eriphile, c'est-à-dire, de cette » autre Iphigenie de la fable, pour être substituée à » la place d'une victime, dont l'espéce révoltoit le » plus la crédulité, & qu'il a été chercher dans l'an- » tiquité la plus reculée ; en sorte que c'est à l'épisode » d'Eriphile que nous devons toutes les larmes que la » représentation d'Iphigénie a fait couler parmi nous.

Jamais Iphigénie en Aulide immolée,
N'a coûté tant de pleurs à la Grece assemblée,
Que dans l'heureux spectacle à nos yeux étalé,
En a fait sous son nom verser la Champmeslé.

Despréaux, Epître VII. à M. Racine.

» Rien n'est plus sensible que l'art que Racine lui- » même employe dans la catastrophe ; pour détourner » l'attendrissement du Spectateur du côté d'Iphigénie ; il » la met dans un péril éminent de ses jours ; sa vertu, sa » piété, & encore plus son amour, viennent à l'appui des » derniers ordres qu'Agamemnon a donnés contr'elle.... » Cette réunion de tant de circonstances en faveur d'I- » phigénie, la rendant plus chere au Spectateur, l'in- » téresse davantage pour elle ; mais Racine a beau » profiter de ce moment si favorable, il a beau soulever » contre Eriphile & les Grecs, & la religion, & les » destins, elle emporte avec elle les regrets de ceux-là » même qui ont donné des larmes au péril d'Iphigé- » nie ; ne peut-on point dire que le Poëte a comme » abandonné la principale figure de son tableau, qui » doit être Iphigénie, pour ne laisser rien à désirer à la » beauté de ce nouveau caractere qu'il a mis sur la

1674. » Au bruit qu'il fait, Agamemnon ac-
» court, & les deux freres s'accablent
» mutuellement d'injures. Ménélas re-
» présente Agamemnon, comme un
» homme qui n'a point rougi de com-
» mettre toutes sortes de bassesses pour
» obtenir, par les suffrages du peuple,
» le commandement de l'armée, &
» qui ayant obtenu ce qu'il souhaitoit,
» est devenu fier & intraitable ; comme
» un homme, qui, loin d'être allarmé
» par l'oracle de Calchas, s'y soumet
» avec joie, pour conserver sa place, en
» sacrifiant sa fille à son ambition. Aga-
» memnon, au lieu de réfuter ces repro-
» ches qui le couvrent de honte s'ils sont
» véritables, se contente d'y répondre
» par d'autres reproches, en accusant son
» frere d'avoir perdu la raison, à cause
» de l'impatience qu'il a de reprendre

» Scene ? Mais ne lui est-il pas beau aussi de n'être en » contradiction avec lui-même, que pour mettre au » Théatre le modéle de l'épisode. »

La comparaison de l'Iphigénie de M. Racine avec celle d'Euripide, ne pouvoit être d'une meilleure main que de celle du fils de l'illustre Poëte François. C'est pourquoi nous avons préféré cette comparaison à tout autre Ouvrage sur cette Tragédie ; mais nous avons cru ne pas devoir négliger la dissertation de l'Abbé Nadal qui envisageant la Tragédie d'Iphigénie de M. Racine d'une autre façon, en remarque des beautés qui n'ont point entré dans la comparaison faite par M. Racine le fils.

» une femme aussi méprisable qu'Hélène, 1674.
» en sacrifiant à ce fol amour tous les
» intérêts du sang. Une dispute de cette
» nature n'a rien de noble, & les inju-
» res que se disent ces deux freres les des-
» honnorent tous deux. C'est avec bien
» plus d'art que le Poëte François charge
» Ulysse du cruel emploi d'encourager
» Agamemnon au meurtre de sa fille,
» en lui représentant la gloire de sa pa-
» trie, en l'exhortant à pleurer, tandis
» qu'il est seul, pour donner à la na-
» ture ce qu'il lui doit, en affectant
» d'unir ses larmes aux siennes, en se
» servant enfin de tous les artifices que
» son éloquence industrieuse sçait mettre
» usage.

» Tandis qu'Agamemnon espere que
» sa fille qu'il a contremandée n'arrivera
» pas, on vient lui annoncer quelle ap-
» proche. A cette fatale nouvelle, quelle
» doit être sa douleur? C'est ce que peint
» admirablement Euripide..... (Ce dis-
» cours d'Agamemnon) & l'approche
» d'Iphigénie changent tout-à-coup le
» cœur de Ménélas; il mêle ses larmes
» à celles de son frere; il reconnoît qu'il
» est injuste de sacrifier une fille aussi
» aimable qu'Iphigénie, à l'envi de re-
» prendre une femme telle qu'Hélène;
» il a honte d'y avoir pû consentir; il

1674. » presse Agamemnon de désobéir à l'o-
» racle : mais il n'est plus temps : Cal-
» chas, Ulysse, & toute l'armée s'y
» opposent.

» Iphigénie arrive, & se jette dans les
» bras d'Agamemnon ; la froideur des
» embrassemens du pere, son embarras
» pour étouffer le chagrin qui le do-
» mine, ses réponses ambigues, ses pa-
» roles entrecoupées, les demandes de
» la fille, & l'inquiétude que lui cause
» un accueil si peu attendu ; enfin le
» trouble de l'un & de l'autre, est si vi-
» vement dépeint dans Euripide, que le
» Poëte François n'a presque d'autre
» gloire que celle d'avoir suivi pas à pas
» son original.

» Je ne m'arrête point à parler ici
» d'une Princesse qu'il amene avec Iphi-
» génie, & qu'il nomme Eriphile. Sans
» cet heureux personnage, il n'eut osé,
» comme il l'assure dans sa Préface, en-
» treprendre cette Tragédie, parce qu'il
» n'eut pû se résoudre à souiller la Scene
» par le meurtre horrible de la vertueuse
» Iphigénie. Cette Eriphile a paru ce-
» pendant un personnage inutile à quel-
» ques Critiques. Je ne prétens ni ap-
» prouver ni réfuter leur jugement, &
» je reviens à Euripide qui introduit
» Achille sur le Théatre.

» On

1674.

» On ne voit aucune raiſon apparente qui puiſſe amener Achille dans » cette Piéce ; il ignore juſqu'à ce moment tout ce qui ſe paſſe au ſujet » d'Iphigénie ; il ignore ſon arrivée dans » l'Aulide, & la cauſe de ſon arrivée ; il n'a » jamais eu deſſein de la demander pour » épouſe ; c'eſt par hazard qu'il vient » cherchér Agamemnon. Il rencontre » une Dame qu'il n'a jamais vûe, & par » reſpect il veut ſe retirer. Clytemneſtre, qui s'empreſſe de ſe faire connoître à lui, comme à l'époux futur » de ſa fille, tombe dans une étrange » ſurpriſe, lorſqu'elle lui entend dire » que jamais il n'a ſongé à cet hymen, » & qu'on la trompe. Quel peut-être la » cauſe d'un bruit ſi faux ? Ils l'ignorent » tous deux, & leur étonnement eſt » égal. L'eſclave d'Agamemnon vient » dévoiler ce miſtere ; il leur apprend les » funeſtes deſſeins de ſon maître ſur » Iphigénie. A cette affreuſe nouvelle, » Clytemneſtre ne rougit point de ſe jetter aux genoux d'Achille : *Elle s'humilie pour ſauver les jours de ſa fille, » elle s'abaiſſe devant le fils d'une Déeſſe, elle eſt ſeule dans un camp ſéditieux, & n'a pour Autel qu'elle puiſſe » embraſſer, que les genoux d'Achille ; » c'eſt pour lui qu'Iphigénie eſt venue en*

» *Aulide ; quoiqu'elle n'ait point été*
1674. » *son épouse, elle en porte le nom.* Ce » nom la conduira-t-il à la mort ? Une » priere si tendre pénétre le cœur d'A- » chille, il voit qu'on a abusé de son » nom, il doit tirer raison de cette of- » fense, son honneur y est engagé : c'en » est assez pour lui, il jure à Clytem- » nestre qu'il prendra la défense d'Iphi- » génie, qu'il sera son Dieu tutélaire, » qu'elle peut s'en reposer sur lui : il ne » veut pas même qu'Iphigénie vienne » se jetter à ses pieds : il doit épargner » cette humiliation à une Princesse aussi » respectable, & sans l'avoir vû, sans » songer à l'amour, il est intéressé à la » protéger. Il réitere ses sermens à Cly- » temnestre, & l'exhorte cependant à » tâcher de fléchir par elle-même Aga- » memnon. *Si vous ne réussissez pas*, » lui dit-il, *alors vous reviendrez à moi.*

» Ces sentimens qu'Euripide donne à » Achille sont nobles & généreux ; un » Héros tel que lui doit son secours à » l'innocence opprimée : mais enfin il » n'est excité à la défense d'Iphigénie, » que par un effet de générosité. Un » motif bien plus vif & plus intéressant » l'anime dans la Tragédie Françoise : ce » Héros généreux est en même-temps un » amant passionné : ce n'est pas seule-

» ment la défenſe d'une infortunée qu'il 1674.
» embraſſe, c'eſt encore celle d'une Prin-
» ceſſe qu'il aime avec tranſport, qu'il
» veut épouſer, & qui lui eſt promiſe; il
» protége une vie dont dépend le bon-
» heur de la ſienne. Cet hymen qu'il
» attendoit a ſervi de prétexte pour faire
» venir Iphigénie en Aulide; il eſt trom-
» pé dans ſon eſpérance, il voit qu'on
» abuſe de ſon nom, il a ſon honneur
» & ſon amour à venger. Que ne doit-
» on pas attendre d'un Héros que ces
» deux intérêts animent? Et quel eſt
» l'art du Poëte d'avoir ſçû les réunir?
» Souvent les perſonnages amoureux
» qu'on introduit ſur notre Théatre,
» deshonnorent la majeſté de la Tragédie;
» mais l'amour d'Achille n'a rien que de
» grand & de noble, on ne le voit point
» ſoupirer aux pieds de ſa maîtreſſe. Achil-
» le, quoiqu'amant, eſt toujours Achil-
» le: il ne ſonge qu'à ſe venger de l'af-
» front qu'il a reçu, & à ſauver les
» jours de l'épouſe qui lui eſt deſtinée. On
» dira peut-être qu'il n'eſt pas glorieux
» à Achille de s'occuper de ſon amour,
» tandis que toute l'armée eſt retenue en
» Aulide par la colere des Dieux. Eſt-ce
» là le temps qu'un Héros doit choiſir
» pour préparer la pompe de ſon hy-
» men? Le Poëte qui a prévû cette ob-

1674. » jection, l'a mise dès le commencement » de sa Piéce dans la bouche d'Ulysse, & » Achille l'a détruite en répondant que » son amour ne l'empêcheroit pas de des- » cendre le premier au rivage de Troye, » qu'il ne demande que Troye, & un » vent favorable qui l'y conduise. Com- » me il a préféré peu de jours, mais » illustres, à une vie longue mais obscure, » nulle autre passion n'est capable de re- » tarder celle qui l'emporte vers la gloi- » re; de même que nulle autre passion » n'est capable d'ébranler l'inviolable at- » tachement d'Iphigénie au devoir d'une » fille soumise à son pere; ni l'amour » de la vie, ni l'estime qu'elle doit avoir » pour un Héros qu'on lui a promis » pour époux, & que son pere lui a » permis d'aimer. C'est elle-même, que » ce Héros qui la veut défendre, trouve » la premiere à combattre; elle prend en » main contre lui la cause d'Agamemnon, » & ne lui pardonne pas les noms inju- » rieux qui lui échapent contre ce mal- » heureux pere, qu'elle excuse & qu'elle » plaint toujours. On peut bien dire que » les entretiens entre Achille & Iphi- » génie n'ont rien qui ressemble aux » entretiens communs des Amans qu'on » entend sur le Théatre: deux amans de » ce caractere peuvent paroître sur la

» Scene Tragique, ſans en avilir la di-
» gnité.

» Cette même vertu qu'Iphigénie op-
» poſe à la juſte colere d'Achille, lui dicte
» le tendre diſcours qu'elle adreſſe à ſon
» pere, non pour lui demander la vie,
» comme dans Euripide; elle ne la veut
» point défendre, elle ne fait que lui re-
» préſenter l'intérêt qu'une mere & un
» amant y prennent; pour elle, elle eſt
» prête à la rendre à celui dont elle l'a
» reçue: c'eſt à ce caractere vertueux &
» aimable, toujours également ſoutenu,
» que le Poëte doit les larmes qu'il a
» arrachées à ſes Spectateurs.

» Le caractere qu'Euripide donne à la
» même Iphigénie nous paroît ſi fort
» au-deſſous, ſuivant nos mœurs, que
» je n'oſe m'arrêter long-temps dans une
» comparaiſon trop peu avantageuſe
» au Poëte Grec..... il eſt donc vrai
» que le Poëte François doit à Euripi-
» de l'admirable caractere d'Iphigénie,
» mais avec cette différence, qu'il le
» ſoutient depuis le commencement juſ-
» qu'à la fin, & qu'Euripide ne le don-
» ne à cette Princeſſe qu'aux approches
» du Sacrifice, & quand elle n'a plus,
» pour ainſi dire, d'autre parti à pren-
» dre, que celui de mourir glorieuſe-
» ment. Elle conſerve la même fermeté

» quand elle quitte Clytemnestre ; elle
1674. » l'exhorte à ne point pleurer une mort
» aussi illustre que la sienne, à ne point
» revêtir ses sœurs d'habits de deuil ; elle
» lui recommande Oreste son frere, &
» enfin son pere Agamemnon : le sang
» d'une fille qu'il a versé malgré lui pour
» le salut de son peuple, ne doit point
» être entre elle & lui un sujet de haine.
» Après ces tendres adieux, elle va à la
» mort en chantant un Cantique.

» Cette séparation touchante de la
» mere & de la fille est la même sur le
» Théatre François ; les adieux d'Iphigé-
» nie sont les mêmes, mais Clytemnestre
» ne les reçoit pas avec la même tran-
» quillité, elle ne consent point aux de-
» mandes de sa fille, elle ne veut point
» la laisser aller seule à l'autel, & elle ne
» la quitteroit point, si elle n'en étoit
» séparée par des soldats qui se jettent
» au-devant d'elle. L'amour maternel ne
» céde qu'à cette violence, il ne lui reste
» plus que les prieres, les menaces, les
» imprécations : elle se livre à tous les
» transports que la nature lui doit inspirer
» dans ce moment douloureux. Euripide
» a oublié cette peinture d'une mere dé-
» solée, que son imitateur ne laisse
» point à désirer, parce qu'elle étoit né-
» cessaire.

» Je dois encore faire obſerver l'art 1674.
» qu'il a eu d'accabler de malheur Aga-
» memnon, pour écarter la haine qui
» devroit naturellement retomber ſur
» lui, comme ſur un homme qui mérite
» les titres de ſanguinaire & de parjure
» qu'Achille lui donne. Dans Euripide,
» après avoir écouté les regrets d'Iphi-
» génie, & les reproches de Clytem-
» neſtre, il ſe contente de répondre froi-
» dement qu'il aime ſes enfans, mais
» que quand la Gréce lui demande le
» ſang de ſa fille, il doit obéir; il n'en
» dit pas davantage, & diſparoît. Mais
» dans notre Tragédie, ce malheureux
» Prince, trahi par ſon confident, qui a
» révélé ſon ſecret, ſe voit attendri com-
» me pere, par les tendres & reſpec-
» tueux ſentimens de ſa fille; déchiré,
» comme époux, par les reproches ſan-
» glans de Clytemneſtre; enfin, comme
» général d'armée, outragé par les inju-
» res & les menaces violentes de l'impé-
» tueux Achille. Ces aſſauts qu'il ſoutient
» ſe ſuccédent tour à tour ſans intervale,
» en ſorte que toute la rigueur de ce fatal
» événement tombe ſur lui coup ſur coup.
» Pour obéir aux Dieux, pour conſer-
» ver ſon rang, pour punir l'inſolence
» d'Achille, il doit ſacrifier Iphigénie;
» mais il conſerve toujours un cœur de

1674. » pere, & la nature l'emporte enfin ; il » suspend l'ordre du sacrifice, & ordonne à Clytemnestre de fuir loin du » camp avec sa fille. Ainsi le trouble de » la Piéce va toujours en croissant ; & » Agamemnon, qui semble s'être attiré » son malheur par son ambition, mérite » cependant la pitié du Spectateur ; enfin » ce ne sera point par son ordre, ce sera » au contraire malgré lui qu'Iphigénie » ira à l'Autel. On ne pourra lui reprocher ce cruel Sacrifice.

» Il ne me reste plus qu'à comparer » dans les deux Auteurs le dénouement. » Euripide, qui suit l'opinion de son temps, » dont il ne pouvoit s'écarter, fait arriver Iphigénie à l'Autel, où elle s'immole courageusement. Agamemnon » est présent au Sacrifice, mais il s'est » voilé le visage ; voile heureux, dont » fit usage le peintre vanté par Cicéron. » Achille se trouve aussi à l'Autel ; mais » au lieu de s'opposer à la mort d'Iphénie, comme il l'avoit promis, il la » demande lui-même à haute-voix au » nom de tous les Grecs. Ici je ne reconnois plus Achille, & j'ignore comment on peut l'excuser. Dans le moment que Calchas prend le couteau, » Iphigénie, enlevée par Diane, disparoît : Agamemnon vient lui-même » confirmer

» confirmer ce miracle à Clytemnestre, » comme une nouvelle dont elle doit se » réjouir. 1674.

» On ne pouvoit sur notre Théatre » sauver Iphigénie par la voie d'un mira- » cle si peu vraisemblable pour nous. Le » Poëte fait arriver Iphigénie à l'Autel : » elle y voit toute l'armée contre elle, le » seul Achille pour elle, qui épouvante » l'armée & partage les Dieux : le combat » commence, & dans ce moment de trou- » ble, on découvre une autre Iphigénie, » dont la mort appaise les Dieux, conten- » te tous les Grecs, & épargne au Spec- » tateur la douleur de voir périr la ver- » tueuse Princesse, qui, pendant tout le » cours de sa Piéce, a été l'objet de sa » pitié & de son admiration. Cet heu- » reux dénouement épargne la nécessité » de recourir à un miracle ; le Poëte seu- » lement le met dans les yeux du soldat.

Le soldat étonné dit que dans une nue,
Jusques sur notre Autel, Diane est descendue.

» Agamemnon ne revient point sur le » Théatre après cet événement, sa pré- » sence n'y est plus nécessaire.

Préface de l'Abbé Granet, à la tête du Recueil de Critiques sur les Tragédies de Corneille & Racine.

» La représentation de l'Iphigénie de » Racine en 1675. (il falloit dire 1674.) » donna lieu d'observer que la tendresse » d'Agamemnon, les inquiétudes de Cly-

1674. » temnestre, la douleur extrême de l'un » & de l'autre; la constance d'Iphigénie, » & le péril de cette innocente Princesse, avoient touché & plû davantage » que l'amour d'Achille. Cette observa- » tion due à l'expérience donna lieu à » M. l'Abbé de Villiers de composer un » dialogue, * pour faire voir qu'on pour- » roit faire de belles Tragédies, sans » l'amour tendre & passionné des amans. » Cléante fait des objections, & Ti- » mante les résout. Sans être ici leur fi- » déle écho, il me suffit de remarquer » que l'un & l'autre conviennent de » l'effet produit par les sentimens d'A- » gamemnon, de Clytemnestre & d'I- » phigénie; mais que selon Cléarque, » la Piéce de Racine n'auroit pû se sou- » tenir sans l'amour d'Achille. Timante » reconnoit que la forme que le Poëte » a donné à sa Tragédie éxigeoit cette » passion, & qu'on auroit trouvé fort » étrange qu'Achille demandât Iphigé- » nie en mariage, s'il ne l'avoit point » aimée. Il dit donc, en faisant abstrac- » tion de Racine, qu'on peut faire une » belle Tragédie sans amour. » (Le reste de l'entretien ne roule que sur cette derniere idée qui n'a nul rapport à la Tragédie de M. Racine.)

* Entretien sur les Tragédies de ce temps, par M. l'Abbé de Villiers, *in*-12. Paris, 1675.

« Quoique l'Iphigénie de Racine

» passe, avec raison, pour une de ses » bonnes Piéces, je ne puis m'empêcher » de donner des louanges aux remarques » faites par un anonyme * sur cette Tra- » gédie, quoiqu'elles ne soient pas toutes » également solides. Il la loue beaucoup » du côté de la versification; mais à l'é- » gard de la disposition du sujet, il sou- » tient que la vraisemblance y manque; » que la résolution que prend Agamem- » non de faire périr Iphigénie n'est » point fondée sur le salut de la patrie; » que le motif de religion n'est pas suffi- » samment établi; qu'Agamemnon ne » suit que les mouvemens de son am- » bition; que les Dieux ne demandent » la mort de la Princesse, que par un » pur caprice; qu'on ignore le sujet de » leur ressentiment; que l'oracle est mal » exprimé, que Dictis de Créte a mieux » suivi cette Histoire; qu'il étoit inutile » de faire intervenir Diane, puisqu'il ne » s'agit que d'obtenir un peu de vent » favorable pour faire voile en Asie. Je » ne fais qu'indiquer d'une maniere gé- » nérale les observations de l'anonyme, » appuyées par des éxemples & des rai- » sonnemens qui ne sont pas certaine- » ment méprisables. Il me paroît qu'il » chicane avec peu de raison sur la ma- » niere dont Racine a construit l'oracle;

1674.

* Remarques sur l'Iphigénie de M. Racine, in-12. Paris, 1675.

1674. » cette ambiguité ne fait point-là un » mauvais effet. On trouvera peut-être » encore qu'il y a trop de rigueur dans » la critique qu'il fait d'Eriphile ; il faut » ſe prêter à certaines ſuppoſitions, lorſ-» qu'elles ne ſont pas viſiblement contre » la vraiſemblance, & il y a de l'injuſtice » à relever des circonſtances qui les dé-» truiſent, lorſque le Poëte a eu ſoin de » les dérober aux yeux du Spectateur. Il » y a plus de juſteſſe dans les remarques » ſur Clytemneſtre & ſur Arcas, que le » Poëte a pourtant pû faire imprudent, » ſans bleſſer ſa qualité d'ami & de con-» fident d'Agamemnon. Mais je ne puis » m'empêcher d'approuver, ſans aucune » exception, les remarques de l'anony-» me ſur l'amour d'Achille & d'Iphigé-» nie. Il obſerve judicieuſement que la » Princeſſe, étant épriſe de la plus forte » paſſion, ne devoit pas conſentir ſi » bruſquement à ſon ſacrifice. Une fem-» me qui aime, & qui eſt aimée, eſt plus » attachée à la vie.... Je penſe encore, » comme l'anonyme, qu'Achille auroit » joué un rôle plus heroïque, s'il s'étoit » interreſſé à la conſervation d'Iphigé-» nie par un motif de générosité. L'a-» mour produit dans les ames les plus » viles les ſentimens d'Achille : des mo-» tifs de générosité en auroient fait un » Héros. »

Ce jugement de l'anonyme, adopté par l'Abbé Granet, n'eſt guéres plus juſte que celui de Barbier d'Aucourt que nous allons rapporter. C'eſt le dernier paſſage de *l'Apollon Charlatan*. 1674.

Mais à propos de pleurs, je me ſuis laiſſé
dire
Que ce maître Apollon, n'ayant plus de quoi
rire,
Depuis qu'il a perdu l'uſage du Moly, *
Qui fut un ſimple ſi joly,
D'un déluge de pleurs va noyer ſon empire.
En effet, ſa *Racine* attendrit tant de cœurs,
Lorſque d'*Iphigénie* elle anime les charmes,
Qu'elle fait chaque jour, par des torrens de
larmes,
Renchérir les mouchoirs, aux dépens des pleureurs.
Auſſi quel triſte objet qu'une Reine éplorée,
Qui vient livrer ſa fille au couteau de Calchas,
Parce que dès le premier pas,
A faute d'un bon guide, elle s'eſt égarée!
Qu'eſt devenu Phœbus? il ne la conduit pas:
Or puiſque qu'elle manque ſa route,
Ce beau conducteur n'y voit goute.
Que ſi ſur cet égarement
Il aſpire à fonder les autres aventures
De ſon Dramatique roman;
Peut-il, pour appuyer ſes vaines impoſtures,
Prendre un plus chétif fondement?

* Alluſion au nom de Moliere. Le Moly eſt une plante médecinale, dont Pline croit que Mercure fut l'inventeur.

1674. Mais quelle est d'autre part sa nouvelle manie ?
Et d'où vient que ce Dieu, trop tendre de moitié,
S'est alambiqué le génie
A tirer de son suc plus d'une Iphigénie ?
C'est pour faire plus de pitié.
La fausse est distilée avec la véritable :
Est-il rien de si pitoyable ?
Pour ne nous régaler d'un si triste entretien,
Au lieu de deux beautés, dont l'une est si coupable,
Une seule suffisoit bien.

Si quelque chose me console,
C'est que l'une des deux a, si je m'en souviens,
De l'innocente Agnès, & l'air & la parole.
Hors qu'en son caquet doucereux,
La belle enfant affecte un stile
Qui marque un cœur plus langoureux,
Et moins digne du grand Achille.

Diane, vous aimez la simple chasteté,
Et vous êtes trop difficile,
Pour vous accommoder d'une simple beauté.
Qui voulez-vous donc ? Eriphile ?
De votre pere Jupiter,
Cette belle est petite fille.
Il faut sur vos Autels vous en faire tâter ;
Puisque votre fureur ne peut se contenter
Que du sang de votre famille.

1674.

Ulysse, ce Roy fin matois,
Qui cherche plûtôt à vous plaire,
Qu'à soutenir son caractere,
Pour célébrer ce sang dont vous avez fais choix,
Se borne à signaler son éloquente voix
Par un récit patibulaire;
Mais la fille d'Agamemnon
N'est donc pas la victime? Non.
La *Racine* est assez hardie
Pour la garantir du trépas.
Une autre doit mourir, quoique Calchas die:
Le sujet de la Tragédie
Est celle qui ne mourra pas.
L'oracle qui l'immole est un jeu de Théatre.
Amis, pourquoi donc la pleurer?
Vous feriez mieux de séparer
Son pere & son amant qui sont prêts à se battre.
Tout beau, répond phoebus, à ce donneur d'avis,
Ne troublez pas le cours des pleurs que j'ai fait naître.
Des petits & des grands mes secrets sont suivis,
Je suis bon Charlatan, si je ne suis bon maître.



1674.

CRISPIN MUSICIEN,

Comédie en cinq Actes, en vers, par M. HAUTEROCHE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne au mois de Juillet.

MOnsieur Hauteroche avoit trop d'esprit & de jugement, pour être soupçonné d'avoir pris les applaudissemens du Public, pour des marques infaillibles de la bonté de sa Piéce: ce qu'il dit à ce sujet dans sa Préface fait connoître au contraire que le succès en avoit de beaucoup passé son attente. « Si l'on doit juger d'une Comédie par » sa réussite, j'ai lieu de croire que » celle-ci n'est pas des plus méchantes. » *Quarante représentations* de suite, » dans la plus mauvaise saison de l'an» née, me persuadent aisément qu'elle » n'est pas sans mérite; &, à parler de » bonne foi, je pense qu'un autre, en » ma place, auroit peine à ne pas se » laisser aller à cette persuasion. Le Pu» blic, qui décide ordinairement de ces » sortes d'Ouvrages, a paru fort con» tent de celui-ci.... J'ai le plaisir de » voir, malgré les Critiques, que sans

» cabale, & ſans aucune brigue, cette » Piéce s'eſt d'elle-même attirée l'eſtime » de tout Paris, & que je n'en ſuis obligé » qu'à l'équité du Public, & au ſoin de » mes camarades. » 1674.

Juſqu'ici M. Hauteroche parle en Auteur qui cherche à s'appuyer ſur les ſuffrages du Public, mais la ſuite de ſon diſcours, & le ton dont il répond aux Critiques, ſemble faire préſumer qu'il ne croyoit pas ſon Onvrage ſi rempli de défauts. « Ces Meſſieurs, (dit-il) ont » cru donner une grande atteinte à cette » Comédie, en faiſant remarquer qu'il » y a peu de ſujet, mais je ne vois pas » que ce ſoit un grand défaut, ni que » cette remarque me ſoit déſavantageu- » ſe. » L'Auteur a raiſon, jamais la ſimplicité d'un ſujet n'a été regardé par les connoiſſeurs comme un défaut, dans un Poëme Dramatique. Les Critiques, qui parloient ainſi, ne penſoient pas juſte, ou bien M. Hauteroche n'a pas compris leur objection. Peut-être qu'ils ſe plaignoient de l'extrême foibleſſe du ſujet, & en ce cas, ils avoient raiſon. On peut même ajouter que l'intrigue eſt entierement dans le goût des anciennes Comédies, telles qu'on les compoſoit avant M. Moliere, que les Scenes n'ont entr'elles guére plus de liaiſon, que la plû-

1674. part des personnages, avec le corps de la Piéce, qui, malgré tout ce que le Poëte en peut dire, ne se soutient que par le jeu des Auteurs, & quelques situations plaisantes, d'un comique assez bas, mais qui, débité avec vivacité, excite les ris du Parterre, & l'empêche de s'appercevoir s'il s'y abandonne avec raison.

L'OMBRE DE MOLIERE,

Comédie en prose, en un Acte, précédée d'un Prologue, par M. BRE'COURT,

Représentée sur le Théâtre de l'Hôtel de Bourgogne.

LE Prologue est une Scene entre deux Acteurs, dont l'un représente l'Auteur de la petite Comédie: il se défend de l'avoir composée; mais son ami lui montrant la copie écrite de sa main qu'il lui a dérobée; il avoue son secret, & ajoute.

ORONTE.

Vous sçavez que j'estimois Moliere, & cette Piéce n'est autre chose qu'un monument de mon amitié que je consacre à sa mémoire. La maniere dont il paroît dans ma Comédie, le représente naturellement comme il étoit, c'est-à-dire, comme le censeur de toutes les choses déraisonnables, blâmant les sotises, l'ignorance & les vices de son siécle.

1674.

CLÉANTE.

Il eſt vrai qu'il a heureuſement joué toutes ſortes de matieres, & ſon Théatre nous a ſervi longtemps d'une divertiſſante & profitable école.

ORONTE.

Il étoit dans ſon particulier, ce qu'il paroiſſoit dans la morale de ſes Piéces, honnête, judicieux, humain, franc, généreux; & même, malgré ce qu'en ont cru quelques eſprits mal faits, il tenoit un ſi juſte milieu dans de certaines matieres, qu'il s'éloignoit auſſi ſagement de l'excès, qu'il ſçavoit ſe garder d'une dangereuſe médiocrité, &c.

Parlons préſentement de la Piéce. Pluſieurs Ombres, que Moliere a ridiculiſées dans le monde viennent porter leurs plaintes à Pluton contre ce fameux Auteur. Ces Ombres ſont au nombre de neuf, ſçavoir, *la Précieuſe*, de la Comédie des Précieuſes; *le Marquis de Maſcarille*, de la même Comédie; *le Cocu*, du Cocu imaginaire; *Pourceaugnac*, de la Comédie de Pourceaugnac; *Madame Jourdain*, du Bourgeois Gentilhomme; & *quatre Médecins*. C'eſt avec ces dernieres Ombres que celle de Moliere diſpute le plus fortement. Enfin, Pluton propoſe un accommodement entre les parties, & les Médecins refuſent d'y conſentir.

SCENE derniere.

PLUTON.

Quoi! vos Ombres téméraires m'oſent

1674. répliquer, moi qui puis vous faire évanouir d'un souffle seulement ?

LES MÉDECINS.

Nous demandons justice, justice.

PLUTON.

Encore ? ah ! je m'en vais souffler. Fu, fu.

(*à Moliere.*)

Mais il est temps de prononcer,
En quel endroit je dois placer,
Ton Ombre avecque ta mémoire.
Que la postérité t'en choisisse le lieu ;
Et tandis qu'elle ira travailler à ta gloire,
Entre *Térence* & *Plaute* occupe le milieu.

Le seul mérite de cette petite Piéce est renfermé dans son titre.

Le Vendredy 4. May, la Troupe du Roy, établie dans la rue Mazarine, reprit la Comédie du Malade imaginaire, *& avec un tel succès, qu'elle fut jouée trente-huit fois, la derniere représentation le 31. Juillet suivant.*



1674.

PANURGE,

Comédie de M. de MONTAUBAN,

Représentée sur le Théatre de Guénégaud, le Vendredi 3. Août.

CEtte Comédie n'a jamais été imprimée, elle n'est connue que par les Registres du Théatre de Guénégaud, qui en marque la premiere représentation au 3 Août : elle fut jouée 11. fois, dont la derniere le 2. Septembre de la même année.

CRISPIN MÉDECIN,

Comédie en trois Actes, en prose, par M. HAUTEROCHE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

QUoique cette Piéce ait eu beaucoup de succès dans sa nouveauté, (*a*) & se soit conservée au Théa-

(*a*) M. de Visé, Tome VI. page 50. de son Mercure Galant, après avoir parlé d'un divertissement donné à Saint Oüen à MONSIEUR, Frere unique du Roy, par M. de Boisfranc, Surintendant de sa maison, ajoute, qu'à la suite d'une Tragédie de M. Racine, on joua le *Crispin Médecin*, Comédie en trois Actes, du Sieur Hauteroche, qui avoit eu beaucoup de succès,

1674. tre, cependant il faut convenir que le Comique en est assez bas, l'intrigue extrêmement folle, & que les caracteres sont ridicules. Tous ces défauts passent à la faveur des plaisanteries, & du personnage de Crispin, qui heureusement s'est toujours trouvé bien rempli.

SURÉNA, GÉNÉRAL DES PARTHES,

Tragédie, de M. CORNEILLE,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

Avertissement des Œuvres de P. Corneille, édition de 1738.

« MOnsieur Corneille avoit en vûe » deux sujets de Tragédie, lorsqu'*il* » s'arrêta à celui ci ; le premier étoit » *Usanguey*, Prince Chinois, dont les » Historiens font de grands éloges, * & » le second, tiré de Tacite, étoit le fa- » meux *Gaulois*, nommé *Antonius* » *Primus*, lequel avoit contribué plus » que personne à mettre Vespasien sur » le trône, & dont les services furent

* Voyez l'Histoire de la Chine, par le P. du Halde, Jésuite.

& que MONSIEUR avoit souhaité, parce qu'il l'avoit déja vûe, & s'y étoit fort diverti, ainsi, continue-t-il, qu'à toutes celles de cet Auteur, qui ont toujours réussi.

» mal reconnus. Ce nom lui paroissant » peu propre à entrer dans un vers, il » préféra celui de *Suréna*, dont l'Histoire lui fournissoit les mêmes circonstances, & le caractere d'un Héros, » qui n'avoit point encore paru sur la » Scene. C'est, dit M. de Fontenelle, » par ce dernier effort, que M. Corneille termina sa carriere : on voit dans » cette Piéce, (ajoute-t'il) une belle » peinture d'un homme que son trop de » mérite, & de trop grands services rendent criminel auprès de son maître. »

1674.

Vie de M. Corneille.

» Le sujet de cette Tragédie est tiré de » Plutarque & d'Appian Alexandrin. Ils » disent tous deux que Suréna étoit le » plus noble, le plus riche, le mieux fait, » & le plus vaillant des Parthes. Avec » ces qualités, il ne pouvoit manquer » d'être un des premiers hommes de son » siécle ; & si je ne m'abuse, la peinture » que j'en ai faite ne l'a point rendu » méconnoissable. Vous en jugerez. »

Avis au Lecteur de M. Corneille.

Tel est le caractere que M. Corneille s'étoit proposé. Ce projet étoit sans doute digne de lui ; il possédoit encore ce même génie, qui lui faisoit imaginer des sujets toujours nouveaux, & extraordinaires ; mais il n'avoit plus, comme autrefois, ce feu, & ce talent admirable, qui lui étoient nécessaire pour les traiter. Suréna

n'est grand que par le récit qu'on fait
1674. de sa personne. (a) Ses actions n'y répondent pas assez. Un Héros, tel qu'on

(a) Voici son portrait fait par son amante, & par le Roy des Parthes son ennemi. Acte I. Scene I. Ormene, confidente d'Euridice, veut lui représenter qu'elle s'abaisse trop, en donnant la main à tout autre qu'à un Roy.

ORMENE.

Cependant est-il Roy, Madame ?

EURIDICE.

Il ne l'est pas ;
Mais il sçait rétablir les Rois dans leurs états.
Des Parthes le mieux fait d'esprit, & de visage,
Le plus puissant en biens, le plus grand en courage,
Le plus noble, joins-y l'amour qu'il a pour moy,
Et tout cela vaut bien un Roy, qui n'est que Roy.

Acte III. Scene I. Le Roy s'entretient avec son confident sur la maniere dont il doit en agir avec Suréna.

ORODE.

Un Roy qui lui doit tant, qu'il ne peut s'acquitter !
Un service au-dessus de toute récompense,
A force d'obliger, tient presque lieu d'offense,
Il reproche en secret tout ce qu'il a d'éclat ;
Il livre tout un cœur au dépit d'être ingrat,
Le plus zélé déplaît, le plus utile gêne ;
Et l'excès de son poids fait pancher vers la haine.
Suréna de l'éxil lui seul m'a rappellé,
Il m'a rendu lui seul ce qu'on m'avoit volé,
Mon sceptre ; de Crassus il vient de me défaire ;
Pour faire autant pour lui, quel don puis-je lui faire ?
Lui partager mon trône ? il seroit tout à lui,
S'il n'avoit mieux aimé n'en être que l'appui.
Quand j'en pleurois la perte, il forçoit des murailles,
Quand j'invoquois mes Dieux, il gagnoit des batailles ;
J'en frémis, j'en rougis, je m'en indigne, & crains
Qu'il n'ose quelque jour s'en payer par ses mains :
Et dans tout ce qu'il a de nom & de fortune,
Sa fortune me pese, & son nom m'importune.
Qu'un Monarque est heureux, quand parmi ses sujets,
Ses yeux n'ont point à voir de plus nobles objets,
Qu'au dessus de sa gloire il n'y connoît personne ;
Et qu'il est le plus digne enfin de sa couronne.

le

1674.

le dépeint, devoit-il avoir tant de foiblesse, & sacrifier aussi imprudemment sa vie, sa fortune & celle de toute sa famille, pour satisfaire le caprice d'une maîtresse? Euridice, Princesse d'Arménie, amante aimée de Suréna, est promise par le Roy son pere à Pacorus, fils du Roy des Parthes : cette alliance est une des clauses du traité de paix conclu entre les deux couronnes. Comme l'on ignore la passion d'Euridice & de Suréna, le Roy des Parthes propose de marier la Princesse Mandane sa fille, avec ce dernier, pour le récompenser des grands services qu'il en a reçû. Euridice, sçachant qu'elle ne peut-être unie à son amant, éxige de lui qu'il n'épousera point Mandane, & veut même l'obliger à prendre une épouse de sa main, pour ne plus craindre qu'il accepte celle de son odieuse Rivale.

ACTE I. SCENE III.

EURIDICE.

Vous pouvez m'épargner d'assez rudes ennuis.
N'épousez point Mandane; exprès on l'a mandée,
Mon chagrin, mes soupçons m'en ont persuadée,
N'ajoutez point, Seigneur, à des malheurs si grands,
Cessez de vous unir au sang de mes tyrans,

1674. De remettre en leur main le seul bien qui me reste
Votre cœur : un tel don me seroit trop funeste,
Je veux qu'il me demeure ; & malgré votre Roy,
Disposer d'une main, qui ne peut être à moi.

Suréna, se piquant de belle passion, & d'une éxacte fidélité, cherche des raisons pour éluder poliment la proposition du Roy. Ses excuses ne servent qu'à faire naître des soupçons : & le Roy, s'abandonnant à son naturel ombrageux, suit les conseils des ennemis de Suréna, & consent à la mort de ce grand homme, qui n'étoit criminel, que parce qu'il avoit trop de mérite.

Le sujet de cette Tragédie ne roule donc que sur un entêtement, qui a besoin de tous les secours de l'art, pour ne pas passer pour ridicule. Et c'est, comme on l'a déja dit, ce que M. Corneille n'étoit guére en état de faire. Presque tous les rôles en sont foibles. Nous avons parlé des deux principaux. Orode, Roy des Parthes, est un lâche indigne de son caractere. Pacorus son fils, à ces défauts, ajoute la bassesse, & la fourberie. Palmis, amante de ce Prince, & sœur de Suréna, a beaucoup de tendresse : bonne sœur, fidelle amante, & sen-

fible amie ; mais malheureuſement elle ne peut rien, il faut qu'elle ſe contente de gémir. Sillace, Lieutenant d'Orode, n'eſt qu'un très-mince confident : il étoit aiſé, en lui donnant un plus grand rôle, de le charger de tout ce que ceux d'Orode, & de Pacorus ont de plus bas, & de plus odieux. Et le Spectateur, mieux inſtruit par ſes démarches de l'intrigue qui finit par la mort de Suréna, n'auroit pas été dans la néceſſité d'en deviner une partie, & d'en ſuppoſer les reſſorts. En général, les Scenes de cette Tragédie ne ſont pas aſſez liées : on y trouve quelques belles ſituations, mais qui ſont mal rendues. L'expoſition eſt paſſablement faite par Euridice, qui remplit la Scene du premier Acte. Pacorus occupe inutilement tout le ſecond, à interroger l'un après l'autre Suréna, Euridice, & Palmis. Au troiſiéme, Orode prend ſa place ; & quoiqu'il ne ſoit pas des plus ſpirituel, il s'apperçoit cependant que Suréna cherche des ſubtilités, pour éviter de répondre juſte.

1674.

ORODE.

ACTE III. SCENE III.

Suréna m'a ſurpris, & je n'aurois pas dit,
Qu'avec tant de valeur, ont eu tant d'eſprit.
Mais moins on le prévoit, & plus cet eſprit brille,
Il trouve des raiſons à refuſer ma fille,

1674. Mais fortes, & qui même ont si bien succédé,
Que s'en disant indigne, il m'a persuadé.

La réponse que ce Roy fait à Palmis, qui condamne les alliances que les Princes concluent, sans consulter l'amour, est plus sensée : si l'on n'y retrouve pas toute l'expression, au moins y reconnoît-on le génie du grand Corneille.

ACTE III. SCENE III.

ORODE.

C'est bien traiter les Rois en personnes communes,
Qu'attacher à leur rang ces gênes importunes,
Comme si pour vous plaire, & les inquiéter,
Dans le trône avec eux l'amour pouvoit monter.
Il nous faut un hymen pour nous donner des Princes,
Qui soit l'appui du Sceptre, & l'espoir des Provinces ;
C'est-là qu'est notre force, &, dans nos grands destins,
Le manque de vangeurs enhardie les mutins.
Du reste, en ces grands nœuds l'état qui s'interresse,
Ferme l'œil aux attraits, & l'ame à la tendresse,
La seule politique est ce qui nous émeut,
On la suit, & l'amour s'y mêle comme il peut.

Ce langage convient parfaitement à un Roy des Parthes. Au reste l'action semble ne commencer qu'au quatriéme Acte, par le péril de Suréna. Palmis vient prier Euridice de le sauver en épousant Pacorus. La Princesse ne peut se résoudre à une dissimulation peu convenable à son caractere. 1674.

PALMIS. ACTE IV. SCENE II.

Cette mâle vigueur de constance héroïque,
N'est point une vertu dont le sexe se pique,
Ou s'il peut jusques-là porter sa fermeté,
Ce qu'il appelle amour, n'est qu'une dureté.
Si vous aimiez, mon frere, on verroit quelque allarme,
Il vous échapperoit un soupir, une larme
Qui marqueroit du moins un sentiment jaloux,
Qu'une sœur se montrât plus sensible que vous.
Dieux! je donne l'éxemple, & l'on s'en peut défendre!
Je le donne à des yeux qui ne daignent le prendre!
Auroit-on jamais cru qu'on pût voir quelque jour,
Les nœuds du sang plus forts que les nœuds de l'amour?
Mais j'ai tort, & la perte est pour vous moins amere,
On recouvre un Amant plus aisément qu'un frere;

1674. Et si je perds celui que le Ciel me donna ;
Quand j'en recouvrerois, serois-ce un Suréna ?

Suréna est trop généreux pour vouloir s'abaisser jusqu'à prendre des précautions. Malgré les vives instances de Palmis, il part pour obéir aux ordres du Roy ; mais à peine est-il sorti, qu'Ormene vient annoncer sa mort.

ACTE V. SCENE derniere.

ORMENE.

Apeine du Palais il sortoit dans la rue,
Qu'une fléche a parti d'une main inconnue,
Deux autres l'ont suivie, & j'ai vû ce vainqueur,
Comme si toutes trois l'avoient atteint au cœur,
Dans un ruisseau de sang tomber mort sur la place.

EURIDICE.

Hélas !

ORMENE.

Songez à vous, la suite vous menace, &c.

PALMIS.

Prince ingrat ! lâche Roy ! Que fais-tu du tonnerre,
Ciel, si tu daignes voir ce qu'on fait sur la terre.

. . . .

Et vous, Madame, & vous, dont l'amour inutile,
Dont l'intrépide orgueil paroît encor tranquille,

Vous, qui brûlant pour lui, sans vous déterminer,
Ne l'avez tant aimé que pour l'assassiner;
Allez d'un tel amour, allez voir tout l'ouvrage,
En recueillir le fruit, en gouter l'avantage.
Quoi! vous causez sa perte, & n'avez point de pleurs?

EURIDICE.

Non, je ne pleurs point, Madame, mais je meurs.

C'est par ce coup de Théatre, assez digne de M. Corneille, que finit la Piéce, & que nous croyons devoir terminer l'extrait de son dernier Ouvrage.

DOM CÉSAR D'AVALOS,

Comédie en cinq Actes, en vers, de M. CORNEILLE DE LISLE,

Représentée sur le Théatre de la rue Mazarine le 21. Décembre. (Quinze représentations, la derniere le 22. Janvier 1675.)

LE fond de cette Comédie paroît tiré d'une autre en langue espagnole, ainsi il ne faut chercher dans cette Piéce ni instruction, ni caracteres. Dom César d'Avalos, parti de Séville pour se rendre à Madrid, où il doit épouser Isabelle, fille de Dom Fernand de Vargas, couche dans une Hôtellerie, où il se trompe de

1674. valise, & prend celle d'un particulier, qui a couché dans sa même chambre. Ce particulier, nommé Dom Pascal Giron, bouffon en titre, ouvre la valise de Dom César, y trouve une lettre du pere de ce dernier, & l'adresse de Dom Fernand de Vargas. Il profite de ce hazard, & se présente au pere d'Isabelle sous le nom de D. César. Celui-ci est rencontré par Béatrix, suivante d'Isabelle, qui le prend pour D. Lope, fils de D. Fernand, qui depuis douze ans a quitté la maison paternelle, pour aller à Goa. Elle en avertit son maître, qui donne dans la même erreur. Dom César en profite pour se trouver auprès d'Isabelle, dont il étoit devenu amoureux sans la connoître. Par cette exposition, on juge aisément du dénouement de l'intrigue. Dom César se fait reconnoître, & Dom Pascal est chassé comme un avanturier qu'il est. Dominique a employé ce même sujet, pour en composer une Comédie en trois Actes, intitulée : *Arlequin Gentilhomme par hazard*, imprimée en 1712. Depuis il mit cette même Piéce en couplets, & on l'a jouée plusieurs fois aux Foires de Saint Germain, & de Saint Laurent.

CIRCE,

1675.

CIRCÉ,

Tragédie, ornée de Machines, de changemens de Théatre, & de Musique, précédée d'un Prologue, par M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Représentée sur le Théatre de Guénégaud, le Dimanche 17. Mars.

CEtte Tragédie eut un grand succès lorsqu'elle parut sur le Théatre : elle fut jouée huit fois avant Pâques, & elle fut reprise à la rentrée, & continuée, (avec quelque interruption à la vérité,) jusqu'au mois d'Octobre de la même année. Voici ce que M. de Visé dit de cette Piéce, dans l'éloge qu'il fait de M. Corneille, *Mercure Galant*, du mois de Janvier 1710. pages 284-286. « Nous avons fait encore ensemble la » superbe Piéce de Machines de Circé, » de laquelle je n'ai fait que les divertis- » semens. Les Comédiens avoient traité » du Théatre des Opéra de feu M. le » Marquis de Sourdeac ; * & comme tous » les mouvemens des Opéra y étoient » restés, je crus qu'en se servant des mê- » mes mouvemens qui avoient servi aux » machines de ces Opéra, on pouvoit

* Voyez l'établissement de la Troupe, au Théatre de Guénégaud, en 1673.

1675. » faire une Piéce qui seroit récitée, & » non chantée, & nous cherchâmes un » sujet favorable à mettre ces machines » dans leur jour. De maniere que lorsque la Piéce parût, elle ne ressembloit » en rien aux Opéra qui avoient été » chantés sur le même Théatre. Le succès de cette Piéce fut si prodigieux, » qu'elle fut jouée sans interruption depuis le commencement du Carême, » jusqu'au mois de Septembre, (a) & les » représentations en auroient encore » duré plus longtemps, si les intérêts » d'un particulier n'en eussent point fait » retrancher les voix. (b) Il est à remarquer que pendant les six premieres » semaines, la Salle de la Comédie se » trouva toute remplie dès midi; & que » comme l'on n'y pouvoit trouver de

(a) Les Regiftres journaliers des représentations de la Comédie sont préférables à la mémoire usée de M. de Visé. Le Regiftre de l'année 1675. marque huit représentations de la Tragédie de Circé, avant la clôture de Pâques. L'ouverture du Théatre se fit par la même Piéce *, qui fut jouée treize fois, & interrompue pour donner l'*Iphigénie* de M. le Clerc. On reprit Circé (le Vendredi 31. May) qui fut représentée huit fois de suite, puis environ dix ou douze autres non suivies, dont la derniere est du 30. Septembre.

* Le Mardi 23. Avril.

(b) C'est de M. Lully, dont M. de Visé entend parler. Ce Musicien, en vertu du Privilége que le Roy lui avoit accordé, pour l'établissement d'une Académie Royale de Musique, empêcha les Comédiens de se servir de Gagiftes Chantans & Dansans. Nous avons parlé d'un pareil fait sous l'année 1673.

» placé, on donnoit un demi-louis d'or à » la porte pour y avoir entrée, & que » l'on étoit content quand par la même » somme que l'on donnoit aux premie- » res loges, on étoit placé au troisiéme » rang. Je n'avance rien dont les Regis- » tres des Comédiens ne fassent foi. » 1675.

M. de Visé oublie dans son récit un fait qui se trouve sur le Registre de la Comédie pour l'année 1675. & qui mérite d'être rappellé. Les dépenses que la Troupe fut obligée de faire tant pour les machines, les décorations & les habits de la Tragédie de Circé avant sa représentation, parurent si fortes aux Sieurs Dauvilliers & Dupin, & aux femmes de ces Acteurs, qu'ils refuserent d'y entrer pour leurs parts: cette dispute fut poussée si avant, que ces Messieurs & leurs femmes furent renvoyés de la Troupe. Sans doute que des amis communs se mêlerent de raccommoder ce différend; car voici ce qui fut inséré sur le même Registre dont nous venons de parler.

« Aujourd'hui Mardi 12. Février 1675. » Messieurs *Dauvilliers* & *Dupin*, & » leurs femmes, ont été réintégrés dans » la Troupe; ainsi on a fait dix-sept » parts. » Registre de la Comédie, année 1675.

Passons présentement à l'examen de

1675.

* Argument de la Tragédie de Circé.

la Tragédie de Circé. * « Le sujet de » cette Piéce est tiré du quatorziéme Li- » vre des Métamorphoses d'Ovide..... (l'Auteur rapporte en abrégé la Fable d'Ovide & continue.) « Je n'ai rien » ajouté à cette Fable, que Mélicerte, » aimé de Sylla, & cette même Sylla » changée en Néréide après tous ses mal- » heurs, pour avoir lieu de finir la Piéce » par un spectacle de réjouissance. Le » succès de cette Piéce a été grand, & » il ne faut pas s'en étonner, puisqu'on » n'avoit rien vû jusqu'ici de si beau, » ni de si surprenant que les Machines, » qui en ont fait le principal ornement.

Les amours de Glaucus & de Sylla, & la fin malheureuse de cette derniere, causée par la jalousie de Circé sa rivale, méritoient d'être mis sur la Scene Françoise. M. Corneille de l'Isle a traité ce sujet avec art du côté de la conduite & des Spectacles, dont il l'a orné, mais les caracteres des Personnages de cette Piéce ne sont pas également soutenus : Glaucus perd trop de temps avec Circé, après avoir appris que cette Magicienne l'aime. Mélicerte, amant aimé de Sylla, présente un Acteur inutile à l'intrigue de la Piéce : Sylla change trop subitement d'amour pour Glaucus ; à l'égard de Circé, son rôle est assez bien rendu.

En général, la verſification de cette Tragédie (qui eſt en vers libres) eſt plus coulante que celles des précédentes Piéces du même Auteur, quoique cependant on y trouve beaucoup de longueurs, & même des choſes inutiles. Il ne faut pas oublier que cette Tragédie eſt mêlée de Scenes d'un ton noblement comique, qui ſont légerement écrite. Au reſte, cette Tragédie auroit dû être intitulée: *Glaucus & Sylla*, plûtôt que *Circé*, attendu que les avantures de cette Magicienne ſont preſque toutes d'un genre à pouvoir être miſes au Theatre, ainſi au ſimple titre de *Circé*, il n'eſt pas aiſé de juger laquelle des avantures de cette fameuſe enchantereſſe l'Auteur a voulu traiter. Ce détail eſt petit à la vérité; cependant nous croyons qu'il eſt néceſſaire d'y faire attention. (*a*) Au reſte, ce fut M. Charpentier qui fit la Muſique des Intermédes de la Tragédie de Circé. 1675.

Le ſuccès & la réputation de cette

Le huit Mai 1676. la Troupe s'eſt aſſemblée pour délibérer ſur la demande que M. Corneille a faite du ſurplus de ſes parts de *Circé*, qui ſe montent environ à ſept cens livres: la Compagnie, ayant deſſein de ſatisfaire M. Corneille, & de le conſerver, comme un Auteur de mérite, a délibéré de lui donner ſoixante louis. [Le louis valoit alors 13 liv. ainſi les Comédiens donnerent à M. Corneille de l'Iſle 780 liv.] Regiſtre de la Comédie pour l'année 1676.

1675. Piéce, engagerent les Comédiens à la remettre au Théatre; le Sieur Dancourt se chargea d'y faire un nouveau Prologue, & de nouveaux divertissemens. (1) M. Gillier en composa la Musique. Les décorations, moins chargées que les précédentes, n'en étoient pas d'un moindre goût; enfin cette remise se fit le Jeudi 6. Août 1705. mais il y a apparence que la Tragédie de Circé ne causa pas autant de plaisir au Public, qu'il lui en avoit fait en 1675. car elle ne fut représentée que sept fois, dont la derniere est du 22. Août de la même année, (2) & depuis elle n'a point été reprise.

(1) Ce prologue & les divertissemens de Circé se trouvent à la suite de cette Tragédie dans les Œuvres de Thomas Corneille, ainsi que dans les Œuvres de Dancourt.

(2) Registre de la Comédie, année 1705.

IPHIGÉNIE,

Tragédie de MM. LE CLERC & CORAS,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Guénégaud le Vendredi 24. May.

CEtte Tragédie n'est presque connue que par l'Épigrame suivante, attribuée à M. Racine.

Entre le Clerc, & son ami Coras,
Tous deux Auteurs, rimans de compagnie,
N'a pas longtemps s'ourdirent grands débats,
Sur le propos de leur *Iphigénie.*

1675.

Coras lui dit, la Piéce eſt de mon crû,
Le Clerc répond, elle eſt mienne, & non vôtre:
Mais auſſitôt que l'ouvrage a paru,
Plus n'ont voulu l'avoir fait l'un ni l'autre.

Quel que ſoit l'Auteur de cette Epigramme, on peut dire qu'il a abuſé de la licence Poëtique, puiſque bien loin de déſavouer cet Ouvrage, M. le Clerc aſſure hautement, dans ſa Préface, qu'il eſt entierement de lui, à la réſerve, dit-il, « d'environ une centaine de » vers épars çà & là, qu'il reconnoît » devoir à M. Coras, & qu'il a choiſi » parmi quelques autres, qu'il avoit fait » en quelques Scenes, dont il lui avoit » communiqué le deſſein. » (*a*)

Au reſte, ce Poëme, tout foible qu'il

(*a*) Cette déclaration que M. l'Abbé d'Olivet * regarde comme une preuve de la modeſtie, & même de l'humilité du Poëte, pourroit être interprétée par quelque ſatyrique, comme une marque de ſa mauvaiſe foi envers M. Coras, que l'on ſçavoit dans le monde avoir part à d'Iphigénie en queſtion, & que M. le Clerc tâche ici à réduire à très-peu de choſe; mais n'importe, nous voulons bien en cette occaſion, être du ſentiment de l'Hiſtorien de l'Académie, ſans inférer comme lui, du diſcours de M. le Clerc, qu'il a accuſé également juſte, au ſujet du ſuccès de ſa Piéce. Nous avons en main la preuve certaine qu'elle n'a pas réuſſi: les Regiſtres du Théatre de Guénégaud font foi qu'elle n'a eu que cinq repréſentations, dont la premiere eſt du 24. May 1675. & la cinquiéme & derniere le Dimanche 9. Juin ſuivant. Notez qu'en ce temps-là, ce Théatre n'étoit ouvert que trois fois la ſemaine: le Dimanche, le Mardi, & le Vendredi.

* Hiſtoire de l'Académie Françoiſe, Tome II. page 264. éd. *in*-12. 1743.

1675. est, ne peut faire qu'honneur à M. le Clerc, sans cependant l'excuser de la témérité qu'il a eue, d'entrer en concurrence avec un adversaire tel que Racine, qui même l'avoit prévenu. Il est vrai que M. le Clerc nie ce fait, mais c'est encore sur sa parole qu'il faut l'en croire. « J'avouerai de bonne foi, (dit-il) que » quand j'entrepris le sujet d'Iphigénie en » Aulide, je crus que M. Racine avoit » choisi celui d'Iphigénie dans la Tau- » ride, (*a*) qui n'est pas moins beau que » le premier. Ainsi le hazard seul a fait » que nous nous sommes rencontrés, » comme il arriva à M. de Corneille & » à lui, dans les deux Bérénices. » Sans entreprendre de prouver le contraire de la protestation que fait ici M. le Clerc, contentons nous de remarquer que l'éxemple qu'il rapporte est absolument faux, & que le hazard n'eut aucune part à l'espéce de duël, dans lequel M. Corneille se trouva engagé avec M. Racine, au sujet de sa Bérénice.*

Préface d'Iphigénie de M. le Clerc.

* Voyez ci-dessus l'article de Bérénice de M. Corneille, sous l'année 1670.

Il suffiroit, pour donner une idée de l'Iphigénie de M. le Clerc, de rapporter ses propres paroles. « On remarquera,

Préface d'Iphigénie de M. le Clerc.

(*a*) M. le Clerc, en société avec M. l'Abbé Boyer, traita ce sujet sous le titre d'ORESTE : nous en parlerons sous l'année 1681. temps auquel cette Tragédie parut au Théatre.

» (dit-il) aisément, que (M. Racine » & moi) avons pris des routes toutes » différentes, quoique nous ayons traité » le même sujet. M. Racine a suivi Euripide où je l'ai quitté, & il l'a quitté » où je l'ai suivi. » En effet, on peut dire que M. Racine a fait usage de tout ce qu'il a trouvé de beau dans l'Ouvrage du Poëte Grec, au lieu que M. le Clerc ne s'est attaché qu'à ce qu'il y a de médiocre : il a conservé même scrupuleusement la catastrophe, sans faire attention que ce merveilleux qui frappoit les Spectateurs du temps d'Euripide, ne convenoit plus à notre Théatre. Disons plus, M. le Clerc, sans aller chercher si loin un modéle, l'a trouvée dans la Tragédie du même nom, que M. Rotrou avoit donné trente-cinq ans auparavant. * En conférant ces deux Piéces, on verra que l'Auteur moderne, a suivi le premier pas à pas, employant les mêmes situations, & souvent les mêmes pensées ; avec cette différence, que celle de M. Rotrou l'emporte presque toujours par l'expression & le pathétique, & n'a d'autre désavantage, que d'avoir été composée dans un temps où le langage n'étoit point encore parvenu au point où il se trouvoit, lorsque M. le Clerc travailloit. Il ne reste donc plus à ce

1675.

* Voyez-en l'extrait Tom. VI. p. 105. & suivantes.

1675. dernier que deux choses : la premiere, est l'artifice d'Ulysse, qui par le moyen d'une lettre supposée au nom d'Agamemnon, fait venir au camp des Grecs Clytemnestre & Iphigénie, sous prétexte qu'Achille, qui ne sçait rien de ce qui se passe, veut être uni par l'hymen avec cette derniere, avant que de partir pour Troye. C'est Dictis de Créte qui a fourni cette idée à M. le Clerc, qui l'a très-mal rendue. L'arrivée imprévûe de Clytemnestre & de sa fille, doit produire un coup de Théatre des plus frappant. Cependant la seconde Scene du troisiéme Acte, où l'Auteur place cette entrevûe, est des plus ridicule.

M. le Clerc se vante aussi d'avoir prêté un motif à la colére de Diane : « Euri» pide, non plus que M. Racine, n'a » point dit le sujet de la colere de Dia» ne ; la Fable l'impute à Agamemnon, » pour avoir tué une biche que cette » Déesse chérissoit : il m'a semblé, (con» tinue M. le Clerc) qu'elle auroit paru » trop cruelle de vouloir pour une faute » si légere, faire périr une innocente. Et » quand j'ai feint que Clytemnestre lui » avoit consacré sa fille dès le berceau, » & qu'elle avoit violé ce vœu, pour » satisfaire à son ambition, j'ai cru don» ner à sa colere un prétexte plus rai-

1675.

» ſonnable. » En accordant ce foible avantage à M. le Clerc, on peut dire, pour excuſer Euripide & M. Racine, que le premier n'a pas cru être obligé d'entrer dans le détail d'un fait connu de tous ſes Auditeurs, tenu pour conſtant, & autoriſé par la religion : & que l'autre s'eſt fort peu embarraſſé de chercher des raiſons, ayant pour lui le témoignage reçû de toute l'antiquité.

L'Auteur anonyme de la Critique de l'Iphigénie de M. Racine, dont on a parlé, termine ſes réfléxions par un jugement ſur celle-ci : « Penſez-vous, » Monſieur, (ſe fait-il dire par l'ami à » qui il adreſſe ſon Ouvrage) en être » quitte pour vos remarques ſur l'Iphigé- » nie de M. Racine? J'en attens de nou- » velles ſur celle de M. Coras (*a*) qui a » paru depuis deux jours. Je voudrois, » Monſieur, (répond obligeamment l'A- » nonyme) vous pouvoir envoyer cette » nouvelle Piéce ; mais comme on n'im- » prime ces ſortes d'Ouvrages, que long- » temps après qu'ils ont été repréſentés, » il faut attendre qu'elle ſoit tombée » dans les mains du Libraire. Cependant

(*a*) L'Auteur de la Critique étoit vraiſemblablement ami de M. Coras, puiſqu'il lui attribue cette Tragédie, dont il parle ſi avantageuſement.

1675. » pour vous faire voir que je n'ai pas » perdu tout mon temps, & que j'ai pro» fité de vos leçons, je vous marquerai » ce que j'ai retenu du sujet, & les dif» férences que je trouve entre ces deux » imitations du même modéle. Mais » n'attendez point de moi que j'appro» fondisse la matiere, que je vous cite » les anciens, ni les modernes, ou que » je vous envoye des Dissertations. Je » vous exposerai simplement le sujet de » la Piéce, & vous en ferez tel jugement » qu'il vous plaira.

» L'Auteur de la nouvelle Iphigénie a » digéré ce sujet d'une maniere plus sim» ple que M. Racine. Il est chargé de » moins d'incidens, & les mêmes senti» mens n'y sont point rebattus, ni dé» guisés sous des expressions différentes. » L'élocution n'est pas pleine de tant » de graces, que celle de M. Racine : la » Piéce est moins travaillée de ce côté» là ; & quoiqu'il y ait des brillans sur » lesquels on se récrie, ils sont moins fré» quens que dans l'Ouvrage de M. Ra» cine, qui a épuisé tout ce qui se peut » dire sur la matiere qu'il a traité, & » qu'il l'a dit avec la derniere noblesse. » Cette différence est très-sensible ; & » c'est, Monsieur, la premiere remar» que que j'ai faite dans mon peu de

» connoiſſance dans ces ſortes d'Ou- 1675.
» vrages.

» A l'égard du ſujet de la nouvelle » Iphigénie, il eſt manié d'une façon » aſſez oppoſée à celui de M. Racine. » Agamemnon y rend raiſon de la co- » lere de Diane. L'Auteur n'a point eu » recours à cette biche tuée par ce » Prince, qui en fait le prétexte dans » toute l'antiquité. Il feint que Clytem- » neſtre a conſacré Iphigénie à Diane, » dès ſa plus tendre enfance, & que de- » puis ce temps, elle a changé de pen- » ſée, ce qui donne lieu à l'indignation » de la Déeſſe.

» Le Théatre s'ouvre par Agamemnon » qui marque à ſon confident la douleur » qu'il reſſent d'être obligé d'immoler » Iphigénie à Diane. Il lui récite tout » ce qui s'eſt paſſé lorſque l'oracle a été » prononcé par Calchas, & fait une » peinture patétique de l'embarras que » lui cauſent les ordres des Dieux. Il » tient une lettre pour envoyer à Cly- » temneſtre, afin de l'obliger d'emme- » ner Iphigénie dans l'Aulide. Mais enfin » la tendreſſe l'emporte ſur ſa réſolu- » tion, & ſur les promeſſes qu'il a faites » aux Grecs; il déchire la lettre, ce qui » met le Spectateur en inquiétude de ſça- » voir par quel moyen Iphigénie, qu'il

1675. » croit à Argos, pourra se trouver dans » l'Aulide le même jour. Ulysse qui a » éxécuté ce que Dictys en écrit, & qui » s'est servi d'une lettre supposée d'Aga- » memnon, tire agréablement le Spec- » tateur de cette inquiétude, en racon- » tant à Ménélas l'artifice duquel il s'est » servi pour conduire dans le camp Cly- » temnestre & sa fille. Un moment après » on voit paroître ces Princesses, dont » l'arrivée fait un très-bel effet, par la » surprise qu'elle cause à Agamemnon, » qui ne les attendoit pas, & son embar- » ras donne de la satisfaction.

» Achille fait un peu plus le Héros dans » la nouvelle Iphigénie, que dans celle » de M. Racine, d'autant qu'il n'est pas » si amoureux. Iphigénie a beaucoup de » penchant pour Achille, & je crois que » vous condamnerez leur passion dans » cet Ouvrage, comme dans l'autre, par » les raisons que vous m'en avez écrites.

» Iphigénie se résout à la mort avec » plus de précipitation que chez M. Ra- » cine; & je vous avoue que cela m'a » paru outré. J'ai peine à souffrir que » cette Princesse ne fasse aucune réflé- » xion sur le prix de la vie, & qu'elle » souscrive à l'arrêt de sa mort, au mo- » ment qu'elle apprend qu'elle doit être » sacrifiée. Le terrain vaut bien la peine

» d'être diſputé plus longtemps, & on
» le quitte de meilleure grace, quand 1675.
» on en connoît la valeur.

» Voilà en gros ce qui m'eſt demeuré
» dans l'eſprit à la repréſentation de cette
» Tragédie, vous m'en direz davantage,
» quand je vous l'aurai envoyé : mais
» j'eſpere, Monſieur, que vous demeu-
» rerez d'accord, que s'il y a plus d'eſprit
» dans l'Iphigénie de M. Racine, il y a
» plus de conduite dans l'autre. »

Il nous paroît ſuperflu de faire remarquer la fauſſeté des raiſonnemens, & l'extrême partialité du Cenſeur : ſon mauvais goût paroît aſſez dans la comparaiſon qu'il a oſé faire des deux Iphigénies, & encore plus dans la préférence qu'il donne à la derniere, qui certainement ne mérite pas qu'on prenne la peine d'en examiner les défauts. Quoique puiſſe dire ſon Apologiſte, la Piéce n'a aucun intérêt, les caracteres en ſont tous manqués, & à l'égard de la verſification, en ſuppoſant que les cent vers les plus paſſables, appartiennent à M. Coras, il faudra convenir que le ſurplus eſt du dernier déteſtable.

1675.

L'INCONNU,

Comédie en cinq Actes, en vers, précédée d'un Prologue en vers libres, mêlée d'ornemens & de musique, de M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Représentée sur le Théatre de la rue Mazarine, le Dimanche 17. Novembre. (Vingt-huit représentations, la derniere le Mercredi 21. Janvier 1676.)

Avis au Lecteur, de la Comédie de l'Inconnu.

« APrès avoir fait paroître dans *Circé* une partie de ce que le Théatre a de plus pompeux pour la beauté des machines, j'ai crû que le public ne seroit pas fâché d'être diverti par les agrémens qu'une matiere galante est capable de recevoir. C'est ce qui m'a fait choisir le sujet de *l'Inconnu*, où vous ne trouverez point ces grandes intrigues qui ont accoutumé de faire le nœud des Comédies de cette nature, parce que les ornemens qu'on m'a prêtés demandant beaucoup de temps, n'ont pû souffrir que j'aye poussé ce sujet dans toute son étendue. Si ce retranchement d'incidens est un défaut, il est réparé par quantité de choses agréables qui forment les divertissemens

que

1675.

» que l'*Inconnu* donne à sa Maîtresse. Je » me suis servi des noms de la Comtesse, » du Marquis, du Chevalier & du Vi- » comte, comme s'accommodant mieux » à l'oreille, & étant plus de notre usa- » ge que les noms de Romans dont on » se sert quelquefois pour les piéces d'in- » vention. Vous trouverez ici le cinquié- » me Acte plus rempli qu'il ne l'est dans » la représentation, où le Marquis se » contente de promettre la Comédie à la » Comtesse. J'en fais un divertissement » effectif qu'il lui fait donner sur le petit » Théatre, sous le titre de l'*Inconnu*. Il » consiste en trois Scenes fort courtes, » qui regardent l'embarras de Psiché en- » levée par l'Amour dans un Palais ma- » gnifique où rien ne manque à ses plai- » sirs, que la satisfaction de connoître » l'Amant qui prend soin de les lui pro- » curer; & comme cet incident n'éloigne » point l'idée des Fêtes galantes du Mar- » quis, je m'en sers pour dénouer plus » agréablement l'aventure de la Com- » tesse. »

Le sujet de l'Inconnu est extrêmement théatral, & M. Corneille de l'Isle l'a trai- té avec beaucoup de goût, cependant il auroit rendu cette Comédie bien plus intéressante, si le Marquis étoit aussi ga- lant dans ses discours, qu'il le paroît dans

ses fêtes, & qu'il eut une Scene ou deux avec la Comtesse qui marqua sa tendresse délicate. On peut aussi reprocher à l'Auteur le caractere du Vicomte, qui est trop dans le bas comique. Malgré ces défauts, l'Inconnu s'est conservé au Théatre; & toutes les fois qu'il y a paru, le Public lui a donné des applaudissemens. Comme on a fait différens changemens à cette Piéce, à la plus grande partie de ses reprises, le lecteur ne sera pas fâché que nous lui en rendions compte. Commençons par un passage de l'éloge de M. Corneille de l'Isle, par M. de Visé; où ce dernier nous apprend la part qu'il avoit à la Comédie de l'*Inconnu*.

1675.

Mercure Galant, Janvier 1710. pages 283 & 284.

« Le succès de la Comédie de l'*Inconnu*, a été aussi des plus grands. Il » avoit (Corneille de l'Isle) des raisons » pour donner promptement cette Piéce » au Public, de maniere que pour avancer, je fis toute la Piéce en prose; & » pendant que je faisois la prose du second Acte, il mettoit celle du premier » Acte en vers. Et comme la prose est » plus facile que les vers, j'eus le temps » de faire ceux des divertissemens, & » sur-tout du dialogue de l'Amour & de » l'Amitié, qui n'a pas déplu au Public. »

A la premiere remise de cette Comédie on fit quelque changement au cin-

quiéme Acte, & on supprima le petit divertissement de Psyché, à la place duquel on en mit un autre. C'est encore de Visé qui parle. 1675.

« La Troupe du Roy qui joue au Faux- » bourg Saint Germain, a remis pour » nouveauté l'*Inconnu*, de M. Corneille » le jeune. Cette galante Piéce a des » agrémens si particuliers, qu'on com- » mence d'y courir en foule, comme on » faisoit il y a trois ans. Le (divertisse- » ment) du cinquiéme Acte a été chan- » gé, & a été pris d'une autre Piéce du » même Auteur, (a) qui n'ayant aucune » part à ce changement, ne doit pas ré- » pondre du manque de justesse qui s'y » peut trouver. »

Mercure Galant, Janvier 1678. pages 330 & 331.

En 1679. on reprit cette même Piéce, & on ajouta dans le divertissement du cinquiéme Acte, une chanson d'une Paysane qui eut beaucoup de succès, & qu'on a conservé. Comme cette chanson ne se trouve point dans la nouvelle édition des Œuvres de M. Corneille, & que l'Editeur s'est contenté d'en rapporter le premier vers; nous allons suppléer à son manque d'attention.

(a) Ce divertissement, dont de Visé parle, est celui du troisiéme Acte du *Triomphe des Dames*. Voyez l'article de cette Comédie sous l'année 1676.

1675. Mercure Galant, Octobre 1680. pages 333-335.

« Voici *le Bavolet* de M. Charpentier, (*a*) que vous avez tant d'envie » de voir noté, & que la Troupe de » Guénégaud ajoûta dès l'année derniere à la galante Piéce de l'*Inconnu*. » Comme on en doit donner quelques » représentations incontinent après la » Toussaints, ceux de votre Province, qui » s'y trouveront, pourront vous dire » combien cette agréable chanson est » aimée.

Ne fripez poan mon bavolet,
C'est aujordy Dimanche.
Je vous le dis tout net,
J'ai des éplingues sur ma manche,
Ma main pése autant qu'al' est blanche,
Et vous gagnerez un soufflet :
Ne fripez poan mon bavolet,
C'est aujordy Dimanche.

Attendez à demain que je vase à la ville,
J'aurai mes vieux habits,
Et les Lundis
Je ne sis pas si difficile;
Mais à présent, tout franc,
Si vous faites l'impartinent,
Si vous gâtez mon linge blanc,

(*a*) Charpentier fit la Musique de l'Inconnu.

1675.

Je vous barrai comme il faut de la hâte ;
Je vous battrai, pincerai, piquerai,
Je vous moudrai, grugerai, pillerai
Menu, menu, menu comme la chair en pâte,
Hom, voyez-vous, j'avons une tarrible tâte,
Que je cachons sous not bonnet.
Ne fripez poan mon bavolet,
C'est aujordy Dimanche.

Mais la plus célébre des reprises de l'Inconnu, fut celle du Vendredi premier Juin 1703. où Mademoiselle Desmares joua le rôle de la Comtesse, & Baron le fils celui du Marquis. La Comédie eut vingt-neuf représentations, dont la derniere se donna le premier Août suivant. Ajoutons que Dancourt fit de nouveaux divertissemens à la Piéce, dont M. Gillier fit la Musique, & entr'autre l'air de cette belle Sarabande, sur ces paroles,

Un Inconnu pour vos charmes soupire, &c.

On en rendra un compte plus éxact sous l'année 1703.

1675.

TAMERLAN,

OU

LA MORT DE BAJAZET,

Tragédie de M. PRADON,

Représentée sur le Théatre de l'Hôtel de Bourgogne.

QUoique ce sujet eut été présenté au Théatre par M. Magnon, sous le titre du *Grand Tamerlan*, ou *la mort de Bajazet*, * on peut neanmoins le regarder comme neuf, par la maniere dont M. Pradon l'a traité. Tamerlan victorieux, & prêt d'épouser Araxide, héritiere de la Couronne de Trebizonde, devient épris des charmes d'Astérie, fille de Bajazet. La violence de sa passion lui fait étouffer tout ressentiment, il offre à ce Prince, son Captif, la liberté, & son amitié, s'il veut consentir à son Hymen avec sa fille, & charge Andronic, Prince Grec, refugié à sa Cour, de lui faire cette proposition, tandis qu'il se réserve le plaisir de l'annoncer à la Princesse qu'il aime; & pour empêcher Araxide de se plaindre, Tamerlan lui destine pour époux ce même Andronic qu'il vient de

* Voyez Tome VII. page 166.

nommer Empereur de Grece. En formant ces projets, Tamerlan s'est flatté de pouvoir vaincre la haine de Bajazet, & il ignore la passion mutuelle d'Asterie, & du Prince de Grece, qui forme le nœud de la Tragédie. Bajazet, toujours infléxible, refuse fierement l'alliance de son ennemi, & fait un effort pour recouvrer la liberté, ou périr. Le sort le trahit, & le rejette dans les fers. Heureusement l'espérance de toucher le cœur d'Astérie, retient la colere de Tamerlan. Il ne fait usage que de la clémence. Bajazet en ressent les effets jusqu'au moment qu'il prend la terrible résolution de terminer par le poison une vie importune. Au reste Tamerlan est si doux, qu'après qu'il a reconnu l'intelligence d'Andronic & d'Astérie, il se laisse braver, & s'en tient à de foibles menaces; mais comme il est en train de pardonner, il leur fait grace, & déclare à Andronic, que ne prétendant plus à la main d'Astérie, il va recevoir celle de la Princesse de Trébizonde. 1675.

En général, cette Tragédie est assez passable, cependant elle péche par la conduite, & encore plus par les caractères. Celui de Bajazet est le seul qui soit un peu soutenu. La versification est foible, inégale : on y trouve des pensées, mais souvent fausses, & mal exprimées.

1675. Elle fut représentée dans sa nouveauté par la Troupe de l'Hôtel de Bourgogne : celle de l'Hôtel de Guénégaud la reprit le 26 de Novembre 1677. peu de jours avant la premiere représentation de la Tragédie d'*Electre* du même Auteur, qui, dans son Epître en vers à Madame la Dauphine, en lui présentant son *Regulus*, ajoute :

> Ma Muse au Grand Louis ne fut pas inconnuë,
> *Tamerlan* & *Thisbé*, par un sort glorieux,
> Eurent tous deux l'honneur de paroître à ses yeux.

Parnasse François, de M. du Tillet, page 471.

« La Tragédie de Tamerlan eût de » grands applaudissemens dans le temps » qu'elle parût pour la premiere fois : & » on disoit, l'*Heureux Tamerlan du mal-* » *heureux Pradon.* »

Cependant Subligny, Auteur contemporain, nous assure dans sa Dissertation sur les deux Phédres, que la Piéce dont nous parlons fut assez mal reçue du Public. « Je ne veux point (dit-il) éxami- » ner si la brusque fierté de Tamerlan, » doit sa *prompte chute* aux brigues indi- » gnes de M. Racine, ou au-défaut de » sa propre conduite, &c. »

CORIOLAN,

1676.

CORIOLAN,

Tragédie, de M. l'Abbé ABEILLE,

Représentée sur le Théatre de Guénégaud, le Vendredi 24. Février.

C'Est ici la quatriéme fois que ce Héros de l'ancienne Rome se présente sur la Scene Françoise. Hardy, Chevreau, & Chappoton *, n'avoient, à la vérité, que donné une forme Dramatique à ce fait tiré de l'Histoire Romaine, sans penser seulement qu'il y eut des régles. M. l'Abbé Abeille paroissant après eux, & dans un temps où il n'étoit plus permis de s'en écarter, voulut se signaler par un Ouvrage aussi difficile. « Ma principale gloire (dit il) est de n'avoir » point déplu, dans un sujet que l'on » n'avoit pû jusqu'à présent assujétir aux » régles du Théatre, & que tant de fa» meux Auteurs n'auroient point aban» donné à ceux qui voudroient suivre leurs » pas, s'ils l'eussent cru capable de quel» que ornement, & de quelque grace. (*a*)

* Voyez Tome IV. page 108. & Tome V. pages 418 & 432.

(*a*) « J'avoue, (continue l'Auteur) que je dois une » partie de son succès aux soins de ceux qui l'ont re» présenté, & quoique leur propre gloire les engageât à » faire tous leurs efforts pour réussir dans les sujets sé-

Préface de Coriolan.

1676. Il faut avouer cependant que ce sujet n'a jamais bien réussi sur la Scene ; nous aurons occasion de parler de deux autres Tragédies du même nom, dont la premiere a été donnée en 1688. par un Auteur, qui n'a pas jugé à propos de se faire connoître, & l'autre en 1722. par M. Chaligny des Plaines, & qui n'a été jouée qu'une seule fois. La précédente l'avoit été trois fois; de sorte que si l'on décide de la bonté d'une Piéce, par le nombre des représentations, on conclura que celle de M. Abeille est la meilleure, puisqu'elle en a eu dix-sept.

L'Auteur, dans sa longue Préface,

» rieux, dont on les croyoit moins capables que des » comiques ; je ne laisse pas de leur avoir obligation » d'avoir désabusé le Public d'une erreur qui ne leur » étoit guéres plus désavantageuse qu'à moi, qui n'aurai » plus tant de sujet de craindre pour les Piéces que j'es» pere leur confier à l'avenir. »

Il ne sera pas mal-à-propos de répéter ici l'état de la Troupe de l'Hôtel de Guénégaud, tel qu'elle étoit le 14. Avril 1676.

LES SIEURS,	MESDEMOISELLES,
La Roque,	Moliere,
Hubert,	De Brie,
Du Croisy,	Du Pin,
La Grange,	De la Grange,
Guerin d'Estriché,	Guyot,
Rosimont,	Dauvilliers,
De Verneüil,	Auzillon,
Dauvilliers,	Du Croisy.
Du Pin.	

Cette derniere est Mademoiselle Angélique-Gassaud du Croisy, aujourd'hui vivante, veuve de Paul Poisson.

tâche à prévenir le Lecteur sur les changemens qu'il a cru devoir faire à l'Histoire, pour donner de l'agrément à son Poëme. Il s'autorise de l'éxemple de M. Corneille, qui dans la *Mort de Pompée*, a resserré avec tant d'art & de majesté, dans l'espace d'un jour Dramatique, plus d'une année de la vie de ce grand Capitaine ; & celui de M. Racine, qui dans son *Andromaque*, a si heureusement transporté la mort de Pyrrhus de Delphes à Buthrote. C'est encore à l'imitation du caractere d'Hermione, que M. l'Abbé Abeille s'est enhardi à choisir Camille, pour faire un récit passionné de la mort de Coriolan, & à lui donner pour son frere, qui en est l'Auteur, des sentimens si violens de dépit & de vengeance. Peut on s'égarer en suivant les traces de si grands maîtres ? 1676.

Comme les Ouvrages Dramatiques de M. l'Abbé Abeille sont un peu rares, nous joignons un petit extrait, pour faire faire connoître celui dont nous parlons.

Coriolan, Amant de Virgilie, se trouve dans la dure nécessité de quitter Rome & sa maîtresse, le jour même qu'il devoit lui donner la main, sa haute réputation lui fait trouver un azile chez ses propres ennemis ; & l'amour lui soumet le cœur de Camille sœur d'Aufide.

Général des Volsques, où il s'est réfugié.
1676. Coriolan se sert de la protection de Camille, pour obtenir le commandement de l'armée. Redoutable aux Romains, & prêt de les exterminer, Albin son Confident lui annonce l'arrivée des Vestales en pleurs, qui viennent implorer sa miséricorde. C'est par cette situation que la Piéce s'ouvre. Aufide entre ensuite pour le prier de parler en sa faveur à Valérie, Dame Romaine, dont il est devenu amoureux dès le moment qu'elle a paru au camp, où elle accompagne les Vestales. Coriolan s'engage à le servir de son possible; mais quelle est sa surprise lorsqu'il reconnoît Virgilie dans la personne de Valérie. Camille, qui ignore ce déguisement, veut employer Valérie contre sa rivale: les discours de celle-ci, & les procédés de Coriolan, suffiroient pour les découvrir, si Camille & Aufide avoient plus de pénétration. Coriolan, pressé par les reproches de Virgilie, l'enléve des mains de Camille, qui l'a fait conduire à Rome. Cette action fait ouvrir les yeux à cette Amante jalouse; Coriolan a beau vouloir la rassurer par les sermens les plus forts, Camille lui fait avouer ses intelligences avec la prétendue Valérie. Coriolan, confondu par Aufide, qui lui représente

sa noire perfidie, se défend très mal, & soutient qu'il a promis de parler à Valérie, & non à Virgilie qu'il aime passionnément. Aufide, plus honnête homme, & plus généreux que son rival, pour faire cesser cette mauvaise chicane, propose de s'en remettre l'un & l'autre au choix de Virgilie, & quoi qu'elle veüille décider, de se jurer d'être toujours amis. Qu'on ne s'imagine pas que ce soit un motif de magnanimité qui fasse accepter la proposition à Coriolan; il est si sur du cœur de sa maîtresse, qu'il ne croit rien risquer, mais il se trompe; Virgilie, fatiguée de ses irrésolutions, donne quelques espérances à Aufide, qui s'offre à terminer la guerre avec les Romains. Coriolan cependant par ses importunités obtient la préférence; Virgilie lui ordonne même de voler au plutôt au secours de sa patrie. Aufide, trahi par sa maîtresse & par son ami, attaque celui-ci en désespéré, & lui porte un coup mortel. La Piéce finit par le douloureux récit de ce combat, que Camille fait à Virgilie, & la résolution qu'elles prennent de se réunir, pour venger la mort de Coriolan. 1676.

On jugera par ce plan de quelle façon l'Auteur sçavoit profiter des leçons de Messieurs Corneille & Racine. Nous n'a-

1676. joutons qu'un mot des personnages. Le principal est le plus défectueux. Traître à sa patrie, sans foi, sans probité, il trompe en même temps les Volsques, Aufide & Camille : les fermens ne lui coûtent rien, & lorsqu'il se voit convaincu de perfidie, il se sert d'excuses ridicules ; de sorte que le Spectateur indigné ne prend aucun intérêt à tout ce qui le regarde, & écoute le récit de sa mort, sans en être touché. Aufide est trop suborné à Coriolan, & à Camille : on ne pourroit lui refuser la qualité d'honnête homme, s'il ne la démentoit à la fin par une action assez lâche. A l'égard de Camille, M. l'Abbé Abeille, dit qu'en empruntant ce nom dans l'Enéide de Virgile, il a voulu en peindre le caractere. Il faut lui sçavoir gré de l'intention : cependant il n'en a fait qu'une précieuse, & une folle.

Terminons cet article par un fait débité dans le monde au sujet de cette Tragédie, & qui est rapporté par M. Fléchat de Saint Sauveur, dans la troisiéme partie de son Recüeil des Piéces fugitives d'Histoire & de Littérature, anciennes & modernes, imprimé en 1704. page 544. « M. l'Abbé Abeille (dit-il) est » connu par la traduction de Justin, & » par les Tragédies d'Argélie, Soliman ;

1676.

» Hercule, & Coriolan, qu'il a donné
» au Théatre François. Ce qui causa la
» chute de cette derniere est singulier.
» Dans un endroit de la Piéce, où un
» Acteur dit ce vers,

Vous souvient-il, ma sœur, du feu Roy
notre pere ?

» Un Rieur du Parterre, répondit tout
» haut :

Ma foi, s'il m'en souvient, il ne m'en souvient guéré.

» Cette réponse fortuite, ou méditée,
» (car on ne l'a jamais bien sçû) excita
» dans le Parterre de si grands éclats de
» rire, & causa tant de trouble au pau-
» vre Coriolan, qu'il tomba d'une ma-
» niere à ne s'en pouvoir jamais relever.»

Nous n'ajoutons à ceci qu'un raisonnement très-simple. Le vers en question,

Vous souvient-il, ma sœur, du feu Roy
notre pere ?

ne se trouve point dans la Tragédie de Coriolan : il ne pourroit pas même y trouver place, puisqu'il ne convient à aucun des personnages, qui sont tous Républiquains. Ce qu'on ajoute de la prompte chûte du pauvre Coriolan, n'est pas plus éxact. On prouve par les Régistres de la Comédie, qu'il eut dix-sept représentations. C'en est bien assez pour

1676. une telle Piéce. Voilà la fausseté de ce fait suffisamment démontrée. Nous ne doutons point que quelques personnes qui ont rassemblé avec soin de semblables anecdotes ne soient mortifiées, en lisant ceci, d'être obligées d'avouer que, malgré leurs recherches, elles ne connoissent que très-imparfaitement le Théâtre François. Mais notre devoir nous engage à détruire des erreurs répandues dans le Public, & sur-tout celles qui se peuvent perpétuer par le moyen de l'impression.

L'ABBÉ ABEILLE.

Mémoires pour servir à l'Histoire des Hommes Illustres de la République des Lettres, par le P. Nicéron, Tome XXXXI.

« GASPARD ABEILLE naquit à Riez » en Provence vers l'an 1648. Il vint de » bonne heure à Paris, & fut introduit » chez M. le Maréchal de Luxembourg, » qui, ayant goûté son esprit, l'attacha » auprès de lui en qualité de Secrétaire, » & le mit dans une situation fort agréa- » ble. Comme c'étoit une homme à bons » mots, & qu'il contoit plaisamment, il » amusoit fort M. de Luxembourg dans » ses momens de loisir. Tous les Seigneurs » & les Officiers de l'armée, qui alloient » faire leur cour à ce Maréchal, étoient » charmés de trouver l'Abbé Abeille, qui » avoit toujours quelque chose d'agréable » & de divertissant à leur dire. Sa ma- » niere de réciter étoit des plus particu- » liere & des plus comique, car outre

» qu'il n'étoit pas beau, il se démontoit 1676.
» tout le visage, qu'il remplissoit de rides,
» gesticuloit d'une façon très-vive, & très-
» extraordinaire. Il a été aussi attaché à
» M. le Duc de Vendôme; & M. le Prin-
» ce de Conty l'estimoit beaucoup, & le
» menoit souvent avec lui à l'Isle Adam.
» Il avoit embrassé l'Etat Ecclésiastique, &
» avoit même reçu l'Ordre de Prêtrise; &
» en cette qualité il fut fait Prieur de No-
» tre-Dame de la Mercy.

» Son talent pour la Poësie, (qui fut
» presque l'unique qu'il cultiva) lui pro-
» cura une place à l'Académie Françoise,
» où il fut reçu le 11. Août 1704. il fut
» aussi Secrétaire Général de la Province
» de Normandie. L'Abbé Abeille mourut
» le 22. May 1718. âgé d'environ 70 ans.
» (L'Abbé Mongault ayant été élu pour
» remplir sa place à l'Académie Françoise,
» il y vint prendre séance le 31 Décem-
» bre de la même année 1718. & fit
» ainsi l'éloge de son prédécesseur.)

Discours de l'Abbé Mongault.

» Je n'aurois rien à souhaiter aujour-
» d'hui, si je ne regrétois avec vous un
» Académicien qui m'honoroit de son
» amitié, & dont je connoissois depuis
» long-temps le mérite. M. l'Abbé Abeille
» avoit un esprit vif & naturel, une ima-
» gination féconde & réglée, qui rendoit
» sa conversation animée, agréable &
» soutenue. Transporté de l'extrémité

1676. » du Royaume, au milieu du grand mon-
» de, & dans le commerce des personnes
» les plus polies, il sembla que cet air
» lui étoit naturel; & l'on ne vit dans
» ses discours & dans ses manieres rien
» d'embarrassé ni de contraint. A ces ta-
» lens heureux pour la société, il joignit
» celui d'une Poësie noble & sensée, pro-
» pre à exprimer les grands sentimens de
» la Tragédie, & à donner de l'agré-
» ment aux réfléxions les plus solides,
» comme il a fait dans ses Epîtres, où
» l'on reconnoît un Philosophe qui avoit
» étudié les hommes, moins dans les Li-
» vres que dans les hommes mêmes. Son
» mérite lui donna la confiance de celui
» à qui votre Auguste Protecteur confioit
» alors l'éxécution de ses plus importans
» desseins, de ce grand Capitaine dont
» l'idée vous rappelle tant de triomphes,
» & dont les Campagnes se comptent
» encore par les victoires; qui a rendu
» à ses illustres aïeuls tout ce qu'il en
» avoit reçu, & donné un nouvel éclat
» à une maison qui sembloit n'avoir plus
» rien à acquerir. * Après la mort de ce
» grand homme, son digne fils consola
» M. l'Abbé Abeille d'une perte qui leur
» étoit devenue commune, par des mar-
» ques constantes d'estime & d'amitié,
» en lui assurant un répos aussi honnête
» pour celui qui en jouissoit, qu'honora-

* M. le Ma-

» ble à celui qui le procuroit avec une
» générosité digne des grands noms qu'il 1676.
» réunit en sa personne.

M. de Sacy, Avocat au Conseil, alors directeur de l'Académie Françoise, répondit au discours de M. l'Abbé Mongault, & parla ainsi de l'Abbé Abeille.

« Le confrere dont vous venez aujourd'hui prendre la place, nous fut plus
» cher encore par ses vertus, que par
» ses talens. A quelque haut dégré qu'ils
» puissent être portés, l'Académie, con-
» tente de les admirer ailleurs, ne les esti-
» me & ne les aime dans celui qu'elle
» adopte, qu'autant que ses mœurs leur
» donne de prix & d'éclat.....Les dons
» de l'esprit ne sont estimables que par
» l'utilité qu'ils apportent au public; &
» ils lui sont funestes, si celui qui les pos-
» séde n'en regle pas l'usage par l'honneur
» & par la probité. Alors ils ne servent
» plus qu'à farder le vice, ils le rendent
» aimable, ils l'inspirent, ils l'autorisent,
» ils l'arment, & bientôt ils le justifient.

» Jamais personne ne fut plus éloi-
» gné d'un si monstreux abus, que le fut
» M. l'Abbé Abeille. Sorti de Provence
» dans sa premiere jeunesse, sans Patron,
» & presque sans connoissance en ce
» Pays-ci, avec d'autant plus de besoin
» de plaire, qu'il étoit sans fortune: il sçut
» en peu de temps s'introduire & se faire

1676. » souhaiter dans le plus grand monde, » par les seuls agrémens de son esprit.

» Il y trouva la corruption que le luxe » y fait depuis si long-temps regner; mais » elle ne fut point contagieuse pour lui. » Persuadé qu'un homme d'esprit n'est » point fait pour prendre le ton des au- » tres, mais pour leur donner le sien, il » ne mit jamais sa muse au service de la » débauche ou de la malignité. S'il fit des » Odes, ce ne fut que pour chanter la » vertu; s'il composa des Epîtres, la mo- » rale en fut l'unique objet, s'il travailla » pour le Théatre, il n'y fit paroître que » des Héros.

» Ne croyez pas, Messieurs, que j'en- » tends parler ici de Coriolan, & de ces » autres Piéces dont les Corneilles & les » Racines firent en ce temps des pronos- » tics si avantageux, & qui lui acquirent » si-tôt une réputation si brillante. Je » parle de *Sylanus*, de *Danaus*, & » particulierement de ce *Caton*, dont un » Prince plus supérieur encore par son » esprit que par son auguste naissan- » ce, disoit, *que si le Caton d'Utique* » *ressuscitoit, il ne seroit pas plus Caton* » *que le Caton d'Abeille.*

» Entre ceux qui me font l'honneur » de m'écouter, j'en vois plusieurs qui » ont souvent assisté à la lecture de ces » charmans ouvrages, qu'ils vous disent

» de quelle admiration ils ont été saisis, 1676.
» de quel plaisir ils se sont sentis trans-
» portés, toutes les fois qu'ils les lui ont
» entendu réciter; mais s'il a excellé lorf-
» qu'il s'est éxercé sur le dramatique hé-
» roïque, demandez-leur comment il a
» réussi, quand pour se délasser il s'est
» amusé au dramatique lyrique? Deman-
» dez-leur ce qu'ils pensent de la condui-
» te, des pensées, des sentimens, du dénoue-
» ment, des jeux, des fêtes, de la galante-
» rie d'*Hésione* & d'*Ariane*, deux Opera
» que M. Quinault auroit pû lui envier?

» Un scrupule louable, quoique peut-
» être trop austere, lui avoit fait enterrer
» ces Ouvrages. Il faut espérer qu'un
« héritier dégagé de cette trop modeste
» retenue, ne craindra point de leur faire
» voir le jour, dont ils sont si dignes.

» Son enjouement qui fit le charme
» des meilleures compagnies, fut égale-
» ment éloigné de la licence & de la
» satyre. Il le tiroit du fond des choses,
» & des tours qu'il leur donnoit. Il y
» trouvoit des sources inépuisables d'i-
» dées riantes qui flattent l'imagination
» sans la salir, qui amusent l'esprit sans
» corrompre le cœur, & qui sont éter-
» nellement cachées à ceux qui croyent
» impossible que les entretiens où l'on
» ménage la réputation des autres &

1676. » l'honnêteté publique ne soient insipides » & glacés.

» Tant d'aimables qualités ne pou» voient manquer de lui donner part à » la bienveillance de ceux qu'un mé» rite extraordinaire distinguoit le plus » entre les grands. Feu M. le Prince de » Conti en fit ses plus cheres délices. » M. le Duc de Vendôme l'honora de » sa familiarité : M. le Maréchal de Lu» xembourg voulut se le rendre propre ; » il le retira dans sa maison, & lui donna » avec son amitié toute sa confiance. Je » ne vous nomme, Messieurs, que des » Héros, & des Héros morts. Ils suf» fisent pour son éloge. Je ne finirois » point si j'entreprenois de vous les » nommer tous.

» Mais à quel usage mit-il cette rare » amitié ? Content de l'honneur qu'elle » lui faisoit, il ne songea point à se la » rendre utile. Ce fut un trésor pu» blic, où tous ceux qui étoient malheu» reux & sans protection, eurent droit » en tout temps d'aller puiser.

» Plein de cette maxime des honnêtes » gens de tous les siécles, qu'il n'y a de » vrai bien que celui que l'on fait aux » autres, son crédit fut la ressource de » tous ceux qui en eurent besoin. Il fut » à la suite de son généreux patron, dans

» ces lieux, où les droits de la guerre & » de la victoire, fournissent tant d'occa- » sions légitimes de s'enrichir, & il en » revint toujours si pauvre, qu'il n'a » subsisté jusqu'à la fin que par les bien- » faits d'un si digne Mécene, & de son » magnanime fils, qui a cru que dans » une maison comme la sienne, on ne » doit pas moins succéder à l'affection » de ses peres, qu'à leur gloire. C'est » ainsi que le célébre Ennius acheva des » jours tranquilles dans la maison des » Scipions. 1676.

» Qu'admirer le plus, ou de cette » confiance que M. l'Abbé Abeille avoit » prise dans la générosité de ces grands » hommes, ou de la noble & vive at- » tention qu'ils ont toujours eue à la » remplir & à la passer ?

» Ne trouvez point étrange, Mes- » sieurs, que je releve ainsi les torts de » la fortune à son égard ; je parle d'un » homme, qui n'ayant jamais compté » les richesses au nombre des vertus, » n'avoit point apris, même de la Cour, » à rougir de sa pauvreté. »

Il est fâcheux pour le Public, & plus encore pour la gloire de l'Abbé Abeille, que les héritiers de ce Poëte, (*a*) ayent

(*a*) L'Abbé Abeille avoit un frere, nommé Scipion Abeille, qui devint Chirurgien Major du Régiment de

1676. négligé de mettre au jour les Tragédies de *Sylanus*, de *Danaus*, & de *Caton*. Ces Ouvrages *admirés* des vrais Connoisseurs, qui les avoient, *transportés du plus grand plaisir*, auroient anéantis les justes reproches que l'on peut faire aux Tragédies d'*Argélie*, de *Coriolan*, & de *Lyncée*, & même à celles de *Soliman* & d'*Hercule*, (ces deux dernieres imprimées sous le nom de *la Tuillerie*, Comédien du Roy,) qui ne font connoître leur Auteur que pour un génie très-médiocre dans le genre Dramatique. Les plans de ses Piéces sont mal arrangés, & ses personnages manqués, ou dans le faux. A l'égard de sa Poësie, elle est foible, chevillée, nulles pensées & pleine d'expressions basses ou prosaïques. L'éxactitude de la rime est le seul mérite de sa versification. Les articles de ces Tragédies justifieront ce que nous en disons ici.

Ouvrages Dramatiques de M. l'Abbé Abeille.

ARGÉLIE, Reine de Thessalie, Tragédie, 1674.

Picardie ; & un neveu qui prit le parti de la Comédie, & qui la joua en Province. Nous parlerons de ce dernier sous l'année 1712.

CORIOLAN,

1676.

CORIOLAN, Tragédie, 1676.
LYNCÉE, Tragédie, 1678.

On prétend que les Tragédies de Solyman & d'Hercule, imprimées sous le nom de la Tuillerie, sont encore de l'Abbé Abeille : ainsi il faut joindre ces deux Piéces.

SOLYMAN, Tragédie, 1680.
HERCULE, Tragédie, 1681.

LE VOLONTAIRE, (a)

Comédie en un Acte, en vers, de M. DE ROSIMONT,

Représentée le Vendredy six Mars, sur le Théatre de la rue Mazarine, (cinq représentations.)

ERaste, fils unique de Madame Valtoquet, riche veuve, Bourgeoise de Paris, est un jeune homme qui a fait toutes sortes de fredaines. Voici comment son valet le peint en parlant à lui-même.

CARILE. SCENE I.

Parbleu, je ne sçaurois m'en taire,
Vous avez fait, me semble, assez le Volontaire.

(a) La premiere représentation du *Volontaire* fut précédée de la Tragédie de Coriolan.

1676. Et j'enrage de voir, qu'errant inceſſamment,
Vous n'ayez de plaiſir que dans le changement.
Qu'elle honte, après tout, pour un fils de famille,
D'être tantôt en France, & tantôt en Caſtille,
Tantôt en Canada, tantôt en Arragon,
Tantôt aux Pays-bas, & tantôt au Japon !
Le voyage a ſon temps, & c'eſt pour la jeuneſſe,
Un moyen aſſuré d'acquérir la ſageſſe.
Mais, quoi ? roder toujours en différens pays ?
Y trancher du Baron, du Comte, du Marquis,
Affectant le bel air, débiter la fleurette,
A Lucinde, à Célie, à Marine, à Liſette,
S'abîmer en crédit pour les bien divertir ;
Leur escroquer l'honneur ; peſter, jurer, mentir,
Promettre en même jour le mariage à trente,
Et s'évader la nuit, quand la mine s'évente,
Revenir à Paris, faire le chien couchant,
Battre l'un, battre l'autre, affronter le Marchand,
Prendre nipes, bijoux, crocheter la caſſette,
Et de peur de priſon déloger ſans trompette ?
Eh, qu'eſt-ce que cela ? tour d'enfant de Paris,
Cependant à la fin on y peut être pris.

. . . .

Encore un coup, Monſieur, ſans vous mettre en courroux,

1676.

Pour vous mettre à couvert de toutes vos frédaines,
Il faut qu'un bon hymen vous lie de ses chaînes ;
Vous serez en repos du côté de l'amour.
Pour vos dettes on peut les payer à leur tour.
Vous aurez tôt ou tart de quoi les satisfaire.
Ainsi, commencez donc de plaire à votre mere.

Madame Valtoquet entre, & gronde Valere : enfin ce dernier, à la persuasion de Carille, se résout à demander excuse à sa mere, & lui promet une sincere obéissance. Madame Valtoquet propose à son fils une Charge de robe, ou un emploi dans le service militaire. Valere accepte le dernier parti. Ensuite on lui donne le choix de trois jeunes personnes à épouser, sçavoir, Célie, Nise, ou Dorothée. Il choisit Dorothée, Madame Valtoquet sort pour terminer les deux affaires qu'elle a proposé à son fils, & celui-ci s'amuse à faire l'amour à une jeune fille nommée Aminte. Suit une Scene de deux Languedociennes à qui Valere a fait à chacune d'elle une promesse de mariage. Ces deux personnes ne parlent que le langage de leur Pays, elles font de durs reproches à leur infidéle, & déchirent ses promesses de mariage. Arrive Dorothée, & tous ses parens avec Mada-

1676. me Valtoquet. Il n'est plus question que de faire signer le contrat de mariage, on demande le futur; Picard, Laquais de Madame Valtoquet, survient :

Scene derniere.

PICARD *à Madame Valtoquet.*

Madame......

MADAME VALTOQUET.

Qu'est-ce donc, quoi, que veux-tu me dire ? D'où vient.....

PICARD.

Un méchant coup chez vous vient d'être fait.

MADAME VALTOQUET.

Comment ?

PICARD.

On a brisé votre grand cabinet.

MADAME VALTOQUET.

Mon cabinet ! mon fils ? il n'est point-là, le traître !

PIÇARD.

J'ai trouvé ce papier auprès de la fenêtre.

MADAME VALTOQUET *lit.*

Vous avez lieu de vous plaindre de mon procédé; mais enfin, pestez, criez, jurez, tempêtez, il n'en sera ni plus ni moins. Je n'ai pas eu le temps de compter l'argent que je vous ai pris, mais vous avez, je croi, assez de conscience pour n'en pas marquer sur mon compte plus qu'il n'y en a. Pour le Contract de mariage, vous sçavez que souvent tel fiance, qui n'épouse point. Ne laissez donc pas mourir Vierge Dorothée, & dites-lui qu'elle ne soit

pas assez folle pour m'attendre. Adieu, je ne sçais où je vai, ni quand je reviendrai. Votre fils, si vous voulez. 1676.

(*Madame Valtoquet continue.*)

Après ce procédé, non, non, point de tendresse,
Il a sçu profiter longtemps de ma foiblesse:
Mais si je puis sçavoir en quel lieu il sera,
Je suis sure du moins qu'il s'en repentira.

Quoique cette Comédie soit des plus foible, nous avons cru devoir en parler un peu plus en détail que de plusieurs autres, attendu qu'elle est assez rare.

ROSIMONT.

CLAUDE LA ROSE, Sieur DE ROSIMONT, le meilleur Acteur comique de la Troupe du Marais, entra dans celle du Palais Royal, où il débuta le 3 Mars 1673. par le rôle du Malade imaginaire, qu'il représenta au gré des Connoisseurs & du Public. Il remplaca Moliere dans l'emploi du haut comique, & joua aussi les Valets brillans. Rosimont passa avec ses camarades au Théatre de la rue Mazarine, & fut conservé dans la Troupe, à la réunion des Comédiens de l'Hôtel de Bourgogne, avec ceux de la rue Mazarine, en 1680. Rosimont continua sa profession jusqu'au premier Novembre 1686. qu'il mourut subitement. (*a*) Voici ce qu'en a dit M.

(*a*) « Rosimont étant mort subitement en 1691. (il » falloit dire, le premier Novembre 1686.) fut enterré

1676. de Tralage. » Le Sieur Rosimont étoit
» assez bon Comique, mais à force de
Note manuscrite. » boire il étoit devenu excessivement
» gros. Le jour qu'il créva, le Cabaretier,
» qui avoit coutume de le fournir, dit,
» la larme à l'œil, qu'il venoit de perdre
» huit cens livres par an. Il sçavoit quel-
» que chose, & avoit même fait le plus
» beau Recueil de toutes sortes de Comé-
» dies imprimées qu'il y eut à Paris. C'est
» dommage qu'après sa mort tout cela a
» été dispersé. »

Quoique Monsieur de Tralage ait été contemporain de Rosimont, nous avons quelque lieu de douter du fait qu'il avance sur la passion que cet Acteur avoit pour le vin. Mademoiselle Desmares à qui nous en avons parlé, nous a assuré que Rosimont n'avoit jamais passé pour Ivrogne, & qu'au contraire on lui avoit toujours dit que c'étoit un homme très-rangé. Joignons à ce témoignage que ce même Rosimont étoit homme de Lettres, & qu'il s'attacha à un genre d'étude qui demande une très-grande application. C'est M. Baillet qui sera le garant de ce que nous venons de

» sans Clergé, sans luminaire, & sans aucune priere,
» dans un endroit du Cimetiere de Saint Sulpice, où
» l'on met les enfans morts sans Baptême. » (Traité des Spectacles, du P. le Brun.)

dire. « L'on a vû dans ces derniers temps » des Vies des Saints que l'on n'a point » condamnées pour avoir été écrite par » des personnes qui n'ont certainement » pas vécu en réputation d'une grande » sainteté. Un Comédien de nos jours en » a fait imprimer avec de bonnes appro- » bations (*a*) qu'il témoigne avec assez » d'ostentation avoir recueillies des Saints » Peres, des Auteurs Ecclésiastiques, de » plusieurs Martirologes, & du Bréviaire » Romain, comme s'il n'eut point fait » d'autres lectures toute sa vie. Il est vrai » que la méfiance lui a fait prendre le » masque pour présenter plus hardiment » cet ouvrage au Public. Si cette pruden- » ce lui a réussi pour rendre son présent » moins suspect, il se peut faire aussi » qu'elle l'ait privé d'une partie de sa ré- » compense; & que si l'Eglise avoit re- » connu *le Sieur de Rosimont* sous le mas- » que de *J. B. du Mesnil*, Auteur d'une » Légende si édifiante, elle auroit pû lui » accorder, au moins, le Sacrement des » Morts, c'est-à-dire, les honneurs pu- » blics de la Sépulture Ecclésiastique, » qu'elle a coutume de refuser aux Comé- » diens. (Il nous paroît que Monsieur

1676.

Vies des Saints de M. Baillet, Janvier. Discours sur l'Histoire de la vie des Saints, pages 149 & 150. *in*-8°.

(*a*) A Paris, chez Guillaume Desprez, *in*-4°. sous le titre de *Vies des Saints pour tous les Jours de l'année*, 1680.

1676. » Baillet, en parlant de l'ouvrage de Ro-
» simont, auroit dû s'étendre un peu plus sur les excellentes recherches qu'il renferme, & qui l'ont fait passer pour un ouvrage de Port-Royal.)

Rosimont étoit un homme d'esprit, mais un foible Auteur de Théatre, ses Piéces sont comiques, mais d'un comique bas, souvent forcé & digne de la Scene Italienne.

Piéces du Théatre de Rosimont.

LE DUEL FANTASQUE, *ou* LES VALETS RIVAUX, Comédie en un Acte, en vers, 1668.

LE NOUVEAU FESTIN DE PIERRE, *ou* L'ATHÉE FOUDROYÉ, Tragi-Comédie, en cinq Actes, en vers, 1669.

L'AVOCAT SANS ÉTUDE, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LA DUPE AMOUREUSE, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LES TROMPEURS TROMPÉS, *ou* LES FEMMES VERTUEUSES, Comédie en un Acte, en vers, 1670.

LE QUI PRO QUO, *ou* LE VALET ÉTOURDI, Comédie en trois Actes, en vers, 1671.

LE VOLONTAIRE, Comédie en un Acte, en vers, 1676.

1676.

LE TRIOMPHE DES DAMES,

Comédie en prose, en cinq Actes, non imprimée, ornée de divertissemens, de M. CORNEILLE DE L'ISLE,

Représentée sur le Théatre de Guénégaud, le Vendredi sept Août. (*a*)

LA réussite de cette Comédie, (que nous conjecturons avoir été écrite en prose) auroit dû engager M. Corneille de l'Isle à la faire imprimer, cependant il n'en fit paroître que l'argument, & cet argument nous a paru mériter, par sa rareté, d'avoir place dans cet Ouvrage : (*b*) cependant nous en avons supprimés l'explication du Combat à la Barriere, les devises des Combattans, & d'autres choses inutiles à l'intelligence de la Piéce.

(*a*) « *Le Triomphe des Dames* fut interrompu après » la septiéme représentation, à cause de la maladie de » Mademoiselle Moliere. Reprise pour la huitiéme fois » le Dimanche 30. Août. La onziéme représentation » le Dimanche 22. Novembre, la vingt-quatriéme & » dérniere le 27. Décembre. » *Regiftre de la Comédie pour l'année 1676.*

(*b*) Il y a deux éditions de l'argument du Triomphe des Dames. Nous avons choisi celle qui est la plus ample, sur-tout au premier Acte.

ACTEURS DE LA COMÉDIE.

1676.

Aminte, Ismene, Fanchon,	Sœur & niéces du Baron,	*Mademoiselle du Brie. Mademoiselle Moliere. La petite Mademoiselle Du Pin.*
Angélique, autre niéce du Baron,		*Mademoiselle du Croisy.*
Clarice, déguisée en homme, sous le nom d'Oronte,		*Mademoiselle Du Pin.*
Lucille, Suivante de la mere d'Aminte & d'Ismene,		*Mademoiselle Auzillon.*
Le Baron, Tuteur d'Angélique,		*M. du Croisy.*
Dorante, amant d'Ismene,		*M. de la Grange.*
Le Capitaine, amant d'Aminte,		*M. Hubert.*
Damis, amant d'Angélique,		*M. Dauvilliers.*
Dorimene, femme du bel air,		*Madem. de la Grange.*
Colin, le Marié,		*M. d'Etriché.*
Gros-Jean, pere de la Mariée,		*M. de Rosimont.*
Perette, mere du Marié,		*M. Du Pin.*
M. Vignolet, Bourgeois niais,		*M. de Verneüil.*

ACTE PREMIER.

La décoration de cet Acte représente le Château du Baron, homme entêté de Chevalerie, & qui s'étant gâté l'esprit par la lecture de l'Arioste, des Amadis, & des vieux Romans, qui lui ont inspiré l'amour des Carrousels & des Spectacles, a préparé un combat à la Barriere, pour rendre plus solemnel le jour destiné au mariage de ses deux niéces, Aminte & Ismene; dont l'une est promise à Damis, & l'autre à Dorante. Ces deux amis qui doivent servir de chef de quadrille dans

ce combat entrepris à la gloire du beau sexe, sous le titre du *Triomphe des Dames*, donnent ordre à tout ce qui leur est nécessaire, pour y paroître avec éclat ; & comme le Baron témoigne avoir besoin de gens adroits pour former les quadrilles, dont son Carrousel doit être composé. Dorante, qui cherche à se le rendre favorable, se charge de lui en amener de Paris. Il lui recommande Ismene, qu'il laisse dans le Château du Baron, avec sa mere qui y est demeurée malade. Le Capitaine le suit dans ce voyage, pour un autre dessein qui l'oblige à s'éloigner. Sa compagnie, logée aux environs, lui avoit donné occasion de faire habitude au Château, où ayant reconnu l'esprit d'Aminte facile à prendre toutes sortes d'impressions, & lui voyant de grands biens fort propres à accommoder ses affaires, il s'en étoit fait aimer malgré l'engagement où elle étoit avec Damis, qui, dégoûté de son indolence, commençoit à tourner ses vœux du côté de la jeune Angélique, autre niéce du Baron, qui en étoit le Tuteur. Le Capitaine avoit concerté avec Aminte le projet d'une mascarade qui lui devoit fournir les moyens de l'enlever, & c'étoit pour en faire les apprêts qu'il avoit accompagné Dorante. Pen- 1676.

dant leur éloignement, Clarice, que
1676. Dorânte avoit fortement aimée à Lyon avant qu'il eut vû Ismene, arrive au Château en habit de Cavalier, & n'a pas de peine à s'y faire recevoir, en flattant le Baron sur son entêtement de Chevalerie. Le Capitaine, qui avoit eu connoissance de cet amour, lui avoit écrit ce qui se passoit contre elle; & c'étoit sur l'avis de la lâcheté que Dorante avoit de la quitter pour Ismene, qu'elle avoit pris la résolution de ce déguisement qui lui devoit faciliter les moyens de lui parler sans témoins, & de voir si par sa présence, elle ne pourroit pas l'obliger à se repentir de sa trahison. Ayant sçû qu'il étoit à Paris, elle prend le parti de l'attendre, & rend cependant quelques soins à Ismene, sous le nom d'Oronte. Dorante, qui en a reçu avis, prend feu à cette nouvelle, &, suivant son caractere brusque, revient au Château plein de jalousie pour ce prétendu rival. Le Capitaine qui l'avoit accompagné dans son voyage, l'accompagne aussi dans son retour, & est surpris de rencontrer Clarice déguisée en Cavalier: c'est par-là que se fait l'ouverture de la Scene. Clarice s'étant expliquée avec le Capitaine de la maniere dont elle avoit dessein d'agir, apprend de lui les prétentions qu'il a par le moyen de sa

mascarade, & que depuis qu'il est au Château, il a toujours affecté de plaisanter & de parler de guerre & de combats ; ce qui l'avoit rendu si incommode à tout le monde, que pour s'en débarrasser on lui avoit abandonné Aminte, dont on ne l'avoit cru écouté, que parce que sa nonchalance l'empêchoit de lui dire qu'il l'importunoit. Après cette confidence, Clarice, qui veut le convaincre de la passion que Dorante a eue pour elle, lui montre quantité de billets qu'elle a reçus de lui, & lui en fait lire un, qu'elle reprend avec tant de précipitation dans l'instant qu'elle voit venir Aminte, qu'elle en laisse tomber un autre, qui demeure sur le Théatre : pendant qu'elle s'éloigne, & que le Capitaine rend compte à Aminte de ce qu'il a préparé pour son enlévement, il l'avertit de ne pas oublier à ouvrir sa montre, afin que ce signal la fasse connoître à ceux qu'il employe dans sa mascarade, pour celle qui doit être enlevée ; à quoi elle consent, parce que la chose s'éxécutant pendant un divertissement donné, ne paroîtra point s'être faite de concert avec elle. Damis, amant déclaré d'Aminte, trouble cette conversation. Le Capitaine qui l'apperçoit, prend aussitôt son caractere de guerrier importun, & 1676.

1676. ne parle que de la beauté de son équipage, & de la magnificence de sa compagnie, jusqu'à ce qu'Angélique, qui arrive avec Fanchon petite sœur d'Aminte & d'Ismene, avertit la premiere que sa mere la fait chercher. Elle sort, le Capitaine la suit. Damis assure Angélique de son amour, & de la résolution qu'il a prise de renoncer à Aminte, & de se découvrir au Baron ; & Fanchon, ramassant la papier que Clarice a laissé tomber, y trouve pour titre : *Chanson sur l'air de : Vous étonnez-vous ?* Comme elle reconnoît cet air pour être un de ceux qu'elle a entendu chanter à la Tragédie de Circé, elle étudie les paroles, tandis qu'Angélique oblige Damis à la quitter, & qu'Ismene entre avec Dorante, qui lui reproche que malgré toutes les prieres qu'il lui a faites de se conserver, elle n'a pas laissé de passer plusieurs nuits sur la riviere depuis son départ, quoiqu'elle sçache que l'air de l'eau l'incommode, & qu'il n'y ait rien qui lui soit plus contraire que de veiller. Ismene, dont le caractere est d'une personne qui veut absolument tout ce qu'elle veut, & qui ne prend que ce qu'elle a résolu pour régle de sa conduite, se révolte contre les remontrances de Dorante ; & cette querelle ne finit que par

l'ordre qu'elle lui donne de lui chanter un air nouveau, qu'il lui a dit qu'il avoit fait pour elle. Il s'en excuse sur le désordre d'esprit où elle l'a mis ; elle s'obstine à vouloir de lui cette marque de complaisance. Ainsi il commence deux fois à chanter ces paroles : *L'excès de mon amour.....* & s'étant interrompu deux fois lui-même sur ce que dans le chagrin où il est, il a la voix pitoyable, Ismene s'offense de ce refus, & sans lui rien dire davantage, elle s'adresse à Fanchon pour la faire chanter. Fanchon, qui a assez étudié les paroles qu'elle a trouvées, chante les quatre premiers vers. Dorante, fort surpris de les entendre, & les reconnoissant, parce qu'il les a faits autrefois pour Clarice, interrompt Fanchon, à qui Ismene fait recommencer les paroles qui suivent. 1676.

J'avois fait serment,
de vivre sans chaînes ;
Et fuyois les peines,
Qu'on souffre en aimant.
De cette injustice,
Par un prompt retour,
Les beaux yeux de Clarice,
Ont vengé l'amour.

Le nom de Clarice, qui frappe Ismene, l'oblige à prendre le papier des mains de

1676. Fanchon, qui lui dit qu'elle l'a trouvé dans le même lieu où ils sont. Elle reconnoît l'écriture de Dorante, & ne doutant point que les vers ne soyent de lui, elle le raille froidement de ce qu'il se plaît tant à se souvenir de cette belle absente. Dorante lui reproche l'outrage qu'elle lui fait à souffrir l'entretien d'Oronte; elle lui répond que c'est un rival redoutable; & sur cette contestation, le Baron survient dans un équipage qui tient un peu de l'habillement des anciens Chevaliers. Il embrasse Dorante, & après lui avoir marqué qu'on ne peut être plus satisfait qu'il l'est des gens qu'il lui a choisis pour son Carrousel, avec lesquels il entreprendroit volontiers les plus difficiles aventures, il lui dit qu'avant que de paroître au Tournoi, ils veulent faire devant lui un essai de leur adresse. Il invite Ismene à être témoin des différens combats, dont ils lui vont donner le spectacle; & en même-temps on voit paroître deux François, qui s'étant battus en duel, font place à deux Suisses qui font un nouveau combat avec leurs espadons. Ceux-ci sont suivis de deux Vénitiens qui se battent avec la dague; & enfin de deux Espagnols, dont la lente gravité oblige le Baron de mettre l'épée à la main, pour leur faire voir de quel air il

s'y faut prendre. Il les oblige à se mêler tous ensemble, & l'Acte finit par ce combat de huit personnes qui ont chacun des armes différentes, & qui par leurs manieres donnent lieu au Baron de citer toujours quelque éxemple de Chevalerie. 1676.

ACTE II.

Le Théatre change, & représente dans cet Acte une allée magnifique du Jardin du Baron.... Dans le fond du Théatre on découvre une grotte dont la façade forme deux pilastres, & une porte verte & or, au-dessus du devant, de laquelle sont deux grands Dauphins de couleur naturelle, qui jettent de l'eau dans un bassin.....C'est en se promenant vers cette grotte qu'Aminte confirme à Damis ce qu'il avoit déja sçu que sa mere ne l'avoit envoyé chercher que pour lui déclarer qu'elle avoit dessein que son mariage, aussi bien que celui d'Ismene & de Dorante, se conclut le lendemain; il prend prétexte sur l'indifférence avec laquelle elle lui témoigne avoir reçu cette nouvelle, de vouloir aller demander qu'on ne se hâte pas, & il est interrompu par l'arrivée du Capitaine, qui se sert de termes de guerre, pour faire connoître à Aminte, qui est d'intelligence avec lui, qu'il a donné les ordres nécessaires pour

1676. l'enlever, sur le signal qu'elle doit faire pendant le divertissement de la mascarade, dont il lui a déja parlé. Angélique survient, suivie un peu après du Baron, à qui Lucile vient dire que quelques-uns de ses Vassaux demandent à s'acquitter des redevances qu'ils lui doivent, comme relevans de sa Baronie. Il commande qu'on les fasse entrer; & on en voit paroître deux, qui, au son des violons, apportent des botines & des éperons, qui sont obligés de lui venir chausser tous les ans. Il fait civilité de la chaussure au Capitaine qui la refuse, & cette cérémonie étant achevée, on entend des trompettes, au son desquelles un autre Vassal lui apporte une armure complette. On lui met la cuirasse & le casque, & il sort ainsi armé, avec Damis & le Capitaine. Angelique ne peut s'empêcher de rire avec Lucile, de l'extravagance de son oncle; & après avoir parlé de ce qui s'est passé à Clarice qui survient, & qui n'est connue que sous le nom d'Oronte, elle se retire voyant arriver Ismene, à qui Clarice conseille de quitter Dorante, puisqu'il lui donne tous les jours tant de sujets de chagrin par ses brusqueries. Elles entrent dans la grotte, dont Fanchon ferme la porte en badinant. Dorante qui paroît, surpris de l'appercevoir avec un

Cavalier, court vers la grotte tout saisi de jalousie avec de grands reproches de trouver la porte fermée. Ismene la vient ouvrir ; Dorante s'emporte, & demeure fort interdit de reconnoître Clarice dans Oronte, qui l'oblige à le regarder, comme ne devant pas être un rival fort redoutable pour lui. Ismene, surprise du trouble où elle voit Dorante, lui en demande la raison, qu'il rejette sur la confusion où il est d'avoir été jaloux du meilleur de ses amis, qu'il ne croyoit pas trouver auprès d'elle. Ismene reçoit cette excuse ; & piquée de son emportement, elle le laisse fort embarassé avec Clarice, qui sans l'accabler de reproches, ni le vouloir écouter dans sa justification, se contente de lui dire qu'elle lui permettra de parler, après qu'il aura assez éxaminé s'il doit espérer plus de bonheur à l'abandonner pour Ismene, qu'à lui garder la fidélité qu'il lui a si solemnellement jurée. 1676.

ACTE III.

Des arbres qui tiennent au Village où le Baron a son Château, font la décoration de cet Acte. On voit dans le fond trois belles allées de verdures, qui marquent trois différens chemins, dans l'un desquels le Baron trouve le Capitaine, à qui il veut persuader d'aller avec lui cher-

1676. cher les aventures, à l'éxemple des anciens Paladins, qui en faisoient toute leur gloire. Le Capitaine le flatte dans sa folie, & Oronte survenu, le Baron qui ne le connoît pas pour Clarice, lui demande s'il n'aura pas l'avantage de lui voir prendre un emploi dans son Carrousel? Clarice s'en excuse, & le Baron s'étant retiré, elle demeure en liberté d'entretenir Ismene qui paroît, & qui ayant fait réfléxion sur ce qu'Oronte avec qui elle s'étoit plusieurs fois entretenue de Dorante, lui avoit toujours caché qu'ils étoient amis, se persuade qu'il y a du mystére dans ce qui l'a fait venir chez le Baron; elle ne lui a pas plutôt fait paroître ses soupçons, que ce faux Oronte lui avoue qu'il n'y est venu qu'à la priere de Clarice, qui lui a remis ses interêts entre les mains, soit pour obliger Dorante à lui demeurer fidéle, soit pour la porter elle-même à ne vouloir pas s'enrichir d'une conquête que la trahison seule lui peut assurer. Ismene ne lui cache point que malgré tous les défauts de Dorante, elle ne peut se défendre de l'aimer fortement, & que s'étant engagée avec lui de bonne-foi, sans avoir sçu qu'il éut rien promis à un autre, elle croit que Clarice seroit injuste de lui imputer ses malheurs, dont elle n'est qu'une cause très-innocente. Elles

se séparent sans que Clarice puisse trouver aucun sujet de se plaindre d'Ismene, qui ayant voulu traiter fiérement Dorante, sur son peu de complaisance, & ses emportemens de jalousie, en reçoit des excuses si pleines de soumission, qu'elle ne peut lui refuser le pardon qu'il lui en demande. Angélique, qui survient avec Aminte, leur témoigne la joye qu'elle a de les voir raccommodés; & dans le même instant le Capitaine leur vient faire le récit grotesque d'une nôce de Village, dont il a rencontré les conviés qui se préparent à venir danser dans ce lieu même, qui doit être le carrefour du Village. Ismene, à la priere d'Angélique, se résout à les attendre. Dorante qui aime toujours à contrarier, s'oppose au divertissement qu'elle en espere; & sur cette contestation, les violons qu'on entend, donnent le signal de l'entrée de la nôce. Ils marchent les premiers, & sont suivis d'un Paysan yvre. Après lui vient le marié, menant Dorimene, femme du bel-air, que le Capitaine a qualifiée du titre de demi-Marquise, dans le récit qu'il a fait de la nôce. M. Vignolet, Bourgeois niais les suit. Il mene la mariée, dont la mere est menée par un vieux Bourgeois. Le pere du marié entre après eux, avec une vieille Bourgeoise qu'il tient par la main.

1676.

1676. Ensuite on voit paroître un Bourgeois galant, & un Clerc de Procureur, qui menent chacun une fille de Village. Une Servante finit cette entrée. Un Suisse & un Page la tiennent chacun par la main. Toute cette Troupe se place, & la plupart d'eux font tour à tour les figures les plus plaisantes, pendant lesquelles le Capitaine par sa joye, & Dorante par son chagrin ne contribuent pas peu au divertissement de la compagnie, jusqu'à ce que M. Vignolet étant prié de danser, s'en excuse; & pour en être plus aisément dispensé, il s'offre à chanter les paroles qui suivent :

Si Claudine, *
Ma Voisine,
S'imagine,
Sur ma mine,
Que je ne suis bon à rien;
Qu'en cachette,
La follette,
Me permette,
La fleurette,
Elle s'en trouvera bien.

* Voyez ci-dessus l'article de la Comédie de l'*Inconnu*.

Le courage,
Qui m'engage,

Lui présage,
Qu'à mon âge,
Je sçais parler comme il faut;
Qu'on s'explique,
Pour duplique,
Ma replique,
Fait la nique,
A qui me croit en défaut.

Cette chanson étant finie, on apporte une table & un bassin, dans lequel tous les conviés vont mettre les présens que la coutume les engage de faire aux mariés; ils sont tous deux au devant de la table, & font la révérence à chacun de ceux qui viennent mettre leurs dons dans le bassin, après quoi toute cette Troupe se retire, à l'exception de Dorimene, qui, ayant reconnu Dorante, lui vient demander avec de grands témoignages de joye, s'il a enfin épousé Clarice. Dorante l'interrompt, & tâche à détourner le discours sur une autre matiere. Ismene la prie d'achever, & Dorante remarquant que ce qu'elle dit à l'avantage de Clarice, fait de fâcheuses impressions sur son esprit, coupe la parole à Dorimene, d'une maniere si désobligeante, qu'elle le quitte tout en colere. Ismene reprend ses premiers mouvemens de jalousie, & finit cet

1676. Acte en refusant d'écouter ce que Dorante lui vient dire pour sa justification.

ACTE IV.

Cet Acte se passe dans un bois qui en fait la décoration, & qui ne doit pas être éloigné du Château du Baron. C'est-là que Dorante, après avoir eu le temps de s'examiner, se résout à venir dire à Clarice, que malgré toutes les promesses qu'il lui a faites d'une éternelle fidélité, il n'est pas en son pouvoir de vaincre le penchant qui le force à aimer Ismene. Il avoue qu'elle a raison de le regarder comme le plus perfide de tous les hommes, & ne pouvant lui rendre son cœur, qu'il lui doit par tant de raisons, il lui abandonne sa vie, en se mettant à genoux devant elle, & lui offrant son épée, afin qu'elle lui en perce le cœur, si indigne de respirer après la trahison qu'il lui ose faire. Clarice prend cette épée, & la lui rejette presque aussi-tôt, comme ne trouvant pas qu'il mérite de mourir de sa main. Ismene les surprend dans cette action, qui lui fait croire qu'ils ont eu querelle. Le faux Oronte avoue qu'ils se sont battus, & quitte Ismene, sans lui donner d'autre éclaircissement de ce prétendu combat que celui qu'elle pourra recevoir de Dorante, qu'elle laisse en liberté

de

de lui raconter de quelle façon la chose s'est passée. Ismene qui l'a vû aux pieds d'Oronte, ne doute point qu'il n'en ait été désarmé, & contraint à lui demander la vie. Il se plaint de la voir capable d'avoir une pensée si injurieuse à sa gloire, & ne pouvant lui découvrir encore le mystere de cette aventure, il ne trouve point d'autre moyen de faire cesser les nouveaux reproches qu'elle lui fait de l'amour qu'il a pour Clarice, & de son penchant à l'inconstance, qu'en la conjurant de souffrir qu'il l'épouse, sans plus de retardement. Il accompagne cette priere de tant d'assurances de la passion la plus tendre & la plus soumise, qu'il adoucit la colere d'Ismene, à qui Angélique, suivie d'Aminte, de Damis & du Capitaine, vient annoncer le divertissement de la mascarade, dont on leur a parlé depuis si long-temps, & dont ils ont vû quelques préparatifs dans le bois. Elle ajoute qu'ils ont sçu qu'elle avoit pour sujet, *la victoire remportée par les cartes sur les autres jeux*, & qu'on enverroit les Rois, les Dames & les Valets dans le même équipage où ils ont accoutumé d'être peints. On raisonne sur cette invention, que le Capitaine, pour cacher qu'il y ait aucune part, traite exprès d'extravagante. Après avoir soutenu la 1676.

plaisanterie sur cette mascarade, voyant
1676. qu'Ismene continue à demander quel en est l'Auteur, il feint de vouloir satisfaire sa curiosité, & s'éloigne comme s'il avoit dessein d'aller prendre à l'écart quelqu'un de ceux qui sont employés à cette fête pour l'obliger à lui en dire le secret; mais il ne sort point sans avertir tout bas Aminte qu'il va l'attendre dans un endroit détourné, ou ceux qui la doivent enlever ne manqueront point à la conduire, sur le signal de sa montre, qu'il lui recommande de nouveau de ne pas oublier d'ouvrir. Lucile court avertir le Baron de ce qui se prépare; & presque en même-temps, ceux que le Capitaine a proposés pour la mascarade, font avancer le Palais des jeux, qui est composé de colomnes torses de marbre blanc, environnées de feuillages d'or, avec leurs chapiteaux & bases d'or. La corniche est de marbre blanc, & la frise de porphire. Ces colomnes sont disposées de deux en deux de chaque côté, avec des figures au naturel entre les deux, représentant des Empereurs, des Rois, des Princes, des Reines & des Princesses, & tenant chacune des cartes, pour faire voir qu'elles servent au plaisir du monde. Sur la corniche de ce Palais, au lieu d'Atique, sont des figures de marbre blanc, ornées de

draperies d'or. Elles représentent la Déesse des Richesses, la Prodigalité, la Nuit, la Vigilance, le Destin, la Constance, le Temps, la Fortune, Momus, l'Espérance, & la Subtilité, comme autant de Divinités qui tiennent les Joueurs sous leur dépendance..... Ce Palais étant placé, les quatre Valets paroissent tels qu'ils sont représentés dans les Cartes. Ils tiennent chacun leur hallebarde, avec laquelle ils font des figures très-agréables, pour mettre tout en ordre avant l'entrée des Rois, qui se fait de cette maniere. Le Valet de Tresle paroît le premier, la hallebarde sur l'épaule. Il précéde le Roy de cette couleur, qui méne la Dame par la main, dont la queue est portée par un Esclave, représentant la Paume. On voit ensuite le Valet de Cœur, faisant faire place au Roy qui méne la Dame, dont la queue est portée par un Esclave qui représente le Jeu de Dames & le Trictrac. Le Valet, le Roy, & la Dame de Pique viennent après, faisant la même figure que les précédens, & la queue de la Dame est portée par un Esclave représentant le Jeu de Dez. Le Valet, le Roy, & la Dame de Careau, se font voir ensuite dans le même ordre, & l'Esclave qui porte la queue de la Dame, représente

1676.

1676. le Jeu du Billard. Toute cette Troupe ayant fait le tour du Théatre, se range en demi-cercle, & après une chanson du Roy de Treffe, & une autre de la Reine de Treffe, les quatre Rois prennent les quatre Dames par la main, figurent ensemble. Ils forment ensemble quatre tierces, les Valets allant devant; puis trois quatorzes. Ensuite ils font leur figure deux à deux, tout le rouge d'un côté, & le noir de l'autre. (*a*) Puis ils se mêlent tous douze ensemble sans se tenir, & c'est dans ce temps que le hazard fait qu'Ismene regarde à sa montre; ce qui est cause qu'Aminte se souvient qu'elle a promis d'ouvrir la sienne, qu'elle cherche, sans la pouvoir trouver. Cependant le Roy de Treffe, qui a observé l'action d'Ismene, la vient prendre pour danser, ne doutant point que ce ne soit elle qui est de concert avec le Capitaine, pour se laisser enlever. Ismene se léve. Les quatre Rois & les quatre Dames se joignent aussitôt, & l'enlévent malgré ses cris, qu'ils s'imaginent être affectés, tandis que les quatre Valets présentant leurs hallebardes à

(*a*) Voyez l'article de la Pastorale d'*Amarillis*, de Rotrou & de Tristan, Tome septiéme de cette Histoire, page 337. & la note de la même page.

Dorante & à Damis, les empêchent quelque temps de la secourir. Ces Valets se retirent par la porte du Palais des Jeux, qu'ils ferment. Dorante & Damis vont chercher un autre passage, & tandis qu'ils courrent après les Ravisseurs d'Ismene, le Baron survient, qui apprend d'Angélique la nouvelle de cet enlévement. Il veut aller seconder Damis & Dorante; & il n'a pas sitôt donné ordre à Lucile d'aller chercher du secours dans le Château, qu'il voit venir le Capitaine, qui ayant reconnu la méprise de ses gens, qui ont enlevé Ismene, au lieu d'Aminte, la remet entre les mains du Baron, auquel il fait valoir en soldat aguéri, le service qu'il lui a rendu. On cherche inutilement qui peut être l'auteur d'une telle violence, dont Damis veut faire tomber le soupçon sur Oronte; & dans la crainte que les Ravisseurs ne veuillent tâcher de nouveau à faire réussir leur entreprise, ils se retirent tous dans le Château du Baron. 1676.

ACTE V.

Comme c'est dans cet Acte que se doit faire le combat à la Barriére, que le Baron prépare depuis si longtemps, pour le jour du mariage de ses niéces; on découvre dans le fond du Théatre, un

1676. grand dais en forme de pavillon, sous lequel les juges du Combat doivent venir prendre leur place. Il est de couleur de pourpre retroussé par six amours, & garni de franges, houpes & campanes d'or. On monte sur ce magnifique dais par deux grands escaliers, dont les rampes sont ornées de balustrades, avec des soleils d'or. Une autre balustrade, faite de la même maniere, paroît au milieu; elle est supportée par deux figures d'or, dont cette décoration est si remplie, que rien ne peut disputer d'éclat avec elle, que ceux à qui elle doit servir de champ de bataille. Le reste de la décoration est composé de plusieurs pilastres de lapis veiné d'or, desquels pilastres les chapiteaux & les bases sont d'or, aussi bien que les trophées d'armes, qui sont sur une balustrade qui regne au-dessus en forme d'Atique. Seize pieds-d'estaux sortent en saillies, sur lesquels on voit autant de figures d'or, portant des flambeaux, dont la lumiere ne contribue pas peu à faire paroître tout ce que le Théatre a de brillant. Le Baron vient voir si ses ordres ont été bien éxécutés, pour pouvoir faire commencer son carrousel, & apprend à Lucile, qu'ayant promis au Capitaine de lui accorder tout ce qu'il lui demanderoit, en reconnoissance

dû secours qu'il avoit prêté à Ismene, contre ses Ravisseurs, il ne pouvoit se dispenser de lui faire épouser Aminte, qu'il lui avoit demandée, & qu'il consentoit d'autant plus volontiers à ce mariage, que Damis, étant devenu amoureux d'Angélique, trouvoit de l'avantage dans ce changement. Il l'entretient du dessein qu'il a de rétablir les anciens ordres de Chevalerie, & propose même d'en faire un de Chevalieres en faveur du beau sexe, dont on va voir les avantages soutenus dans son tournoi. En même temps plusieurs Dames voisines, qu'il a invitées à cette Fête, entrent avec Aminte, Ismene & Angélique. Deux d'entr'elles, représentant Junon & Pallas, doivent être juges du combat, & donner les prix avec Angélique, qui est habillée en Vénus. Les trompettes qui sonnent les obligent à prendre place sous le dais préparé. Les trois Juges y sont conduit par un Héraut, tenant son caducée à la main. On voit un ovale dans le devant & sur le derriere de sa casaque, où est peinte une devise qui est à la gloire des Dames, aussi-bien que toutes celles qui font une partie des ornemens des Quadrilles..... C'est par l'entrée de ce Héraut que commence la galanterie du combat, dont le Baron a

1676.

1676. fait publier longtemps auparavant les ordonnances. .... Les Dames qui doivent servir de Juges, s'étant placées au premier rang de l'échaffaut préparé; le Baron, Aminte, & Ismene au-dessus, & le Héraut au-dessous, le Maréchal de camp général fait son entrée; il est vêtu à l'antique. Le fond de son habit, sa garniture & les plumes de son casque, sont verd & blanc. Il a une mante courte de la même couleur, & tient à la main un bâton de commandant argenté. Deux estafiers, vêtus en Persans avec des javelines dorées, le suivent, & dans cet équipage, il fait le tour du Camp, jettant les yeux de tous côtés, pour voir si tout est en bon état. Il va ensuite à l'une des entrées du Camp, où il trouve le Maréchal de Camp des Tenans. Il est aussi vêtu à l'antique. Le fond de sa garniture, & les plumes de son casque sont incarnat & blanc. Sa mante est courte, & il tient un bâton de Camp à la main: les deux estafiers qui le suivent, sont vêtus en Maures, avec des arcs & des fléches. Il salue les Juges, & leur ayant dit que les Tenans demandent l'ouverture du Camp, pour maintenir le Cartel qu'ils ont fait publier longtemps auparavant, avec leurs ordonnances; il leur fait la lecture du Cartel, signé

Clorisel,

Clorisel le Fortuné, Almidor le Tendre, Rosileon le Valeureux, Alberin le Courtois : le Maréchal de Camp général ayant pris le Cartel & les ordonnances, les donne au Héraut pour les présenter aux Juges qui accordent le Camp aux Tenans ; ce qui est déclaré à leur Maréchal de Camp. La même cérémonie s'observe pour les deux quadrilles des Assaillans. Un moment après, deux Maures apportent la barriére, & l'ayant placée au milieu du Camp, la Quadrille des Tenans fait son entrée en cet ordre. On voit d'abord paroître trois trompettes avec des banderolles incarnat & blanc, sur chacune desquelles est une différente devise en l'honneur des Dames. Ces trompettes ont la livrée des Tenans, & leur garniture est incarnat & blanc, aussi bien que les plumes de leurs casques. Le Maréchal de Camp paroît ensuite avec son baton de commandement. Il est suivi de ses deux estafiers Maures, après lesquels marche un esclave Maure qui porte le drapeau. Il est incarnat & blanc, & on y voit peintes dans les quatre coins, quatre devises à l'avantage du beau sexe. On voit paroître ensuite le parain du chef, vêtu à l'antique, avec sa garniture & ses plumes de la livrée de la Quadrille. Il

1676.

a au lieu de casque une toque garnie de
1676. plumes. L'Ecuyer vient après, c'est un nain, qui porte l'écu de son maître, sous lequel il semble tout caché. Deux Licteurs marchent après ce nain avec des faisceaux d'armes dorés, & précédent le chef des Tenans superbement vétu à la Romaine, & tenant une pique à la main. Sa mante est incarnat & argent, elle est à longue queue, portée par un Page aussi vétu à l'antique. Les trois Tenans paroissent, laissant un peu de distance après lui : ils marchent l'un après l'autre, ayant leur garniture incarnat & blanc, aussi-bien que les plumes de leurs casques, avec des devises sur leurs boucliers. Toute cette Quadrille ayant fait le tour de la barriére en cet ordre, se place vis-à-vis à côté droit; puis Clorisel qui leur sert de chef, représenté par un des amis du Baron, fait un compliment aux Dames, suivant ce que les Espagnols ont presque toujours pratiqué en de semblables occasions. Ce compliment fait, les trompettes sonnent, ce qui oblige le Maréchal de Camp général d'aller à l'entrée du Camp, d'où il amene le Maréchal de Camp de la premiere Quadrille des Assaillans. Il a la livrée de sa Quadrille, qui est blanche, noire & bleue. Les plumes de son casque sont des mêmes couleurs, aussi-bien

que sa mante qui est courte. Son bâton de commandement est d'azur, & il est 1676.
suivi de deux Sauvages vétus de peaux avec des massues. Il demande l'entrée du Camp pour des Avanturiers, dont il apporte une réponse au cartel des Tenans. Elle est lue par le Maréchal de Camp général. Cette réponse est signée *Belloglaise le Hardy. Aristée, Cléontin, Riveglose le Dangereux.* Le Camp ayant été accordé par les Juges au Maréchal de Camp des Assaillans, il s'en retourne, & un moment après, leur Quadrille fait son entrée en cet ordre au son des trompettes. Le Maréchal de Camp est à la tête, de la maniere qu'il a déja paru avec sa suite. Trois trompettes de la même livrée marchent après lui. Les plumes de leurs casques sont bleues, noires & blanches, & les banderoles de leurs tompettes bleues, trois devises sont peintes dessus. On voit paroître ensuite un drapeau bleu, noir & blanc, aux quatre coins duquel sont peints des cœurs enflammés & couronnés de myrthes, avec une devise dans le milieu. Le parain marche après, vétu à l'antique : il est suivi de l'Ecuyer dont l'habit est à l'Espagnole, & qui tient l'écu du chef de la Quadrille, sur lequel est une devise. Le chef représenté par Damis sous le nom de Belloglaise, marche

1676. après, la pique à la main, & vêtu à la Romaine. Son casque est garni de plumes de sa livrée, avec une grande aigrette. Sa longue mante est bleue, & portée par un Page Polonois. On voit à ses côtés deux grands Polonois, ayant leur cimeterre en écharpe, & des haches d'armes dorées. Un peu après lui paroissent trois Chevaliers vêtus à l'antique, avec leurs casques garnis de plumes. Les trois devises qui sont peintes sur leurs écus, sont à l'avantage des Dames, ainsi que toutes les autres. Cette Quadrille s'arrête au milieu de sa marche, & son Maréchal donne des vers au Maréchal de Camp général, qui les va porter aux Dames sur leur échafaut. Ces vers étant distribués, cette Quadrille acheve sa marche autour de la barriére; & s'étant placée de l'autre côté vis-à-vis des Tenans, le chef se tourne vers les Dames qui sont sur l'échafaut, & leur fait un compliment. Ce compliment est à peine fini, que les trompettes qu'on entend, obligent de nouveau le Maréchal de Camp général d'aller à l'entrée du Camp, d'où il amene le Maréchal de Camp de la Quadrille des Chevaliers fidéles. Il est vêtu à l'antique; ses plumes & sa garniture sont couleur de feu, aussi bien que sa mante, qui est mêlée d'argent. Son bâton de commande-

ment eſt d'or, & deux Arabes le ſuivent, 1676.
tenant chacun une Zagaye. Il lit une réponſe que les Chevaliers fidéles font au cartel des Tenans, ſigné *Polidamant le Fidéle, Valdante le Hardi, Traſille, Euridamas le Dompteur.* Le Camp ayant été accordé aux Chevaliers fidéles, leur Quadrille fait ſa marche de cette maniere. Le Maréchal de Camp la commence ſuivi de ſes deux Eſtafiers. Trois trompettes paroiſſent enſuite, leur livrée eſt couleur de feu, auſſi-bien que les banderolles de leurs trompettes, dans leſquelles ſont trois deviſes. Le char de la fidélité paroît enſuite tout brillant d'or, & avec tout ce qui le peut faire connoître pour le char de la fidélité. Elle eſt aſſiſe dedans & couronnée de fleurs immortelles. Deux chiens d'or lui ſervent d'appui, & ce char eſt traîné par deux autres qui ſont marquetés de blanc & de noir, ſimbole de la fidélité. Il eſt environné de quatre perſonnes, repréſentant les quatre parties du monde, pour montrer que cette Déeſſe eſt adorée par tout. Ces quatre perſonnes tiennent chacune un guidon orné d'une foi couronnée, & d'une deviſe. Ce char s'étant arrêté devant l'échafaut des Dames, la fidélité s'adreſſe à Iſmene, & lui dit:

1676. Des mains de la fidélité,
Recevez cette foi, belle & charmante Ismene;
Celle de votre amant a plus de fermeté:
Et quand je vous réponds de sa sincérité,
Vous n'en devez plus être en peine.

Ismene ayant accepté le présent d'une foi couronnée, enrichie de diamans, que lui fait la fidélité, le Char continue sa marche, il est suivi du Parain & de l'Ecuyer, tous deux vêtus à l'antique, avec des couleurs & les plumes de leur livrée: l'Ecuyer porte l'écu de son Maître, sur lequel est une devise. Le chef suit, représenté par Dorante, sous le nom de Polidamant: il tient une pique, & est environné de quatre Amours, portant des guidons, dont un côté est orné de devises, & de l'autre rempli de chiffres d'Ismene & de Dorante, couronnés de mirthes & de lauriers. La mante de ce Chef est couleur de feu, toute parsemée de grands bouquets en broderies d'argent. La queue est portée par un Page de la même livrée, après lequel marchent trois Chevaliers avec leurs boucliers ornés de devises. Cette Quadrille ayant fait le tour de la barrière, se place au-dessous de l'échafaut des Juges; & le Chef se tournant vers les Dames, leur fait un compliment. Les trompettes sonnent, & le Parain du

Chef des Tenans, & celui de la premiere Quadrille des Assaillans, leur ayant ôté leurs mantes, ces deux Chefs rompent chacun trois piques l'un contre l'autre, avec autant de force que d'adresse, & combattent ensuite à l'épée, jusqu'à ce que les Parains les viennent séparer par l'ordre des Juges, après quoi, les trois Chevaliers Tenans, & ceux de la premiere Quadrille des Assaillans, marchent ensemble à la barriére, & se battent à l'épée, après avoir rompu chacun une pique. Ils sont séparés par les Parains; & la premiere Quadrille des Assaillans ayant changé de place avec la seconde; cette seconde se trouve vis-à-vis des Tenans, la barriére entre deux, & combat de la même sorte que la premiere. Ce combat fini, les Dames descendent de l'échafaut, & donnent les prix. Clorisel reçoit de Pallas, un Mars en médailles, pour celui de la mine guerriere, & il l'offre ensuite à la même personne, qui représente cette Pallas, par une déclaration qui a toujours été permise dans les Tournois. Angélique qui représente Vénus, donne une boëte à portrait à Dorante pour prix de la plus galante invention; il en fait présent à Ismene, & Damis ayant reçu de Junon une bague pour la plus agréable devise, on entend les 1676.

1676. trompettes, & la Maréchal de Camp étant allé à l'entrée du Camp, vient dire qu'un Chevalier qui ne se nomme point, demande le combat, & lui a donné ce cartel, qu'il lit.

Je ne viens point ici ravaller la beauté.
Je la tiens un rayon de la divinité;
Mais si pour le beau sexe elle est un avantage,
Qui lui fait acquérir notre plus tendre hommage,
De tous les cœurs, Ismene a droit de l'obtenir,
Son mérite est parfait : & je viens soutenir,
Que comme des amans je suis le plus fidéle,
Je puis seul mériter de soupirer pour elle.

LE CHEVALIER sans nom.

Cette lecture étant faite, le Baron oppose que les prix étant donnés, il n'y a plus de combat à faire; mais Dorante, irrité de ce qu'un rival lui veut disputer le cœur d'Ismene, demande avec tant d'instance qu'on le fasse entrer, que le Baron en donne l'ordre au Maréchal de Camp général. On voit aussi-tôt paroître ce Chevalier inconnu avec son casque orné de plumes de couleur de chair, & un bouclier sur lequel est cette devise : *Un torrent qui renverse des arbres*, avec ces mots : QUIEN FURE TODO LO ATROPELLA.

1676.

Lorsque d'une infidélité,
Une amante trahie entreprend la vengeance;
Il n'est point de torrent dont la rapidité,
Pousse si loin la violence.

Cet Inconnu tire l'épée fiérement, en même temps que Dorante, & s'étant battu quelque temps, la visiere de son casque tombe, ce qui le lui ayant fait connoître pour Clarice, donne lieu au dénouement de la Piéce, après laquelle les trois Quadrilles se retirent en ordre au son des trompettes & des timbales.

A la tête de l'argument du triomphe des Dames, M. Corneille de l'Isle y joignit un avertissement, dont voici quelques passages qui paroissent mériter d'être rapportés: » Je ne doute point qu'on ne » soit surpris d'abord, du titre que porte » cette Comédie; on n'en connoîtra la » raison qu'en voyant dans le cinquiéme » Acte, le combat à la Barriére qui s'y » fait à l'avantage des Dames.... Le ca» ractere que j'ai donné au Baron d'un » homme entêté des spectacles de l'anti» quité, m'a fait naître le dessein de faire » voir un combat dans toutes les regles, » & d'y ramasser tout ce que j'ai trouvé » de galant dans plusieurs autres. Les » machines en étoient toujours, c'est » pour cela que j'en ai mis ici, en fai-

1676. » ſant paroître la fidélité dans ſon char ; » mais je n'en ai voulu mettre que dans » une ſeule Quadrille, pour ne pas trop » embaraſſer le Théatre. Je ſçai qu'on » y faiſoit entrer la Muſique, & ſouhai- » terois fort n'avoir pas été obligé de pé- » cher contre cette regle. Je me ſuis par- » ticulierement attaché à les obſerver » toutes, afin de pouvoir donner au Pu- » blic quelque choſe qu'il n'eut point en- » core vû, parce qu'en France on paſſe » ordinairement par-deſſus les regles en » faveur de la magnificence & des grandes » dépenſes qu'on fait pour les ſpecta- » cles, &c.

Fin du Onzième Volume.



TABLE ALPHABÉTIQUE

Des Pieces de Théatre dont les Extraits se trouvent dans ce Onziéme Volume.

Fin de la Table des Pieces de Théatre, contenues dans ce Volume.

AUTEURS

Dont on trouvera la Vie & le Catalogue des Ouvrages dans ce Onziéme Volume.

Fin de la Table des Auteurs.

ACTEURS ET ACTRICES

Dont il est parlé dans ce Onziéme Volume.

Fin de la Table des Acteurs & Actrices.

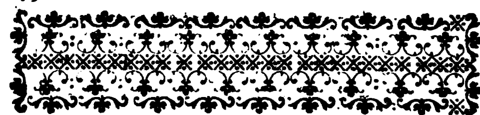


TABLE CHRONOLOGIQUE

Des Poëmes Dramatiques qui ont été représentés depuis le commencement de l'année 1670. *jusqu'à la fin de l'année* 1676.

1670.

POlicrate, Comédie Héroïque, de *Boyer*, (19. Janvier.)

Les Amours de Vénus & d'Adonis, Tragédie précédée d'un Prologue, en vers libres, de *De Visé*, (2. Mars.)

L'Avocat sans Etude, Comédie, en un Acte & en vers de *Rosimont.*

Le Gentilhomme de Beauce, Comédie, en cinq Actes & en vers, de *Montfleury*, (au commencement d'Août.)

Le Désespoir extravagant, Comédie d'un Auteur Anonyme, *non imprimée*, (en Août.)

Le Gentilhomme Guespin, Comédie, en un Acte & en vers, de *De Visé.*

Les Trompeurs trompés, *ou* les Femmes vertueuses, Comédie, en un Acte & en vers, de *Rosimont.*

Les Intrigues de la Lotterie, Comédie, en trois Actes, & en vers, de *De Visé.*

La Dupe amoureuse, Comédie, en un Acte & en vers, de *Rosimont.*

Les Amans magnifiques, Comédie-Ballet, en cinq Actes, en prose, de *Moliere*, (à Saint Germain en Laye, en Février 1670. & à Paris le 15. Octobre 1688.)

Les Femmes coquettes, Comédie, en cinq Actes & en vers, de *Poisson.*

La Comtesse d'Orgueil, Comédie, en vers, en cinq Actes, de *Corneille de l'Isle.*

Bellerophon, Tragédie, de *Quinault.*

Le Bourgeois Gentilhomme, Comédie-Ballet, en cinq Actes en prose de *Moliere*, (à Chambord, le Mardi 14. Octobre, & à Paris, le 29. Novembre suivant.

Bérénice, Tragédie, de *Racine*, (21. Novembre.)

Tite & Bérénice, Comédie Héroïque, de *Corneille*, (28. Novembre.)

1671.

Psiché, Tragi-Comédie-Ballet, en vers libres, précédée d'un Prologue, de *Corneille l'aîné, Moliere* & *Quinault*, (en Janvier, sur le Théatre des Thuilleries, & sur celui du Palais Royal, le 24. Juillet.)

Les Amours du Soleil, Tragédie en cinq Actes & en vers, ornée de récits en Musique, & de machines, avec un Prologue en vers libres, de *De Visé*, (en Janvier.)

Les Fourberies de Scapin, Comédie en trois Actes & en prose, de *Moliere*, (24. Mai.)

Les Grisettes, Comédie en trois Actes, & en vers, de *Champmeslé.*

Les Grisettes, *ou* Crispin Chevalier, Comédie en un Acte & en vers, de *Champmeslé.*

Les Qui-Pro-Quo, ou le Valet étourdi, Comédie en trois Actes & en vers, de *Rosimont.*

L'Ami de tout le monde, Comédie d'un Auteur *Anonyme*, non imprimée, (24. Janvier.)

L'Ambigu Comique, *ou* les Amours de Didon & d'Enée, Tragédie, en trois Actes, mêlée de trois Intermédes comiques, chacun en un Acte, en vers, de *Montfleury*.

Le Malade imaginaire, Comédie-Ballet, en trois Actes, en prose, avec un Prologue en vers lyriques, de *Moliere*, (Vendredi 10. Février.)

Démarate, Tragédie, de *Boyer*, non imprimée.

Le Comédien Poëte, Comédie en cinq Actes, en vers, de *Corneille de l'Isle*, & de *Montfleury*, (10. Novembre.)

Argélie, Reine de Thessalie, Tragédie de l'*Abbé Abeille*.

La mort d'Achille, Tragédie, de *Corneille de l'Isle*, 29. Décembre.)

1674.

Pirame & Thisbé, Tragédie, de *Pradon*.

Trigaudin, *ou* Martin Braillard, Comédie, en cinq Actes & en vers, de *Montfleury*, (26. Janvier.)

Iphigénie, Tragédie, de *Racine*, (en Février.)

Crispin Musicien, Comédie en cinq Actes, en vers, de *Hauteroche*, (en Juillet.)

L'Ombre de Moliere, Comédie en prose, en un Acte, précédée d'un Prologue, de *Brécourt*.

Panurge, Comédie, non imprimée, de *Montauban*, (3. Août.)

Crispin Médecin, Comédie en trois Actes & en prose, de *Hauteroche*.

Suréna, Général des Parthes, Tragédie, de *Corneille*.

Dom César d'Avalos, Comédie en cinq Actes & en vers, de *Corneille de l'Isle*, (21. Décembre.)

1675.

Circé, Tragédie, ornée de Machines, de changemens de Théatre, & de musique, précédée d'un Prologue, *Corneille de l'Isle*, (17. Mars.)

Iphigénie, Tragédie, de *le Clerc* & *de Coras*, (24. May,)

L'Inconnu, Comédie, en cinq Actes, en vers, précédée d'un Prologe, en vers, libres, mêlée d'ornemens, & de musique, de *Corneille de l'Isle*, (17. Novembre.)

Tamerlan, *ou* la Mort de Bajazet, Tragédie, de *Pradon*.

1676.

Coriolan, Tragédie, de l'*Abbé Abeille*, (Vendredi 24. Février.)

Le Volontaire, Comédie, en un Acte, & en vers de *Rosimont*, (Vendredi 6. Mars.)

Le Triomphe des Dames, Comédie en prose, en cinq Actes, non imprimée, ornée de divertissemens, de *Corneille de l'Isle*, (Vendredi 7. Août.)

Fin de la Table Chronologique.

APPROBATION.

J'AI lû par ordre de Monseigneur le Chancelier, *Le Onzième Volume de l'Histoire du Théatre François*, & je n'y ai rien trouvé qui puisse en empêcher l'impression. A Paris ce quinze Juin, 1747.

Signé, HUEZ.

PRIVILEGE GENERAL DU ROY.

LOUIS PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE ET DE NAVARRE : nos Amés & feaux Conseillers, les Gens tenans nos Cours de Parlement, Maîtres des Requêtes ordinaires de notre

Hotel, Grand Conseil, Prevôt de Paris, Baillis, Sénéchaux, leurs Lieutenans Civils, & autres nos justiciers qu'il appartiendra, SALUT, Notre bien-amé, PIERRE-GILLES LE MERCIER, Imprimeur-Libraire à Paris, ancien Adjoint de sa Communauté, Nous a fait exposer qu'il desireroit imprimer & donner au Public des Ouvrages qui ont pour titre, *Examens particuliers pour tous les jours de l'année ; Histoire du Théatre François ; Cours de Chirurgie, dicté aux Ecoles de Médecine, par M. Col de Vilars*, s'il nous plaisoit de lui accorder nos Lettres de Privileges pour ce nécessaires. A CES CAUSES, voulant favorablement traiter l'Exposant, Nous lui avons permis & permettons par ces Présentes, d'imprimer lesdits Ouvrages en un ou plusieurs Volumes, & autant de fois que bon lui semblera, & de les vendre, & faire vendre & débiter par tout notre Royaume, pendant le temps de douze années consécutives, à compter du jour de la date des Présentes. Faisons défenses à toutes sortes de personnes, de quelque qualité & conditions qu'elles soient, d'en introduire d'impression étrangere dans aucun lieu de notre obéissance : comme aussi à tous Libraires & Imprimeurs, & autres, d'imprimer faire imprimer, vendre, faire vendre, débiter ni contrefaire lesdits Ouvrages, ni d'en faire aucuns extraits, sous quelque prétexte que ce soit, d'augmentation, correction, changement ou autres, sans la permission expresse & par écrit dudit Exposant, ou de ceux qui auront droit de lui, à peine de confiscation des Exemplaires contrefaits, & de trois mille livres d'amende contre chacun des Contrevenans, dont un tiers à Nous, un tiers à l'Hôtel-Dieu de Paris, & l'autre tiers audit Exposant, ou à celui qui aura droit de lui, & de tous dépens, dommages & interêts ; à la charge que ces Présentes seront enregistrées tout au long sur le Registre de la Communauté des Libraires & Imprimeurs de Paris, dans trois mois de la date d'icelles, que l'impression desdits Ouvrages sera faite dans notre Royaume & non ailleurs, en bon papier & beaux caracteres, conformément à la feuille imprimée attachée pour modéle sous le contre-scel des Présentes ; que l'Impétrant se conformera en tout aux Réglemens de la Librairie : & notamment à celui du 10, Avril 1725. Avant que de les exposer en ven-

te, les Manuſcrits ou imprimés qui auront ſervi de copie à l'impreſſion deſdits Ouvrages, ſeront remis dans le même état où l'Approbation y aura été donnée, ès mains de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France, Commandeur de nos Ordres, & qu'il en ſera enſuite remis deux Exemplaires de chacun dans notre Bibliotheque Publique, un dans celle de notre Château du Louvre, & un dans celle de notre très-cher & féal Chevalier le Sieur DAGUESSEAU, Chancelier de France; le tout à peine de nullité des Preſentes: DU CONTENU DESQUELLES vous mandons & enjoignons de faire jouir ledit Expoſant & ſes ayans cauſes, pleinement & paiſiblement, ſans ſouffrir qu'il leur ſoit fait aucun trouble ou empêchement: VOULONS qu'à la copie des Préſentes qui ſera imprimée tout au long, au commencement ou à la fin deſdits Ouvrages, ſoit tenue pour duement ſignifiée, & qu'aux Copies collationnées par l'un de nos amés & féaux Conſeillers & Sécretaires: foi ſoit ajoûtée comme à l'Original: COMMANDONS au premier notre Huiſſier ou Sergent ſur ce requis, de faire pour l'exécution d'icelles tous actes requis & néceſſaires, ſans demander autre permiſſion, & nonobſtant Clameur de Haro, Charte Normande, & Lettres à ce contraires; CAR tel eſt notre plaiſir. DONNÉ à Verſailles le trentiéme jour du mois d'Avril, l'an de grace mil ſept cent quarante-cinq, & de notre Regne le trentiéme. Par le Roi en ſon Conſeil.

Signé, SAINSON.

Regiſtré ſur le Regiſtre XI. de la Chambre Royale des Libraires & Imprimeurs de Paris, Nº. 44. *fol.* 381. *conformément au Réglement du* 28. *Février* 1723. *A Paris le* 25. *May* 1745.

Signé, VINCENT, *Syndic*.

De l'Imprimerie de P. G. LE MERCIER.